ex-libris

J. L. M.

SABLE
COLLECTION
SABLE

PQ
282
.C9
1854
v.1
SMRS

Musset – Poésies N. – 54-70

G. Sand – Petite Fadette
(= Fin Roman-Feuilleton) 148-162

A mon cher ami Ch. Liadières
Souvenir affectueux
Paris 1854
[illegible]

ÉTUDES
HISTORIQUES
ET LITTÉRAIRES

DU MÊME AUTEUR

PORTRAITS POLITIQUES ET RÉVOLUTIONNAIRES

DEUXIÈME ÉDITION

2 volumes grand in-18. — Prix : 6 francs

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

ÉTUDES HISTORIQUES

ET

LITTÉRAIRES

PAR

CUVILLIER-FLEURY

TOME PREMIER

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 *bis*.

1854

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/etudeshistoriqu01cuvi

INTRODUCTION.

Je ne veux point dissimuler que c'est l'accueil fait par le public à de premières Études, également choisies dans ma collaboration au *Journal des Débats*, qui a donné à mon éditeur l'idée de lui offrir encore celles-ci, et qui m'a décidé à les publier. L'attention du public engage, sa bienveillance oblige. Mon premier recueil, composé d'études qui remontaient à 1849, se ressentait de la lutte des passions qu'avait soulevées dans tous les sens la révolution de Février, celles qui s'acharnaient à l'exagérer, ou qui s'excitaient à la contenir; — il était presque plus politique que littéraire. Celui-ci a un caractère tout opposé : il est littéraire par le but et, autant que possible, par la forme ; il n'est politique que par occasion. En 1849 et en 1850, nos adversaires étaient libres... la politique était vive et ardente. Nous la recherchions. Aujourd'hui, nous ne l'évitons pas. Cela fait bien quelque différence.

Le procédé n'est pas neuf de donner au public, sous un titre quelconque, ordinairement très-modeste, des recueils d'articles sur toute espèce de sujets, sans autre lien dans l'ensemble de l'œuvre que ce titre même, qui en est plutôt l'enseigne extérieure que l'indication raisonnée. Mais, au fait, comment

résumer ce qui est incohérent, joindre ce qui est irréparablement désuni ? Comment donner l'unité, même apparente, à la diversité radicale et présenter comme un corps d'ouvrage ce qui n'est composé que de fragments ? Pour ma part, je n'y ai pas songé. Je n'ai pas cherché pour mon œuvre un lien que le sujet même me refusait. Je n'ai pas même essayé le classement qu'il pouvait me permettre et qui consistait à comprendre, dans des chapitres spéciaux, celles de mes Études que leur affinité rapprochait naturellement. Est-ce par dédain du public que j'ai agi ainsi ? Non certes ; je n'ai pas voulu déplaire au public, mais encore moins le tromper.

On trouvera donc, dans ce livre, un très-extraordinaire mélange de noms, de sujets et de personnes. Si c'est là un défaut, je m'en accuse. Si c'est un mérite, j'y ai peu de part. J'ai réuni là tous les noms que le courant de la critique m'a apportés depuis trois ans, sans en exclure presque aucun ; car aux uns, j'entends les littérateurs éprouvés et sérieux, et c'est le plus grand nombre, je devais le respect même dans la justice ; aux autres, les derniers venus et les jeunes, je n'ai jamais refusé l'attention que mérite le talent ou que le succès justifie. Le seul ordre que j'aie suivi est celui des dates mêmes de ces Études, c'est-à-dire celui qui trompe le moins et qui, en même temps, s'ajuste le mieux à ce genre de critique que comporte la rapide et dévorante rédaction d'un journal, — critique non pas moins sérieuse que celle des livres, mais plus vive et plus actuelle, plus près de terre, pour ainsi dire, plus en vue et plus écoutée. Et, disons-le, si la critique n'a pas ce souci de l'heure présente, cette préoccupation du goût public, ce soin d'y rapporter, même pour le contredire, ses antipathies et ses préférences ; si elle s'égare dans l'archéologie ; si elle se subtilise dans la métaphysique des sentiments et des idées ; si elle n'est qu'une fouille savante dans le passé, un marivaudage biographique, une satyre personnelle ou un prétexte à courir les aventures et à préconiser des systèmes ; en un mot, si elle n'a pas ce caractère que signalait si justement un jour un des

maîtres de cet art difficile, si elle ne se fait à ciel ouvert *et en rase campagne*, — la critique dans le journal manque, je crois, de la principale condition du genre, sans laquelle les autres ne sont rien : elle ne vit pas ; et il faut qu'elle vive, comme les insectes de l'Hypanis, ne fût-ce qu'un jour.

J'ai l'air ici, à la façon dont je la défends, de faire le procès à la critique du journal, et personne n'a pourtant plus que moi le sentiment de son utilité et le respect de son importance. Le métier peut être obscur, l'œuvre rapide, le bruit éphémère, l'instrument imparfait ; la mission est grande. L'œuvre de la critique, ce n'est pas seulement de combattre, c'est de conserver. Toute critique s'appuie à la tradition. Si elle n'est pas une sentinelle vigilante sur le terrain de la langue nationale, elle n'est qu'une coureuse dans le domaine de la fantaisie ; si elle n'a pas de principes, elle n'a pas de public. Sa règle est sa raison d'être. Un livre (cela s'est vu) peut rester entre ciel et terre et habiter les nuages. Le journal, c'est la pensée faite homme, *homo sum ;* la critique littéraire, c'est le jugement de tous, recueilli ou provoqué par quelques-uns.

Condillac a dit que la meilleure logique, c'est une langue bien faite. La meilleure critique, c'est peut-être une langue qui, étant bien faite, est bien défendue. Ce qui caractérisait autrefois la langue française, après le glorieux siècle de sa formation, et ce qui la distingue encore aujourd'hui chez tous les écrivains supérieurs de notre pays, ce sont trois qualités qui ont survécu, quoiqu'on ait pu faire, à toutes les révolutions de notre temps et qu'il faut préserver à tout prix : la clarté, la tempérance et la noblesse.

La langue française est claire, c'est-à-dire qu'elle aime sur toute chose cette précision rigoureuse, toujours esclave du mot propre, et qui ajoute à la puissance de la pensée en la contenant ; merveilleuse transparence qui fait pénétrer le jour dans tous les replis d'une période et jusqu'au fond de l'idée qu'elle exprime. La langue est tempérée, c'est-à-dire que son génie exclut ces redondances fastidieuses, ces répétitions intermina-

bles, ces accumulations d'épithètes, ce luxe étrange, cet éclat fatigant de métaphores superposées, défauts familiers à quelques-uns des plus célèbres idiomes de l'Europe. Enfin, notre langue littéraire est noble, par le soin qu'elle a d'écarter tout ce qui appartient aux habitudes du langage vulgaire, par son horreur pour tout « bas et méchant mot, » par sa chasteté, sa pruderie même, car j'accepte pour elle ce reproche. Mais, sous ces voiles dont elle se couvre, voyez quelle puissance de vérité le génie des grands poëtes peut prêter à la peinture des entraînements les plus passionnés ! Voyez *Phèdre* et *Jocelyn !*

Tel est donc le caractère essentiel de notre langue : la dignité, la mesure, une lucidité parfaite ; c'est par là qu'elle est la langue française, et non pas une autre. Le génie de notre nation l'a acceptée telle que l'ont faite trois siècles d'expériences et de traditions non interrompues ; il l'a acceptée avec ses qualités et, si vous le voulez, avec ses défauts, tout comme un peuple accepte le sol sur lequel Dieu l'a fait naître. On ne change ni le sol ni la langue : je dis la langue, quand elle est formée, quand une succession d'éclatants génies ont mis la main à l'œuvre, affermi les fondations et couronné le monument. Quand la langue est ainsi faite, le fond sur lequel elle repose est inébranlable. Elle reste seulement soumise à la condition de toutes les choses de ce monde : elle est perfectible.

La perfectibilité des langues est un terrain commode pour les novateurs. En effet, chacun croit volontiers qu'il perfectionne ce qu'il change, et que c'est reculer les limites de l'art que les renverser. C'est dans cette confiance qu'un certain nombre d'écrivains s'agitent, qu'ils bouleversent la langue, la reforment à leur image, et lui infligent leur néologisme absurde et leur mauvais goût. Voilà ce qui s'appelle aujourd'hui développer le génie d'une langue : elle était claire, d'allure franche et rapide, on la charge de liens et d'entraves ; elle était ferme et précise, on l'amollit par le luxe, on l'étouffe sous les or-

nements ; elle était majestueuse et fière, on la traîne dans la boue ; elle était chaste, on la mène en mauvais lieu.

Ce n'est pas là perfectionner une langue ; c'est la corrompre. On ne perfectionne les langues qu'en se conformant à leur génie ; il faut les respecter pour avoir le droit de les enrichir. Aussi, voyez les grands écrivains du dernier siècle ! Comment s'y prennent-ils pour ajouter aux ressources essentielles et à la richesse héréditaire de la langue française? Se révoltent-ils contre leurs devanciers? Prétendent-ils que la langue commence avec eux, et qu'elle est faite pour obéir à tous leurs caprices, pour tenir registre de toutes leurs folies? Non; à cette époque de rénovation universelle, d'intrépide scepticisme, de travail impitoyable sur les croyances, les droits, les sentiments ; à ce moment critique de notre histoire où la religion subit l'examen des philosophes, où toutes les idées sont classées dans l'inventaire inquisitorial des encyclopédistes, où tous les trônes tremblent déjà sous la menaçante prédication des politiques, il y a une chose que tout le monde respecte, c'est la langue française. Elle gagne sans doute à ce prodigieux mouvement des esprits ; elle s'étend, elle s'agrandit : son domaine augmente ; la discussion philosophique la féconde, l'histoire l'éclaire, la science l'ennoblit ; en un mot, le XVIIIe siècle est pour la langue une époque de merveilleux développement ; et pourtant son génie survit, il résiste à la corruption des mœurs elle-même, ou plutôt il triomphe de quelques atteintes impuissantes, protégé par la soumission de ces grands novateurs qui frappent d'une main si ferme, avec un effort si obstiné et une foi si vive sur les fondements mêmes de la vieille société.

De nos jours, à vingt ans de distance l'un de l'autre, deux écrivains, deux poëtes, M. de Châteaubriand et M. de Lamartine, ont singulièrement enrichi la langue. D'où vient leur succès ? Pourquoi l'admiration des contemporains devança-t-elle pour eux, dès leurs premiers ouvrages, le jugement de la postérité ? C'est qu'ils avaient beaucoup entrepris, beaucoup osé

dans le domaine de la langue sans cesser de parler français. C'était là un rare mérite, après une révolution qui semblait avoir voulu faire justice de la langue de Boileau comme du trône de Louis XIV, et qui l'avait traitée, on peut le dire, comme une institution de l'ancien régime ! Jusqu'à nos jours, le christianisme avait inspiré des orateurs et des moralistes. M. de Châteaubriand et M. de Lamartine le transportèrent dans la poésie, non pas, comme Racine le fils, en théologiens timides, mais avec toute la verve, tout l'entraînement et tout le caprice d'une inspiration profane. Cette *sécularisation* poétique du christianisme était un fait sérieux, dont les fidèles pouvaient s'inquiéter, mais qui profitait grandement à la langue. Ajoutons qu'elle n'a rien coûté à son génie. Elle ne l'a ni affaibli ni corrompu.

On a dit pourtant de la langue française (c'est Voltaire, je crois) qu'elle était une gueuse qui demande l'aumône ; — oui, mais qui ne l'accepte pas de toute main. Je me souviens d'un mendiant transteverin qu'on voyait à l'entrée du pont Sublicius, à Rome, drapé comme un contemporain de Scipion, et qui ne recevait, disait-on, que des écus romains. La langue française mendie à peu près de cette façon. Elle n'est pas ennemie de l'innovation, mais du faux goût. Elle ne repousse pas l'alliance du génie étranger, mais la corruption du sien. Elle se donne et ne se prostitue pas. Erreur étrange ! on s'est mis en tête, depuis trente ans, que cette singulière mendiante à qui les siècles passés ont donné, pour la couvrir, tour à tour le manteau de poupre de Corneille, la tunique de soie et d'or de Racine, la toge sévère de Montesquieu (j'en passe, et des meilleurs...), que cette mendiante avait besoin d'être habillée à neuf, parce qu'aussi bien on avait renouvelé les bases de la société politique. Chacun a voulu l'ajuster à sa guise et lui tailler un manteau à sa mesure ! Tant de gens croient que les mêmes révolutions qui ont émancipé l'esprit humain dans l'ordre politique et religieux, l'ont affranchi de toute règle dans l'ordre littéraire ! Tant de novateurs ont en poche une Déclaration des Droits de l'Homme

contre la grammaire et la prosodie! Sauvons-nous de ces révolutionnaires de la langue nationale. Sauvons l'esprit français, celui qui a préservé l'Eglise gallicane par la voix de Bossuet, celui qui a fait le tour du monde à la suite de Voltaire, qui l'a conquis par nos codes, par nos idées et par nos livres cent fois mieux que par nos armes, et qui venge encore aujourd'hui par le succès de nos écrivains la défaite de nos soldats. Qu'on y prenne garde. En nous habituant à n'être plus qu'à moitié Français par la forme de nos écrits, nous arriverions à ne l'être plus du tout par le fond de nos sentiments. En fait de patriotisme, tout se tient, et il ne faut pas plus permettre aux novateurs de dénationaliser la langue de notre pays qu'aux barbares de l'Ukraine d'abreuver leurs chevaux dans les eaux de la Loire et de la Moselle. Formons des alliances avec les littératures étrangères, mais ne subissons pas leur loi. Ce n'est pas augmenter la puissance d'une littérature nationale que de déplacer arbitrairement sa limite au gré des caprices d'une école. Ce n'est pas fortifier cette sainte élite qui, dans tout pays, se groupe autour des monuments de la langue maternelle que d'y introduire les recrues et les transfuges du monde entier.

Mais je borne ici ces réflexions sommaires dont le développement se trouvera, peut-être même la redite, dans la suite de cet ouvrage. Seulement, en faisant cette profession de foi et d'hommage envers la belle langue de mon pays, en la montrant plus forte que les révolutionnaires, que les philosophes, que les novateurs, plus forte aussi que la guerre et l'invasion, j'ai voulu marquer un des caractères de la critique que j'ai humblement servie dans ces rangs du journalisme parisien où je rencontre, parmi tant d'amis, tant de défenseurs plus autorisés de la même cause, et où je ne demande à compter que comme le simple soldat, à son poste et sous le drapeau.....

Et comme nous étions aidés dans cette tâche de tous les jours par ce guide aimable et sûr que nous avons perdu! M. Armand Bertin était le véritable maître de la critique dans le journal que son père et son oncle avaient fondé. Naturelle-

ment sévère, spirituellement sceptique, d'un goût fin et difficile, railleur délicat, connaisseur éprouvé en toute chose qui relevait de l'intelligence humaine, et juge à coup sûr de toutes les œuvres de l'esprit, il gouvernait, sans bruit et sans contrainte, mais sans faiblesse et sans lâche complaisance, cet empire de la critique qui était bien, sous sa main légère et ferme, *la meilleure des républiques*. « Il est moins rare de » trouver de l'esprit, dit Labruyère, que des gens qui se ser- » vent du leur ou qui fassent valoir celui des autres et le » mettent à quelque usage..... » C'était le singulier mérite de M. Armand Bertin; et même dans les œuvres où vous excelliez, son opinion avait encore un cachet de supériorité sans prétention et d'autorité sans affiche qui, presque toujours, vous décidait. Aussi peut-on dire qu'il a exercé vingt ans, dans son journal, ce gouvernement de la critique, tant politique que littéraire, et qu'il a eu à manier pendant cette longue période de temps des esprits de toute complexion et de toute allure, sans que jamais les plus ombrageux se soient cabrés sous sa main.

J'ai dit que son esprit était sévère. Son humeur était indulgente ; et il est incroyable en effet à quel point cette nature si entière et si vive avait su concilier tous les contraires. Sérieux au besoin comme un homme d'Etat et secret comme un diplomate, il était simple comme un enfant. Le matin il avait lu Tacite ou Shakespeare, ou conversé avec M. Guizot,— le soir il s'amusait à un rebus. Il excellait dans l'entretien des hommes graves ; il se plaisait à la causerie des hommes du monde, pourvu qu'ils fussent gens de cœur et d'esprit. Non qu'il recherchât les salons ; je crois plutôt qu'il les fuyait ; mais il en aimait le reflet brillant et la chronique amusante, il en écoutait volontiers l'écho; caractère très-expansif avec un bon sens très-avisé, sage avec enjouement, dévoué sans fanfares, fidèle sans idolâtrie, mêlant, dans cette juste mesure dont les natures supérieures ont le secret, des qualités qui semblaient s'exclure et que sa puissante organisation réunissait : la légèreté prime-sautière de

l'esprit et la patience réfléchie, une certaine naïveté dans la finesse, le caprice et le parti pris, la franchise du cœur et la réserve des manières, l'autorité et la bonhomie. L'autorité, ce mot résumait parfaitement l'action qu'il exerçait tout autour de lui et à distance, sous tant de formes diverses, sérieuses ou agréables. Chose singulière ! il avait des amis et des compagnons partout ; on eût dit qu'il n'avait presque pas d'égaux.

M. Armand Bertin avait commencé très-jeune et à la première école du monde, celle des fondateurs du *Journal des Débats*, l'apprentissage de ce métier difficile qui met un homme, tout seul, sans délégation définie, sans mandat préalable, en présence du public, non pas, comme les auteurs même les plus féconds, pour se communiquer à lui par intervalles, mais pour lui parler tous les jours, — métier qui engage son nom, sa responsabilité, ses intérêts, son honneur, sa famille elle-même, dans les vicissitudes d'un parti ; qui tantôt l'oppose au gouvernement de son pays, tantôt le compromet dans sa fortune, bonne ou mauvaise, tantôt le subordonne et le contraint, ne pouvant l'intimider ni l'asservir ; — métier qui le met aux prises avec les passions politiques, avec les haines littéraires, les rancunes, les exigences, les sottises quotidiennes et éternelles du genre humain ;

> . . . . . *Votum, timor, ira, voluptas,*
> *Gaudia, discursus, nostri farrago libelli ;*

métier laborieux et délicat, et que M. Armand Bertin commençait à un âge qui en doublait pour lui le péril, et dans des circonstances (c'était vers le milieu de la Restauration) qui en avaient singulièrement augmenté l'éclat. Et toutefois, n'exagérons rien : M. Bertin, l'homme du monde qui aimait le moins la réclame et qui l'avait le moins pratiquée pour lui, sans pouvoir toujours la refuser aux autres, M. Bertin ne doit pas être loué comme vous et moi sans doute nous aimons tant à l'être ; soyons donc sincère en parlant de lui. S'il apportait beaucoup du sien dans cette difficile tâche dont il acceptait la

responsabilité incessante et le labeur quotidien, il trouvait dans la succession politique de son père et de son oncle des traditions établies, des habitudes toutes faites, une véritable provision de bon sens et de sagacité pratique, tout un héritage de considération et de crédit. C'était là une admirable entrée de jeu ; mais il y fallait bien, pour en tirer parti, quelque mérite moins héréditaire et plus personnel. M. Armand Bertin avait fait d'excellentes études. Il les compléta par un séjour en Angleterre, véritable stage politique de plusieurs années, où son heureuse étoile lui fit rencontrer, comme ambassadeur de France, un des hommes les plus faits pour lui inspirer le goût de cette profession de journaliste qu'il avait honorée par son génie, et qu'il respecta toujours même quand on put croire qu'il ne respectait plus rien.....

De retour dans son pays, M. Bertin y rapportait, outre une connaissance supérieure de la langue et de la littérature anglaises, cette sorte de maturité précoce et ce goût de constitutionnalité sérieuse que communique aux nobles esprits le spectacle de la liberté britannique ; non qu'il fût atteint à un degré quelconque de ce ridicule qu'on a appelé chez nous *l'anglomanie*, défaut des gens qui n'ont pas assez d'esprit ou assez de goût pour rester Français. M. Armand Bertin était Français par essence, n'ayant pris des mœurs d'outre-Manche que ce qui manque parfois aux nôtres, cette solidité (*steadiness*) des sentiments et des idées, et ce poids sérieux dans les grandes affaires, qu'on pourrait croire des qualités exclusivement anglaises; — du reste, Français par l'esprit sans frivolité et par le cœur sans » chauvinisme ; » Français par ce fin goût d'érudition qu'une vie si occupée et si éprouvée n'avait ni interrompu ni rebuté ; et aussi était-il passé maître dans cette savante recherche des manuscrits, des gravures, des pièces originales et des livres rares. Il aimait les beaux livres avec passion, et même il les lisait; et c'est ainsi que de tous ces débris de notre vieil esprit gaulois, troubadours, trouvères, romans de chevalerie, fabliaux, renaissance poétique, il savait tout, mêlant à tout ce savoir d'antiquaire,

lentement amassé comme ces trésors même dont se composait sa splendide bibliothèque, une culture non moins assidue de l'esprit moderne; — magnifique en tout, et rappelant par son ameublement, par ses goûts somptueux, plus que par sa fortune qui était restée médiocre, ces bourgeois du vieux temps, Ango, Jacques Cœur, Samuel Bernard, Beaumarchais, qui armaient des vaisseaux et qui auraient pu loger des rois de France ; et pour tout dire en deux mots, la plus généreuse nature, l'ambition la plus modeste, aimant son état sans le surfaire, le faisant respecter sans le renchérir, y bornant sa vie non sa pensée, « portant avec un légitime orgueil, comme on l'a si bien dit (1), un nom simple et célèbre, » mais sachant bien que si noblesse oblige, c'est surtout celle qui n'a pas de blason. Et ainsi pensait-il. On l'entendait dire quelquefois, souriant d'aise à ce souvenir : *Mon grand-père le maître de poste d'Essonne*, marquant ainsi, depuis son point de départ, la route parcourue pendant un demi-siècle par sa famille. Et combien de libres propos, de jovialité fine, de gais commentaires au coin du feu ! que de vérités pour une fiction légale ! que de franchise privée après les tempéraments officiels ! que de fois, et sous tous les régimes, l'homme d'esprit sauvait le journaliste ! Que de fois il se vengeait, à huis clos, en lâchant le mot propre, des exigences qui avaient, la veille, paralysé sa plume !

J'appelle un chat un chat et Rollet un fripon.....

Quel dédain de la périphrase ! quelle moquerie des faux dévots, des fausses prudes, des faux philanthropes ! quel mépris de la religiosité tracassière, de l'hypocrisie cupide, de la vanité importune, de la mendicité bavarde et intrigante ! Et au contraire quel goût du vrai en toute chose ! quel empressement sympathique, presque tendre, pour les esprits simples et pour les cœurs honnêtes ! quel inépuisable fond de bons conseils, aux jeunes, aux vieux, hommes de lettres et gens du monde,

(1) M. John Lemoinne, dans le *Journal des Débats*.

viveurs et savants, artistes et diplomates ! quelle ouverture de l'âme et du cœur dans ces longs entretiens avec quelques amis préférés, qui seuls ont pu pénétrer jusqu'aux dernières profondeurs de cette riche nature qui n'aimait pas, si expansive qu'elle fût, à se découvrir toute entière à tout le monde ! Et quelle facile obligeance pour tous ! Il avait peu de goût pour les correspondances inutiles ; tout le monde le savait ; — mais s'il s'agissait de rendre service, il n'hésitait plus, et il avait plutôt écrit quatre pages pour obliger un de ses ouvriers que deux lignes pour répondre à un ami.

Complétons cette rapide esquisse par le trait le plus délicat peut-être, le plus difficile à saisir et à marquer dans cette physionomie si originale. M. Armand Bertin n'avait pas la sensibilité extérieure, celle des protestations et des manières, celle que l'éducation simule, que le savoir-vivre affecte, que l'habitude du monde rend si facile et si banale. J'ajoute que, contre les manifestations d'une sensibilité plus vraie, celle qu'il avait au fond du cœur, il se défendait plutôt qu'il n'y cédait volontiers, soit vigueur d'esprit, soit orgueil peut-être, et comme s'il eût voulu se montrer supérieur encore en se maîtrisant. Mais il avait beau faire : dans toutes les grandes afflictions qui ont éprouvé sa vie, et il y a un an à peine, dans la plus inattendue et la plus cruelle de toutes, nous avions tous vu ses larmes... Et pourquoi ne le dirions-nous pas ? Oui, il nous dominait tous par un certain ascendant du caractère et de l'esprit ; contre les peines du cœur il n'était pas plus fort que nous... Il avait beau faire contenance, il n'était qu'un faux brave : son cœur le livrait. Que ce soit l'honneur de sa mémoire ! Il était bon. La bonté ! dit quelque part M. Michelet, humble mot, grande chose ! Oui, le mot est bien humble, et le monde peut-être prisait davantage tant de qualités plus brillantes et de dons supérieurs qui distinguaient M. Armand Bertin ; — mais c'est ce mot-là, avouons-le, que nous aimerions le mieux à graver sur son tombeau.

J'essaie de retracer quelques traits de cette honnête et noble

physionomie à jamais éteinte; ce n'est pas la vie de M. Armand Bertin que je veux écrire. Personne ne l'écrira plus que moi. Sa vie, comme on l'a dit encore, c'était son journal. Le journal c'est l'homme. Non qu'il le révèle tout entier, mais ce qu'il en montre fait deviner le reste. Qui ne connaissait M. Armand Bertin! Politiquement, l'histoire du *Journal des Débats* c'était celle du gouvernement représentatif lui-même. M. Bertin aimait avec une prédilection marquée cette noble forme du gouvernement des hommes; il y croyait, même après cette éclipse momentanée de 1848; il y croyait encore en 1854, et il est mort, dirons-nous avec l'espérance ou avec l'illusion de cet avenir. Il était sincèrement libéral. Beaucoup croient l'être; ne l'est pas qui veut. Il y a un point où on ne l'est pas encore, un autre où on ne l'est plus. Dans le gouvernement représentatif, il voulait une liberté dégagée de toute entrave préventive, la seule réelle, et il voulait aussi une autorité forte, la seule possible; et c'est par ce côté de son opinion monarchique qu'il était si vulnérable aux démagogues de tous les bords, comme il l'était, par son inflexible tolérance, aux fanatiques de toutes les communions. Il avait, s'il est permis de le dire, la passion du bon sens, de la modération et de l'équité en toute chose. Un acte d'intolérance ne l'indignait pas seulement comme une injustice ou comme un abus de pouvoir, mais comme une sottise; — excellente et loyale nature qui, dans cette mêlée des passions humaines dont il était par instants l'organe, avait su préserver l'innocence et la sincérité de son jugement; qui, parmi tous ces changements formidables dont il avait été témoin ou victime, était restée fidèle à ses convictions, à ses amitiés, à ses regrets, à ses espérances; qui, dans l'exercice d'une profession si délicate et parmi ces écueils où tant d'autres auraient échoué, apportait l'abnégation, le désintéressement, la véritable indépendance, le respect des vaincus, la pitié pour les proscrits.... Oui, je le répète à dessein, parce que tout le monde le disait comme nous le jour de ses obsèques, dans cette foule immense, qui aurait pu être un cortége politique et

qui semblait un deuil de famille ; oui, mêlé trente ans aux plus grandes affaires de son pays, éprouvé par trois révolutions, gâté, on pouvait le croire, par tant de fortunes contraires, M. Bertin était resté un type admirable de tolérance et de bonhomie. Il était resté bon. *Bonis flebilis!* Les bons l'ont pleuré.

La critique (mes lecteurs se plaindront-ils que je les aie un moment entraînés, loin d'elle, dans ce courant de mes souvenirs?) la critique avait profité, dans le journal que dirigeait M. Armand Bertin, de cette impulsion vraiment supérieure qu'il lui avait donnée. Elle ne resta pas seulement littéraire. Elle sut s'étendre, s'élever, se passionner au besoin, suivant les temps. Quand vinrent les jours d'épreuve pour le pays, elle fut sociale contre le socialisme ; elle fut libérale contre ces désespérés de la première heure, ceux qui se pressaient d'accuser la liberté des excès de la licence; elle fut classique contre ces désordres de la langue et du goût qui sont le cortége ordinaire de l'anarchie ; elle fut philosophique et gallicane contre ces tentatives de prédominance religieuse que provoque et qu'entretient le spectacle des catastrophes politiques. « L'autorité était faible » dans ces jours-là et tolérait tout ; le feuilleton seul faisait la » police. Et il fallait du courage pour la faire dans de pareils » moments; car il n'y a de courage à défendre l'ordre que » lorsqu'on a devant soi la liberté et que ceux qu'on attaque » ont le droit de répondre;... » — ce que M. de Sacy disait si justement il y a quelques mois, parlant de l'un de nous, nous l'avons tous fait alors. Nous aurions rougi, dans un si grand péril de la chose publique, d'aligner des phrases, de trier des mots, de combiner des syllabes pour la seule récréation de nos lecteurs; et aujourd'hui qu'à ces premières alarmes de la société ont succédé des temps plus calmes, nous ne rougirions pas moins d'étouffer au fond de nos cœurs ce que notre respect pour les lois de notre pays ne nous contraint pas d'y cacher. L'héroïsme n'est pas grand, je le reconnais, de faire ce que la loi ne défend pas. Mais ce n'est pas pour la critique littéraire

que le gouffre de Curtius a été inventé. Un critique n'est pas obligé d'être un pourfendeur d'abus; il suffit qu'il soit un honnête homme, indépendant par le cœur, libre par l'esprit, passionné pour la justice et dévoué à la vérité.

C'est ainsi que M. Armand Bertin avait compris la mission et les devoirs de la critique, j'entends de la critique militante, celle du journal; c'est dans cette voie que les compagnons de son œuvre ont essayé de le suivre et qu'ils continueront de marcher. Quant à moi, quoique le plus grand nombre des Etudes qui composent ce recueil soit exclusivement littéraire, je n'ai jamais renoncé, dans celles qui se rapportent plus particulièrement aux grands événements de notre temps, à faire toutes les professions de principe que la gravité de l'histoire autorise. La politique peut s'attaquer aux espérances; elle n'a rien à reprendre aux souvenirs. Ceux que je cultive au fond de mon cœur se concilient, grâce à Dieu, avec la soumission aux lois de mon pays, avec la passion de son indépendance et de sa grandeur, avec une foi entière dans l'avenir de la liberté!

Février 1854.

ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

I

Des passions dans le drame.

— 30 aout 1849. —

Je ne saurais dire avec quel sentiment de reconnaissance et presque de respect j'aborde un livre sérieusement fait, par le temps qui court; d'abord pour le plaisir, aujourd'hui trop rare, que ce livre me procure, ensuite pour le courage qu'il suppose dans son auteur. Il y a toutes sortes de courage dans les temps de révolution : il y a le courage qui combat, celui qui résiste, celui qui sait mourir. Mais il y a aussi le courage du savant qui brave l'indifférence et l'oubli pour ajouter quelques pages aux travaux de ses devanciers, qui, au milieu de la lutte des passions politiques, consacre ses veilles à des études patientes et désintéressées. Archimède, absorbé dans la recherche d'une solution scientifique, et ne voyant pas le soldat qui entre dans sa chambre pour

le tuer, est volontiers le type de ce courage d'esprit qui tient de bien près à celui du cœur.

M. Saint-Marc Girardin n'a pas eu à braver la flotte de Marcellus, et il n'est entré, Dieu merci! aucun centurion dans sa chambre pendant qu'il écrivait son livre (1) qui, aussi bien, ne se ressent d'aucune émotion étrangère à son sujet même. Mais c'est là précisément ce que j'estime. Il a fait une œuvre exclusivement littéraire dans le temps le moins littéraire du monde. Il ne s'est passionné que pour son sujet dans un moment où la passion est partout ailleurs que dans l'étude, car elle court les rues. Enfin il a été un écrivain de sérieux talent et de goût difficile à une époque où la vogue est aux œuvres rapides et le succès, trop souvent, aux coups de main.

Le livre de M. Girardin a été fait deux fois. C'est là son originalité. Sous sa première forme, le *Cours de littérature dramatique* était un vrai cours, une série de leçons improvisées ; sous sa seconde forme, ce cours est un livre. En sorte que, grâce à la sévère révision qu'il a subie, sans avoir perdu cette fraîcheur d'inspiration et de premier mouvement qu'il avait en naissant, ce livre a de plus acquis la précision et la substance qui manquent toujours plus ou moins à l'improvisation la plus étudiée. De ce double travail est sortie une œuvre qui n'est pas seulement la reproduction éphémère d'une brillante fantaisie de langage, mais qui joint, à la durable distinction d'un style supérieur, le solide tissu et la nouveauté saisissante du plus ingénieux système.

M. Saint-Marc Girardin a un système. Il aurait bien pu s'en passer. Qu'un professeur de métaphysique ou d'histoire

(1) *Cours de littérature dramatique* ou *de l'usage des passions dans le drame*, par M. Saint-Marc Girardin (1849).

ait sa théorie, qu'il y fasse entrer bon gré, mal gré, les faits d'observation psychologique ou de tradition historique qui sont le fond de l'enseignement, cela est tout simple. Concevez-vous un historien et surtout un philosophe sans système? Mais un professeur de poésie!

Je suis chose légère et vole à tout sujet.

Qui empêchait le spirituel critique de parcourir très-peu systématiquement le vaste champ de la poésie française, de s'y ménager toutes sortes de points de vue attrayants et d'échappées capricieuses dans l'antiquité grecque et latine, d'y promener ses rêveries sans autre guide que sa passion d'artiste et sa fantaisie de voyageur, et d'y entraîner ses auditeurs par la variété, l'éclat, la fougue imprévoyante et hardie de l'érudition et de l'éloquence? Cela s'est vu dans d'autres temps, dans d'autres chaires. M. Girardin, une fois assis dans la sienne, pouvait, comme un autre, essayer de l'influence du trépied, *Deus, ecce Deus!* faire appel à l'inspiration qui ne lui aurait pas manqué, et prodiguer à son auditoire, sans trop de souci du lendemain, des flots de paroles harmonieuses et savantes. Mais si M. Girardin avait fait cela, il aurait pu faire un cours d'un intérêt très-passionné et très-populaire, il n'aurait pas fait un livre. Voulant faire un livre, il a voulu avoir un système. Son mérite, c'est qu'il ne l'a pas cherché longtemps : il l'a demandé au bon sens, à l'observation, à une étude patiente et calme de son sujet, et il y a réussi. Voici comment :

Ayant à faire un cours de poésie française, M. Saint-Marc Girardin a eu l'idée de restreindre insensiblement le cercle de ses études à l'examen exclusif de la poésie dramatique; et une fois dans le drame, il ne s'est plus préoccupé que de

ce qui fait mouvoir les personnages et marcher l'action dramatique, à savoir le cœur humain, les passions humaines. D'autres avaient cherché à analyser le mouvement; il a voulu étudier, lui, la force motrice. Il est allé de l'effet à la cause. Au lieu d'admirer platoniquement la grandeur et la magnificence de la machine dramatique, il en a décomposé les ressorts et en a fait voir à tous les yeux le mystérieux et puissant mécanisme, employant, il est vrai, à ce travail toutes les ressources de son esprit, creusant jusqu'au tuf, et quelquefois jusqu'au gravier, le sillon laborieux de l'érudition. Mais restreindre ainsi le cercle de ses études, c'est une manière de l'étendre; ce qui caractérise la manière de M. Saint-Marc Girardin, c'est en effet l'unité du point de départ et la variété des horizons, la fécondité dans la mesure, la simplicité du cadre et la beauté de la peinture.

Il serait curieux de suivre, depuis sa source et à travers ses transformations successives, l'idée qui a donné naissance au système dont le *Cours de littérature dramatique* de M. Saint-Marc Girardin est l'exposé. M. Girardin est de l'école des professeurs dont il a dit spirituellement : « On croit en » général qu'un professeur doit avoir beaucoup d'idées. Assurément cela ne gâte rien; mais ce n'est point là, selon » moi, ce qui importe le plus. Ce qui importe dans le professeur, ce sont ses sentiments, son caractère, et de plus » une certaine chaleur communicative pour répandre ses » sentiments dans l'auditoire (1). » M. Girardin, quand il s'est mis en route pour occuper la chaire de M. Laya, n'avait pour bagage qu'une idée; mais cette idée a fait la fortune de son cours et le succès de ses livres. Frappé du vide immense que le culte exclusif de l'esprit laissait dans l'éduca-

(1) *Essais de littérature et de morale* (1845).

tion de la jeunesse, il a voulu que le cœur humain eût aussi sa part de l'enseignement public. Il l'a convié à ses leçons. Il en a fait son auditeur favori, son élève préféré. Tandis que les anciennes méthodes d'éducation n'arrivaient au cœur des jeunes gens qu'en passant par leur intelligence, et trop souvent, pour avoir trop donné à l'esprit, s'arrêtaient en chemin, laissant le cœur vide et inassouvi, M. Girardin a tenté un effort tout contraire. Il a commencé par prendre position dans l'âme de ses auditeurs, par s'y établir fortement; et par cette route du cœur, il a gagné celle de l'esprit, tournant les idées en sentiments, les préceptes de l'art en règles de conduite, faisant de l'érudition non plus la maîtresse dédaigneuse, mais l'industrieuse alliée de la morale.

Cette méthode a réussi, mais elle avait ses dangers. Prêcher aux jeunes gens la morale sous prétexte de leur apprendre le beau langage, c'était chasser sur les terres de l'Eglise. Leur tracer des règles de conduite publique et de vie privée, on s'exposait à faire cabrer ces cœurs indociles que l'éducation des colléges livre, si remplis de présomption et d'ombrages, à l'enseignement des Facultés. Enfin n'était-ce pas détourner la critique littéraire de sa mission véritable que de la fourvoyer dans les humbles sentiers de la moralité domestique? N'était-ce pas rabaisser l'érudition que de la coudre au catéchisme des petits enfants? Et le talent, quel que fût son essor, ne pouvait-il plus passer outre, sortir de la foule et monter aux astres,

Spernit humum fugiente pennâ,

sans un certificat de bonnes vie et mœurs? M. Saint-Marc Girardin, par bonheur, avait songé à tout cela. Il y avait pourvu. D'abord, il donnait dans sa personne l'exemple du

plus brillant esprit associé à la moralité la plus pure, et cet exemple pouvait décider plus d'une probité incertaine, tentée, par d'autres amorces non moins entraînantes, d'acheter le talent et la célébrité au prix du vice. Ensuite le professeur de poésie française était un érudit de premier ordre, et sa familiarité même avait l'air noble, le ton élevé et l'accent convaincu. Au service de la morale ainsi enseignée, l'érudition elle-même ne dérogeait pas. Le prêtre d'ailleurs ni le casuiste n'avaient rien à envier à ces causeries d'une vivacité mordante, d'une spiritualité toute mondaine, où le bon sens, chrétien par le fond, échappait par la forme, sur les ailes brillantes de l'imagination, à l'étreinte d'une orthodoxie exclusive et rigoureuse. Enfin, et c'était là le plus sérieux écueil, M. Girardin s'était mis tout de suite à l'aise avec l'indiscipline, la vanité et la présomption de son jeune auditoire; du premier coup il était allé droit à la difficulté; il avait abordé ses auditeurs avec cette raillerie bienveillante qui met le baume dans la blessure même qu'elle fait; et cette censure légère, n'effleurant que l'épiderme, avait pourtant pénétré au fond des cœurs.

On connaît maintenant la méthode de M. Saint-Marc Girardin. Le culte du bien l'entraîne dans celui du beau. C'est par le cœur qu'il arrive à l'esprit. Les fausses idées le blessent encore moins que les faux sentiments. Il corrige les unes en redressant les autres. Cette méthode, nous la retrouvons dans son *Cours de littérature dramatique*. Elle est l'âme de son système de critique, mais agrandie par le sujet même qui lui rend en étendue et en diversité la noblesse et l'élévation qu'il en reçoit.

Ce serait ici le lieu d'examiner les différentes méthodes qui ont prévalu, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, dans la critique des œuvres de théâtre. Si diverses que soient ces

méthodes par le génie de leurs auteurs, elles se ressemblent toutes par un point : le théâtre y est considéré comme une école de morale ; on y cherche sans cesse le but moral où on croit que l'œuvre dramatique doit atteindre, et en le cherchant on le manque presque toujours, par la meilleure des raisons, c'est qu'il n'y est pas. M. Girardin, lui, ne cherche pas le but moral du théâtre dans l'examen qu'il fait de ses œuvres ; il l'apporte avec lui ; c'est sa méthode qui en fait les frais, bien sûr ainsi de ne pas le manquer, et que, fût-il absent de l'œuvre, il se retrouverait dans sa critique. Car M. Girardin n'est pas dupe, tant s'en faut, du point de vue trompeur qui a entraîné tant d'esprits éminents; et, dans le jugement qu'il porte de la moralité du théâtre, il est plus près de Bossuet que de Voltaire. Il donne plus volontiers raison aux anathèmes de J.-J. Rousseau qu'aux complaisances de La Harpe. Il blâmerait plutôt, comme le fait Nicole, « ces passions tournées en plaisirs » qu'il ne leur dresserait sur la scène, comme c'est l'habitude des meilleurs critiques, un profane autel et un culte public. Non, le théâtre n'est pas une académie des sciences morales; il n'est ni le rival de la chaire chrétienne, ni le suppléant du prédicateur ; il n'affecte, et tant pis pour l'art quand cette prétention lui prend, il n'affecte ni stoïcisme, ni pruderie; il n'est pas une école de vertus, mais de passions ; il n'a pas pour but d'édifier les hommes, mais de les toucher, et souvent de les toucher par les côtés les plus chatouilleux et les plus frémissants du cœur humain. Terreur ou pitié, rire ou colère, excitation du cœur ou de l'esprit, c'est l'émotion qu'on y vient chercher ; et il n'y a pas un peuple sur la terre, depuis le tombereau de Thespis jusqu'aux représentations modernes du goût le plus raffiné, pas un peuple qui ait jamais confondu le théâtre avec l'école, l'art drama-

tique avec la morale, la licence des passions avec le frein qui les arrête; pas un peuple, en un mot, qui se soit jamais trompé de porte entre l'église et les bouffons. Mais cette confusion que le sentiment public n'a jamais faite, les auteurs dramatiques l'ont adoptée (il n'y a qu'à lire leurs préfaces) comme une théorie commode, les critiques comme un expédient qui leur tenait lieu de système. M. Saint-Marc Girardin n'y est pas tombé. Il a pris le théâtre pour ce qu'il est, pour ce qu'il vaut; et voulant le tourner en enseignement moral pour le compte de ses jeunes auditeurs, au lieu d'y chercher la morale qui n'y est pas, il y a porté celle qui lui manque. Que cette méthode ait dans la forme quelque chose d'un peu factice et qui sent la préméditation et le parti pris, je ne le conteste pas; au fond, on va voir que rien n'était plus propre à mettre les esprits sur la voie de la vérité et à concourir à l'effet moral qui est l'idée fixe et la préoccupation favorite du savant professeur.

Quelles sont les passions du drame, les émotions dont il vit, les idées qui le font mouvoir, les sentiments qui l'inspirent? C'est tout, car c'est le cœur humain tout entier. M. Girardin n'a garde d'aborder de front un si redoutable sujet, ainsi que font les philosophes de profession. Il ne s'élance pas du premier bond dans l'empyrée psychologique. Non, son procédé est plus simple. Il ira chercher dans le cœur humain, une à une, sans les isoler, mais sans les confondre, les passions qui ont de tout temps fait vibrer sa fibre immortelle, et il les étudiera séparément, pour elles-mêmes d'abord, puis pour le rôle qu'elles jouent dans le drame, pour les transformations successives qu'elles y ont provoquées ou subies, « changeant d'aspect, dit-il justement, sans changer de nature; » passions, sentiments, vices ou

vertus, raison ou folie, lumières ou préjugés, sable d'or ou gravier immonde, la crainte de la mort, l'horreur du danger, le dégoût de la vie, toutes les piétés touchantes du foyer domestique : celle des parents, celle des fils, celle des frères; tout, jusqu'à l'égoïsme paternel, jusqu'à l'ingratitude des enfants, jusqu'au pervertissement de l'amour maternel (analyse de *Rodogune*), jusqu'à la haine des frères et la rivalité des sœurs, et enfin jusqu'à l'amour, dont toutefois M. Girardin ne trace qu'une subtile esquisse, renvoyant le tableau au prochain volume. Dans cette immense carrière, l'auteur du *Cours de littérature dramatique* n'entre pour ainsi dire qu'à pas comptés, maître de lui-même et de son sujet, étudiant aujourd'hui un côté du cœur, demain un autre, faisant à chaque passion sa part, donnant son heure à chaque étude, avec la minutieuse patience d'un savant. Et pourtant, toutes ces études réunies ont un charme et une vivacité remarquables. M. Saint-Marc Girardin a voulu faire, qu'on me permette le mot, une sorte d'archéologie comparée du cœur humain. Mais en remuant ces ruines signées de si grands noms, Eschyle, Sophocle, Aristophane, Euripide, Térence; en recueillant et classant ces débris sacrés avec un soin d'antiquaire, le professeur y a trouvé l'étincelle de vie qui ne s'éteint jamais dans les œuvres du génie antique, et cette étincelle s'est communiquée à sa parole, elle a échauffé son accent, elle a animé son livre!

Avez-vous vu, parmi les galeries du *British museum*, à Londres, la salle consacrée au classement des marbres du Parthénon, transportés de la ville de Phidias dans la cité marchande par la patriotique rapacité de lord Elgin? Je n'ai, pour ma part, jamais mieux compris qu'en admirant ces merveilles de l'art grec, ce que la pureté du style a d'immortel. Sous ce marbre, qui a vingt-quatre siècles, la vie

circule comme le jour où il sortit souriant de jeunesse des mains du statuaire; elle circule comme le sang dans les veines, jetant ses teintes chaudes, son modelé puissant, son dessin hardi et sûr, son immortalité et sa beauté sur cette pierre insensible et muette. Et quel poëme, que ces ruines! Comme on sent que le cœur, non le caprice, a guidé le ciseau de l'artiste! Quel spectacle plein de saisissement et d'émotion! Les débris du génie littéraire de l'antiquité ont la même vitalité que ces reliques de l'art grec et par la même cause. On n'y touche pas impunément. Ils brûlent la main qui s'en approche, mais d'un feu qui se communique au cœur et à la pensée. Le livre de M. Saint-Marc Girardin en est la preuve; il est tout plein de mouvement et d'invention. Certes, l'auteur du *Cours de littérature dramatique* n'a pas inventé l'antiquité; mais l'antiquité bien étudiée et bien comprise lui a ouvert des voies nouvelles, des perspectives inconnues; c'est tout un champ d'études inexplorées. Où est l'originalité pour le critique, si elle n'est pas là?

Je ne reprocherai qu'une chose au spirituel écrivain. Le besoin de comparer l'a quelquefois entraîné dans des rapprochements compromettants. Aux marbres du Parthénon il mêle quelques magots. Il le reconnaît lui-même : « J'é-
» prouve, dit-il, un grand embarras quand je veux compa-
» rer les personnages modernes aux personnages anciens...
» Colomba (passe encore pour Colomba!) n'a pas les pro-
» portions de l'Electre; c'est une miniature auprès d'une
» statue antique..... » Je sais bien son excuse. Ces débris modernes qu'il met au bout de son hameçon, c'est l'appât avec lequel se prennent les esprits distraits, les attentions paresseuses, dans un auditoire de jeunes gens. Avec le père Goriot on fait passer Œdipe; Antigone est protégée par Elisabeth, Sophocle par madame Cottin. Je comprends tout

cela, et je ne me plains pas que des noms contemporains, dont quelques-uns sont si grands, soient mis en parallèle avec des noms anciens; je ne blâme que l'abus. Mais c'est ici que le professeur nuit quelquefois à l'écrivain; c'est ici qu'éclate le conflit entre l'improvisation et le livre, entre la leçon et le traité, les qualités de l'une, si l'on n'y prend garde, étant les défauts de l'autre, l'abondance tournant en remplissage, le luxe en pauvreté; défaut bien rare toutefois dans l'ouvrage de M. Girardin.

Un autre défaut dans ce livre, et qui aussi est plus près d'une qualité, c'est ce que j'appellerai, faute de trouver un autre mot, la recherche de l'ingénieux. M. Girardin recherche-t-il l'ingénieux? Je ne sais trop. Je crois qu'il le trouve du moins très-facilement. C'est la tendance de son esprit d'être pénétrant jusqu'à la subtilité et profond jusqu'à la finesse. La finesse, qui est une très-grande ressource de caractère, est aussi un don très-rare de l'esprit; il ne lui faut que la mesure. L'auteur du *Cours de Littérature* en tire presque toujours un parti excellent; témoin ce jugement qu'il porte sur les romanciers modernes, oublieux ou contempteurs des vertus de famille : « Il vient, je le sais, un jour » où les amants sont du parti des maris, où les fils sont du » parti des pères; mais les romans en général s'arrangent » pour finir avant ce jour-là; ils mènent le héros à la fa- » mille, mais ils le quittent sur le seuil. » Témoin aussi cette noble et ingénieuse réflexion à propos de l'interrogatoire judiciaire de Jeanie Deans, dans le beau roman de Walter Scott : « Il y a des souffrances de l'âme qui valent » toutes les tortures du corps; il y a tel martyr que je » plains moins dans son supplice de l'amphithéâtre que » dans les adieux qu'il fait à sa famille! » Mais l'écueil de la finesse dans les œuvres de l'esprit, c'est quand elle tombe

dans le raffinement, poussant la critique littéraire jusqu'au triage, ou l'analyse philosophique jusqu'à la décomposition. Je n'aime pas, par exemple, que ce beau sentiment, le respect des morts, un de ceux auxquels la différence des temps et des mœurs a laissé le plus d'immuable uniformité dans l'histoire des affections humaines, je n'aime pas que ce sentiment soit l'objet d'une sorte de dissection psychologique. Je n'aime pas que l'amour lui-même, quoique de facile composition en fait d'analyse, soit poussé à bout jusque dans les derniers confins de la métaphysique. Combien j'aime mieux quand le spirituel écrivain, avouant qu'il y a une vérité éternelle et abstraite dans les œuvres de l'art, où l'homme se reconnaît mieux qu'à son costume, nous dit finement : « Il y a tels personnages de Walter Scott de » l'existence desquels je jurerais avec plus de hardiesse » que de celle de Clovis ou de Dagobert (1). » Oui, je préfère à bien de subtiles analyses cette affirmation d'allure si leste ; elle est bien plus près du sens commun.

Quoi qu'il en soit de ces critiques, le *Cours de littérature dramatique* de M. Saint-Marc Girardin, tel qu'il l'a conçu, faisant l'histoire de l'art par celle du cœur, allant sans cesse du tableau au modèle et de l'œuvre inspirée à la source même d'où l'inspiration découle, ce livre ingénieux n'est pas seulement un brillant cadre d'érudition, c'est encore, on le voit, un excellent texte pour l'examen de toutes les questions morales. Le second volume, que j'ai confondu dans l'analyse de l'œuvre entière, est plus particulièrement consacré à l'étude de la piété filiale et de l'amour fraternel. Quel plus beau texte, et plus opportun, dans un temps et chez un peuple où l'affiche de la fraternité est partout,

(1) *Essais de littérature*, t. I, p. 183.

où son culte n'est plus nulle part? De la fraternité dans la famille à celle de la société, il semble qu'il n'y ait qu'un pas, et ce pas est un abîme. On la met dans les protocoles; elle disparaît dans les cœurs. L'autorité du père, à laquelle l'auteur consacre de si éloquents chapitres, ne se lie pas moins à celle de l'Etat. C'est dans le sein de la famille que l'homme a besoin d'être dressé au respect de l'autorité publique par l'habitude de l'autorité paternelle; et au contraire, c'est trop souvent dans la famille que l'indocilité du cœur humain prélude à l'insubordination politique. Combien de factieux qui ont débuté par l'impiété filiale! Combien d'anarchistes qui sont mauvais fils! Combien blasphément les dieux de la patrie, *Dî patriæ indigetes*, et cherchent à ébranler les colonnes du temple, qui ont commencé par outrager leurs dieux pénates! Le livre de M. Saint-Marc Girardin, étrange coïncidence entre la leçon qu'il contient et l'époque où il paraît, est presque un ouvrage de circonstance.

Ajoutez que la perspective dramatique donne aux vertus comme aux vices je ne sais quelle proportion surhumaine et pourtant vraie qui les rend plus frappantes. « Dans le » monde, dit l'auteur, chacun n'a que la moitié, le tiers, » le quart des vices que la comédie rassemble sur le » même personnage dont elle fait un type. » A plus forte raison, dirai-je à mon tour, chacun n'a que la moitié, le tiers ou le quart des vertus que le drame réunit sur ses types favoris. Si personne n'est avare comme Harpagon, conspirateur comme Pinto, hypocrite comme M. Tartufe, suicide comme Chatterton, personne non plus n'est père comme Ménédème, fille comme Antigone, généreux comme Vendôme, tendre comme Roméo. Vue dans ce verre grossissant de la perspective théâtrale, la vertu paraît quelquefois d'une perfection décourageante. Souvent même elle

révolte par son excès. Electre pleurant sur l'urne funéraire qu'elle croit remplie des cendres d'Oreste, et disant : « Mon frère ! tu n'es plus qu'une ombre, et nos ennemis rient, et ma mère s'enivre de joie, cette mère que tu devais punir ! » Electre ne montre pas là seulement une douleur touchante « et digne d'une sœur, » comme dit M. Girardin, mais une colère parricide et digne de ces furies qui vont armer le bras de son frère. Mais ces exagérations, quand elles n'ont rien de factice, et ces contrastes, quand ils partent du cœur, comme dans la pièce d'Eschyle, sont la vie du drame. Ils en font sortir l'émotion. L'auteur du *Cours de littérature dramatique* en fait à chaque pas sortir la morale, et encore plus la morale de la vie pratique que celle de l'école, glorifiant les petites vertus à l'ombre des grandes, prêchant l'honnêteté en face de l'héroïsme, capable d'aimer Triboulet en présence du vieil Horace, et de flétrir *la mère coquette* devant Cléopâtre ; moraliste austère, écrivain charmant, métaphysicien à ses mauvais jours, esprit pratique et sain tout le reste du temps, au demeurant un des hommes de ce pays-ci les plus faits, quoi qu'il ne soit ni courtisan ni brouillon, pour exercer un sérieux et doux empire sur la jeunesse ; digne en un mot que je lui applique cet éloge délicat qu'il adressait , il y a dix ans, à un de ses plus illustres collègues de la Sorbonne, et qui semble avoir été écrit pour lui :

« Il n'a jamais été applaudi que par les bons senti-
» ments de la jeunesse ; et comme parmi les bons senti-
» ments de la jeunesse il y a encore un choix à faire,
» disons que les sentiments qui ont fait son succès sont
» les plus doux et les plus purs, ceux dont l'excès même
» est sans danger. Ses élèves l'ont aimé, mais en l'estimant
» beaucoup. Ce sont là les joies et l'honneur du professorat ! »

II

De l'influence littéraire de Louis XIV

— 14 octobre 1849. —

Racine! Molière! La Fontaine! La Bruyère! La Rochefoucauld! Bossuet! Fénelon! Sévigné! Saint-Simon!!....

Vous figurez-vous la joie d'un critique, échappé d'hier aux *aménités démocratiques et sociales* (1) que vous savez, et se trouvant tout à coup, un matin, sans autre effort que d'ouvrir un livre, en pareille compagnie! Vous figurez-vous le soulagement qu'il éprouve, le doux et calme orgueil qui se glisse dans son âme au moment où il aborde cette sphère divine, habitée par ces grands esprits! « Lorsque Télémaque » sortit de ces lieux (l'Enfer), il se sentit soulagé comme si » on avait ôté une montagne de dessus sa poitrine. A me- » sure qu'il s'éloignait de ce triste séjour des ténèbres, son » courage commençait peu à peu à renaître. Il respirait, et » entrevoyait déjà de loin la douce et pure lumière du sé- » jour des héros!... » C'est une sensation de ce genre que j'éprouve aujourd'hui en sortant de ces sombres carrefours de la passion et de l'injure contemporaine, pour entrer dans le grand air et dans la saine clarté du siècle de

(1) L'article que j'avais publié dans le *Journal des Débats* sous ce titre avait paru quelques jours auparavant (Voir mes *Portraits politiques et révolutionnaires*, seconde édition, t. II, p. 161 et suivantes).

Louis XIV. M. Nisard, car c'est son livre (1) qui nous ouvre ces radieuses perspectives, est un admirable guide pour un pareil voyage. Nous allons le suivre.

M. Nisard était fait pour écrire cette histoire du siècle, et, dans cette histoire, celle des écrivains qui appartiennent particulièrement à ce que j'appellerai la période subordonnée, l'âge d'or monarchique de la littérature française sous Louis XIV. M. Nisard a été autrefois plus libéral que moi en politique; mais il m'est arrivé souvent (qu'il me le pardonne) de me croire plus libéral que lui en littérature. Le dirai-je? la même influence qui l'a rapproché de nous me ramène à lui. Son excessive rigueur dans la critique des ouvrages de l'esprit me choque moins, et par la même cause, depuis que notre foi politique l'attire davantage. En effet, M. Nisard s'est rallié, et depuis longtemps, aux principes conservateurs de la société, parce qu'il a pressenti, avant de le voir ouvert sous ses yeux, le gouffre sans fond où les passions anarchiques nous entraînaient, et j'éprouve à mon tour le besoin de confesser sa foi littéraire, si rigoureuse qu'elle soit, comme un gage de plus à donner à ce principe d'autorité (2) dont M. Nisard est, en littérature, un défenseur si éprouvé et si courageux.

De tous les critiques de notre époque, nul autre en effet n'avait accepté plus résolûment, en haine des faux dieux, la tâche épineuse de faire respecter, dans la France littéraire, le génie de la langue et l'autorité de la tradition. On se souvient de ses luttes contre la littérature facile. Nous avons eu, depuis, la politique facile, celle des coups de main; on nous en a donné à la fois la pratique, dans une révolution

(1) *Histoire de la littérature française*, par M. D. Nisard (T. III. *Le siècle de Louis XIV*).

(2) Ceci était écrit en 1849.

improvisée, la théorie, dans une définition célèbre. Mais avant cette époque, au temps des grands coups de plume de M. Nisard contre les littérateurs faciles, c'est par l'indiscipline littéraire qu'on préludait, sans le vouloir, à l'anarchie dans la politique. La révolte des esprits présageait celle des cœurs. On foulait aux pieds la poétique de Boileau avant de déchirer la Charte de 1830. L'esprit romantique procédait, le plus souvent malgré lui et à son insu, de l'esprit révolutionnaire; et quand madame de Staël nous dit si dédaigneusement, à propos de cette littérature du siècle de Louis XIV, qui va nous occuper : « Cette littérature, sans autre but » que les plaisirs de l'esprit, ne pouvait avoir l'énergie » de celle qui a fini par ébranler le trône (1); » je sais qu'elle entend caractériser l'indépendance philosophique du XVIIIe siècle par opposition à la subordination du XVIIe. Mais qu'aurait-elle dit du nôtre? La philosophie du moins avait sa règle. Elle retrouvait, comme on l'a dit de Montesquieu, les droits perdus du genre humain; elle promulguait dans les livres, elle introduisait dans les lois, elle conduisait jusqu'à la limite d'une révolution, que d'autres devaient franchir, ces grands principes fondateurs de la société moderne qu'on a appelés les conquêtes de 89, et que les hommes du *progrès* nous disputent aujourd'hui, tandis que les hommes de la *réaction* veulent les conserver. Voilà ce qu'a fait la philosophie du dernier siècle, et ce qu'elle n'aurait pu faire si son énergie n'eût été réglée. Aussi les grands philosophes du XVIIIe siècle sont-ils presque tous de grands écrivains : ils ébranlent la vieille société, ils respectent la vieille langue; ils s'appuient sur

(1) *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, chapitre XIX.

la tradition du bon style contre la tradition des mauvaises lois; ils sont révolutionnaires par la pensée et conservateurs par la forme. Ils ne sont pas si imprudents, dans l'emportement de leur zèle novateur, que d'affaiblir entre leurs mains cet instrument de toute grande réforme, la langue traditionnelle de leur pays. Si l'esprit philosophique a ébranlé les institutions du passé, c'est qu'il les a attaquées avec ensemble, discipline, bon sens, décision, intelligence. Si c'est là ce que madame de Staël appelle « l'énergie de la littérature philosophique, » elle a bien raison.

Mais nous, ce n'est pas par l'énergique effort d'une pensée révolutionnaire que notre littérature a contribué à ébranler les fondements à peine assis de la société. C'est au contraire par le relâchement des âmes, par la mollesse des cœurs, par l'anarchie des intelligences, fruit de la confusion des systèmes, du mépris des règles, de l'inconséquence et de l'étourderie des théories novatrices. Cet immense désordre des esprits, croyez-le, la littérature de notre époque y a plus contribué que le socialisme. Le dégoût des règles a engendré le mépris des lois. On croyait ne changer que la langue, et on altérait, en se jouant des traditions qui le protégent, le fond même du génie français. On croyait s'attaquer aux remparts, et c'est le cœur même de la place qui était miné. La révolution qui est sortie de cet abâtardissement de l'esprit public par la corruption de l'esprit littéraire a eu l'incontestable cachet de son origine; elle a été sans règle, sans idées, sans énergie, si ce n'est celle de la destruction, sans initiative, sans génie. Elle est bien la révolution d'un peuple tombé dans la langueur et l'amollissement intellectuel, et glissant sur le penchant d'une décadence littéraire. On a dit de la Rome des Empereurs que la corruption de ses mœurs était le châtiment de ses victoires. Notre

littérature, depuis trente ans, a plus fait pour la revanche de l'Europe que les traités de 1815. Elle nous a plus profondément amollis et dénationalisés. Ceux qui s'en consolent, parce que nos drames sont joués à Moscou et que nos romans passent le Rhin, comprennent étrangement, il faut l'avouer, la mission civilisatrice de la France !

Je le sais bien. J'ai l'air de plaider une cause gagnée. Tout le monde est aujourd'hui d'accord sur les excès de notre littérature contemporaine. Le romantisme est une bien vieille querelle. Nos révolutionnaires et nos utopistes de 1848 ont laissé bien loin derrière eux la *théorie du grotesque*. Le livre des *Contradictions économiques* a remplacé dans l'attention publique la *Préface de Cromwell*. Oui, je le sais bien. Le socialisme a pris la place du romantisme. En France, toujours un désordre chasse l'autre. L'esprit français, par une heureuse impuissance où se retrouve son ancien bon sens, ne comporte pas une double anarchie, du moins apparente. Mais qu'on y prenne garde ; la querelle des classiques et des romantiques semble reléguée bien loin dans les curiosités du passé. Elle est toujours au fond des choses. Si elle n'éclate plus dans les œuvres, si les novateurs font silence, si les théories s'ajournent, la question couve sous la poussière d'une révolution, et le principe d'autorité ne sera restauré dans la littérature que par le même effort qui le rétablira, je ne sais comment, ni à quel prix, dans la politique.

M. Nisard aborde sans enthousiasme, avec une joie sereine, avec une confiance toujours justifiée, avec une raison calme, mais avec une rigueur qui trahit parfois l'esprit de système, la grande étude qui remplit son troisième volume, l'étude du siècle de Louis XIV, et il faut avouer qu'il est bien là sur son terrain. Il en abuse peut-être. Il s'y met

trop à l'aise. Sa méthode est saine; elle est parfois dure; elle le prend de trop haut avec ces grands génies que l'habitude de vivre dans leur commerce lui fait traiter comme des égaux. Mais cette hauteur même de la critique est un attrait de plus dans ce curieux livre. On aime à les voir, devant ce tribunal du bon sens rigide, dépouillés de toute auréole, jusqu'au moment où la main du juge en rajuste les rayons autour de leur tête, ces grands justiciables qui répondent aux noms de Molière, de Bossuet, de Fénelon, de la Bruyère, de La Rochefoucauld! On aime à assister à ce procès contradictoire entre le génie protégé par le temps, et la critique appuyée sur la tradition. C'est un spectacle qui a presque toujours sa grandeur et son émotion, qui quelquefois aussi se rabaisse jusqu'à la chicane ou se perd dans l'obscurité métaphysique. Ceci me conduit à dire un mot de la méthode critique de M. Nisard.

M. Nisard a fait la loi qu'il applique; rien de plus juste, si la loi est assez large pour embrasser toutes les aptitudes régulières et toutes les originalités légitimes de l'esprit humain; rien de moins équitable, si elle est exclusive. Et, par exemple, n'admettre comme type du plus noble langage ou comme source de l'inspiration la plus élevée, que ce qui se rapporte à une certaine mesure commune de bon sens; ne chercher dans le plus beau style que sa conformité avec la vie ordinaire (p. 82); soutenir spirituellement ce paradoxe : « que l'homme de génie en France, c'est celui auquel le » plus de gens ressemblent; » dire de la langue que parle Alceste « que c'est dans cette langue que s'exprime tout » homme qui est ému par quelque intérêt sérieux » (p. 150); « défier le critique le plus exercé, s'il ne sait pas l'endroit » de mémoire, de reconnaître à qui appartient une pensée » exprimée en perfection » (p. 247); enfin, supprimer sys-

tématiquement dans la physionomie des écrivains supérieurs, pour la plus grande gloire du sens commun, l'empreinte qu'y laisse toujours une personnalité vivace et ineffaçable, et la retrancher au compte de leur génie et de leur grandeur; que serait, je le demande, une pareille théorie, si elle était rigoureusement appliquée?

M. Nisard, je lui rends cette justice, n'en fait pas abus. La théorie circule dans son livre, plus qu'elle n'y domine. Elle côtoie sa critique plus qu'elle ne s'y confond; elle se montre, à certains moments, comme la férule dans la main du maître, pour menacer plus que pour frapper. En un mot, la règle que s'impose M. Nisard, tout compte fait, lui laisse une parfaite liberté d'allure : elle semble plutôt le tenter que le posséder; elle est plus qu'une fantaisie, moins qu'une conviction; elle nage dans ce milieu toujours un peu vague des formules générales et des idées préconçues où la métaphysique de notre âge aime à perdre, de temps en temps, le sens de la réalité et de l'observation, comme les mandarins lettrés à s'enivrer d'opium. L'ivresse passée, le sens redevient lucide, l'esprit reprend son niveau; et c'est ainsi que M. Nisard, après s'être un moment égaré dans l'examen des tragédies de Racine, après avoir appliqué à ce grand poëte la théorie contestable des rapports du langage dramatique avec les sentiments familiers de la vie humaine, après avoir fait descendre l'Andromaque antique, celle que Racine a voulu peindre, au rôle vulgaire de « l'épouse inconsolable; » c'est ainsi, dis-je, que M. Nisard, après cette rapide éclipse de son bon sens critique, reprend tout à coup, en se trouvant en face de Bossuet, la supériorité de son jugement et l'éclat de son style. Je n'ai pas souvenir en effet d'avoir jamais lu (et cependant M. Saint-Marc Girardin a passé par là) un portrait de ce grand homme plus fièrement touché, d'une exé-

cution plus haute, d'une touche plus fine et plus hardie, d'un coloris plus vrai, réunissant plus d'onction et plus de majesté, plus de charme et plus de grandeur. Quand M. Nisard dit que la perfection du langage est dans sa conformité avec une pensée juste et relevée (pag. 246), il ne fait cette fois que poser un principe de style dont il lui était réservé de donner, en parlant de Bossuet, un parfait modèle.

Bossuet représente fidèlement, même de sa hauteur, la période du XVIIe siècle, qui commence avec l'influence de Louis XIV, et que j'ai appelé la période subordonnée. Bossuet n'avait que onze ans de plus que Louis XIV. Le grand évêque entrait dans la vie active presqu'en même temps que le grand Roi. « Ayant, dit M. Nisard, toutes les qua-
» lités qui peuvent pousser un homme à toutes les témé-
» rités de l'invention, un esprit hardi, fécond, dominateur,
» une subtilité à embarrasser un saint Augustin, une ima-
» gination à donner un corps et des couleurs à des ombres,
» c'est un marque incomparable de bon sens qu'il se soit
» rangé tout d'abord, comme le plus humble du troupeau,
» à la discipline commune, à la tradition » (p. 390). C'est que Bossuet a par-dessus tout les qualités de cette époque, le bon sens, la discipline. Certes, il en a d'autres, mais elles ne sont que l'éclatante parure d'une raison supérieure même à son génie. Ce qui le distingue, mais sans l'isoler, c'est d'avoir conservé à cette hauteur, si bien faite pour lui causer des vertiges, l'empreinte commune de l'esprit de son époque, la subordination.

Je m'arrête à ce trait de cette immortelle physionomie. J'aime à prononcer ce mot, lustre et vertu d'un grand siècle. La subordination, pendant le règne de Louis XIV, ce n'est pas le produit d'un système politique, ou d'une constitution particulière et artificielle de la société; c'est pour ainsi dire

l'atmosphère où on vit, l'air même qu'on respire. « Le gou-
» vernement de Louis XIV, dit madame de Staël, n'était pas
» un despotisme qui comprimait les esprits et les âmes,
» mais qui paraissait à tous tellement dans la nature des
» choses, qu'on se façonnait pour lui comme pour l'ordre
» invariable de ce qui existe nécessairement » (*De la Littérature*, etc., chap. XIX). Et telle est l'attente dont ce gouvernement est l'objet, tel est le besoin d'ordre et de discipline qui tourmente les âmes, que même avant que Louis XIV ait saisi les rênes de l'Etat, quand il est encore invisible et caché derrière Mazarin, déjà les passions s'apaisent, les ténèbres se dissipent, une sorte de crépuscule annonce l'approche du jeune Roi à l'horizon du règne, comme les premiers rayons de l'aurore précèdent le retour de l'astre qu'il devait prendre un jour pour emblème. Louis XIV est à peine âgé de dix-sept ans et Mazarin vit encore, quand il entre au Parlement en costume de chasse, le fouet à la main ; et ce jour-là, le peuple le plus brave, le plus chatouilleux et le plus spirituel de la terre, le peuple, qui comptait parmi ses magistrats un Mathieu Molé, parmi ses tribuns un cardinal de Retz, parmi ses mécontents un La Rochefoucauld, parmi ses généraux un duc d'Enghien, ce peuple baisse la tête et reconnaît son maître. L'impertinence faite au Parlement fut le début du règne le plus poli de notre histoire, de même que le coup de main qui fit sauter, par les fenêtres de l'Orangerie de Saint-Cloud, les membres du Conseil des Cinq-Cents, a inauguré l'ère du gouvernement représentatif en France. La France et l'histoire sont remplies de ces contradictions.

Chose singulière ! cette grande subordination du règne de Louis XIV, commencé le fouet à la main, ce qui la distingue de toutes les époques semblables de l'histoire du genre

humain, car Louis XIV n'a pas inventé le despotisme, c'est une parfaite dignité dans l'obéissance, une sorte d'orgueilleux consentement à la discipline commune, la soumission générale et pourtant volontaire, quelque chose où le cœur se prend comme à une douce amorce, et qui charme l'orgueil humain en le domptant. « Tant qu'on n'avait vu au » gouvernement, dit judicieusement M. Nisard, qu'un ha- » bile homme d'affaires, comme Mazarin, princes, grands » seigneurs, Parlements, personne n'avait eu au-dessus » de sa tête quelque chose d'assez grand pour se trouver » petit, et, par cette comparaison, arriver à une juste idée » de soi. La grandeur de la royauté, sous Louis XIV, et la » grandeur personnelle du roi, en abaissant tout le monde, » mirent chacun dans sa vérité » (pag. 230). C'est bien là le cachet de l'époque. Chacun est dans la vérité, parce que chacun est à sa place. On se sent libre de toute la liberté que permet la croyance à un principe supérieur. On se sent fortifié par la limite même où on se renferme, comme derrière un rempart. On aime cette subordination qui vous protége contre les caprices du sens personnel; on est glorieux de cette règle, qu'on accepte comme une sauvegarde plutôt que comme un obstacle, et qui semble le frein volontaire d'un égoïsme qui s'estime moins que le devoir et la vérité. Ou j'ai bien mal compris l'influence de Louis XIV sur ses contemporains des quarante dernières années du siècle, ou cette influence est celle-là.

Je me rappelle un Anglais qui me disait, quand la reine Victoria monta sur le trône : « Nous avons obéi à un roi » fou, et nous obéissons à un enfant. Notre intérêt a créé » cette fiction, notre orgueil s'en accommode. Nous aimons » à placer sur cet appui fragile le symbole de la royauté. » C'est notre adhésion qui fait sa force, c'est notre loyauté

» qui assure sa puissance. Dans cet emblème périssable,
» c'est l'immortelle grandeur de la vieille Angleterre que
» nous adorons. Le membre du parlement qui met le genou
» à terre devant la Reine ne fait pas un acte de courtoisie,
» mais d'orgueil national. Il s'agenouille devant la person-
» nification sensible de la puissance britannique. »

L'orgueil que ressentait au XIXe siècle un fils de la libre Angleterre à genoux devant le trône alors occupé par un enfant, qu'on imagine ce que cet orgueil devait être au XVIIe, en présence de ce roi dont la vive et sérieuse jeunesse rehaussait une autocratie séculaire, en qui la personnalité fortifiait la tradition, qui s'imposait du même coup aux esprits et aux volontés, supérieur en même temps à Racine et à Colbert, non qu'il fît des tragédies ou qu'il s'essayât à des plans de finances, mais parce qu'il avait, de par Dieu, la supériorité du bon sens appuyée sur une autorité matérielle immense, à la fois puissant et mesuré, judicieux (c'est l'éloge qu'en fait Molière) et irrésistible, et, comme le dit Saint-Simon, majestueux et naturel.

C'est avec cette double force qu'il fit non-seulement la loi, mais la règle. L'Académie française, instituée par Richelieu, avait la prétention de régler la langue, et Port-Royal tendait au gouvernement de l'esprit. Louis XIV prit leur œuvre au point où elle s'arrêtait, et il la continua, non pas en frère convers, mais en souverain, non pas comme l'hôte, mais comme le maître de la maison. La règle, non plus sortie du cloître ou échappée du collége, mais descendant de ce trône magnifique par d'éblouissants degrés, la règle, ainsi promulguée, c'était l'orgueil de cette élite de grands esprits qui naissaient, qui se disciplinaient tour à tour sous cette main puissante, subissant le frein, prenant le mouvement, réglant leur allure à mesure qu'ils entraient dans la

carrière, mais ralliés plus qu'asservis, plutôt conduits qu'entraînés, et reproduisant dans leurs œuvres inspirées et contenues par cette vigoureuse discipline, les qualités qui, suivant la remarque de M. Nisard, signalent les trente premières années du gouvernement de Louis XIV, la création prudente, l'originalité alliée à l'expérience, la hardiesse réglée par le goût, l'esprit d'ordre et d'unité. Aussi, dès le début du règne, Bossuet, l'homme du siècle qui devait en réfléchir avec le plus d'éclat les qualités fortes et la mâle subordination; Bossuet, du haut de la chaire, dans un de ces mouvements de patriotisme et d'orgueil dont le *loyalisme* anglais offre aujourd'hui les derniers exemples, Bossuet s'écriait, lui, le saint évêque devant le jeune roi : « ..... Je ne brigue point de » faveur, je ne fais point ma cour dans la chaire, à Dieu ne » plaise! Je suis Français et chrétien. Je sens, je sens » le bonheur public et je décharge mon cœur devant » Dieu!... (1). »

Je cherche à définir et à limiter aussi clairement que le permettent les bornes de ce travail rapide, les principaux caractères de cette période de soumission morale, si remarquable dans l'histoire de l'esprit français. L'époque subordonnée commence avec le règne, je veux dire avec l'influence de Louis XIV, et elle finit plus tôt que lui. Avant Louis XIV, les œuvres de l'esprit français sont très-loin de présenter ces signes de subordination visible qui éclate dans les œuvres écloses au foyer vivifiant et dans l'atmosphère exclusive de son action. Il suffit de regarder aux dates. Descartes meurt en 1650; Louis XIV avait douze ans. Corneille jette avec une sorte de fatigue dédaigneuse, dans l'éclatante aurore du grand règne, les rebuts de sa vieillesse et les

(1) Sermon sur *les Démons*.

restes décolorés de son génie : *Agésilas* est de 1666, *Attila* de l'année suivante. Arnauld est condamné et exclu de la Sorbonne en 1654. Les *Lettres provinciales* sont de l'année 1657. Pascal meurt quelques années plus tard ; il échappe à Louis XIV. D'autres, à des titres divers, et pour des causes bien différentes, Saint-Evremond, Bussy-Rabutin, le grand Arnauld, celui qui disait à Nicole : « N'avez-vous pas pour vous reposer l'éternité tout entière ? » Nicole lui-même, n'échappent au grand Roi que par l'exil. Plus tard, quand le règne est déjà sur son déclin, quand la subordination, devenue plus étroite dans la pratique extérieure, a fléchi dans les consciences et s'est altérée dans les cœurs, Fénelon, « le plus chimérique des beaux esprits, » comme l'appelait Louis XIV, commence dans *Télémaque* la lutte interrompue depuis quarante ans de l'esprit de liberté contre l'esprit de discipline. Fénelon est né en 1651, treize ans après Louis XIV ; tous ses ouvrages sont postérieurs à la période subordonnée. Le plus innocent de tous, *l'Education des Filles,* est de 1687, le plus controversé, les *Maximes des Saints*, de 1697, le plus hardi sous la forme la plus charmante, *Télémaque,* est de la fin du siècle. De même le duc de Saint-Simon, courtisan délié, observateur impitoyable, qui assiste tout jeune (il était né en 1675) à la vieillesse de Louis XIV et à la décadence du règne, Saint-Simon échappe à l'action du grand Roi en paraissant absorbé dans son atmosphère. Il l'observe en l'adorant. Mais de ces yeux respectueusement baissés, il sort pourtant des regards qui vont percer, jusque dans l'oratoire de madame de Maintenon, le mystère de cette grandeur défaillante. Saint-Simon, grand seigneur et mécontent, tout rempli de regrets aristocratiques et de rancunes libérales, représente à l'*Œil-de-Bœuf* l'esprit d'opposition au gouvernement de

Louis XIV, que Fénelon représente au prie-Dieu de madame Guyon.

Il croit posséder Dieu dans les bras du démon,

disait Boileau. Mais, si dissimulée ou si mystique que soit la forme de cette opposition, l'esprit n'en appartient plus à l'influence dominatrice des quarante ans. Louis XIV pourra peser encore sur le siècle du poids de sa vieillesse redoutable et de son malheur noblement porté. Mais l'influence lui échappe. Avec le « chimérique » auteur de *Télémaque* et l'inexorable et patient chroniqueur des *Mémoires*, c'est le XVIIIe siècle qui commence.

Nous connaissons donc, à une année près, la limite exacte qui renferme à ses deux extrémités, avant qu'elle commence, après qu'elle est finie, la période d'influence personnelle et incontestée de Louis XIV. Mais, si limitée qu'elle soit, cette période est non-seulement la plus brillante dans l'histoire de son règne, elle est la plus grande dans l'histoire de l'esprit humain. C'est en 1680 que Louis XIV reçut le surnom de Grand. Ce nom résumait l'admiration du monde. Mais l'hôtel de ville de Paris, qui déféra ce glorieux titre au puissant monarque, n'avait fait qu'enregistrer en quelque sorte le jugement des beaux esprits. La véritable grandeur de Louis XIV était dans leurs livres. En effet, de tous ces noms qui représentent chez nous la pure substance et la forme supérieure de la littérature classique, il n'en est pas un seul qui ne soit, à quelques années près, contemporain du Roi, vivant sous son influence, animé et inspiré de son souffle et atteint, même quand ils s'en éloignent, comme La Fontaine, de cette chaleur vivifiante et contagieuse qui rayonne autour du trône. C'est à ce foyer que germent de tous côtés les chefs-d'œuvre. *Andromaque* et *Tartufe* sont

de 1667, les *Fables* de 1668, les *Maximes* de 1665, les *Oraisons funèbres* de 1669 et années suivantes, les *Satires* de 1666. Madame de Sévigné écrivait dans le même temps. Bourdaloue prêchait l'Avent à Versailles en 1670. Fléchier prononçait en 1676 l'*Oraison funèbre* de Turenne. La Bruyère traçait lentement à la même époque, sous la même influence, *les Caractères*, qui n'étaient publiés qu'en 1687. Que conclure de toutes ces dates, et quelle leçon tirer de ce rapprochement si remarquable entre la plus grande subordination littéraire et la plus abondante production de chefs-d'œuvre qui fût jamais, si ce n'est que la subordination est bonne à quelque chose en ce monde, même dans la république des lettres? Pour le moment, je ne dis rien de plus. Je ne fais pas la théorie du despotisme, mais de la règle. Je ne rêve pas une restauration monarchique; hélas! je me contenterais d'une restauration littéraire!

M. Nisard a jeté de vives lumières sur toutes ces questions, qui, aussi bien, l'occupent depuis vingt ans. Chemin faisant, il est arrivé, et en passant à travers une révolution démagogique, à ce grand siècle qui est l'époque de la royauté respectée, de l'ordre triomphant, de la règle victorieuse et souveraine. Arrivé là, M. Nisard a fait comme moi et mieux que moi : il s'est pris de passion pour ce beau spectacle. Il a demandé au passé ce repos d'esprit et ce contentement de l'âme que le présent ne nous donne plus. Il y a trouvé aussi ces satisfactions d'orgueil national que la contemplation des gloires contemporaines ne nous permet pas. Son livre est la théorie de la subordination littéraire, il en est quelquefois le dithyrambe.

M. Nisard, je suis tout près de penser comme lui, mais en attendant je l'en accuse, M. Nisard se défie trop de la liberté humaine. Il faut y croire dans une certaine mesure pour

la régler. Il faut lui témoigner le respect, pour lui demander l'obéissance. Je n'aime pas, par exemple, que M. Nisard se montre si inquiet et si troublé vis-à-vis de l'indépendance de Fénelon, et qu'il regrette cet abandon, *cette petitesse du disciple fidèle* qu'il sent, dit-il, à toutes les pages de Bossuet (p. 399). M. Nisard fait un inventaire bien minutieux de toutes les témérités du grand archevêque de Cambrai. Il détaille avec une rigueur bien impitoyable les chimères de sa théologie, celles de sa politique, celles de sa conduite, celles de sa grammaire. Il ne lui pardonne pas même l'inoffensive Salente avec ses habitants vêtus de blanc, de bleu, de vert, de rouge pâle ou de jaune-aurore, suivant les conditions. « C'est une institution, dit fort durement M. Nisard, que Fénelon rêvait pour Salente et qu'il eût imposée à Paris. » Mais qu'eût donc fait Pascal, à prendre ainsi les solitaires rêveries des beaux esprits au pied de la lettre? Pascal, s'il en faut croire Nicole (1), disait en 1662 au jeune duc de Roannez, alors âgé de vingt-deux ans : « Ne vous imaginez pas que » ce soit par un moindre hasard que vous possédez les ri- » chesses dont vous vous trouvez maître... Vous tenez, di- » tes-vous, vos richesses de vos ancêtres ; mais n'est-ce pas » par mille hasards que vos ancêtres les ont acquises et » qu'ils les ont conservées? Vous imaginez-vous aussi » que ce soit par quelque voie naturelle que ces biens » ont passé de vos ancêtres à vous? Cela n'est pas vé- » ritable. Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté » des législateurs qui ont pu avoir de bonnes raisons, » mais dont aucune n'est prise d'un droit naturel que vous » ayez sur ces choses. S'il leur avait plu d'ordonner que ces

(1) *Voyez* l'édition de *Pascal*, par M. Prosper Faugère, 1844 (p. 339 et suivantes).

» biens, après avoir été possédés par les pères durant leur » vie, retourneraient à la République après leur mort, vous » n'auriez aucun sujet de vous en plaindre... Ainsi tout le » titre par lequel vous possédez votre bien n'est pas un titre » de nature, mais d'un établissement humain. Un autre » tour d'imagination dans ceux qui ont fait les lois vous au- » rait rendu pauvre; et ce n'est que cette rencontre du ha- » sard qui vous a fait naître, avec la fantaisie des lois favo- » rables à votre égard, qui vous met en possession de tous » ces biens. Je ne veux pas dire qu'ils ne vous appartien- » nent pas légitimement; mais, etc., etc. »

Ainsi parlait Pascal. Nous voilà bien loin de Salente ! Car à Salente du moins le roi est absolu, les sujets classés, la propriété inviolable. Que dira M. Nisard ? Certes Pascal est bien autrement hardi dans sa doctrine que Fénelon dans son utopie. « La fantaisie des lois ! » c'est plus terrible que « le jaune-aurore. » Ce n'est pas le socialisme qu'on pratique qui est redoutable ; il y a toujours au bout de toute expérience de cette sorte une Banque du peuple ou une Icarie, l'odieux ou le ridicule. Le socialisme qui est à redouter n'est pas celui qu'on applique, mais celui qu'on prêche. C'est à Pascal que M. Nisard devait s'attaquer plus qu'à Fénelon. Mais ni l'un ni l'autre, je l'ai montré, n'appartiennent à l'époque subordonnée du grand règne, et je n'ai aucune raison de les disputer aux vivacités spirituelles de l'ingénieux critique.

Je lui pardonne moins volontiers d'avoir si étroitement mesuré la liberté à La Bruyère. L'auteur des *Caractères* est aussi un de ces écrivains de génie qui inquiètent M. Nisard. » La Bruyère, dit-il, doit être lu avec précaution... Il est » peut-être le seul des grands prosateurs du XVIIe siècle qui » ait d'autres défauts que ceux de l'imperfection humaine. »

Cela veut-il dire que La Bruyère y met du sien, et qu'il caresse ses défauts tandis que d'autres les ignorent? Boileau pourtant lui reproche « d'avoir négligé l'art des transitions. » Au fait, peut-être La Bruyère est-il, de tous les écrivains du grand siècle, celui qui tient la plus juste mesure entre l'insouciance de l'art et son excès. Il est, comme penseur, un des plus libres esprits de la période subordonnée, à laquelle il se rattache pourtant par toutes sortes de liens volontaires. Il vit obscur, mais avec un profond regard ouvert sur le monde qu'il s'est donné mission de peindre, et qu'une admirable sagacité lui révèle. Il est sans ambition, sans passion, sans intrigue, sans patronage de cour; il ne dîne pas à la table de Louis XIV, tout au plus à celle de Louis de Bourbon, auquel il donne des leçons d'histoire; mais il voit la cour dans un jour qui l'éclaire sans l'éblouir. « Il en a, comme dit judicieusement M. Nisard, plutôt le spectacle que le contre-coup. »

Cette position, aussi bien, est celle de presque tous les grands esprits du siècle de Louis XIV. Le monde les attire sans les absorber. Ils y assistent en spectateurs, ils s'y mêlent pour le compte de leur esprit, ils y font provision d'expérience; ils y passent plutôt qu'ils n'y demeurent; et de son côté, le monde, j'entends la cour, les accueille sans les retenir, les honore sans les rechercher, plutôt prodigue d'égards que d'empressement, tenant à distance même le génie, habile à lui mesurer même l'admiration. Et personne ne s'en plaint. La race des Jean-Jacques n'est pas née. Les mœurs comportent cette inégalité. L'indépendance naturelle aux grands esprits s'en accommode. Moins près du monde, ils se sentent plus de tentation et en même temps plus de liberté pour le peindre. Au XVIIIe siècle, la liberté de l'esprit consiste à démolir le vieux monde, au XVIIe, à le

juger. Au XVIIIe siècle, les grands seigneurs se mettent de la partie, au XVIIe, ils laissent faire : Molière les pose en pied sur la scène, Bossuet les châtie du haut de la chaire, La Fontaine les met dans ses fables côte à côte avec ses bêtes, La Bruyère les peint au vif. Personne ne se plaint, si ce n'est M. Tartufe. Louis XIV sourit, la cour applaudit, le monde approuve. Pas un homme de lettres, à cette époque, ne sort de sa sphère, n'imagine de mettre la main aux affaires de l'Etat. Quelques-uns l'auraient voulu peut-être; mais La Rochefoucauld était trop vieux, il avait trente-trois ans de plus que Louis XIV; Saint-Simon était trop jeune; Pascal n'était *qu'un roseau pensant,* comme il le dit lui-même; Fénelon attendait le règne du duc de Bourgogne. Parmi ceux qui appartiennent véritablement à la période subordonnée, aucun ne tranche de l'homme d'Etat, non, pas un, pas même Bossuet, quoique Massillon l'appelle « un homme de toutes les sciences et de tous les talents. » Louis XIV les fait dîner à sa table sans les mêler à ses conseils; le monde se met à la merci de leur critique sans se mettre, comme de nos jours, à la discrétion de leur politique. Il les admire et les contient. Cette contrainte est leur force. Quand, par aventure, ils en veulent sortir, leur admirable bon sens les avertit, et s'ils succombent à la tentation, il les punit. Racine, quand une pensée généreuse lui inspira cette démarche ridicule qui mécontenta Louis XIV, Racine se rendit justice. Il tomba malade et il mourut, moins de sa disgrâce que de son repentir.

Tel est, car il faut finir, tel est le caractère de cette littérature et de cette époque. M. Nisard, dans son excellent livre, a parfaitement saisi l'époque par son côté le plus saillant, la discipline; il l'a plus sévèrement jugée par son côté moins apparent, la liberté ; cette liberté qui, dans les

œuvres littéraires du règne de Louis XIV, se montre si réglée, si maîtresse d'elle-même, si subordonnée, si calme, et qui pourtant garde tous les signes de cette hauteur d'inspiration et de cette vive et naturelle profondeur des esprits d'où elle émane, « semblable à un grand fleuve qui retient » encore, coulant dans la plaine, cette force violente et im- » pétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire » son origine. » Bossuet applique cette comparaison à saint Paul. Voyons-y, avec l'image de Bossuet lui-même, le symbole de cet immense courant de mâles idées et de beau langage qui a traversé deux siècles, de Louis XIV jusqu'à nous, avec tant de puissance, de régularité, de force irrésistible et d'immortelle grandeur!

III

Marie Stuart et le prince Louis de Condé (1).

— 9 DÉCEMBRE 1849. —

Vous souvient-il de l'époque où les révolutionnaires du moment, au lieu de s'appeler Ledru-Rollin, Louis Blanc, Cabet, Proudhon, se nommaient Sainte-Beuve, Victor Hugo, Rémusat, Mérimée, Vitet? où la révolution s'attaquait non pas comme aujourd'hui aux fondements même de la société politique, mais aux vieilles règles, aux poétiques, aux traditions littéraires? où on se battait, non pas à coups d'émeutes sanglantes, mais de systèmes inoffensifs, non pas avec des armes, mais avec des livres, sans injure, non sans passion, sans renverser les colonnes du temple et toutefois sans trop respecter sa décoration? Ce temps était le bon temps. Il est loin de nous. C'est à peine si les spectateurs de ces luttes savantes en ont gardé le souvenir. Les noms des combattants flottent encore à la surface du courant troublé qui entraîne le siècle. Quelques œuvres surnagent. Les théories sont oubliées. Qui se soucie du romantisme? qui se passionne pour ou contre la *préface de Cromwell?* qui défend les unités? mais qui les attaque? Où sont les Catilinas qui auraient mis le feu

(1) *Les états d'Orléans, scènes historiques,* par M. Vitet, de l'Académie française.

au classique bois d'Hélicon? où sont les Gracques du drame romantique? Essayez de réveiller ces souvenirs des temps qui ne sont plus; parlez de régénération littéraire. L'écho répond : Organisation du travail. Parlez de progrès et de réforme dans le domaine de l'art; le progrès vous crie : Mort à l'infâme capital! Et la réforme vous fait une révolution en moins de temps qu'Oronte n'en a mis à faire un sonnet.

Nous en sommes là. Classiques et romantiques peuvent dormir sur les deux oreilles. Ils sont aussi arriérés les uns que les autres. L'esprit novateur a autre chose à faire que de réformer les poétiques. Il est en train de réformer les propriétaires. Les classiques peuvent donc se permettre l'imagination, si bon leur semble, et les romantiques le bon sens. Ils auront la vie sauve. On ne court plus aucun risque à cultiver Aristote, et la Constitution ne défend pas de citer Boileau. M. Alexandre Dumas vient de faire un drame raisonnable. Madame Sand a passé des bulletins de la République à *François le Champi*, de la Ménippée socialiste au drame bucolique et sentimental. De grandes conversions se sont opérées. D'autres se préparent. Le public reste froid. Rien ne l'étonne, même le bien; rien ne le révolte, même l'absurde. Il écoute M. de Montalembert, et il lit M. Proudhon.

Le public lira M. Vitet. M. Vitet appartenait jadis à l'élite sérieuse de l'armée romantique. Il marchait à l'avant-garde; il était entré en vainqueur, bien des fois, dans le domaine dévasté de la tradition, et il avait proclamé, du haut de ses *Barricades*, devenues célèbres, la ruine de la vieille méthode historique. Mais, semblable à ces preux du moyen âge qui s'en allaient courant les aventures, la foi au cœur, le chapelet à la main, la croix de Jésus-Christ sur la poitrine, M. Vitet, novateur par entraînement, était classique par ins-

tinct. C'était à la fois un esprit très-indépendant et très-réglé. Il avait puisé aux meilleures sources. Il savait tous les secrets de la langue; il la respectait comme l'indispensable instrument d'une régénération littéraire.

M. Vitet a attaché son nom à une des tentatives les plus hardies qui aient été faites à l'époque d'agitation intellectuelle que sa nouvelle publication nous rappelle, et il y a réussi par les moyens que je viens de dire. La hardiesse consistait à créer, en dehors de toute voie connue, un genre sans précédents, qui n'était ni drame, ni histoire, ni roman, ni récit, qui défiait tous les souvenirs du public, tous les préjugés et tous les scrupules de l'érudition historique. N'importe! M. Vitet était jeune. Il a passé outre. Il a fait *les Barricades, les États de Blois, la Mort de Henri III* avec toute sorte de succès, de retentissement et d'éclat. Vint le tour de la critique. Après avoir admiré l'œuvre, nous avons regardé à la méthode. Nous avons fait ce que tous nos devanciers avaient fait avant nous; nous avons cherché à recueillir la poétique du nouveau genre. En littérature la règle procède bien plus souvent de l'œuvre elle-même que de la critique. Le génie n'attend pas le congé du législateur. La loi, c'est lui qui la fait. Le même esprit qui renferme l'inspiration contient la force qui la domine et la prudence qui la conduit. Dieu a donné aux intelligences supérieures à la fois la puissance et la mesure, l'invention et la règle, l'élan et le frein. Les critiques, même quand ils s'appellent Aristote, Horace, Boileau, Villemain, n'ont mission que de rassembler et de coordonner les règles qui ont présidé à la composition des chefs-d'œuvre. Homère, Sophocle, Aristophane, Virgile, Racine ont fait, sans y songer, leurs poétiques. Dirai-je, après ces noms illustres, que M. Vitet a fait la sienne? Pourquoi non? Toute œuvre qui réussit et qui dure, en dépit des

traditions reçues, porte avec elle sa loi qu'il faut chercher. Mais plus cette loi a été librement faite, plus elle commande. *Patere legem quam fecisti*. Conçoit-on, en effet, que l'écrivain qui a inventé un genre se redresse, à un jour donné, contre la méthode même qu'il a créée ?

J'en appelle au souvenir de tous ceux qui ont lu sérieusement les premiers essais de M. Vitet. Était-ce en coureur d'aventures, sans réflexion, sans parti pris, que l'auteur des *Barricades* avait abordé ce nouveau monde qu'il s'était donné mission d'exploiter ? M. Vitet, esprit net et ferme, imagination d'artiste avec une conscience d'érudit, plus près du bénédictin que du romancier, chroniqueur passionné, mais savant correct, peintre à ses heures, mais poëte à son corps défendant, M. Vitet était l'homme du monde le moins fait pour une aventure. Aussi, au premier pas qu'il essaie dans cette voie nouvelle, on le voit, si jeune encore, et avec la précaution d'une expérience consommée, assurer ses derrières comme un général d'armée en pays ennemi. Il crée sa méthode. Il s'impose une règle. Il limite et circonscrit son action. Il n'avance qu'à pas comptés. Il ne s'engage qu'à bonnes enseignes. Il choisit en pleine Ligue, entre le printemps de 1588 et l'automne de 1589, une époque historique où il se cantonne. Il raconte, mais à sa manière. Cette manière est neuve. C'est l'histoire mise en action, traduite en dialogue, marchant comme un drame, mais n'empruntant rien à la fiction, ni passions factices, ni complaisants anachronismes, ni types abstraits, ni péripéties postiches, ni dénoûments arbitraires ; en un mot l'histoire alerte comme le drame, accidentée comme le roman, mais le drame sans machines et le roman sans licences ; un milieu entre la vérité sans ornements et le mensonge étudié ; l'art puisé aux sources vives de la réalité ; le manteau du poëte, tout brillant des fleurs du beau lan-

gage, mais cousu d'archéologie et doublé d'érudition. Tel était le système qu'avait imaginé M. Vitet. Il était alors de mode d'inventer quelque chose. On était novateur par engoûment, romantique par imitation. M. Vitet, lui, n'imitait personne ; mais ayant à faire une part à cet entraînement de l'époque, il l'avait faite aussi restreinte que possible. Il avait porté dans le pays des théories chimériques son goût sûr, son ferme esprit, son style abondant, coloré et précis ; et il avait créé, avec des procédés d'une vertu contestable, une œuvre excellente.

Je ne voudrais pas avoir l'air, à Dieu ne plaise, de faire la leçon à cet éminent et charmant esprit. Voici cependant, près de vingt ans après ses premiers essais, en pleine paix littéraire, que dis-je ? en pleine réaction dramatique, ce que M. Vitet vient d'entreprendre. Le temps, en passant sur son œuvre sans en altérer la jeunesse primitive et l'attrait durable, lui a-t-il démontré le vice de la méthode d'où cette œuvre était sortie ? Ces spirituels et vigoureux essais, ces coups d'épée de Rodrigue, M. Vitet les blâme-t-il comme des péchés de jeunesse ? ou bien est-ce le succès des drames historiques de la nouvelle école qui l'a tenté, les lauriers de quelque chevalier d'Harmental qui l'ont empêché de dormir ? Je ne sais; mais voici ce qu'il écrit en tête des *Etats d'Orléans* : « Bien que ces dialogues aient été conçus à peu près dans le » même système que les scènes sur la Ligue, j'ai cherché à les » coordonner davantage, à les unir par des liens plus » étroits, et *à me rapprocher des conditions ordinaires du théâtre*. Ce ne sont plus seulement des groupes de scène, » mais des actes, et ces actes forment un tout *qu'on pourrait, » à la rigueur, appeler un drame, si ses dimensions n'en rendaient impossible toute représentation théâtrale.* » M. Vitet a donc fait un drame, mais un drame (le mérite de l'exécu-

tion à part, et il est fort grand) tel qu'aurait pu le concevoir, quant à la méthode, le romantique le plus attardé, un drame où la vérité est subordonnée à la fiction, où l'histoire est l'humble esclave de la fable, où l'invraisemblable se joue de la tradition, où les témérités de l'école moderne viennent s'abriter sous le manteau de l'Académie. Et l'Académie pourtant n'aura rien à dire. L'auteur des *États d'Orléans* s'est arrêté prudemment au seuil du théâtre. Il a donné à sa pièce des dimensions, comme il l'avoue lui-même, qui ne lui permettraient pas d'entrer par la porte sans enfoncer la muraille. Telle est, à la première vue, l'œuvre de M. Vitet. Aussi, quand il s'agit de classer ce nouveau produit de sa rare intelligence, de lui donner un nom, une famille, de trouver sa raison d'être, jugez de l'embarras! Un drame? c'est une histoire avec ses longueurs. Une histoire? c'est un drame rempli de machines. Un roman? c'est un dialogue. Un dialogue comme les *États de Blois?* L'auteur a renoncé à sa première et saine originalité, celle de l'intérêt basé sur une authenticité scrupuleuse.

Quelle est donc cette œuvre? Ni drame ni histoire, elle n'a pas de nom pour ainsi dire, et elle n'a pas non plus d'ancêtres. Elle ne procède de la méthode de M. Vitet que pour lui échapper. Elle ne se rapproche « des conditions ordinaires du théâtre » que pour mieux constater son impuissance ou son dédain de les atteindre. Elle ne semble s'élever à l'imitation de Schiller et de Shakspeare que pour retomber dans celle d'Alexandre Dumas. Le docte Hénault, qui fut président au Parlement et intendant de la Reine, qui menait de front la chronologie et la chanson, la tragédie classique et le ballet; ce savant à tout faire, qui avait un si aimable esprit et un si mauvais estomac, lui dont Voltaire disait :

Il a tout, il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir ;
Mais il n'a rien..... s'il ne digère.

le président Hénault méritait, pour la diversité sans scrupule de ses facultés littéraires, de vivre au milieu de notre époque si peu classée, mais non pas de servir de précurseur à un écrivain tel que M. Vitet. Aussi je ne cite en passant cette insipide et pompeuse tragédie historique, le *François II* en cinq actes et en prose du président Hénault, que pour constater, malgré la parfaite identité de l'époque choisie par les deux écrivains, la profonde différence de l'exécution. Dans *François II*, Marie Stuart, à la fois favorite et reine, ne paraît pas parce qu'elle est trop jeune. Elle avait dix-huit ans. Le grave président l'exclut de son drame politique, à peu près comme ces enfants qu'on renvoie du salon quand arrive la compagnie. Le président Hénault exclut Marie Stuart de sa tragédie. M. Vitet donne à la jeune reine la première place dans la sienne. L'exclusion de l'un n'est peut-être pas historiquement plus fondée que la préférence de l'autre. Mais à coup sûr, ces deux œuvres n'ont aucune ressemblance. C'est ce que je tenais à constater. Le président Hénault, dans *François II*, n'est qu'un érudit majestueux et empesé. M. Vitet, dans *les Etats d'Orléans*, s'est plus particulièrement inspiré de son imagination. Voyons l'usage qu'il en a fait.

Tout le monde sait l'histoire des états d'Orléans. Convoqués d'abord à Meaux, sur la demande de Catherine de Médicis, appuyée par le cardinal de Lorraine, puis à Orléans pour plus de sûreté, ces états furent le piége où vinrent se prendre le roi de Navarre et le prince de Condé, son frère, miraculeusement échappé d'Amboise. François II régnait,

à peine âgé de seize ans, Marie Stuart avec lui, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine au-dessus d'eux; les Montmorency mécontents; les princes du sang jaloux et irrités, et préludant par l'hérésie à la révolte; Catherine de Médicis, longtemps contenue, encore impuissante, mais pressée de saisir à la fin le pouvoir, l'oreille attentive aux bruits du palais, espionnant sa bru, observant son fils, l'œil fixé sur cette jeunesse débile et maladive,

Et prompte à dévorer ce règne d'un moment.

Tels sont les principaux acteurs de ce drame. Ceux qui n'y paraissent pas, ce sont les députés des états. « A voir avec » quelles figures ils quittent leurs provinces, écrit M. Vitet, » on dirait qu'ils vont ramer pour le service du roi. » Et de fait, quel rôle plus ingrat! Dans les états généraux, la cour ne voit qu'une entrave à ses passions et à ses caprices, le peuple qu'une augmentation d'impôts. Les états d'Orléans n'ont commencé à être comptés pour quelque chose qu'après la mort de François II, c'est-à-dire au moment où finit le drame de M. Vitet. Ils en sont plutôt le titre historique et la date certaine que l'idée première. Mais cette idée, où est-elle? J'éprouve, je dois le dire, quelque difficulté à la caractériser d'une manière précise. L'unité y manque, peut-être par la faute du sujet. L'intérêt flotte, sans s'y arrêter jamais, sur un si grand nombre de têtes, et si hautes et si célèbres, qu'il est difficile de placer entre toutes ce point fixe où le drame concentre sa puissance et rassemble en quelque sorte ses rayons. Est-ce l'ambition de Catherine, sa maternité impatiente, la joie cruelle et le triomphe inespéré de son avénement? « La reine sceust si bien empoigner » l'occasion, dit Regnier de La Planche, qu'elle gaigna fi- » nalement la partie. » Est-ce là le sujet du drame? Est-ce

la prison du prince de Condé ou sa délivrance? Est-ce la chute des Guise? Est-ce l'éphémère empire de Marie Stuart, son veuvage précoce, sa destinée de reine de France accomplie? Est-ce tout cela en bloc qui est l'intérêt du drame, ou chacune de ces aventures en particulier? Je veux bien reconnaître, comme le remarque M. Vitet, qu'il ne s'agit pas, dans les personnages, même les plus connus, que l'écrivain dramatique met sur la scène, « d'une ressemblance moyenne et générale, » celle que prescrit Horace au poëte épique, mais « d'une ressemblance à jour fixe. » Je sais bien que le François de Guise des états d'Orléans n'est plus le défenseur de Metz, le négociateur de Cateau-Cambresis, celui que les Espagnols appelaient *el gran duque*. Il tourne au matamore et au coupe-jarret. Le cardinal de Guise n'est pas non plus dans ce drame le contradicteur éloquent de Théodore de Bèze, l'orateur applaudi du concile de Trente. M. Vitet nous le représente « occupé à faire de bons députés. » Je passe au poëte dramatique ces dégradations arbitraires et ces abaissements momentanés des grands caractères historiques. La même balance qui abaissera pour l'un ses plateaux, les élèvera pour l'autre. Le prince de Condé surfait fera contre-poids au duc de Guise dégradé. François II grandira de toute la hauteur dont le personnage de ses oncles de Lorraine sera diminué. La timide et encore innocente Marie Stuart dépassera par instants Catherine elle-même. Oui, je conçois ces exigences de la scène, et je ne reproche pas à M. Vitet d'avoir abusé, pour la fin qu'il se proposait, de sa théorie des ressemblances à la minute. Mais en promenant ainsi le niveau sur ses personnages, pour les soumettre à l'unité, cette unité que nous cherchons, l'a-t-il atteinte? et à quelles conditions? C'est ce qu'il me reste à examiner.

L'histoire refusait l'amour au drame de M. Vitet. M. Vitet a voulu l'y mettre, il a eu raison. Il est naturel qu'il ait cherché dans ce puissant ressort de l'action dramatique une ressource contre les inconvénients de son sujet, c'est-à-dire cette diversité surabondante qui en est l'attrait et le défaut. Je le blâme encore moins d'avoir essayé d'introduire dans le jeu des événements ces rouages cachés qui les produisent, ces ressorts secrets qui font mouvoir les grandes machines, ces causes mystérieuses qui amènent les grands effets ; en un mot, d'avoir fait battre le cœur humain sous le pourpoint plus ou moins brodé de ses personnages historiques. C'est une heureuse idée, au contraire, une fois le parti pris de substituer la fiction à l'histoire, que d'avoir montré d'aussi mémorables événements que la mort d'un roi, la chute d'un favori, le triomphe d'une régence, le procès, la condamnation et la délivrance d'un prince du sang, résultant d'un bijou d'amour qui tombe aux mains d'un « Brutus dameret. » Aux grands effets les petites causes. Juvénal l'avait dit en latin avant M. Vitet :

Cannarum vindex et tanti sanguinis ultor
Annulus.....

Un grain de poison, caché dans un anneau, venge le sang versé dans les plaines de Cannes. Un cachet d'amour, livré par un message imprudent, ouvre, par le trépas de François II, l'ère fatale des guerres de religion sur toute la surface de la France. Passe donc pour le bijou. L'idée peut être philosophique et l'exécution heureuse. Mais qui envoie le bijou au prince de Condé? C'est Marie Stuart..... Ici, c'est l'affirmation contraire qui est la vérité. S'il y a une idée malheureuse au monde, c'est celle-là. S'il y a une invention sans vraisemblance, sans générosité, sans pitié, c'est celle

qui sous la plume habituellement si délicate de l'auteur des *Etats de Blois*, fait de Marie Stuart de Lorraine l'amoureuse du prince de Condé

Le prince Louis de Condé, qui aimait toutes les femmes, excepté la sienne, qui aimait, à ce moment-là même où commence le drame de M. Vitet, madame de Limeuil, pouvait bien aimer Marie Stuart. « Cette petite reinette écossaise » n'a qu'à sourire pour faire tourner toutes ces têtes fran- » çaises », disait Catherine de Médicis. Marie pouvait plaire à Condé, ce maître-ès-arts d'amour, Condé, ce vert-galant, comme le roi son neveu, et dont on disait en ce temps-là entre deux batailles :

Ce petit homme tant joli,
Qui toujours cause et toujours rit,
Et toujours baise sa mignonne,
Dieu gard' de mal ce petit homme !

A la vérité, pour arriver jusqu'à Marie Stuart, le prince de Condé était obligé de passer sur le corps à un roi de France, éperdument amoureux, à deux princes de la maison de Lorraine, très-jaloux de leur parenté, et il ne lui fallait garder souvenir ni des massacres d'Amboise, ni du spectacle donné alors par le supplice de ses partisans à l'impitoyable curiosité de la cour. Mais l'amour n'a pas ces scrupules. *Amor non talia curat !* Je tiens donc M. Vitet pour parfaitement autorisé à mettre au cœur du prince de Condé un peu de cet amour que Marie Stuart inspirait à tout le monde. Jugez d'ailleurs, pour la fin que l'auteur se propose, de l'utilité de cette invention, si c'en est une, comme je le crois. Le nœud de la pièce, jusqu'au troisième acte, tient à cette question : Condé ira-t-il aux états d'Orléans, ou n'ira-t-il pas ? S'il y va, il joue sa vie. Tel est le problème qui est donné au drame

dès son début. L'histoire l'avait déjà posé, sans le résoudre. « On ne peut concevoir, dit Voltaire (après avoir parlé de » l'échauffourée de Lyon, où les protestants avaient été fort » maltraités par les catholiques), comment le prince de » Condé et le roi de Navarre osèrent se présenter à Orléans. » Et ailleurs : « Le prince de Condé eut l'imprudence de venir » à Orléans en courtisan dans le temps qu'il eût dû être » en soldat à la tête de son parti. » Tel était donc le problème. L'histoire hésitait, le drame tranche la difficulté d'un mot. Le prince de Condé ira à Orléans, parce qu'il est amoureux de Marie Stuart. Est-ce assez? non, il ira, parce qu'il est aimé.

Aimé par Marie Stuart, le prince de Condé! Aimé par la reine de France, le factieux qui avait fait, dit-on, frapper une médaille à son effigie sous le nom de Louis XIII, roi de France, du vivant même de François II! Aimé par la nièce du cardinal de Lorraine, l'audacieux conspirateur qui avait fait trembler la cour à Amboise, qui l'avait dédaignée à Fontainebleau, qui venait la défier à Orléans! Aimé par cette reine de dix-huit ans, ce débauché dont Catherine disait : « Le vieux Vendôme lui a transmis sa complexion amoureuse, » ce libertin sans scrupule pour lequel la maréchale de Saint-André s'était ruinée, et qui avait reçu d'elle la terre de Saint-Valery, devenue plus tard la sépulture de sa famille! Aimé par cette jeune femme d'une si éclatante beauté, cet homme d'un grand cœur, je le sais, témoin Jarnac où il mourut, mais petit, presque bossu, galant banal, amoureux blasé! Le prince de Condé, aimé par Marie Stuart! qui l'a jamais écrit? qui l'a jamais lu? « Les histo- » riens, écrit M. Vitet, nous disent à peine quelques mots de » Marie Stuart (tant qu'elle vécut à la cour de François II), » bien que plus tard, quand elle a quitté la France, ils nous

» racontent dans leurs plus secrets détails et ses malheurs et » sa déplorable fin.. L'histoire ne prononce deux ou trois » fois son nom que par hasard..... » Les historiens qui nous ont appris tant de choses des reines de France ne nous ont rien dit de Marie Stuart, par une bonne raison : c'est qu'il n'y avait rien à en dire. Marie Stuart, à cette époque, ne faisait pas parler d'elle. Elle aimait son mari, non pas peut-être comme une bourgeoise du quai des Lunettes, mais passionnément Elle s'occupait de danse, de musique et de grammaire. Elle consultait et conseillait peut-être Ronsard et Dubellay. Elle inspirait à Brantôme de l'enthousiasme, du respect même à L'Hospital. A Orléans, pendant les états généraux, elle tenait, dit spirituellement M. Vitet, des états de poésie. Un jour, au Louvre, elle prononça devant la cour assemblée un discours latin de sa composition, comme eût pu le faire un professeur de l'Université, dans le bon temps. Elle eût embrassé le prince de Condé *pour l'amour du grec*, je le veux bien. Rien n'autorise à croire qu'elle l'ait aimé, et c'est une grande audace historique de le dire. Il y a des types que l'histoire consacre, même par son silence. M. Vitet se plaint que les chroniqueurs ne disent rien de Marie Stuart. Le silence des chroniqueurs est l'honneur des reines. Comme reine, Marie Stuart n'a fait que passer en France. Elle y a laissé sa trace dans une pure lumière, un renom charmant, un triste et doux souvenir. Tout le monde connaît la romance qu'elle composa, et dont elle fit la musique, après la mort de son jeune époux. Tout le monde se souvient de ses adieux à la France :

Adieu, France, adieu mes beaux jours !
La nef qui disjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié ;
Une part te reste ; elle est tienne...

Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne !

Cette part que Marie nous a laissée, c'est son honneur de reine de France. L'autre, hélas ! celle qui fut vingt ans l'objet des tortures d'Elisabeth, « cette coquette sanguinaire, » comme l'appelle madame de Staël ; l'autre moitié de Marie Stuart, nous l'abandonnons sans disputer aux historiens prévenus et passionnés de la vindicative Angleterre.

Je reviens aux *Etats d'Orléans*. Quoi qu'il en soit de mes critiques, cet impossible amour de Marie Stuart pour le prince de Condé est le véritable sujet, l'unité réelle du drame de M. Vitet. Sans cet amour, point de drame. M. Vitet l'avoue, quoiqu'avec une réserve étudiée. Il a voulu, dit-il, remettre en lumière cette jeune merveille, la relever de ce rôle subalterne et muet que la chronique contemporaine lui fait jouer à la cour de France, la replacer au cœur des intrigues. D'après l'histoire, elle n'était rien, qu'une honnête reine. Dans le drame de M. Vitet, elle sera tout. « Si le titre d'un ouvrage devait, dit-il, exprimer fidèlement l'idée première qui l'a fait concevoir, peut-être eût-il fallu intituler celui-ci : *Marie Stuart en France.* »

Pour réaliser cette conception, voici en deux mots la fable que l'auteur des *Etats d'Orléans* a imaginée. Le prince de Condé est venu à Orléans trompé par un message d'amour qu'il a mal compris. Ce message voulait dire : Ne bougez pas ! Il est parti. Une fois à Orléans, il est mis en prison. Cette prison de Condé est pour les Guise et le roi lui-même une revanche d'Amboise ; pour Catherine, qui cherche à s'appuyer sur les princes du sang, une entrave à son ambition ; pour le roi de Navarre, une menace redoutable ; pour le cardinal de Bourbon, une sanglante injure ; pour L'Hospital, une occasion de courage et de loyauté ; pour Condé lui-

même, une épreuve où cette âme altière et forte se retrempe ; pour Marie Stuart, un amer désespoir !... Son amour s'augmente de tout ce que la ruse de ses oncles a inventé pour l'associer en apparence à une perfidie abominable.

L'action ainsi engagée sur tous les points, l'intrigue enveloppée dans ses mille replis, qui démêlera la trame où tous ces fils embrouillés vont se joindre ? ou quel Dieu, descendant du nuage, en tranchera le nœud avec l'épée? L'histoire indiquait une solution, la mort naturelle de François II. Autrefois, M. Vitet n'en aurait pas demandé plus ; aujourd'hui, c'est trop peu. Un bonnet de chasse, que met le jeune roi au moment de courir un sanglier, communique à une plaie récente qu'il a sur l'oreille un empoisonnement soudain et mortel. On le rapporte chez lui à demi mort. Qui a fait le coup? Un fanatique, un Ecossais, attaché au service de la chambre, a préparé dans l'oratoire de la reine l'équipage de chasse du roi. Le roi mourant, on a cherché Robert Stewart (c'est le nom du valet), on ne l'a pas revu... Catherine est elle complice ? Qui l'oserait dire? Mais, à l'entendre, qui ne le croirait? « L'E-
» cossais a manqué son coup, je le veux bien, dit-elle ; mais
» la secousse est assez forte pour briser cette faible santé »
(Acte V, scène II). C'est ainsi que parle la reine mère. Quant à Marie Stuart, la maladie du roi l'épouvante, la pensée de son rétablissement la désole, car, le roi rétabli, c'est Condé mort. « Mon Dieu ! dit-elle, je n'ose lire au fond de mon
» cœur. Tout à l'heure, quand j'étais sans espoir, sauver le
» roi me semblait mon unique désir. C'est pour lui seul que
» je priais... Maintenant, depuis cette lueur d'espérance,
» *ma joie n'est pas complète*... Je sens se réveiller mes an-
» ciennes angoisses. J'entends donner des ordres impitoya-
» bles ! Mes oncles !... rien ne les fléchira. Je ne puis échap-
» per au coup qui me frappe *que pour subir une douleur mor-*

» *telle!* Quelle destinée est donc la mienne?... Mon Dieu! » pardonnez-moi!... » (Acte V, scène XII).

Oui, que Dieu lui pardonne! Le roi mort, le prince de Condé sort de prison, Catherine triomphe, Marie Stuart disparaît. La reine mère l'a fait partir. « Ce pauvre Condé, dit-elle, je l'envoie dormir sans souper... » Le drame finit par un baiser de Judas entre les Montmorency, les Guise et les Bourbons.

Dormir sans souper, c'est peut-être là le résumé de ce drame, si curieux par le détail, d'une lecture si attachante, si habilement intrigué, si vivement conduit, et, malgré tout, d'un dénoûment si faux comme histoire, comme drame si incomplet. Avoir fait les frais de cet amour impossible, et nous laisser, après cinq actes, sur le congé de Catherine : Dormir sans souper! Une telle entreprise et un tel résultat! une telle énormité avec une telle chute! un tel amour, et puis rien! Le dirai-je? On sent là je ne sais quelle impuissance qui n'est pas de l'auteur, mais du sujet. Le talent a beau faire : quelque chose manque à cet ensemble d'une perfection si remarquable, la vérité; et non pas seulement la vérité relative de l'histoire, mais la vérité absolue, celle du cœur humain. Les machines du drame moderne n'y servent de rien. M. Vitet en a fait, même en les prodiguant, un habile emploi. Bijoux d'amour, escarpins chevillés, mystérieuses cachettes, chevaux crevés sur les routes, poudre empoisonnée, prisons toujours remplies, échafaud toujours prêt, rien n'y sert. La couleur locale elle-même, dispensée d'une main savante, ne parvient pas à dissimuler le vice originel de ce sérieux travail. J'ai souvent réfléchi à l'emploi de la couleur locale dans le drame, et j'y ai surtout songé depuis que j'ai pu juger, sur notre premier théâtre littéraire, une remarquable et ré-

cente étude où ce défaut domine. La couleur locale n'est qu'une machine, comme les autres. Elle n'est bonne que sur le carton et la toile. Je vais citer Racine, et je n'ai plus besoin, Dieu merci! d'en demander pardon à mes lecteurs, à M. Vitet moins qu'à personne. Racine, dans ses tragédies, paraît-il jamais préoccupé d'érudition et d'exactitude archéologique? Il commence par mettre en scène le cœur de l'homme, et il y ajuste ensuite un costume grec, romain, musulman, hébreu, n'importe. Le costume est l'accessoire, c'est la guenille. Le cœur humain est le drame. L'érudition aide à l'action ; elle s'y mêle sans l'absorber. Dans nos pièces modernes, on voit beaucoup trop la ficelle de l'érudit, trop peu la fibre du cœur. L'essai qu'on a fait plusieurs fois d'introduire en France le drame de Shakspeare n'a pas réussi, par une bonne raison. On a cru qu'il suffisait de lui prendre ses machines. C'est son âme et son génie qu'il fallait lui prendre.

J'ai été poussé un peu loin et un peu trop avant peut-être dans la critique du livre de M. Vitet. Dirai-je que je le regrette? Non, si mes lecteurs m'ont bien compris. Je n'ai invoqué contre le spirituel auteur des *Etats d'Orléans* que le juge même qu'il a institué, c'est-à-dire lui-même. Je ne me suis attaqué qu'à sa méthode. Je reconnais que son talent n'a jamais été plus vif, plus abondant, plus varié. Si le temps aussi bien que l'espace ne me manquaient, je pourrais citer de ce drame une foule de scènes qui sont des chefs-d'œuvre, et entre autres la dix-septième du premier acte entre Catherine et les Guise, la vingtième entre tous les principaux personnages de la pièce, les Bourbons exceptés ; le deuxième acte tout entier, et notamment la charmante scène où Condé prend un parti après avoir donné les meilleures raisons du monde pour prendre le parti contraire. Je pourrais citer l'ar-

rivée des princes à Orléans, la première entrevue de Condé avec la reine, presque tout le quatrième acte, et enfin, dans le cinquième, la terrible impatience, l'attitude souveraine et tout ce rôle final de Catherine, d'une admirable fidélité historique. Mais on lira ce livre. Je ne veux plus dire qu'un mot.

Comme écrivain dramatique, je crois que M. Vitet est entré dans une voie nouvelle. Ce qu'il appelle « une œuvre de fantaisie » est la tentative d'un esprit resté très-vigoureux et très-sain, tentative mêlée d'aventures et semée d'écueils, mais sérieuse, et qui semble signaler une transition entre son ancienne méthode et une manière toute nouvelle. Ces époques de passage et de renouvellement dans la vie des gens de lettres sont marqués d'ordinaire, chez les hommes supérieurs, par je ne sais quel malaise de l'esprit qui semble flotter entre deux tendances, incertain du passé, impatient de l'avenir; mais à travers ce malaise, on sent que la vie intellectuelle se renouvelle, qu'elle se complète dans ce travail douloureux; les tâtonnements mènent à la lumière, l'erreur met sur la voie de la vérité; les fautes même sont fécondes. Qui peut dire que les *Etats d'Orléans* ne sont pas l'annonce de quelque œuvre dramatique plus achevée, c'est-à-dire plus précise, plus rapide et mieux définie, soumise à des dimensions plus raisonnables, en un mot dégagée de tout ce que la fantaisie de l'artiste ajoute si volontiers aux procédés plus restreints de la mise en scène? Pourquoi M. Vitet, qui a voulu se rapprocher, nous dit-il, des conditions ordinaires du théâtre, n'y entrerait-il pas tout à fait? Si près du temple, pourquoi n'en franchirait-il pas le seuil? Si j'ai bien compris le drame de M. Vitet, il a plus que le germe des qualités qui sont nécessaires à l'auteur dramatique; il en a l'excès. Je l'ai signalé. Je n'en mé-

dis pas. C'est ordinairement par l'excès des qualités vives et des défauts attrayants que débute un esprit qui a de la vigueur, de l'originalité et de la séve, et il n'est pas nécessaire d'en être à ses premières armes pour courir les risques de l'apprentissage. On fait école à tout âge. La maturité a ses aventures comme la jeunesse. Quand un écrivain change sa manière, son terrain change aussi ; il marche en pays inconnu. Pour M. Vitet, le drame qu'il vient de publier n'est qu'un début. Bien souvent un essai cache le germe d'un chef-d'œuvre. Andromaque est dans Alexandre. Qui sait si *les Etats d'Orléans*, succès d'estime curieuse et de vif intérêt auprès de tous les gens de goût, ne sont pas le prélude de quelque succès plus éclatant auprès du public? La lice est ouverte, la gloire est au bout!

IV

M. Alfred de Musset.

— 24 FÉVRIER 1850. —

M. Alfred de Musset nous donne aujourd'hui, après dix ans, un très-mince recueil de vers (1). C'est bien peu et c'est bien tard; et encore, près de la moitié des pièces dont ce recueil se compose remontent-elles à une époque antérieure à 1840. Mais qu'importe? Des poëtes tels que M. Alfred de Musset ne se jugent pas à la quantité de leurs œuvres. On ne regarde pas au poids de leur bagage, mais à sa valeur. Ce ne sont pas d'ordinaire les plus gros équipages de poëte ni les plus encombrés qui passent le plus lestement par-dessus le fleuve d'oubli.

> Anacréon n'a laissé qu'une page
> Qui flotte encor sur l'abîme des temps...

Lisons donc cette autre page de poësie que M. Alfred de Musset nous jette en courant, d'une main un peu dédaigneuse et avec un sourire un peu triste.

> ..... En vérité, ce siècle est un mauvais moment,
> Tout s'en va, les plaisirs et les mœurs d'un autre âge,
> Les rois, les dieux vaincus, le hasard triomphant,

(1) *Poésies nouvelles,* par M. Alfred de Musset (1840 à 1849).

Rosalinde et Suzon qui me trouvent trop sage,
Lamartine vieilli qui me traite en enfant...

Oui, tout s'en va, M. Alfred de Musset a raison; voyons, par aventure, s'il nous reste un poëte.

M. de Musset me permettra de lui appliquer une méthode de critique qui est de droit à l'égard des écrivains dont la renommée se fonde sur une série déjà ancienne d'œuvres célèbres et de succès non contestés. Cette méthode consiste à les comparer à eux-mêmes; à mettre leurs œuvres récentes en présence de leurs œuvres passées; à chercher ce qu'ils y apportent de routine persévérante ou d'originalité inventive, de nouveauté ou de parti pris; par quel côté ils se contredisent ou se ressemblent. Cette étude des *manières* est, chez les écrivains supérieurs comme chez les grands peintres, l'épreuve à la fois la plus curieuse et la plus instructive de leur véritable valeur, celle qui touche de plus près à leur histoire personnelle et en même temps celle qui profite le plus à l'art théorique et désintéressé.

Tous les poëtes ne vont pas, du premier bond, d'*Alexandre* à *Andromaque*; encore moins finissent-ils par *Athalie*. Le talent se modifie et se transforme sous l'influence de mille causes qu'il est utile de rechercher, qu'il est permis de soupçonner. Etudier les *manières*, c'est donc regarder au plus profond de la vie d'un homme de lettres, c'est presque interroger son hygiène et compter les pulsations de son cœur, c'est rapprocher la jeunesse et l'âge mûr, la verve qui débute et la flamme qui s'éteint; c'est mettre en regard le printemps et l'automne, les fleurs vives et naturelles que caresse la brise capricieuse, et ces plantes chétives qu'une main discrète cultive en serre chaude; en un mot, comparer les manières, c'est bien souvent chercher *Polyeucte* dans *Agésilas*, *Zaïre* dans les *Lois de Minos*, les *Chevaux de Diomède*

dans les *Pestiférés de Jaffa*, l'amant de Graziella dans le chantre d'Elvire; triste recherche, surtout à l'époque où nous vivons; car dans l'histoire de ces décadences individuelles, habiles à se déguiser aux yeux des autres et à se mentir à elles-mêmes, c'est en quelque sorte le détail de la décadence publique de notre pays et de notre siècle que nous étudions.

M. Alfred de Musset, si j'ai bien lu le livre qu'il vient de publier, est à quelques égards un homme qui finit. Sous d'autres rapports, M. de Musset est un homme qui commence. Par où finit M. de Musset et par où commence-t-il? C'est ce que je me propose d'examiner aujourd'hui avec toute ma liberté.

Ce qui est fini dans l'auteur des *Poésies nouvelles*, c'est le poëte érotique. Ce qui est épuisé en lui (au point de vue littéraire s'entend), c'est la veine amoureuse, c'est cette verve de description sensualiste, ce lyrisme de l'intempérance, ce don de peindre en déshabillé, ce génie du *nu*, cette audace qui se joue des poignards dans la main des femmes et ne recule devant aucun dénoûment féroce et sanglant; c'est encore cette suprême impertinence de l'esprit et des sens, pleine de raffinement et de rudesse, cet amalgame de l'inspiré et du trivial, ces façons fringantes mêlées d'extases sentimentales, ce ton leste et provocant avec toute sorte de courtoisie élégante, ces politesses de chevalier avec ces perfidies de Lovelace, Don Juan croisé de lord Byron, le sophisme allié à l'exaltation, Pindare faisant la théorie du boudoir et s'inspirant du mauvais lieu; en un mot, le continuel éréthisme de la pensée et du cœur, une séve abondante qui circule en tous sens et qui communique la vie, le mouvement, la chaleur, les bonds impétueux, les saillies nerveuses, une ardeur sans règle, une course sans frein

dans tous les excès de la langue et de la passion. Tel était, avec de puissantes facultés de création, de style et de mise en scène, le chantre de *don Paëz*, de *Mardoche* et de *Belcolore*; et voilà ce qui est fini dans l'auteur des *Poësies nouvelles*. Faut-il en pleurer? Ma foi non!

> Oh! dans cette saison de verdeur et de force,
> Où la chaude jeunesse, arbre à la rude écorce,
> Couvre tout de son ombre, horizon et chemin,
> Heureux, heureux celui qui frappe de la main
> Le col d'un étalon rétif, ou qui caresse
> Les seins étincelants d'une folle maîtresse!
>
> (*Poésies complètes*, p. 6).

L'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* écrivait ainsi à son début. Non pas qu'il ne cherche à ressaisir encore aujourd'hui, en plus d'un endroit de son nouveau recueil, cette veine tarie qui lui échappe. On ne quitte pas volontairement le balcon de la marquesa d'Amaëgui. Camargo, malgré son poignard, est une séduisante compagne; Namouna une douce servante d'amour; Deïdamia est touchante; et Ninette! et Corinne elle-même, celle qu'on aimait pour son génie peut-être plus que pour sa beauté, on ne s'en souvient pas sans regret et sans amertume.

> Toits superbes! froids monuments!
> Linceul d'or sur des ossements!
> Ci-gît Venise.
> Là mon pauvre cœur est resté :
> S'il doit m'en être rapporté,
> Dieu le conduise!

Non, je n'ai jamais cru à cette volontaire sagesse de l'amour blasé, pas plus qu'à la sincère conversion du diable. Si le diable se fait ermite, c'est qu'il a de bonnes raisons pour cela; mais croyez qu'il n'a aucun goût à la retraite.

M. Musset, dans son nouveau recueil, nous ramène sans cesse à cet enivrant théâtre de ses premiers succès par une route, il est vrai, toute différente. C'est ce changement tout nouveau, moins dans son but peut-être que dans sa marche, qu'il nous a paru curieux d'étudier un instant.

Pour donner une idée de l'ancienne manière de M. de Musset comme poëte érotique, outre ce que j'en ai dit, il faudrait citer son œuvre entière; car le cachet de son originalité y est partout, je veux dire cette liberté d'allure, cette franchise du trait, cette virile et audacieuse sincérité de la forme qui n'est pas toujours la simplicité, tant s'en faut, mais qui ressemble bien souvent à l'inspiration.

Dans son nouveau recueil, c'est presque le contraire.

M. Alfred de Musset est tombé, en fait d'amour, dans l'ingénieux; il frise le précieux et l'agréable. Il a remplacé par le musc et l'ambre le tabac d'Espagne, l'érotique par le compassé, le jet libre et vigoureux de la plume par je ne sais quelle mollesse énervée et savante. S'il ne s'agissait que d'être vertueux en amour, il faudrait applaudir peut-être à cette conversion; mais ce que l'art y perd, la morale ne le gagne pas. Au lieu de l'ancienne manière, si hardie et si vive, ce sont mille expédients, toutes sortes de petites finesses, de récriminations provocantes, de défiances agressives, de modesties mignardes, de tristesses étudiées, qui laissent voir le fond dévasté d'un cœur plein de regrets et de désirs, de convoitise et d'impuissance. Lovelace a beau tourner au Dorat, lord Byron a beau jeter sa lyre et souffler à pleine joue dans le flageolet de Boufflers; personne n'est tenté de prendre au sérieux la conversion de ce charmant et vif esprit, ni d'allumer des cierges dans la chapelle de son mélancolique ermitage.

Non, quand bien même une amère souffrance
Dans ce cœur mort pourrait se ranimer ;
Non, quand bien même une fleur d'espérance
Sur mon chemin pourrait encor germer ;

Quand la pudeur, la grâce et l'innocence
Viendraient en toi me plaindre et me charmer ;
Non, chère enfant, si belle d'ignorance,
Je ne saurais, je n'oserais t'aimer.....

Un jour pourtant *il faudra qu'il te vienne*
L'instant suprême où l'univers n'est rien.
De mon respect alors qu'il te souvienne !

Tu trouveras dans la joie ou la peine
Ma triste main pour soutenir la tienne,
Mon triste cœur pour écouter le tien.....

Je cite ces vers sans regarder à la fibre du cœur qui a tressailli quand le poëte a chanté, sans interroger sa pensée un peu confuse, sans lui demander son secret; mais je les cite comme un symptôme de cette tristesse précoce qui circule dans sa nouvelle œuvre et qui a remplacé l'étincelante ivresse d'autrefois. Ces vers ne sont d'ailleurs dépourvus ni des qualités ni des défauts de sa nouvelle manière; ils ont l'accent, la grâce, la finesse affectée, visant au trait, frisant l'inintelligible. Mais continuons. Ce n'est pas seulement la vue de l'innocence qui inspire aujourd'hui à M. de Musset cette timidité un peu prétentieuse et cette réserve affectée qui caractérisent sa manière. L'affectation le suit dans l'alcôve de Laurette et presque sur l'oreiller de Manon. A Laurette il dit :

Si tu ne m'aimais pas, dis-moi, fille insensée,
Que balbutiais-tu dans ces fatales nuits ?
. . . . . .
. . . . . .
Si l'esprit et les sens, les baisers et les larmes,
Se tiennent par la main de ta bouche à ton cœur,

Et s'il te faut ainsi, pour y trouver des charmes,
Sur l'autel du plaisir profaner le bonheur ;

Ah ! Laurette ! ah ! Laurette ! idole de ma vie,
Si ce sombre démon de tes nuits d'insomnie,
Sans ce masque de feu *ne saurait faire un pas*,
Pourquoi l'évoquais-tu, si tu ne m'aimais pas ?...

Quant à Manon :

Son front coquet parfume l'oreiller ;
Dans son beau sein j'entends son cœur qui veille,
Un songe passe et s'en vient l'égayer....

Tout cela est certainement très-ingénieux et très-fin, mais de cette finesse qui succède à la passion sans la remplacer. Ce qui est ici le défaut d'un écrivain, glissant doucement sur la pente d'une décadence, est aussi celui des littératures, aux époques de leur vieillesse. Elles se raffinent en s'épuisant. Elles remplacent le souffle, qui emportait l'intelligence humaine sur les hauteurs sereines et lumineuses, par l'arrangement factice qui s'égare dans les sentiers tortueux du faux goût. Qui l'eût dit que le même et énergique auteur de *la Nuit de Mai* parlerait un jour à ses maîtresses, et sur l'oreiller, le style des *Précieuses ridicules*. « Le cœur qui veille dans un beau sein » qui dort, oh ! qu'il faut de sang-froid et d'invention pour avoir observé cela... sur l'oreiller.

J'ai entendu vanter, et par des femmes de beaucoup d'esprit, une pièce du recueil de M. Alfred de Musset intitulée : *A Ninon*. Cette pièce en effet est un chef-d'œuvre de subtilité sentimentale ; et j'en demande pardon aux femmes de beaucoup d'esprit, si le marivaudage est éternel, c'est bien leur faute. La plupart n'aiment de l'amour, dans les livres, que sa grimace malicieuse et fausse, Mieux leur vaut le masque que le visage. Par elles la métaphysique amoureuse est toujours assurée d'un certain débit. Aussi, mentir aux fem-

mes, c'est quelquefois être vrai. Le badinage adressé par M. Alfred de Musset à Ninon a ce genre de mérite. Rien de plus maniéré, de plus précieux; rien qui tourne avec plus d'adresse, d'industrie et d'artifice autour de la passion sans y tomber jamais; rien qui ressemble plus à ces tours de souplesse et d'équilibre dont tout le mérite est d'éviter la culbute. « Si je vous disais que je vous aime, Ninon, vous êtes fine, écrit (en charmants vers) M. de Musset, et vous me répondriez peut-être : Je le sais. Si je vous disais que je suis fou d'amour, le doute vous rend jolie, vous me diriez que vous ne me croyez pas. Si je vous disais que j'emporte dans mon cœur vos moindres paroles, la colère vous sied, vous me feriez peut-être défendre votre porte, etc., etc. Si je vous disais que je pleure d'amour ;

Ninon, quand vous riez, vous savez qu'une abeille
Prendrait pour une fleur votre bouche vermeille ;
Si je vous le disais, peut-être en ririez-vous...
Mais vous n'en saurez rien. . . . . .
. . . . . .
Si je vous le disais pourtant que je vous aime,
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez ?...

Telle est cette pièce. Je n'en donne qu'une faible idée. Elle est ingénieusement charmante. Le faux goût a ses chefs-d'œuvre comme il a ses poëtes, ses artistes, ses critiques et son public. Il n'aurait pas fait, à toutes les époques, une si grande fortune dans le monde, s'il n'était pas quelque chose. Je ne lui fais donc pas son procès. Je dis seulement que M. de Musset, comme poëte érotique, ne sacrifie plus à l'amour, mais au faux goût. La pièce à *Ninon* est un modèle du genre.

Manon, c'est l'alcôve ; Ninon, c'est le boudoir. Après le boudoir, le salon. M. Alfred de Musset y apporte son humeur

un peu défiante, son ingéniosité de fraîche date, sa métaphysique moitié galante, moitié boudeuse; il y mêle la satire à la pruderie:

Sexe adorable, absurde, exécrable et charmant!

Il tombe dans la morale et, qui pis est, dans le calembour. Il dit à mademoiselle *** :

J'aime encore mieux notre torture
Que votre métier de bourreau...

Il dit à une gracieuse marquise qui s'était oubliée jusqu'à lui dire: Jamais !

Jamais ! répétiez-vous, pâle et d'un air si doux,
Qu'on eût cru voir sourire une médaille antique...

Il écrit à madame ***, qui avait envoyé, par plaisanterie, un petit écu à l'auteur :

. . . . . .
A l'avenir, belle Emilie,
Si votre cœur est généreux,
Aux pauvres gens, je vous en prie,
Faites l'aumône avec vos yeux...
Que votre charité timide
Garde son argent et son or ;
Car en ouvrant votre main vide
Vous pouvez donner un trésor...

A une Parisienne qui aimait trop le bal, l'auteur de *Rolla*, dans une pièce pétillante d'espièglerie et d'un rhythme entraînant, donne des conseils tels que ceux-ci : Si j'étais femme, dit le spirituel conseiller,

Je ne voudrais pas, à la contredanse,
Sans quelque prudence,
Livrer mon bras nu ;
Puis au cotillon laisser ma main blanche
Traîner sur la manche
Du premier venu.

Si mon fier corset, si souple et si juste,
D'un bras trop robuste
Se sentait serré,
J'aurais, je l'avoue, une peur mortelle...
Qu'un bout de dentelle
N'en fût déchiré.

Ce dernier trait appartient, comme aussi toute la première moitié de cette agréable pièce, à l'ancienne manière du charmant écrivain. Mais que cette susceptibilité à l'endroit du bras nu et que cette tendresse pour la dentelle nous éloignent du temps où M. de Musset disait, dans une de ses œuvres les plus caractéristiques de sa manière d'autrefois, dans *Namouna*, après avoir fait une étrange et cynique glorification du nu :

Dans un objet aimé, qu'est-ce donc que l'on aime ?
Est-ce du taffetas ou du papier gommé ?
Est-ce un bracelet d'or, un peigne parfumé ?
Non. — Ce qu'on aime en vous, madame, c'est vous-même.
La parure est une arme, et le bonheur suprême,
Après qu'on a vaincu, c'est d'avoir désarmé.....

Je n'insiste pas sur cette transformation du talent de M. Alfred de Musset, et je fais grâce à nos lecteurs de l'histoire d'*un pâté chaud*,

Dans son assiette arrondi mollement,

dont M. Alfred de Musset mangea, grâce à *l'instinct charitable* d'une aimable dame qu'il ne sut pas remercier, à ce qu'il semble ;

Car je n'eus pas l'esprit en ce moment,
Dans son assiette.....

Quand la poésie tombe dans les jeux de mots, quand la galanterie ne recule pas devant le calembour, et quand le

public est associé à cette littérature d'entremets, la critique n'a rien à y voir. Passons donc, et résumons tout ce qui précède. Oui, il y a une veine épuisée chez l'aimable auteur des *Poésies nouvelles*, c'est l'amour; ou si cette veine a encore quelques filons précieux qui jaillissent sous sa plume, l'or s'y mêle au clinquant, l'afféterie au vif élan de la pensée, la mignardise à la délicatesse. L'esprit s'y démène, le cœur n'y bat plus.

Mais pour une branche qui tombe et se flétrit, combien d'autres qui repoussent et refleurissent sur l'arbre encore jeune et vigoureux! Pour une veine qui s'épuise, combien qui se reforment dans un sol encore fécond! Je remarque, dans le nouveau recueil de M. Alfred de Musset, qu'il n'a perdu aucune des précieuses qualités qui tenaient plus, chez lui, à la trempe très-ferme de son esprit qu'à la nature plus délicate, plus impressionnable, et aussi plus fragile de sa sensibilité. Non-seulement il ne les a pas perdues, il les a plutôt accrues et raffermies. Où le sensualiste a péri, le conteur, le lyrique, le satirique s'est sauvé. Chose étrange! Je croirais volontiers que cette vie qui s'est consumée jusqu'à ce jour dans une extravagante mêlée de passions frivoles, d'entraînements sensuels, de moqueries ardentes, de septicisme à outrance, que cette vie était promise à une destinée grave, et que M. de Musset ne sera vraiment lui-même que lorsqu'il se prendra tout à fait au sérieux, ce qu'il n'a jamais fait : témoin cet avis au lecteur qui précède le recueil de ses œuvres complètes :

> Mes premiers vers sont d'un enfant,
> Les seconds d'un adolescent,
> Les derniers à peine d'un homme...

Se prendre au sérieux, se croire un homme, saisir d'une

main énergique le gouvernement de sa raison, croire à son bon sens et à sa force, et ne plus faire si bon marché de sa personne au public qui n'a que trop de goût à ces suicides de l'individualité, voilà ce que je conseillerais à M. Alfred de Musset, si j'avais le droit de le conseiller comme j'ai celui de le juger.

Déjà, si l'on regarde attentivement aux diverses phases par lesquelles a passé son talent, chacune de ses productions différentes, depuis les *Contes d'Espagne* jusqu'aux *Nuits*, a signalé dans son œuvre de poëte une marche ascendante vers une certaine gravité de l'esprit, du style et de la raison. Tout le monde a lu la pièce intitulée : *l'Espoir en Dieu*, les admirables stances qui terminent la *Lettre à M. de Lamartine*, et les vers *sur la Naissance du comte de Paris* (Poésies nouvelles, 1835-1840.) Mais c'est surtout dans son dernier recueil que ce progrès des qualités sérieuses est remarquable. Quant au style, par exemple, M. de Musset a beau déclamer quelque part contre « cette vieille et vilaine famille des imitateurs, »

Allumeurs de quinquets qui voudraient être acteurs,

il a été, lui, à son jour, un imitateur intrépidement servile, et il ne l'est plus; il a eu l'attache du romantique, et il l'a brisée; il avait livré son style à toutes les brises folles qui battaient, sur cette mer sans rivages, le navire désemparé des novateurs, et aujourd'hui son style a repris du lest, redressé sa mâture; on y sent l'impulsion des voiles et l'action du gouvernail. Autrefois M. Alfred de Musset écrivait des vers tels que ceux-ci :

CAMARGO.

Oh! je te montrerai si c'est après deux ans,
Deux ans de grincements de dents et d'insomnie,

Qu'une femme pour vous s'est tachée et honnie,
Qu'elle n'a plus au monde, et pour n'en mourir pas,
Que vous, que votre col où pendre ses deux bras,
Qu'elle porte un amour à fond, comme une lame
Torse, qu'on n'ôte plus du cœur, sans briser l'âme ;
Si c'est alors qu'on peut la laisser, comme un vieux
Soulier, qui n'est plus bon à rien....

RAFAEL.

Ah! les beaux yeux!
Quand vous vous échauffez ainsi, comme vous êtes
Jolie .....

Ah! les beaux yeux! mais les mauvais vers! C'était pourtant la mode d'en faire de pareils en 1830. M. Alfred de Musset prenait, sans le savoir, la livrée du maître. Aujourd'hui, au contraire, il écrit des vers tels que ceux-ci :

. . . . . .
Franchise du vieux temps, muse de la patrie,
Où sont ta verte allure et ta sauvagerie?
. . . . . .
Gaîté, génie heureux qui fut jadis le nôtre,
Rire dont on riait d'un bout du monde à l'autre,
Esprit de nos aïeux, qui te réjouissais
Dans l'éternel bon sens, lequel est né français ;
Fleurs de notre pays, qu'êtes-vous devenues?
L'aigle s'est-il lassé de planer dans les nues,
Et de tenir toujours son regard arrêté
Sur l'astre tout-puissant d'où jaillit la clarté ?...

Dites-le : où M. de Musset vous paraît-il le plus maître de sa plume, le plus indépendant de toute attache systématique, le moins imitateur, le moins *servum pecus*, dans ces derniers vers, ou dans les précédents?

Voilà pour la forme; quant au fond, jamais M. de Musset ne s'est plus rapproché du genre sérieux et n'y a mieux réussi que dans quelques parties de son dernier ouvrage.

J'appelle sérieux tous les genres, même le madrigal, quand j'y trouve le respect de la langue, du bon sens et du bon goût. Ainsi, par exemple, les vers de M. de Musset sur une phrase du Dante (*Nessun maggior dolor...*) sont d'un lyrisme très-élevé et très-pur. Ses stances sur la mort de la princesse Marie sont pleines de larmes. Le *Rhin allemand* est un chant patriotique très-près du sublime et qui y touche quelquefois. La verve du conteur n'est pas moins heureuse, *Simone* est charmante. Elle est bien la sœur de toutes ces *Nouvelles* d'une touche si fine, si originale et si française qui sont jusqu'à présent, en y comprenant ses essais dramatiques, le meilleur titre de M. de Musset à l'estime des esprits sérieux.

Mais la grande supériorité de ce livre, à mon avis, c'est la verve satirique. On dirait que M. de Musset est attiré dans la satire par un naturel élan du cœur et de l'âme. Les dissipations de la vie, les troubles du cœur, ses défaillances, n'y nuisent pas. Ne dit-il pas lui-même à son maître préféré, au vieux Mathurin Régnier :

> Et vous, d'où venez-vous, pour faire une satire ?
> De quel droit parlez-vous, n'ayant jamais rien fait
> Que d'aller chez Margot, sortant du cabaret ?...

Pour moi, il y a déjà bien longtemps que je remarque, dans les œuvres de M. de Musset, ce germe de la verve satirique, que je la vois grandir et se développer, mais plus railleuse que moraliste, plus prodigue de moqueries divertissantes que d'austères leçons. Il était difficile en effet de trancher du philosophe et de vivre en libertin, d'écrire de la même plume une ballade érotique et un sermon réformateur, de prendre la férule du maître de la même main qui secouait les grelots de la folie, enfin de jouer l'Alceste sur les genoux de Margot. Pour-

tant, quand M. Alfred de Musset écrivait, dans son poëme de *Rolla*, des vers tels que ceux-ci :

Et que vous reste-t-il, à vous, les déicides ?
Pour qui travaillez-vous, démolisseurs stupides ?
. . . . . .
Vous vouliez faire un monde, eh bien ! vous l'avez fait !
Votre monde est superbe et votre homme est parfait !
. . . . . .
L'hypocrisie est morte, on ne croit plus aux prêtres ;
Mais la vertu se meurt, on ne croit plus à Dieu.
Le noble n'est plus fier du sang de ses ancêtres :
Mais il le prostitue au fond d'un mauvais lieu !
. . . . . .
Quand on est pauvre et fier, quand on est riche et triste,
On n'est plus assez fou pour se faire trappiste ;
Mais on fait comme Escousse... on allume un réchaud.

Quand M. de Musset châtiait ainsi, en 1835, avec cette verve de néophyte, l'inconséquente irréligion de son siècle, dès cette époque il me donnait l'idée et m'inspirait l'espoir de cette vocation à laquelle il me semble toucher aujourd'hui, qu'il n'aborde encore qu'indirectement, avec des réserves calculées, mais où le poussera son génie, s'il sait l'écouter. Voyez en effet, il retrouve ce génie partout. Un soir, il est au Théâtre-Français (une *Soiré perdue*, p. 68), on joue *le Misanthrope*. Sa verve s'échauffe, il s'écrie :

Ah ! j'oserais parler, si je croyais bien dire,
J'oserais ramasser le fouet de la satire !
. . . . . .
O notre maître à tous ! si ta tombe est fermée,
Laisse-moi dans ta cendre, un instant ranimée,
Trouver une étincelle, et je vais t'imiter !.....

Mais, hélas ! l'étincelle, cette fois, lui échappe. Au milieu de cette extase misanthropique, il avise une jeune brune. Adieu la morale ! Le vieil homme, l'homme fini reprend le

dessus sur le nouveau. L'élève de Molière court après Toinette; et la satire est ajournée...

Nous la retrouvons quelques pages plus loin. Mais alors la mesure est comble, le vase est rempli, il déborde, la satire s'échappe à flots; elle court, elle bondit en vigoureux alexandrins, pleins de verve, d'indignation, d'austérité, de tristesse et de poésie. Mais il faut les lire...

. . . . . .

Alors, à mon esprit se présentaient *en hâte*
Nos vices, nos travers, et *toute cette pâte*
Dont il (Régnier) aurait su faire un plat de son métier
A nous désopiler pendant un siècle entier.

. . . . . .

Puis, nos discours pompeux, nos fleurs de bavardage,
L'esprit européen de nos coqs de village,
Ce bel art si choisi d'offenser poliment
Et de se souffleter parlementairement.

. . . . . .

Ensuite un mal profond, la croyance envolée,
La prière inquiète, errante et désolée,
Et pour qui joint les mains, pour qui lève les yeux,
Une croix en poussière et le désert aux cieux.

. . . . . .

Puis un mal dangereux, qui touche à tous les crimes,
La sourde ambition de ces tristes maximes,
Qui ne sont même pas de vieilles vérités,
Et qu'on vient nous donner comme des nouveautés;
Vieux galons de Rousseau, défroque de Voltaire,
Carmagnole en haillons volée à Robespierre,
Charmante garderobe où sont emmaillottés
Du peuple souverain les courtisans crottés ;
Puis, enfin, tout au bas, la dernière de toutes,
La fièvre de ces fous qui s'en vont par les routes
Arracher la charrue aux mains du laboureur,
Dans l'atelier désert corrompre le malheur,
Au nom d'un Dieu de paix qui nous prescrit l'aumône,
Traîner au carrefour le pauvre qui frissonne,
D'un fer rouillé de sang armer sa maigre main,
Et se sauver dans l'ombre, en poussant l'assassin !.....

Je termine par cette magnifique citation. Mais dites-moi, après avoir étudié avec moi le nouveau recueil de M. Alfred de Musset, est-ce l'homme qui finit que vous regrettez, et ne préférez-vous pas l'homme qui commence?

M. Alfred de Musset a eu un tort, je le reconnais. Il aurait dû nous donner un volume de vers tels que ceux-ci, au lieu de nous jeter dédaigneusement les derniers soupirs de son matérialisme essoufflé. Triste sort en effet que celui de l'époque où nous sommes! Elle a soif de nouveauté, de progrès; elle aspire, dit-on, l'avenir par tous les pores, et on ne lui donne que de vieux restes! M. de Lamartine lui vend la défroque de ses vieilles amours! M. de Musset lui applique les baisers de sa muse quadragénaire!

Mais au fait de quoi se plaint le siècle? Il a cinquante ans.

V

L'abbé de Chaulieu en Pologne.

— 10 MARS 1850. —

Les *Lettres inédites* (1) de l'abbé de Chaulieu, que vient de publier M. de Bérenger, composent deux séries distinctes. L'une, qui est relative à un voyage de Chaulieu en Pologne, jette quelque lumière sur un côté de son caractère qui était peu connu; l'autre, qui est une correspondance en partie datée de Paris, confirme ce qu'on savait déjà de l'esprit, des goûts et des travers du célèbre épicurien.

Il y a en général, pour les écrivains de second ordre (et l'abbé de Chaulieu est du nombre), je ne sais quoi de convenu dans l'histoire et dans la critique qui semble les mettre à l'abri de toute controverse. Personne n'est tenté de les déprécier; personne non plus ne les exalte. Qui voudrait se passionner pour l'abbé de Chaulieu ? qui songerait à en médire ? Le commensal du grand-prieur a sa juste mesure dans l'estime des lettrés. Il est un des pères de cette nombreuse famille des Anacréons français,

> Anacréon, ce tendre sage,
> Le Nestor du galant rivage,
> Le patriarche des amours,

(1) *Lettres inédites de l'abbé de Chaulieu*, précédées d'une Notice par M. le marquis de Bérenger (1850).

que Gresset a célébrée en des vers si charmants. Voltaire, dans *le Temple du Goût*, appelle l'abbé de Chaulieu « le premier des poëtes négligés. » Chaulieu n'est pas si négligé que Voltaire le dit. Peut-être ne l'est-il pas assez. Né en 1639, contemporain de tous les écrivains de la grande époque, mêlé à la société la plus élégante et la plus raffinée, il est, comme poëte, classiquement frivole, correctement badin ; et il signale, même dans cette mesure de son talent et de sa destinée, la souveraine puissance de la règle, l'empire encore incontesté de la langue et du génie français.

Quoi qu'il en soit, telle est la physionomie convenue de l'abbé de Chaulieu dans l'histoire des lettres : il est l'Anacréon du grand siècle. On lui donnait ce nom aux petits soupers du Temple. C'était une médiocre gloire, après tout, de s'appeler Anacréon au temps de Bossuet. La postérité n'a pas réclamé. Disons aussi que, pour confirmer cette gloire anacréontique qui couronnait ses cheveux blancs, l'abbé de Chaulieu a écrit, à un âge très-avancé, la plupart des poésies qui ont laissé quelque trace dans son histoire, et qu'il a fini sa carrière par une des plus étranges passions, des plus vives et des plus orageuses, qui chez d'autres aient signalé la jeunesse.

. . . . . .
Coquette, libertine, et peut-être friponne,
Quelque nom odieux qu'en ces vers je te donne,
Je sens, dans le moment que l'on doit t'abhorrer,
Que mon cœur, hormis toi, ne trouve rien d'aimable :
  Que, par un charme inconcevable,
Avec ce qui rendrait un autre abominable,
Tu trouves le moyen de te faire adorer...
. . . . . .
Toi seule, ranimant par d'inconnus efforts,
  D'une machine presqu'usée
  Les mouvements et les ressorts,

As fait renaître encore dans une âme glacée
Les fureurs de l'amour et mes premiers transports....

Voilà ce que l'abbé de Chaulieu, alors âgé de quatre-vingts ans, écrivait à mademoiselle Delaunay, qui n'en avait pas vingt-cinq. Mademoiselle Delaunay, de son côté, pour se mettre en règle avec la postérité, écrivait de l'abbé de Chaulieu : « Il m'a fait connaître qu'il n'y a rien de plus heureux » que d'être aimée de quelqu'un *qui ne compte plus sur soi* » *et ne prétend rien de vous*..... » Quelque confiance que mérite le témoignage de mademoiselle Delaunay en pareille matière, je ne jurerais pas que l'abbé de Chaulieu aurait signé cette phrase-là.

L'opinion commune des lettrés, celle qui assigne les rangs littéraires, c'est donc que l'abbé de Chaulieu est un des maîtres de la poésie légère dans notre langue, un de ces patriarches de la muse érotique qui s'acheminent doucement jusqu'aux derniers confins de la vieillesse, la bouche riante, le *plectrum* de Tibulle à la main, la couronne de myrte sur la tête, et dont on peut dire jusqu'au dernier moment ce que l'abbé de Chaulieu disait de lui-même :

Il sert encor un dieu qu'il n'ose plus nommer.

A ces traits de la physionomie convenue de l'agréable ami des Vendôme j'en voudrais ajouter un par où je vais rejoindre, sans grand détour, les *Lettres inédites* publiées par M. de Bérenger. L'abbé de Chaulieu est, suivant moi, en tant que poëte érotique, un des précurseurs philosophiques de Voltaire. Voltaire, qui n'a imité personne, quoiqu'il n'ait rien inventé, Voltaire marche visiblement, dans la poésie légère, sur les traces de l'abbé de Chaulieu. Hâtons-nous d'ajouter que, du premier coup, le disciple avait dépassé le maître, et

qu'il semblerait le créateur d'un genre où il a excellé, si Chaulieu n'avait pas eu, dans l'intérêt de sa gloire, la précaution de naître quelque soixante ans avant lui. « Chaulieu, » dit Saint-Simon, était un agréable débauché, qui ne se » piquait pas de religion. » Nous verrons tout à l'heure jusqu'où l'austère auteur des *Mémoires* pousse la dureté à l'égard du poëte. Pour le moment, je m'en tiens à son jugement sur la religion de l'abbé de Chaulieu. Saint-Simon a raison : il en avait peu, et il en montrait encore moins qu'il n'en avait; en cela Chaulieu ne ressemblait guère à son siècle qui faisait le contraire, et il tenait plutôt au siècle suivant qui a été l'époque des esprits forts. Chaulieu, tout en naviguant sur le fleuve du *Tendre*, ouvrait sa voile à cette brise folle de l'incrédulité frondeuse, et se laissait dériver, moitié insouciance, moitié parti pris, à ce courant qui devait entraîner plus tard tant d'esprits sérieux, tant de nobles âmes, un pays tout entier, jusqu'aux dernières extrémités de l'impiété philosophique. Le premier, parmi les poëtes du XVIIe siècle, il a joué ce jeu périlleux de mêler le badinage et le scepticisme, de concilier Epicure et Zénon, de faire tomber, aux sons de la lyre, les murs du sanctuaire. Le premier il a frayé la voie où Voltaire est entré après lui, qu'il a illustrée et agrandie.

Plus j'approche du terme et moins je le redoute.

. . . . . .

Exempt de préjugés, j'affronte l'imposture
Des vaines superstitions,
Et me ris des préventions
De ces faibles esprits, dont la triste censure
Fait un crime à la créature
De l'usage des biens que lui fit son auteur,
Et dont la pieuse fureur
Ose traiter de chose impure
Le remède que la nature

Offre à l'ardeur des passions,
Quand d'une amoureuse piqûre
Nous sentons les émotions.
D'un dieu maître de tout j'adore la puissance.
. . . . . .
Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un temple;
Prosterné devant lui, j'adore sa bonté,
Et ne vais pas suivre l'exemple
Des mortels insensés, de qui la vanité
Croit rendre assez d'honneur à la divinité
Dans les grands monuments de leur magnificence,
Témoins de leur extravagance
Bien plus que de leur piété.

Voltaire était bien jeune quand Chaulieu, écrivant au marquis de La Fare, son ami, s'abandonnait à ce libertinage du cœur et de l'esprit. Voltaire était jeune, et cette séduisante amorce, jetée par une main caduque à son inexpérience et à sa passion, l'attirait pourtant. Il mordait, avec ses dents de vingt ans, dans ce fruit défendu, tombé du vieil arbre encore plein de séve. Il écrivait à Chaulieu :

« Je vous écris de Sully, où Chapelle a demeuré, c'est-à-
» dire s'est enivré deux ans de suite. Je voudrais bien qu'il
» eût laissé dans ce château un peu de son talent poétique.
» Cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais
» comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été
» obligé d'avoir recours à la magie dont vous m'aviez tant
» parlé :

Et, dans une tour assez sombre
Du château, qu'habita jadis
Le plus léger des beaux esprits,
Un beau soir j'évoquai son ombre....
. . . . . .
Chapelle vint. A son approche
Je sentis un transport soudain;
Car il avait sa lyre en main
Et son Gassendi dans sa poche.

. . . . . .
L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin,
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servis quelque temps de maître.
Il faut que Chaulieu soit le tien.

On n'aime jamais son successeur. Corneille lui-même s'habitua difficilement à Racine. Chaulieu comprit que ce terrible élève (il venait d'achever *Œdipe* en sortant de la Bastille) était de taille à devenir son maître. Il lui répondit comme à un rival auquel on donne une dernière leçon : « Je n'aurais jamais pensé qu'un homme comme vous, » monsieur, eût pu croire aux esprits et moins encore ajou- » ter foi à ce qu'ils disent, quand ils veulent bien revenir je » ne sais pas d'où. La secte des philosophes, où vous avez » la bonté de m'associer de votre autorité, m'a fait douter, » grâce au ciel, de l'apparition de Chapelle, et m'a préservé » des coquetteries de son ombre, de votre politesse et de la » complaisance de mon amour-propre que vous avez tâché » si galamment de mettre de la partie... » La secte des philosophes! Chaulieu avait beau jeu pour s'en défendre. La secte venait de naître et Chaulieu finissait. Mais le mouvement philosophique où le monde était engagé remontait plus haut que le siècle même; et Chaulieu y avait contribué, sans le savoir peut-être, pour sa part de moquerie, d'impudence et d'incrédulité.

J'arrive aux *Lettres inédites*, et je vais tout d'une traite au voyage de Pologne. J'étudiais, il y a quelques semaines, le voyage d'une spirituelle dévote, plein de fantaisie et de passion (1). Suivons aujourd'hui, dans un autre voyage, un philo-

(1) *Journal d'un voyage au Levant*, par Mme A. de Gasparin.

sophe, bel esprit et poëte. Cherchons ce que cette philosophie a mis dans sa vie et dans sa conduite. Philosophes ou dévots, l'histoire de notre vie n'est que celle de nos contradictions.

Sobieski venait d'être élu roi de Pologne. Une fille du marquis d'Arquien, capitaine des Cent-Suisses de Monsieur, frère de Louis XIV, était montée avec Jean III sur le trône des Jagellons. La main de la France était visible dans cette double fortune du grand capitaine et de l'ambitieuse maréchale. La Fontaine écrivait :

> Jamais on n'a vu de roi
> Qui sut mieux se rendre maître,
> Fort souvent jusques à l'être
> Encore ailleurs que chez soi.

Il fallait à cette royauté parvenue, que Louis XIV se vantait d'avoir élevée, mais non pas jusqu'à lui, il fallait lui envoyer une ambassade extraordinaire. Le marquis de Béthune, qui avait épousé la sœur de la reine, fut désigné pour cette mission. L'abbé de Chaulieu était son ami. Il l'accompagna. Je suppose que ce fut dans le courant de l'année 1674. Sobieski fut élu le 20 mai. Saint-Simon raconte que le marquis de Béthune partit « aussitôt après l'élection. » La plupart des lettres inédites de l'abbé de Chaulieu sont sans date. Cependant une des premières est datée d'Heidelberg, le 21 février. Je ne m'explique pas ce départ pour le nord au cœur de l'hiver. C'était partir avant l'élection.

Quoi qu'il en soit, Chaulieu partit. Il avait à peine trente-cinq ans. Qu'allait-il faire en Pologne? Abbé de cour, philosophe dameret, cynique élégant, amoureux téméraire, libertin agréable, prodigue, bavard et gourmand, est-ce avec un pareil bagage qu'il comptait s'établir à la cour de l'austère et sérieux Sobieski? Ou songeait-il à la conquête de Marie-Kasimire, sa hautaine épouse? Chaulieu n'était pas si sot, il

ne chassait guère qu'à coup sûr le gibier d'amour. D'un autre côté, la cour de Jean III était un lieu mal choisi pour le débit des chansons à boire. Cette cour était un camp. Sobieski vivait au milieu de ses troupes, presque toujours à portée de canon de l'ennemi, assiégeant ou assiégé, avec des vicissitudes de *condottiere* dans une destinée de roi. La reine, à peine relevée de couches, accourait le rejoindre à la frontière. « Assiégé dans Léopol, écrit M. de Salvandy dans son excellente *Histoire de Sobieski*, Jean n'était oc-
» cupé qu'à remonter les courages. Dans ce but, il vou-
» lut que la reine vînt avec ses enfants s'associer à son
» sort. Il semblait l'appeler dans un sépulcre. » L'abbé de Chaulieu, si j'en crois sa correspondance inédite, vécut en Pologne à peu près tout le temps qui s'écoula depuis l'élection de Jean III jusqu'à son couronnement, vers 1676, et il put voir comment se passa cette lune de miel de la jeune royauté. La misère d'ailleurs était grande. « C'est la
» mode en ce pays-ci, écrit l'abbé, d'avoir des gentilshommes
» polonais (à son service). J'en prends quatre en arrivant à
» Varsovie. On ne leur donne que 40 sols par semaine pour
» nourriture, entretien, gages et tout le reste..... Cependant
» je suis ruiné ici. On ne trouve rien; il me faut acheter un
» lit, matelas, couverture, et tout ce qu'il faut pour camper
» partout. Chacun ici en a autant, et ni à la cour ni autre
» part il n'y a pas une seule maison meublée. »

Qu'allait-il donc faire en Pologne? Saint-Simon articule quelque part, sur le compte de Chaulieu, une accusation d'une telle gravité, que je ne l'ai, quant à moi, jamais prise au sérieux. « On a vu ici en son temps, dit Saint Simon,
» que M. de Vendôme se trouva ruiné; *son frère et l'abbé de*
» *Chaulieu s'entendaient et le volaient.* Il chassa Chaulieu de
» chez lui... Cette friponnerie lui fit perdre beaucoup de

» sociétés. » Tel est le dire de Saint-Simon. De son côté, l'abbé de Chaulieu ne manque pas une occasion de faire parade, et souvent en très-mauvais vers, de son innocence et de ses vertus :

. . . . . .
Nul remords du passé n'empoisonne ma vie ;
Satisfait du présent, je crains peu l'avenir.
Heureux qui, méprisant l'opinion commune,
Que notre vanité peut seule autoriser,
Croit, comme moi, que c'est avoir fait sa fortune
Que d'avoir, comme moi, bien su la mépriser!

Les *Lettres inédites* publiées par M. de Bérenger nous permettent aujourd'hui de prendre le milieu entre cette accusation et cette défense, entre ce réquisitoire et ce dithyrambe, entre l'improbité de Chaulieu et son désintéressement; et je pense que la vérité est dans ce milieu. L'abbé de Chaulieu ait été un mauvais intendant, je n'ai pas de peine à le croire. Il avait administré en fils de famille une fortune de prince. Il en avait joui en épicurien. Peut-être, et il l'avoue lui-même, avait-il exploité son crédit en homme habile.....

Content d'avoir une ressource
Dans la fertilité de mes inventions,
Pour pouvoir remettre à ma bourse
Ce qu'en avaient ôté mes dissipations.

Mais ce genre d'habileté peu estimable n'aboutit pas nécessairement à l'escroquerie. On n'est pas fripon, si près qu'on soit de l'être, pour être aux expédients. C'est parce qu'il était aux expédients (il y fut toute sa vie), que bien avant sa disgrâce l'abbé de Chaulieu fit le voyage de Pologne. Ce voyage le montra ce qu'il fut toujours, mais ce que son auréole anacréontique nous dérobait : un sensualiste très-personnel, un philosophe très-accommodant, un Ana-

créon quêteur d'emplois, un galant très-positif, un gentilhomme, comme ils foisonnaient en France à cette époque, très-empêché et très-nécessiteux.

On sait tout ce que l'élévation, sur le trône de Pologne, d'une Française alliée aux principales familles de son pays, remua d'ambitions et de prétentions dans les deux cours. C'était à qui escompterait, pour sa grandeur ou celle de ses proches, cette soudaine et éclatante fortune. On sait aussi l'histoire de ce Brisacier, secrétaire des commandements de la reine Marie-Thérèse, qui voulut être duc du fait de Jean III, et qui paya cent mille écus cette chimère qui lui échappa. Ce fut aussi, et plus légitimement, la prétention de l'excellent marquis de Béthune, d'être fait duc de la façon de Sobieski. Quant à l'abbé de Chaulieu, qui était déjà très-bas percé à cette époque, s'il accompagna Béthune, c'est qu'il voulait chercher fortune dans cette Californie de titres, de cordons, d'emplois et de faveurs que la noblesse française rêvait en Pologne, parce qu'elle y avait une reine. « Nous avons une reine Arquien ! » disait mademoiselle de Scudéri.

C'est là ce que révèlent les lettres de Chaulieu. Il faut les lire ; elles sont pleines de lui et de lui seul. Il ne faut pas s'en plaindre, puisque c'est justement le côté du caractère de Chaulieu que nous ne connaissions pas qu'elles nous montrent. On s'étonne toutefois de ne trouver rien, sous cette plume facile et brillante, qui ne se rapporte à l'auteur lui-même, dans un pareil temps, dans un pays si peu connu, parmi tant d'aventures héroïques et d'incidents curieux où il fut mêlé ; car l'abbé de Chaulieu suivit le roi dans sa rude campagne d'Ukraine, et il eut la gloire, non pas d'avoir deux chevaux tués sous lui, comme l'évêque de Marseille à la bataille de Léopol, mais de revenir à la cour en guenilles.

« ... Nous avons trouvé ici la reine, fort bien revenue de » ses dernières maladies et d'une magnificence d'habits » que rien ne peut égaler. Il n'y a rien de plus opposé à » l'état où nous sommes revenus d'Ukraine, depuis M. de » Béthune jusqu'au dernier de nous. *Nos habits ne vont pas » à couvrir la nudité humaine.* Il a fallu rester huit jours avec » toutes les dames de la cour en ce déplorable état, parce » que nos hardes sont dans le garde-meuble de la reine à » Léopol. Elle y a envoyé aujourd'hui un huissier de sa » chambre pour nous tirer de nos guenillons, et parce que » M. de Béthune *scandalisait souvent, par l'usure de ses habits, » toutes les filles d'honneur.* »

C'est à peu près à cette confidence que se borne le récit de la campagne de l'Ukraine sous la plume de l'abbé de Chaulieu. Tout le reste de sa correspondance est une autobiographie très-égoïste. C'est l'histoire de cette poursuite personnelle qui l'avait amené de si loin à la cour de Jean III. Chaulieu demandait à la reine la résidence de Pologne à Paris. C'était un emploi grassement payé, qui exigeait de l'esprit, du monde, une bonne maison, des habitudes de cour et des relations de qualité. L'emploi lui convenait donc et il convenait à l'emploi. « Je vous dirai sans finasser, » insinuait-il à une madame Federbe, qu'il faisait agir dans » son intérêt, que, résolu comme je le suis (en demandant » la place) d'y mettre mille pistoles du mien tous les ans, » j'espère de LL. MM. une récompense en bénéfices consi- » dérables, et de me mettre par là en état, en France, de » venir à de plus grands emplois en me rendant capable par » le long usage des affaires... » On voit qu'il y avait là tout un plan et toute une perspective d'ambition. Par malheur, l'emploi était occupé et il l'était par un favori de la reine. Il s'agissait de le déraciner. Le favori tenait bon et la reine

aussi. Sans la reine, le roi ne voulait rien ; le marquis de Béthune était impuissant. Chaulieu commençait à souffrir cruellement de cette ambition rentrée, dont il fallait cacher, sous des grâces de cour et sous des sourires agréables, la plaie vive et saignante. Mais sa correspondance n'en perdait rien :

« Je vois bien, s'écrie douloureusement l'abbé (mai 1675), » que je n'avais vécu jusque-là *que dans l'état d'innocence*, » et j'avais cru à tout le monde le cœur fait comme à moi » (honnête abbé !)... Voilà une affaire manquée. C'est la troi- » sième depuis six mois. » — « Pour les honnêtetés, ajoute- » t-il plus loin, j'en reçois ici encore tous les jours, du roi et » de la reine, mille. J'ai joué, tout déchiré (sans culottes) » que je suis, deux ou trois fois avec eux depuis notre re- » tour. *Mais ce sont des honneurs qui, comme ils ont l'éclat du* » *verre, ils en ont la fragilité !...* »

Finalement, et après un séjour d'un an dans cette cour ingrate, le pauvre poëte, très-pourvu de monnaie de singe, et ayant fait raccommoder son haut-de-chausse, partit comme il était venu, mais le cœur vide d'espoir, la bourse plate, n'ayant atteint à rien de ce qu'il avait visé de si loin et emportant pour tout bénéfice le souvenir d'un bienveillant adieu du roi, d'une boutade de la reine et une bague qu'il ne manque pas de faire estimer et qui vaut bien cent pistoles. Mais laissons-le parler :

« ..... Le jour que nous partîmes, qui fut le vendredi, » lendemain de la petite fête-Dieu, après midi, nous fûmes » au dîner du roi dans la chambre de la reine, qui avait » pris médecine et était au lit. Monsieur le marquis dîna avec » LL. MM., et comme on fut levé de table, tout le monde » sortit. On me dit de rester dans l'antichambre, et que le » roi voulait me dire adieu. Le roi me fit appeler....., je » me jetai à ses genoux et les embrassai. Alors, sans me

» donner le temps de rien dire, et me relevant avec la » dernière honnêteté, il tira une bague qu'il portait à son » doigt, me la donna et me dit en propres termes : » Monsieur l'abbé, je suis au désespoir de n'être pas pré- » sentement en état de vous donner de plus grandes mar- » ques de l'amitié et de l'estime particulière que j'ai pour » vous, mais comptez, etc .. » — Je vous avoue que tant » d'honneur mêlé à tant de bonté m'étonna et me démonta. » Je repartis très-respectueusement au roi en lui baisant » la main : « Il n'était point besoin, Sire, de ces nouvelles » marques des bontés de Votre Majesté, après avoir été, » pendant huit mois, le témoin des grandes et illustres » actions qu'elle a faites, et admirateur de ses vertus, pour » m'attacher à elle jusques au point *où je le suis*. Aussi dois- » je lui dire que, si la fortune m'a ôté le moyen de pouvoir » lui marquer, par quelques services utiles et importants, » *combien je le suis*, il me reste au moins tout le zèle et la » passion qu'il faut pour sacrifier mille fois ma vie et tout » ce que j'ai au monde pour Votre Majesté, et lui marquer » la reconnaissance que j'ai pour ses bontés et mon profond » respect pour sa personne... »

« Voilà, ajoute l'abbé de Chaulieu, mot pour mot ce que » je répondis, et il me sembla que *ce n'est pas trop mal parlé* » pour un homme qui n'a vu que des Cosaques et des Tar- » tares depuis un an, gens peu curieux de pièces d'élo- » quence. » Quant à moi, l'abbé de Chaulieu m'a l'air, cette fois, d'avoir étudié l'éloquence à la même école que Thomas Diafoirus. Il n'y manque que *le très-humble et très-obéissant serviteur*. Racine, qui n'était pas philosophe, se montrait plus modeste quand, racontant son voyage en Languedoc : « Je suis, dit-il, en danger d'oublier *le peu de français que* » *je sais*. J'ai cru qu'Ovide vous faisait pitié, quand vous

» songiez qu'un si galant homme que lui était obligé à par-
» ler scythe lorsqu'il était relégué parmi ces barbares. Ovide
» possédait si bien toute l'éloquence romaine qu'il ne la
» pouvait jamais oublier.... *Au lieu que n'ayant qu'une petite*
» *teinture de bon français*, je suis en danger de tout perdre
» *et de n'être plus intelligible*, si je reviens jamais à Paris. »

L'abbé de Chaulieu, une fois sur la route qui le ramène à Paris, retrouve sa verve avec ses défauts. Partout on les régale. « Jamais je n'ai vu de fêtes pareilles. Toutes les bêtes de
» l'air, de la terre et de la mer ont paru sur les tables. On y de-
» meure six heures avec elles, *ce qui me tue*, car il n'est mo-
» ment de ces six heures qui ne soit stimulé par deux rasades
» de vin de Hongrie et d'Italie. *Je m'en meurs*... Pour monsieur
» le marquis, il en a la goutte depuis trois semaines à mourir. »

Les rasades de vin de Hongrie! Ceci me conduirait, si je n'étais pressé de finir, de la première série des *Lettres inédites* à la seconde, où, comme je l'ai dit, nous retrouvons le Chaulieu que nous connaissons. Cette partie de sa correspondance, si courte qu'elle soit, est pourtant curieuse à plus d'un titre. Nous pourrions y relever beaucoup de mots rapides, mais pleins de lumière, sur le temps où vivait Chaulieu, sur l'état des routes, sur le désordre des postes, sur la fabuleuse cherté des ports de lettres, sur la fureur du jeu, sur les modes, les toilettes, les baigneurs, les *trousseurs* de profession, sur les cabarets hantés par la bonne compagnie, sur les disputes du grand monde, etc., etc. Ce ne sont que des mots jetés en passant, mais qui ouvrent souvent toute une perspective. Avec cette lunette de l'abbé Chaulieu, négligemment braquée sur le monde où il vit, cette société ne paraît pas belle; ce grand siècle a l'air de se traîner dans les ruelles; ces grands seigneurs discutent comme des portefaix. La gloutonnerie est affreuse, les mœurs sont étranges; on y

plaisante devant le petit-fils de Henri IV, et devant des femmes de qualité, comme n'auraient pas plaisanté au carré des halles les porteurs de Jodelet et de Mascarille..... Lisez plutôt ; voici pour le jeu et la dispute :

« M. le marquis de Béthune est plongé dans *les fureurs de* » *la bassette*. On n'en jouit plus. Il gagna hier trois cents » pistoles. Le nombre des acteurs se montait à dix-sept ou » dix-huit, entre lesquels brillaient M. et madame de » Bouillon, et M. de Vendôme, lequel, suivant son train or- » dinaire, *perdit, au moins, la moitié de l'hôtel de Vendôme.* » Je n'en suis pas fâché. C'est une juste rétribution de » Dieu, qui le punit de toutes les méchantes plaisanteries » qu'il a faites sur la maladie de M. de Chaulieu. Il a trouvé » à propos de dire qu'il l'avait vu vomissant sur son lit, » avec une paire de brassières rouges, qui lui servaient de » camisole, et lui a fait le reste de son déshabillé à propor- » tion. Cela émut une grande noise chez madame la com- » tesse, qui prit l'affaire sur le sérieux, et dit à M. de Ven- » dôme que cela était fort vilain, *et d'une âme de chien*, de » plaisanter du mal de ses amis. *L'affaire se discuta devant* » *toute la France, et cela ne se termina qu'après deux heures* » *de dispute.....* »

Voici maintenant le menu d'un de leurs dîners. Le duc de Vendôme, nommé gouverneur de la Provence en 1680, emmène avec lui son fidèle Chaulieu :

« ..... Je suis tous les jours ici en fêtes, et des fêtes près » desquelles le repas du marquis de Béthune, *à dix-huit* » *potages*, ne serait qu'un déjeuner. Ce qu'il y a de remar- » quable, c'est que *de deux mille poissons qui ont paru ce* » *matin, tous d'une venue, sur une table*, je n'en ai trouvé » aucun de ma connaissance, qu'une moitié de thon frais » que je ne saurais mieux vous représenter que *si on avait*

» *scié le contrôleur en deux* et qu'on le mît dans un bassin.
» M. de Vendôme et moi *mangeâmes hier douze cents sardines.*
» ..... Jugez si à l'heure qu'il est je suis amaigri. *J'aurais*
» *besoin d'un coup d'espingue dans le ventre pour me désenfler.*
» Si *Don Quichotte* est à Rouen, *Trivelin prince* est ici (à Aix
» en Provence); ce sont là des farces que les gens de bon
» sens doivent bien mépriser; mais il faut se laisser emporter
» au torrent; et *puisque le monde n'est que comédie,* il faut
» prendre la queue de lapin et l'épée de bois comme les
» autres.... »

La queue de lapin et l'épée de bois! L'abbé de Chaulieu a raison. Il n'y a plus trace du poëte et du bel esprit dans cette correspondance intime, mais de l'arlequin et du glouton. J'ai parlé de plaisanteries qui se disaient devant le duc de Vendôme : en voici un échantillon. Passe encore de les dire, mais les écrire! et les écrire à sa belle-sœur, à madame de Chaulieu! J'estime que cette grande dame n'y a rien compris du tout. Les voici pourtant telles qu'elles sont :

«..... M. de Vendôme a joué cette après-dîner à la paume.
» Toutes les dames le sont venues voir jouer, et entre autres
» la fameuse madame de Pontevès, avec qui j'ai joué au
» billard et me suis galamment laissé perdre; *j'ai dit mon*
» *repos, ma liberté,* mais en vérité je n'ai perdu ni l'un ni
» l'autre. Elle est, en vérité, assez jolie femme : elle est de
» belle taille, quoique grassette, fort brune et une grosse
» bouche. *Elle entend bien ce qu'on veut lui dire*, autant qu'il
» m'a paru à *une belle réponse* que je lui ai faite tantôt en
» jouant au billard. Elle m'a demandé si je n'étais point sur-
» pris de voir les boules de billard deux fois plus grosses
» qu'à Paris? Je lui ai dit que non, et que les billards étaient
» gros à proportion que les blouses étaient grandes; cela
» n'importait pas beaucoup..... »

Pour retrouver le lien qui unit aux œuvre connues de l'abbé de Chaulieu ce honteux cynisme de quelques-unes de ses lettres inédites, il faut se rappeler qu'il avait enrôlé, comme poëte, sous sa bannière de facile composition, bien des muses légères et folles, égrillardes et lubriques, et qu'il était descendu parfois dans les derniers bas-fonds de l'impudeur; témoin sa pièce à *la Maison de Sylvie* où M. le prince de Conti passa sa lune de miel, et cette autre intitulée : *Portrait*, et celle-ci adressée *à madame D*** qui lui avait mandé que le vin de Champagne qu'il lui avait envoyé, ne moussait pas comme il avait accoutumé, quand ils soupaient ensemble*, etc., etc. Toutes ces pièces, sous la plume d'un abbé, sont des monuments d'effronterie; mais, dans une certaine mesure, la rime les sauve, la muse les couvre. Le vrai, le hideux cynisme de l'abbé de Chaulieu est dans sa prose.

Je n'aurais pas parlé dans cette revue des *Lettres inédites* publiées par M. de Bérenger, si elles n'avaient eu que ce genre de mérite. J'ai montré que cette publication en avait un autre. Sans doute la correspondance de Chaulieu avec la duchesse de Bouillon, et surtout celle qui signala sa passion pour mademoiselle Delaunay, sont, au point de vue littéraire, très-supérieures. Les *Lettres inédites* n'ajoutent rien à ce qu'on savait de l'esprit du voluptueux abbé; elles sont plutôt faites pour diminuer la bonne opinion qu'en donnaient ses œuvres. Mais cette correspondance jette quelque jour sur son caractère, et c'est beaucoup. On peut négliger une simple curiosité littéraire; il n'y a jamais rien de trop dans ce qui sert à l'étude du cœur humain.

Il est de faux dévots ainsi que de faux braves;

il est aussi de faux philosophes. J'ai voulu montrer, dans l'abbé de Chaulieu, la fausseté et le néant de cette philoso-

phie accouplée au sensualisme. La philosophie, quand elle se compromet dans cette alliance, n'est plus la passion de la sagesse ; elle est l'hypocrisie de l'égoïsme et la théorie impudente du plaisir. Elle ne s'élève plus dans l'âme humaine comme ces temples dont parle le poëte Lucrèce :

Edita doctrinâ sapientûm templa serenâ ;

elle n'est plus un temple; elle n'est plus..... (le mot est de la marquise de Montespan) *qu'une chaise de c.....!*

M. de Bérenger termine, par une anecdote peu connue, la courte et intéressante notice qu'il a consacrée à l'abbé de Chaulieu :

« .... L'abbé de Chaulieu revenait toujours avec plaisir » sous le toit de famille de Fontenay (en Vexin). C'est là » qu'il devait être enterré. Un bénédictin de Saint-Denis fut » chargé d'accompagner le corps pour le remettre entre les » mains du curé ; mais le moine s'enivra en route et s'en- » dormit profondément. On le laissa dans l'auberge, et le » valet de chambre fut seul chargé du message. Le curé, qui » savait combien l'abbé était facétieux, crut que c'était une » plaisanterie de sa façon. Il refusa d'ouvrir l'église pour lui » rendre les derniers devoirs, et il envoya le cercueil au » cimetière, bien persuadé que l'on n'y trouverait qu'une » bûche. Sa surprise fut extrême quand il y reconnut réel- » lement le corps de l'abbé de Chaulieu revêtu de ses habits » sacerdotaux. Le pauvre curé s'empressa de réparer sa » faute, mais ce scandale avait fait du bruit dans la contrée. » L'archevêque de Rouen manda le curé, *et le punit par deux » mois de séminaire pour avoir manqué à un prêtre et à son » seigneur.* »

L'abbé de Chaulieu, celui que nous connaissons aujourd'hui, prêtre et seigneur! Et revenez donc au temps jadis!

VI

Une Ode d'Horace.

(IXe du livre III), traduite par M. Ponsard.

— 30 juin 1850. —

Traduttore, traditor!
Traduction, trahison!

Je veux aujourd'hui, après une campagne déjà longue sur le terrain des œuvres contemporaines (1), me reposer un instant sur un chef-d'œuvre du temps passé. Tout m'y invite, le calme de l'heure présente, l'avenir moins sombre (je parle d'un avenir de six mois), et enfin mon goût particulier, dont il faut bien que mes lecteurs me permettent de tenir quelquefois un peu de compte. Aujourd'hui je vais leur dire un mot du poëte Horace. Horace était le courtisan spirituel et délicat d'un « soldat heureux » devenu roi. Il avait servi la république; mais il trouvait, dans sa maison de Tibur, la monarchie très-supportable. Auguste, en le rendant propriétaire, l'avait converti. Horace paya son bienfaiteur avec des flatteries immortelles; mais il vécut libre et à distance du maître. Il donna ses vers et garda sa liberté. Il est le premier écrivain du monde

(1) *Portraits politiques et révolutionnaires*, 2 vol., seconde édition (1852).

qui ait rendu la flatterie respectable par cette sorte de hauteur lyrique où son indépendance morale la soutenait. L'adulation est hideuse dans l'auteur de *la Pharsale;* elle a, dans le poëte favori d'Auguste, de l'éclat, de la grandeur, presque de la fierté.

M. Ponsard a eu bien raison d'emprunter au poëte Horace le sujet de la comédie qui vient d'être représentée au Théâtre-Français. Il a eu raison, non pas pour sa gloire, car je suis sur ce point de l'avis de l'habile critique qui a récemment jugé la pièce dans le *Journal des Débats*; mais il a eu raison pour notre plaisir. Il nous a reportés pour un instant dans l'étude de ce délicieux écrivain. Il a ramené notre pensée sur un de ses chefs-d'œuvre les plus accomplis. Il a remis en lumière, au feu de la rampe, sous les yeux du premier public littéraire de cette France, qui l'est si peu, un des bijoux de cet écrin de poésie qui ne semble s'ouvrir, en d'autres temps, que pour quelques privilégiés de la littérature et de l'art. En un mot, en transportant sur la scène française une traduction de l'ode célèbre qui a exercé depuis des siècles la sagacité des érudits, il a autorisé notre humble critique à l'y suivre. Il y a en effet deux choses dans l'œuvre de M. Ponsard : une paraphrase plus ou moins habile de l'ode d'Horace, sous le nom plus ou moins justifié de comédie; et puis il y a, dans la comédie même, une traduction de cette ode. Justice a été faite de l'œuvre dramatique; c'est de la traduction seule que je vais m'occuper. On voit donc que cette étude est rigoureusement et volontairement réduite à une question de style.

Je désire qu'on me permette d'abord, pour l'intelligence de l'analyse que j'ai à faire, d'établir très-nettement le caractère de l'œuvre originale. La IXe ode du livre III des Odes d'Horace a été l'objet d'études approfondies, de controverses

ardentes, d'interprétations contradictoires dont aucune, à ce qu'il semble, n'a pris suffisamment possession du terrain classique; car, à l'heure qu'il est, on dispute encore. Le seul commentaire qui n'ait pas été contesté, c'est celui qu'en a fait pour ainsi dire l'admiration du monde lettré depuis que cette ode existe, et elle a vingt-quatre vers, qui ont traversé dix-neuf siècles. Beaucoup de commentateurs, et entre autres l'abbé Galiani, l'ont crue d'origine grecque, et ont laborieusement cherché les éléments de cette opinion dans quelques rapports inévitables chez ces génies de premier ordre, qui ont puisé en quelque sorte aux sources primitives de la pensée humaine. Il y a dans l'ode d'Horace la comparaison d'un jeune amoureux à un astre ; et de même, dans l'*Iliade* d'Homère, Astyanax est comparé à une brillante étoile (chant VI, vers 401). Il y a un autre mot qui se trouve à la fois dans Horace et dans Callimaque ; puis cette formule : « Plus heureux qu'un roi de Perse, » qui semble empruntée aux souvenirs helléniques ; puis « cette fille de la Thrace, » cet amant originaire « de Thurium ; » que sais-je enfin, et où s'arrête l'inquiète curiosité des scoliastes? Quant à moi, j'affirme que le poëte Horace n'a rien écrit, dans le genre léger, où il ait mis plus de son style, plus de sa couleur, et j'ajouterai même plus de sa personnalité. Ici je vais essayer de caractériser en peu de mots ce petit ouvrage, d'une si grande portée littéraire, puisque tout le monde l'a traduit, ou imité, ou parodié, ou paraphrasé, et qu'on vient de le mettre, sans plus de façons, sur la scène française.

La IXe ode est un dialogue (*carmen amœbeum*). On a dit que c'était tout un drame. C'est trop dire; mais c'est une scène d'amour pleine de vivacité, de passion, de finesse et de malice. Horace et Lydie se rencontrent. Ils étaient brouillés, ils se réconcilient. Rien de plus simple, cela s'est fait

depuis le commencement du monde, cela se fera jusqu'à la fin des âges. Des amants se brouilleraient dans le paradis terrestre ; d'autres se raccommoderaient sur les débris de l'univers, ne fût-ce que pour l'empêcher de finir. Ce n'est pas cela qui est le caractère original et fin de la célèbre ode d'Horace ; et si elle n'avait d'autre mérite que d'avoir inspiré les deux scènes du *Dépit amoureux* de Molière, ou même cette autre scène de *Tartufe*, quand Dorine a tant de peine à rapatrier Marianne avec Valère, je dis que ce serait trop peu, car apparemment Molière aurait bien inventé ces charmants dialogues à lui tout seul ; et au fait, ils sont bien à lui.

Laissons donc là Molière. Nous y reviendrons quand il s'agira, non pas d'une imitation contestable, mais d'une traduction manifeste.

Le côté par où le petit chef-d'œuvre d'Horace est inimitable est celui-ci : Horace s'y est mis, en quelques vers rapides, tout entier, j'entends l'Horace amoureux, l'érotique, l'écrivain qui, de la même plume avec laquelle il a célébré le vainqueur d'Actium et le sauveur du monde romain, a immortalisé des noms de femme, et n'a pas moins trompé, sur le compte de sa sensibilité amoureuse, la postérité que ses maîtresses.

Horace était, par goût et par conviction, épicurien ; il était sensuel, sceptique, personnel, curieux de bien-être, avide de jouissances, et mesuré pourtant dans la recherche du plaisir ; il n'était pas sensible, dans le sens que la plupart des lecteurs de ses poésies attachent à quelques vers échappés à ce facile et brillant esprit. J'ai relu avec un très-grand soin toutes celles de ses odes qui sont adressées ou dédiées à des femmes, ou écrites sous leur inspiration. Horace est presque partout plutôt leur satirique, leur détracteur, quand même il ne pousse pas l'esprit de dénigrement jusqu'à l'outrage et jusqu'à l'ordure ; il est, dis-je, plutôt leur satiri-

que que leur louangeur, comme on l'a cru, plutôt leur Pétrone que leur Dorat; et il n'est pas si charmante courtisane, vertu si facile, amour si prodigue de caresses, fidélité si rare, inocnstance si provoquante, qui ne reçoive en passant sa leçon de morale; et c'est le moins, comme nous allons voir. Qu'est-ce, par exemple, que l'ode à Pyrrha? Un cri de défiance et d'anathème.

. . . . . Miseri, quibus
Intentata nites !

Qu'est-ce que l'ode à Lydie (la VIIIe du 1er livre), si ce n'est un sanglant reproche de corruption?

Lydia, dic, per omnes
Te Deos oro, Sybarim cur properes amando
Perdere ?

Et l'ode à Leuconoé! Horace lui conseille de ne pas consulter les diseurs de bonne aventure, d'être plus sage et moins ambitieuse. A Lydie (ode XIII) le poëte reproche les rixes insensées qui, dans l'ivresse des festins, déshonorent ses blanches épaules, et les traces qu'ont laissées sur ses lèvres les baisers de rage de ses amants;

..... Sive puer furens
Impressit memorem dente labris notam.

Tout le monde connaît l'ode intitulée : *Palinodie*. C'est la charmante excuse d'une colère injuste et brutale aux pieds d'une femme offensée. L'ode à Glycère est un dithyrambe à l'amour sensuel. Puis, à une jeune fille novice, à Chloé : « Quitte enfin ta mère, écrit le poëte. N'es-tu pas mûre pour l'amour? » Une troisième ode adressée à Lydie contient des railleries et des menaces. Mais laissons parler le poëte. Je cite l'excellente traduction publiée en 1817 par M. de Wailly :

Ton oreille autrefois si fière
N'entendra plus, la nuit entière,
Chanter : « Tu dors, Lydie, et moi je meurs d'amour ! »
Dans ta rue étroite et déserte,
De tes charmes pleurant la perte,
Ton orgueil délaissé va gémir à son tour !
Du froid Borée et des orages
Je te vois braver les outrages,
Dans les fougueux transports d'une lubrique ardeur ;
Et le soir ta honteuse audace
A mon œil effrayé retrace
De la cavale en feu l'amoureuse fureur !

L'ode à Barine est d'une véhémence admirable. Le mensonge, le parjure, les vœux perfides, les mânes d'une mère invoqués et trahis, les cieux outragés, la cendre des morts insultée, tout cela n'est rien. Barine a tout bravé. Sa beauté brille parmi ces scandales, comme ces fleurs qui poussent sur le fumier. Elle est l'effroi des mères, des vieillards avares, des jeunes épouses ! Astérie a besoin d'être consolée. Horace lui prédit le retour prochain de son époux que le vent contraire retient en Epire, et il ajoute : « Prends garde à ton voisin... Il est en voie de te plaire un peu plus qu'il ne faut. Ferme-lui ta porte et n'écoute pas ses chansons. » Une très-curieuse cantilène, c'est celle qu'Horace adresse à Lycé pour la fléchir, pendant qu'il la supplie, debout devant sa porte, sous une pluie d'orage. La malice du poëte s'y fait jour à travers une sensibilité affectée :

Non hoc semper erit liminis aut aquæ
Cœlestis patiens latus...

A Néobule, Horace conseille la révolte contre son oncle qui contrarie ses amours ; à Chloris il adresse des injures telles que celle-ci : « Vieille, prends le fuseau, renonce à mêler des roses à tes cheveux blancs et à boire le falerne jusqu'à la lie... »

Est-ce tout? Je pourrais ajouter bien des traits à cette énumération déjà si longue; mais ceux de nos lecteurs qui sont le moins familiers avec le poëte Horace, commencent à comprendre quelle est la tendance de cette sensibilité qui sans cesse aiguise l'épigramme, tourne au sermon et pousse volontiers jusqu'à l'injure. Quand à la fin du IIIe livre de ses Odes, le poëte annonce qu'il est temps pour lui de quitter la carrière amoureuse, il finit par une invocation à Vénus, où se trouve, mêlé au plus haut style épique, ce trait d'une petitesse presque burlesque :

. . . . . Sublimi flagello
Tange Chloen, semel, arrogantem !

Le livre IV inaugure pour Horace une nouvelle période d'amours dont je ne parlerai pas, et pour cause. C'est le tour du beau Ligurinus. La XIe ode est un adieu de Phillis, mêlé de moralités chagrines. La XIIIe commence cette longue série d'injures adressées aux vieilles femmes, qui sont la dégradation de cette poésie, la lie de ce vase d'amour, la honte de la langue latine, un défi adressé à travers dix-neuf siècles à l'impuissance relativement pudique des langues modernes.

Rogare longo putidam te sæculo
Vires quod enervet meas?
. . . . . .
Munera, cur mihi, quidve tabellas
Mittis, nec firmo juveni, neque naris obesæ?..

Bien peu de nos lecteurs connaissent, je le suppose, ces poëmes hideux qui sont justement bannis des éditions d'Horace destinées aux études de la jeunesse; ils tiennent pourtant leur place dans l'histoire des mœurs et dans celle de la langue : rapprochés de quelques pages du Suétone et

de Juvénal, ils forment un tableau presque complet de la corruption des dames romaines. Mais ce n'est pas là ce que j'y cherche pour mon compte; j'y voudrais trouver plutôt de quoi compléter les traits qui composent la physionomie épicurienne du poëte Horace. Quand les femmes sont jeunes, il leur fait la leçon; quand elles sont vieilles, il les outrage. On aimerait, dans ces injures adressées à la décrépitude amoureuse et lascive, ne pas voir un amer retour du sensualiste épuisé sur sa propre impuissance, le dépit du vétéran d'amour réformé, la mauvaise humeur du galant éconduit. « Oh! grâce, grâce, dit-il quelque part, dans une prière » à Vénus, je ne suis plus ce que j'étais sous le règne de l'ai- » mable Cinara! Grâce pour mes cinquante ans qui m'ont » rendu rebelle aux douces lois de l'amour! » Mais c'est justement ce souvenir qui aigrit sa verve. Horace, en flagellant les matrones de la ville éternelle, semble n'avoir pour but que de châtier sa propre vieillesse. Il était vieux avant l'âge, comme tous les libertins.

Je n'insiste pas; mais comprend-on maintenant comment, en cherchant dans le dialogue d'Horace et de Lydie le type primitif de tous les dépits amoureux, on a pu se tromper, faute d'avoir suffisamment remarqué ce que ce petit poëme, sous un cadre d'une simplicité antique, renfermait de vive et inimitable individualité? Le dialogue d'Horace et de Lydie n'est pas, qu'on y prenne garde, le roucoulement de deux colombes amoureuses ni un thème à raccommodements plus ou moins prévus pour les Mariannes ou les Marinettes de la comédie. Il est une page de l'histoire d'Horace, et c'est par là qu'il me plaît. Plus générale, cette petite pièce aurait mieux fait l'affaire des chercheurs de rapprochements littéraires. Particulière comme elle est, elle appartient davantage à la véritable histoire de l'art qui vit bien plus de con-

trastes que de similitudes, et qui parfois trouve plus son compte dans une simple miniature que dans un ambitieux tableau.

Arrivons au fait. Horace rencontre Lydie; il vise à un raccommodement. Dans quel intérêt? Rien ne nous l'apprend. Mais Lydie est belle, c'en est assez. Il faut que Lydie tombe dans le piége qu'il a tendu avec un art charmant; il faut qu'elle y tombe attirée d'abord par la douceur décevante de ses reproches, puis par la vivacité railleuse de son défi, enfin subjuguée par ce qu'on appelle, dans le langage des camps, « une charge à fond, » pleine à la fois de dédain et de décision. Ce sont ces trois phases successives, renfermées dans douze vers, qui, dans cette délicieuse scène de la réconciliation, composent le rôle d'Horace. Il n'y manque aucun des traits de sa physionomie érotique, la finesse, la grâce, le tour philosophique et railleur de la pensée, le mépris secret, la passion apparente, la sensualité dominant tout. Lydie est plus vraiment amoureuse, plus femme, plus tendre, et pourtant plus Romaine. Quand Horace, rappelant les caresses d'autrefois, ne parle que de son bonheur, Lydie ne parle que de son orgueil. — « J'étais plus heureux qu'un roi, » dit malicieusement le poëte. — « J'étais illustre par ton amour, » répond gravement la courtisane. — « J'ai pris une maîtresse qui sait chanter et qui m'amuse, » ajoute Horace. — « Et moi un amant qui m'embrase (*torret*) jusqu'au fond des os. » — « Je mourrais bien une fois pour elle. » — « Et moi deux fois pour lui..... » C'est ici le moment où Gros-René, qui en sait aussi long qu'Horace sur ce point, conseille à Marinette *de quitter la grimace*. Horace saisit ce moment, lui aussi, avec un sang-froid admirable. « Mais voyons! si je chassais Chloé, si nous reprenions le » joug, si je te rouvrais ma porte que je t'ai fermée?..... »

Je ne traduis pas, comme on le voit de reste; je donne le sens; j'indique l'esprit de cette réplique si soudaine, si vive, d'une décision si irrésistible. En effet, Lydie se rend, elle capitule, non sans faire ses conditions, non sans regretter ce bel enfant qu'elle sacrifie à ce vieil amant, « plus léger que le liége, plus emporté que les flots de l'Adriatique; » mais elle cède en poussant ce cri du véritable amour, ce cri sublime et charmant :

Tecum vivere amem, tecum obeam libens (1)!

Telle est cette scène incomparable. On sent bien qu'il n'y a là, comme on dit, qu'une paix plâtrée. Mais Horace n'en

(1) Voici comment M. de Wailly a traduit cette ode. Je ne donne pas sa traduction comme un modèle définitif et parfait, mais je n'en connais pas qui lui soit supérieure. Je n'ai pas besoin de faire remarquer toutefois en quoi cette belle étude contrarie mon système et s'éloigne de mon point de vue.

HORACE.

Quand tes bras caressants ne s'ouvraient que pour moi,
Avant qu'une autre main pressât ton cou d'ivoire,
Plus fortuné que le grand roi,
Ton amant n'enviait ni son or ni sa gloire.

LYDIE.

Quand j'étais la plus belle à ton œil enchanté,
Avant qu'une rivale eût le pas sur Lydie,
Lydie a vu son nom vanté
Le disputer dans Rome au nom fameux d'Ilie.

HORACE.

Chloé m'a subjugué ; Chloé qui sait unir
A son luth si touchant sa voix plus douce encore ;
Je verrais la mort sans pâlir
Pour prolonger les jours de celle que j'adore.

LYDIE.

Le noble fils d'Aminthe, Hylas, vit sous mes lois,
Et ma flamme est égale au feu qui le dévore ;

connaît pas d'autres. Horace n'aime que le plaisir facile, *venerem facilem parabilemque*; c'est lui-même qui le dit; et « ce joug d'airain » sous lequel il propose à Lydie de replacer leurs deux cœurs, ce n'est qu'une malicieuse ironie par laquelle il se ménage pour l'avenir le droit d'y échapper. C'est ce qu'on appelle, dans la langue des affaires, une clause résolutoire. Horace ne signe jamais un contrat d'amour qu'à ce prix.

Maintenant, dirai-je que je n'ai rencontré nulle part soit une imitation passable d'une pièce qui, selon moi, ne pouvait pas être imitée, soit une traduction supportable d'un chef-d'œuvre intraduisible? Pourquoi pas? Mais c'est peut-être ma faute. Peut-être me suis-je trompé en prêtant à la IXe ode ce cachet de personnalité exclusive, en poussant jusqu'à une délicatesse si pointilleuse le désir d'y trouver, derrière la poétique naïveté du style, la physionomie raffinée du poëte. Si c'est ma faute, je suis tout prêt à m'en excuser auprès des traducteurs sérieux qui ont traité avec moins de façons l'œuvre du grand lyrique, et qui lui ont accordé une admiration plus franche et plus banale. En attendant, je reste à mon point de vue. J'appelle, au surplus, traducteurs

Je consens à mourir deux fois
Pour prolonger les jours de l'amant que j'adore.

HORACE.

Si Vénus réveillait notre première ardeur,
Et qu'un nœud plus étroit nous liât pour la vie,
Bannissant Chloé de mon cœur,
A reprendre son bien si j'invitais Lydie?

LYDIE.

Quoiqu'il ait la jeunesse et l'éclat d'Apollon,
Que tu sois en amour plus léger que Zéphyre,
Plus orageux que l'Aquilon,
Près de toi que je vive! avec toi que j'expire!

sérieux ceux qui ont abordé la pièce originale avec l'intention de la reproduire aussi fidèlement que la différence des deux langues le permettait; quant à ceux qui, comme Jean-Jacques Rousseau dans le *Devin du Village* et Molière dans les *Amants magnifiques,* n'ont traduit cette ode que pour la mêler à un ouvrage de leur invention, et qui en ont altéré par ce mélange la couleur primitive; ces parodistes volontaires de l'œuvre originale, je n'ai pas à les juger. Ils se sont servis d'Horace sans le servir; ils en ont fait l'instrument, non le but de leur travail. L'un a changé en pipeaux rustiques sa lyre immortelle; l'autre lui a fait jouer un air de galoubet. Ecoutez plutôt : on a déjà cité l'innocente pastorale de Rousseau. Voici maintenant celle de Molière :

« ..... En même temps six Dryadès et six Faunes sortent » de leurs demeures et font ensemble une danse agréable » qui, s'ouvrant tout d'un coup, laisse voir un berger et une » bergère qui font, en musique, une petite scène d'un dépit » amoureux. »

CLIMÈNE, PHILINTE.

PHILINTE.

Quand je plaisais à tes yeux,
J'étais content de ma vie,
Et ne voyais roi ni Dieu
Dont le sort me fît envie.

CLIMÈNE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préférait ton ardeur,
J'aurais quitté la couronne
Pour régner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Une autre a guéri mon âme
Des feux que j'avais pour toi.

CLIMÈNE.

Un autre a vengé ma flamme

Des faiblesses de ta foi.
. . . . . .
. . . . . .

PHILINTE.

Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassait Chloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place ?

CLIMÈNE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Myrtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrais vivre et mourir.
. . . . . .

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amants, que vos querelles
Sont aimables et belles !
Qu'on y voit succéder
De plaisir, de tendresse !
Querellez-vous sans cesse
Pour vous raccommoder.
. . . . . »

Certes, et tout abrégé qu'il est, c'est là un friand morceau de poésie. Le dernier trait surtout en est charmant. Il est comme la moralité de cet apologue d'amour, celle qu'Horace avait si finement sous-entendue. Mais quoique Molière ait suivi presque vers par vers le mouvement et la teneur de l'ode latine, où est son éclat, sa verve, sa raillerie, sa véhémence, toute cette passion contenue dans cette finesse, toute cette miniature ciselée dans l'airain par une main aussi ferme que légère? Climène est à Lydie ce qu'un bosquet de Versailles est à ces taillis épais qui couronnent le front du Janicule. Philinte est de la race de Jeannot. Mais où est Horace?

Est-ce par hasard l'auteur de *Lucrèce* qui l'a retrouvé?

M. Ponsard se pique de connaître l'antiquité, et c'est chez lui une prétention très-légitime. Il en a non-seulement la science, le culte et le goût, il en a l'inspiration habituelle; c'est-à-dire que l'antiquité le pénètre en quelque sorte malgré lui, qu'elle se reproduit sous sa plume, dirai-je toujours avec bonheur? non sans doute, mais toujours avec sincérité, avec effusion, quel que soit le sujet qu'il traite; car sa *Lucrèce* n'est pas plus antique que son *Agnès de Méranie*, ni sa *Charlotte Corday* plus moderne que sa *Lydie*. Je crois que l'étude, chez M. Ponsard, devrait avoir aujourd'hui pour objet de séparer l'ivraie du bon grain dans cette abondante moisson qu'il a faite sur le sol antique. Pressé de dépenser ses trésors, il ne s'est pas donné la peine de les classer. Il est comme ces prodigues que leurs richesses entraînent. Il a besoin de se reconnaître et de compter. Ainsi, par exemple, et pour ne pas sortir du sujet qui nous occupe, j'ai la conviction que M. Ponsard a fait sur le poëte Horace, et en particulier sur l'ode qu'il a eu l'idée de transporter au théâtre, la plus copieuse provision de recherches érudites et d'intelligentes études. Si c'était là un mérite, sa pièce est savante. Elle est remplie de réminiscences classiques, de détails empruntés à l'archéologie somptuaire, à la poésie érotique, à l'histoire, à la géographie, aux usages et aux mœurs des Romains; et il n'est presque pas un des vers de cet ouvrage à qui un connaisseur de l'antiquité ne puisse, comme Piron, ôter son chapeau. On est là, en effet, quand on a un peu lu les anciens, en pays de connaissance. Et avec cela, M. Ponsard a fait l'œuvre la moins antique qui soit au monde, œuvre érudite et monotone, qui a le mouvement non la vie, le bruit sans l'harmonie, la vulgarité sans le naturel, le reflet sans l'éclat.

J'aurais beau jeu à prouver la vérité de ces reproches en

m'attaquant à l'œuvre entière. Il me sera facile de les justifier sans sortir des limites que je me suis prescrites. Il y a un moment, en effet, dans la pièce de M. Ponsard, où la querelle des deux amants, après avoir passé par une série d'incidents plus ou moins comiques, s'envenime par la durée et s'aigrit par la résistance. « Adieu! fourbe! parjure! perfide! coquette! » s'écrie Horace. « Quittons-nous sans nous injurier, » reprend Lydie.

Faut-il vous savoir gré de me mettre à la porte?

dit le poëte, et je n'ai pas besoin de faire remarquer à quel point ce vers est trivial, moderne et surtout faux, rapproché de l'œuvre originale; car c'est justement Horace qui, dans la IXe ode, parle de rouvrir sa porte à l'amante qu'il a chassée. Mais passons. La querelle est arrivée, disons-nous, à son paroxysme; c'est le moment que M. Ponsard choisit pour produire sa traduction de l'ode célèbre que j'ai essayé de caractériser tout à l'heure. Il semble que la chaleur de ce moment décisif, que le feu de la rampe, que l'entraînement du dialogue, que le choc de ces deux cœurs vont faire jaillir les étincelles d'amour et de malice que recèle ce divin joyau de poésie. Eh bien! lisez et jugez :

HORACE.

Tant que tu m'as aimé, quand *nul autre plus digne*
N'entourait de ses bras ton cou *blanc comme un cygne,*
Je vécus plus heureux que *Xercès*, le grand Roi.

LYDIE.

Tant que tu n'as aimé *personne* plus que moi,
Quand Chloé *n'était pas préférée* à Lydie,
J'ai vécu plus illustre et plus fière *qu'Ilie.*

HORACE.

J'appartiens maintenant à la blonde Chloé

Qui plaît par sa voix douce et son luth *enjoué;*
Je suis prêt à mourir pour prolonger sa vie.

LYDIE.

Calaïs *maintenant* tient mon âme asservie;
Nous brûlons *tous les deux de mutuels* amours;
Et je mourrais deux fois pour prolonger ses jours.

HORACE.

Mais quoi! *si j'ai regret* de ma *première* chaîne?
Si Vénus de *retour* sous son joug nous ramène?
Si *je refuse à l'autre* et te rends mon amour?

LYDIE.

Encore que Calaïs soit plus beau que le jour,
Et toi plus *inconstant que la feuille inconstante,*
Avec toi je vivrais et je mourrais contente.

HORACE (se jetant aux genoux de Lydie).

Ah! ma bonne Lydie!.....

Horace a bien raison; car la vraie Lydie, celle qui joue dans la IXe ode un rôle si passionné, la courtisane que son amour ennoblit, que sa jalousie brûle, dont le langage est excessif, violent, impétueux comme sa passion même, et qui ne se remet sous le joug qu'en jetant à son amant un cri de défiance et un regret de liberté, cette Lydie du grand poëte est devenue sous la plume débonnaire de M. Ponsard, « la bonne Lydie, » comme Horace lui-même est devenu le bon Horace. Et il n'y a plus, en effet, après une scène si touchante, un retour si exemplaire, et pour de si bonnes gens, qu'à s'embrasser et à souper.

Mais où êtes-vous donc, précieux débris de ce joyau brisé sous cette froide main? où êtes-vous, la raillerie piquante, l'ironie virile, la passion altière qui se défend avec sa fierté, l'amour qui cède en jetant aux pieds de son vainqueur sa dernière menace? Tant de simplicité et tant de verve, tant

d'art et de naturel, tant de richesse et d'élégance pour aboutir à la *bonne Lydie!*

Je ne ferai pas à l'auteur déjà célèbre de tant d'œuvres remarquables une chicane de mots, et je ne lui apprendrai pas à quelles conditions on traduit un poëte, quels sont les lois et les principes de ce genre d'ouvrage. Il les sait mieux que moi. On a dit des écrivains voués à la traduction des anciens, que c'étaient des gens qui voulaient danser les fers aux pieds. Cela est vrai, mais cette chaîne, il faut à la fois la porter et ne pas la laisser voir. M. Ponsard, lui, s'en est affranchi en réalité, et il a l'air de succomber sous le poids. Il n'est ni exact ni dégagé. Il a secoué le joug et il n'en paraît pas plus libre. Personne ne reconnaîtra, dans l'infidèle version qu'il a donnée du chef-d'œuvre qui nous occupe, et malgré l'apparente rigueur avec laquelle ses vers se succèdent à peu près dans le même ordre où le poëte a rangé les siens, personne ne reconnaîtra sa physionomie originale. Ce n'est rien de traduire la lettre, si on ne restitue aussi l'esprit. Ce qui manque dans la traduction de M. Ponsard, c'est le souffle lyrique, c'est-à-dire l'âme tout entière par où vivait ce petit ouvrage, par où il s'est transmis jusqu'à nous en traversant vingt siècles. Quant à l'exactitude matérielle et littérale, il l'a exagérée jusqu'à la minutie et la sécheresse ; étrange calcul d'un traducteur qui consiste à être à la fois superficiellement exact et radicalement infidèle, à se lier les mains dans la partie de son œuvre où la liberté l'aurait sauvé, et à s'affranchir quand elle le perd. Et aussi bien une critique comme celle que j'adresse en ce moment à M. Ponsard ne se démontre pas, elle se sent. Je ne dirai donc rien de cette autre cantilène que l'auteur a insérée dans sa pièce, qui paraît vouloir être une traduction du *Solvitur acris hyems,* et où pour traduire des vers tels que ceux-ci :

Jam Cytherea choros ducit Vénus,
Imminente luna,
Junctæque Nymphis Gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede...

se trouvent des vers tels que ceux-là :

Déjà d'un pied joyeux Vénus conduit les chœurs
De la ronde commune,
Où la nymphe et *la Grâce*, unie à ses deux sœurs,
Dansent *au clair de lune.*

Au clair de lune! Horace a montré la lune éclairant du haut du ciel cette danse divine. M. Ponsard a substitué à cette image pittoresque, qui complète un tableau charmant, je ne sais quelle vulgaire locution qui rappelle une chanson trop connue. M. Ponsard peut dire qu'il a été exact, oui sans doute, mais à la façon de *l'ami Pierrot.*

Je veux finir par un rapprochement.

Le soir où le Théâtre-Français donnait la première représentation de la pièce de M. Ponsard, on y jouait une autre pièce également latine, l'*Horace* du grand Corneille.

Quand M. Ponsard fait une pièce latine, il donne carrière à son érudition ; cela est trop juste. Il prodigue la pourpre de Tyr, le marbre de Paros, les colliers de perles, les couronnes de lierre, le fard et le carmin, les topazes étincelantes, le falerne écumant, et il fait aussi un usage immodéré du *peplum* ; — c'est son droit ; il fait parler une suivante comme un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et transforme une jeune courtisane en professeur d'antiquités, passe encore ! Mais avec tout cela, quand le savant écrivain rencontre sur son chemin une ode vraiment latine qui se défend tant soit peu des atteintes du traducteur, M. Ponsard la manque tout net ; et quand il lui prend fantaisie de mettre sur la scène un poëte aussi complétement latin

que le grand lyrique du siècle d'Auguste, il l'habille à la mode de la république de 1848, et lui fait parler la langue de nos boudoirs. Je ne dis rien du costume, je le tiens pour irréprochable, et je n'ai rien à reprendre à cette perruque blonde que M. Brindeau porte avec une résignation si romaine. Mais si le costume est exact, c'est la physionomie qui est transformée, c'est le style qui a subi une intolérable métamorphose; c'est le langage qui se sent de l'impuissance de l'auteur quand il s'agit non plus d'habiller, mais de faire penser et parler son principal personnage. Vous figurez-vous en effet le poëte Horace, celui que vous connaissez, poussant des interjections telles que celles-ci : *Chloé, fi donc! — Ah! diantre! — Merci, mauvaise! — Le mot est charmant! — Méchant quatrain! — Calaïs, une bête!* Vous figurez-vous Horace disant de lui-même :

> Je ne puis voir passer, dans la rue, *une robe*,
> Sans regarder un peu le pied qu'elle dérobe.
> C'est mal, oui, j'en conviens ; — mais, pour être léger,
> Je ne suis pourtant pas *un drôle à fustiger*,
> Et je m'estimerais *le dernier gueux du monde*,
> De t'avoir fait *exprès* cette peine profonde.

Quoi! c'est là le langage que vous prêtez à Horace! Et vous croyez traduire ces charmantes confidences qu'il nous fait de lui-même dans ses satires! *Oh! fi donc!*

En regard de cette pièce si peu romaine, ailleurs que sur l'affiche, voici l'*Horace* de Corneille, une de ces tragédies qui pourraient se passer de décorations, de costumes, d'appareil antique, qui se jouent au besoin entre quatre chandelles, qui ont toute leur antiquité en elles-mêmes, *intus et in cute*, et qui sont romaines par leur propre vertu, au lieu de l'être, comme Lydie, à leur corps défendant. Ce qui est grand dans *Horace*, ce n'est pas le tapage archéologique; ce qui

captive les esprits, ce n'est pas ce qu'on y fait briller aux yeux C'est ce rapport excellent entre la vraisemblance historique et l'intérêt théâtral, c'est cette alliance entre la passion et l'érudition, l'une reine, l'autre servante ; c'est cette juste mesure dans laquelle sont représentées les mœurs romaines, avec leur physionomie périssable, en regard de l'immuable pérennité du cœur humain. Certes, rien n'est plus romain que le vieil Horace, rien n'est plus humain que Camille. Horace le fils représente dans la pièce l'austérité, et jusqu'à un certain point la rudesse encore sauvage de la Rome naissante, Camille et sa sœur y sont les organes de la passion éternelle. La république de Tullus Hostilius a pour la personnifier les hommes, l'humanité a les femmes. Telle est cette pièce, vraiment antique dans toutes ses belles scènes. Corneille y traduit souvent Tite-Live, mais il le traduit en écrivain supérieur, en prenant le niveau du maître sans perdre le sien, en le mêlant à son œuvre sans s'y absorber, témoin ces beaux vers qui sont dans la mémoire de tout le monde,

> Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
> Où tu penses choisir un lieu pour son supplice ? etc.

Jamais l'historien latin n'a été traduit avec plus d'exactitude, de chaleur et d'éclat que dans cette tirade célèbre ; et maintenant mettez en regard les machines de théâtre de M. Ponsard et les vers de Corneille, ce que l'école moderne appelle la couleur locale, et ce que l'ancienne appelait le style tragique ; faites ce parallèle et jugez. « Valère, l'amant » mal voulu de Camille, n'aurait pu, dit Corneille, entre- » prendre un duel contre un autre Romain, sans faire un » crime d'Etat : *j'en aurais fait un de théâtre*, si j'avais habillé » un Romain à la française. »

M. Ponsard peut commettre autant de *crimes de théâtre* qu'il le voudra. Il n'est pas mon justiciable, mais celui de M. Janin, et je suis bien tranquille. Quant à son crime de traduction, il se commet dans ce genre d'ouvrages, et chaque jour, de plus gros péchés. D'autres ont manqué un livre tout entier, M. Ponsard a manqué une ode. Il a délayé dans vingt-quatre pages de poésie frelatée vingt-quatre vers admirables. Il a noyé dans une pinte de lait d'amandes deux gouttes du plus pur falerne. Pour un homme de goût et de talent tel que lui, c'est beaucoup trop; pour un écrivain d'un tel avenir, c'est bien peu.

Quant à moi, je demande pardon à mes lecteurs de les avoir retenus si longtemps sur une bagatelle. Mais les chefs-d'œuvre ne se mesurent pas à la toise, et ce n'est pas le cadastre qui les classe. Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, après avoir parcouru au pas de course une galerie d'exposition, de vous arrêter un quart d'heure devant une statuette de Benvenuto ou auprès d'une toile de Van Ostade ou de Meissonnier?

VII

Des causes de la Révolution française.

I

— 28 JUILLET 1850. —

Je ne crois pas, depuis qu'on s'occupe en ce monde de la Révolution française et de son histoire, qu'il soit arrivé à personne de concevoir, à propos de cette mémorable période de nos annales, un projet aussi hasardeux et d'entreprendre une œuvre aussi difficile que celle (1) dont je viens de mettre le titre en tête de cette étude.

Une histoire des causes de la Révolution française! Comprend-on la portée d'une pareille œuvre, et qu'il ne s'agit plus ici de raconter, avec plus ou moins de vraisemblance, de vivacité et d'éclat, des événements plus ou moins connus? Raconter les causes, en faire le sujet exclusif et préféré d'une histoire, c'est ne rien faire, ou c'est mettre le doigt sur la vérité; c'est se moquer de son public, ou lui faire une révélation; c'est substituer une affirmation définitive à des doutes invétérés, ou aggraver le problème qu'on prétend résoudre. Montesquieu

(1) *Histoire des causes de la Révolution française,* par M. Granier de Cassagnac, 4 vol. in-8°, 1850.

a intitulé son livre ; *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. M. Granier de Cassagnac écrit l'*Histoire des causes de la Révolution française*. Laissons-le faire et laissons-le parler. Mais d'abord, avant de juger le livre, qu'on nous permette de dire un mot de l'auteur.

M. Granier de Cassagnac est un écrivain d'un esprit remarquable. Il a la facilité et l'éclat, la vigueur et la souplesse, l'originalité, s'il est permis de le dire, dans le savoir comme dans la forme. Il a été romantique très-ardent, romantique jusqu'à l'héroïsme ; et je me souviens du temps où il pouvait passer pour le desservant le plus assidu de l'autel où fumait, pour tous les demi-dieux (aujourd'hui plus ou moins sécularisés) de la religion romantique, l'encens de la foule idolâtre. Il était, dans ce temps-là, un des partisans les plus compromis de M. Victor Hugo. Racine n'avait pas d'ennemi personnel plus déclaré ni la tragédie classique d'adversaire plus irréconciliable. M. Granier de Cassagnac a ce que j'appellerai une plume *intrépide*. Il a, comme écrivain, cette intrépidité qui est, chez les penseurs, à la saine audace de l'esprit ce que, chez les hommes de guerre, la témérité est au vrai courage. Elle l'exagère, sans l'exclure :

Ingenium præceps, audacia perdita, sermo
Promptus et Isæo torrentior.....

Ce mot des anciens, si expressif et si précis, le mot *præceps*, caractérise très-exactement ce genre d'esprit de l'historien des *Causes de la Révolution*. Il court, il s'élance résolûment et froidement, n'étant pas de ceux que le précipice arrête ; et une fois engagé dans un argument et lancé dans la carrière, si la terre manque à ses pas, il saute comme Télémaque du haut du rocher de Calypso ; et Mentor n'est pas toujours là.....

Tel est, en plus d'un sens et dans plus d'un passage de ses livres, critique ou polémique, car il la porte partout, le caractère de l'intrépidité d'esprit dans M. Granier de Cassagnac. Mais tel qu'il est, ce défaut du paradoxal écrivain constitue une des originalités les moins contestables de notre époque. M. Granier de Cassagnac a parfois l'air d'avoir inventé la logique à lui tout seul. On dirait qu'un syllogisme est une chose à son usage personnel. Il affirme comme si l'affirmation était son bien, transmis de père en fils, *Premièrement, secondement, troisièmement..... Je prouverai, j'ai prouvé....* Voilà les formes de récit qu'il affecte et qui seraient, il faut bien le dire, insupportables, si elles ne se conciliaient, dans la manière de M. de Cassagnac, avec la vivacité naturelle et l'abondance fleurie du langage, la variété du savoir, et cette chaleur de style où se rencontre parfois le cachet du véritable écrivain.

M. Granier de Cassagnac attaque justement, dans les sophistes de l'école révolutionnaire, cet abus du raisonnement dont Molière avait fait avant lui justice, et avec une simplicité plus bourgeoise :

> Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
> Et le raisonnement en bannit la raison...

« Cette espèce de sophistes, dit à son tour M. de Cassagnac, acharnés sectateurs de la logique des mots et des formules, mais étrangers à la logique des idées et du bon sens, qui est la seule vraie, tournaient froidement la manivelle d'un dilemme ou d'un syllogisme, et ils tenaient pour bon, légitime et sacré tout ce que rendait la meule de leur mécanique, que ce fût des membres d'homme ou des membres de phrase, que ce fût de la boue ou du sang. *C'était bien raisonné, donc c'était bien raisonnable* ; ils ne sortaient pas de là !... »

M. Granier de Cassagnac applique quelquefois au jugement des logiciens révolutionnaires le défaut même qu'il leur reproche; non que sa mécanique fasse tomber des têtes, elle se contente de faucher par centaines les réputations historiques, nous verrons tout à l'heure à l'aide de quel procédé. Mais auparavant, j'ai besoin d'insister, pour l'intelligence de ce qui va suivre, sur le trait principal et singulier de l'esprit paradoxal dans la manière et dans les œuvres de M. de Cassagnac; car je ne veux pas qu'on s'y trompe. Nous sommes à une époque où le sophisme court les rues, dresse des barricades, livre des batailles, et, quand il les a perdues, se réfugie dans les livres, empoisonne la plume après avoir envenimé le glaive, se glisse perfidement dans les consciences faute d'avoir pu subjuguer les volontés. M. Granier de Cassagnac, je n'ai pas besoin de le dire, n'est pas un de ces sophistes; il est leur adversaire courageux. Mais tandis que c'est le génie du mal qui jette ces derniers dans le sophisme, lui, c'est le zèle de la bonne cause qui le précipite dans le paradoxe. Il y a des empiriques qui cherchent follement des remèdes aux maux actuels de la société, en dehors de toutes les conditions du vrai et du possible. M. de Cassagnac, lui, croit trouver un remède aux angoisses du présent en substituant, dans le passé, une cause du mal à une autre. Il remanie l'histoire pour nous corriger. Il croit nous guérir en la réformant. Il n'importe pas beaucoup, avouez-le, que nous soyons malades par la faute de Voltaire ou par le fait de Louis XVI, si nous le sommes. Il y a là certainement une curieuse étude à faire; il n'y a aucun soulagement immédiat à recueillir. M. Granier de Cassagnac est persuadé du contraire, et c'est là la méthode étrange de son livre. Il emploie son paradoxe non pas comme un utile exercice de controverse historique, mais comme

une panacée de politique efficace. Il nous l'applique comme un remède topique, au lieu de nous le donner comme une distraction d'école. Il écrit l'histoire, on le croirait, non pour le profit général de la vérité, mais pour le péril de l'heure présente, non pas en philosophe, mais en praticien. Dans le passé, c'est le présent qui le préoccupe. Dans la révolution de 1789, on dirait que c'est la révolution de 1848 qui tourmente son cœur et sa pensée. Je n'accuse pas ce procédé historique; et aussi bien, M. de Cassagnac ne serait pas le premier historien de la révolution qui aurait pris, sous sa main, ou dans son opinion ou dans son parti, la lumière destinée à éclairer son œuvre. Ni madame de Staël, ni Joseph de Maistre, ni M. Louis Blanc, ni M. Michelet, ni même les deux historiens vraiment supérieurs de la révolution française, M. Thiers et M. Mignet, ni aucun des innombrables auteurs de Mémoires qui ont défrayé cette époque, n'avaient donné à M. Granier de Cassagnac cet exemple d'impartialité impossible. Mais l'historien des *Causes de la Révolution* a poussé plus loin qu'aucun de ses devanciers cette préoccupation des motifs contemporains dans le récit des choses du passé. Il y a mis plus que personne le sentiment, le reflet, l'inquiétude impatiente et passionnée du présent.

Presque tous ceux qui ont écrit sur la révolution française, soit comme historiens, soit comme critiques, l'ont rattachée plus ou moins, avec plus ou moins d'autorité et de lumières, à ce grand courant de réformation générale qui entraîne l'humanité depuis le XVIe siècle. Cette opinion de quelques hommes, bonne ou mauvaise, est devenue insensiblement ce qu'on appelle le sens commun, remontant ainsi, on peut le dire, par les livres qui l'avaient le plus exactement formulée, à la source même d'où elle était sortie. Ceux qui ont voulu la révolution française moins grande, l'ont fait naître

au XVIIIe siècle, dans le berceau plus étroit du philosophisme. Ceux qui la détestaient sans la mépriser, comme Joseph de Maistre, se sont appliqués à la peindre comme une de ces grandes époques d'expiation où se montre la main divine et redoutable qui châtie l'humanité dans les temps d'épreuve. Mais aucun de ces systèmes sur la révolution de 1789, même ceux qui lui refusaient la légitimité historique, ne lui a refusé la grandeur. Seul, et le premier, M. Granier de Cassagnac a attaqué sérieusement dans la Révolution française la petitesse de ses causes, la mesquinerie de ses moyens, l'universelle médiocrité de ses héros, l'ignominie de son origine, la duperie presque burlesque de ses auteurs. La Révolution, fille légitime de Louis XVI, lui a été volée par l'Assemblée Constituante, comme un enfant changé en nourrice. Aujourd'hui, elle intente, par la voix de M. Granier de Cassagnac, un procès en revendication d'état à ses oppresseurs, la fille des rois plaidant contre la fille de Marat.

Ainsi, la Révolution rapetissée, avilie, travestie jusqu'à n'être plus, aux yeux du monde, qu'un tour d'escamotage digne des tréteaux de la foire; la Révolution, inutilement dépensière, inutilement sanglante, ayant employé soixante ans d'âge, quatre milliards de francs, cinquante mille têtes de victimes, à jouer ce rôle infâme et subalterne, et n'étant entrée dans la famille des révolutions démocratiques que par usurpation, en prenant le nom, la place, les honneurs, les priviléges et le patrimoine d'une autre; tel est, dans sa formule extérieure, le système historique auquel s'est arrêté M. Granier de Cassagnac. On voit que c'est le moment d'y pénétrer plus avant.

Nous sommes au 29 décembre 1786.

La France jouissait d'un calme absolu. Elle n'avait jamais été, depuis deux cents ans, ni si paisible, ni si prospère.

M. Granier de Cassagnac consacre son premier volume (qui a 500 pages) à cet exposé de la situation de la France avant la Révolution, et on n'a jamais rien écrit, je le crois, de plus complet, de mieux étudié, de plus saisissant, et qui jette une plus vive lumière sur l'ancien régime. La France vivait donc tranquille sous le sceptre d'un roi jeune, éclairé, honnête ; la paix était assurée au dehors par le traité de Versailles de 1783, les Parlements rappelés, les jésuites chassés, les philosophes morts (*ils étaient tous morts en* 1786, écrit M. de Cassagnac avec une joie peu dissimulée) ; toutes les querelles de l'intérieur semblaient éteintes ; aucune agitation soit philosophique, soit religieuse, soit politique, ne se trahissait à la surface du sol français. « *Et la preuve*, ajoute l'auteur, que les Français de 1786 n'étaient point sérieusement occupés de théories sociales, *c'est qu'ils étaient passionnés pour Mesmer, la comtesse de Lamothe et Cagliostro* (1). »

Tout à coup un bruit se répand. C'était le 20 décembre 1786. Le roi, dans le conseil des dépêches, annonce sa résolution de convoquer les Notables pour le 29 janvier suivant.

Personne ne comprit pourquoi Louis XVI convoquait les Notables. « Bailly lui-même, membre de trois Académies, écrit naïvement l'auteur, Bailly n'en savait rien. » Quant à Louis XVI, frappé *dans le silence de ses conseils*, comme disait M. de Lamoignon, frappé lui seul de la mauvaise situation du Trésor, il conçoit tout ensemble le projet d'y remédier et celui de réformer une foule d'abus relatifs non-seulement aux finances, mais au commerce, à l'administration, à l'état des citoyens devant la loi ; et cela sans aucun avertissement du dehors, sans aucune pression extérieure ; « et loin qu'il accorde ces réformes à l'opinion irritée, l'annonce de l'As-

(1) Tome I, page 4.

semblée qui doit les examiner et les sanctionner produit une surprise universelle. »

Ainsi c'est Louis XVI qui donne à l'opinion publique le premier ébranlement qu'elle ait reçu. C'est lui qui, spontanément, sans provocation, dans le silence de sa pensée et dans la plénitude de son pouvoir, communique à la révolution française sa première impulsion décisive et irrésistible. Nulle tendance démocratique dans les esprits, nulle impatience révolutionnaire au fond des cœurs, nulle influence des philosophes sur l'opinion ou dans les affaires n'avaient pris les devants sur l'initiative du roi réformateur. Et même, deux ans plus tard, en 1786, au moment de la réunion des Etats-Généraux, Louis XVI était encore en avant de son pays et de son siècle dans cette voie où nous le voyons entrer aujourd'hui par un élan si étrange et si soudain.

Quelles étaient les réformes conçues et proposées par Louis XVI ? Elles se rapportent toutes dès ce premier moment au bien-être et à l'intérêt du peuple : égalité de l'impôt, élection des municipalités, suppression des douanes intérieures, affranchissement du commerce des grains, diminution des droits réunis ; et un an plus tard elles devaient se compléter par la réforme des tribunaux, des lois civiles et criminelles et de l'instruction publique.

Mais qu'arriva-t-il? Les notables repoussent les réformes, les Parlements les combattent ; et le peuple, qui doit en profiter, les attaque à main armée dans les émeutes qui éclatent à Paris et à Grenoble. Les philosophes avaient donc fait, il faut l'avouer, une bien pauvre besogne ! La Noblesse, le clergé, la bourgeoisie, qui composaient les Notables et les Parlements, étaient donc trois classes bien arriérées ! Le peuple était bien stupide !

Il est vrai que, vers le milieu de l'année 1787, nous voyons

le peuple, notamment celui de Bretagne, se séparer de la noblesse; et, vers la même époque, tout à coup éclate dans le pays comme une tempête de brochures révolutionnaires. Savez-vous pourquoi? Ici il faut laisser parler l'historien lui-même:

« ... Il y eut en Bretagne des luttes déplorables et même du sang versé. Mais qui donc poussa le peuple à s'insurger contre les premiers ordres? Quel fut le mobile des émeutes de Rennes? Les doctrines démocratiques? — Pas le moins du monde. Les émeutes furent préparées et organisées par le gouvernement de Louis XVI lui-même (1). »

Ce n'est pas tout. Louis XVI commandait les émeutes. Il dictait aussi les brochures révolutionnaires:

« ..... D'où provenaient ces brochures? Qui les avait soldées? Etaient-elles, comme on l'a dit, l'œuvre courageuse des écrivains démocrates qui bravèrent les rigueurs de la censure, afin de confesser publiquement leurs doctrines? Nullement; ces brochures, comme les émeutes de Rennes, furent provoquées par le gouvernement de Louis XVI, et demandées, commandées même aux Académies et aux lettrés par l'arrêt du conseil des dépêches du 5 juillet 1788. Toutes en effet sont postérieures à cet arrêt (2)... »

— « Louis XVI, écrit ailleurs M. Granier de Cassagnac (et ceci devient plus grave), Louis XVI avait préparé, plus violemment et plus aveuglément que personne, cette *démocratie royale* (l'auteur l'appelle ailleurs une *jacquerie morale*) dont l'histoire fait honneur à l'Assemblée Constituante. C'est lui qui, par une guerre de plume et d'émeute, d'écrivain et de bandit, de calomnie et d'assassinat, guerre universelle et incessante, faite sur tous les points du

(1) Tome I, p. 2.
(2) Tome I, p. 12.

territoire, avait sapé, miné, ébranlé toutes les institutions séculaires de la France... »

Cette furieuse philippique contre le roi Louis XVI, nécessaire à la thèse que soutient M. Granier de Cassagnac, est empruntée au deuxième volume de son histoire. Elle contraste, par la violence du ton, avec le caractère généralement apologétique des portraits que l'habile historien a tracés de ce roi infortuné. Elle contient une autre contradiction que je me contente de signaler en ce moment. En effet, cette démolition des *institutïons séculaires de la France*, qui lui paraît si criminelle en cet endroit de son livre, figure, dans le résumé par lequel finit le quatrième volume, *comme un immense et admirable programme de réformes.* Et aussi, ce XVIIIe siècle qui nous est représenté comme si complétement indépendant de l'influence philosophique, M. de Cassagnac l'appelle, dans un autre passage, *le siècle de Voltaire.* « Le siècle de Voltaire supportait impatiemment, dit-il, le maintien du cénobitisme, comme un héritier attend la mort d'un vieillard importun et opulent pour en jeter les leçons et les trésors au vent de ses fantaisies. » Or ce siècle de Voltaire, voici l'idée que l'auteur nous en donne au début de son ouvrage : « Nous osons affirmer qu'à part quelques tragédies et quelques volumes d'histoire, *la France ne connut pas les œuvres de Voltaire avant la révolution.* » Je ne cite ces contradictions que pour mémoire et comme preuve que la vérité trouve toujours quelque ouverture par où entrer dans le paradoxe le plus habilement construit. Mais poursuivons.

Nous sommes arrivés à la seconde phase de cette révolution, dont Louis XVI est l'agent provocateur. Les grands corps de l'Etat, noblesse, clergé, magistrature, tous ceux dont la politique réformatrice compromet les priviléges (et M. Granier de Cassagnac établit très-pertinemment que les

priviléges étaient partout, que les bourgeois de presque toutes les villes en avaient leur part, à telles enseignes que les bourgeois de Paris étaient dispensés du *droit de gros*, ceux de Bourges étaient *tous barons*, ceux de la Chambonie étaient exempts de *la taille*, etc., etc.) ; quoi qu'il en soit, tous les privilégiés imaginent d'invoquer l'intervention des Etats-Généraux contre ces empiétements du pouvoir royal. « Les racines de la révolution sont aristocratiques, » disait plus tard Camille Desmoulins. Mais le gouvernement de Louis XVI n'attendait que ce signal. Il continue sous M. Necker, à propos de la rédaction des cahiers, la campagne d'agitation révolutionnaire commencée sous M. de Brienne. Les cahiers sont rédigés en conformité aux réformes qu'avait proposées Louis XVI.

Viennent les Etats-Généraux.

Du premier coup, et avant qu'on ait pu se reconnaître, un réseau d'intrigues démagogiques est jeté sur l'Assemblée ; les cahiers sont oubliés ; l'œuvre de Louis XVI est mise au panier et remplacée par un plan de réformation tout nouveau. Et pendant que l'imprudent et chimérique Necker disait au roi, dans un conseil tenu à Marly : « Quoi de plus frivole que les craintes conçues à raison de l'organisation future des Etats-Généraux ! *Rien ne peut y être statué sans l'assentiment du roi...* ; » le même jour, c'est-à-dire le 20 juin, Mirabeau chassait M. de Dreux-Brézé de la salle où venait de retentir le serment du Jeu de Paume. « Tout était fini ! » s'écrie à son tour M. Granier de Cassagnac, aussi prompt à terminer cette révolution qu'il s'est montré impatient de la commencer. « Tout était fini... La révolte de Mirabeau et de Bailly venait de prendre au roi sa couronne, et Robespierre ne pouvait plus lui prendre que la tête ! »

« Ce fut donc, ajoute l'auteur, un aveuglement sans exemple jusqu'à cette époque qui prépara et qui fit la révolution... Oh! que la désillusion sera profonde, et que les regrets seront amers! Avec quelle joie ces pauvres insensés n'auraient-ils pas voulu recueillir ensuite et resceller de leur sang le plus pur les morceaux de ce sceptre brisé! Mais il était trop tard! cette voix fatale dont parle Bossuet leur criait : « Marche, marche! » Et ils marchaient, à travers la poussière que faisaient en tombant les vieilles lois de la patrie, vers un avenir où tout était nouveau et inconnu, jusqu'à la forme de leur échafaud!..... »

« ..... Tout le monde avait donc dépassé le but contre son attente... Quel parti profita de toutes ces imprudences? Ce fut un parti, alors sans nom, presque sans représentants, n'ayant encore ni drapeau ni doctrine ; parti formé d'esprits chagrins, exaltés ou maniaques; parti sans espérance la veille, sans frein le lendemain, qui entra dans les affaires par les émeutes, qui s'y maintint par la terreur, et qui en sortit par l'exécration publique. »

« ..... Voilà ce que fut la Révolution française : *une immense et universelle surprise*, dans laquelle les héros de la veille se trouvèrent les dupes et les victimes du lendemain; *l'avénement imprévu et définitif d'une minorité factieuse et sanglante*, qui ajourna de dix années les réformes préparées par la monarchie, et qui fit acheter au prix de 4 milliards de francs et de cinquante mille têtes *des institutions que Louis XVI offrait pour rien* (1). »

« ..... Si maintenant le lecteur se rappelle et considère qu'au lieu de réaliser ces réformes.... les députés de l'Assemblée Constituante *y substituèrent les rêves et les utopies de*

(1) Tome I, p. 21 et suiv.

la Déclaration des Droits de l'homme; que pendant dix ans la France a été bouleversée, ruinée, ensanglantée par les factions révolutionnaires, uniquement préoccupées de leurs intérêts, sans qu'aucune d'elles ait voulu ou pu fonder des institutions régulières...

» ..... Si le lecteur pèse et considère tous ces faits, ne sera-t-il pas fondé à se demander si le Révolution, *loin d'avoir hâté la civilisation de la France, a été autre chose qu'une stupide et sanglante inutilité* (1) ? »

Il ne faut, ce me semble, ni une portée d'esprit supérieure ni une profonde connaissance de notre histoire pour apprécier ce que ce système historique de M. Granier de Cassagnac présente, au premier abord (car je ne le juge encore que par ses dehors), d'étrange, de paradoxal, d'excessif, de contraire à toutes les notions et, si vous le voulez, à tous les préjugés du sens commun. Comprenez-vous « ce siècle de Voltaire » qui n'a pas lu Voltaire? Comprenez-vous cette France du 29 décembre 1786 qu'il faut réveiller, à la veille de ces grandes luttes, du sommeil de sa sécurité et de son ignorance? Comprenez-vous cet esprit révolutionnaire qu'un roi doux et pacifique déchaîne et démuselle de sa main royale? Voyez-vous ce roi « folliculaire et bandit, » portant devant l'histoire et devant Dieu, comme nous le dit M. Granier de Cassagnac, la responsabilité de tous ces crimes qui défrayent dix ans de nos annales, et jugé avec cette justice expéditive des *Animaux malades de la peste,* que La Fontaine a immortalisée :

Sa peccadille fut jugée un cas pendable !....

Voyez-vous cette Révolution, qui a rempli un monde, sortant d'un tour de gobelet exécuté à la barbe d'un roi de

(1) Tome IV, p. 677 et suiv.

France, en présence de ses Parlements ralliés, de sa cour indignée, de son armée fidèle, par des hommes tels que Mirabeau, Lameth, Barnave, La Fayette ? Voyez-vous enfin cette mémorable et féconde époque, cette immense transformation d'un peuple et d'un continent, produites par un *qui-proquo* burlesque, et la Révolution française écrivant sur la dernière page de son histoire ce mot ridicule : *Mystification !* Il suffit, et même avant d'examiner plus à fond les preuves historiques sur lesquelles le spirituel écrivain appuie son système, il suffit d'en montrer ainsi, par une échappée de son livre, le dessin extérieur et le dehors pittoresque pour faire comprendre qu'il y a là, à un degré extraordinaire, couleur et figure de paradoxe. L'auteur, au surplus, le reconnaît lui-même sans jactance, mais aussi, comme on le pense bien, sans humilité.

Maintenant, après avoir esquissé ce système, suivons-en, pour compléter sa description, le développement inévitable. La Révolution française ainsi amoindrie à son point de départ, non-seulement il devient nécessaire de déprécier les hommes qui l'ont faite, et aussi bien ce ne sera qu'un juste retour contre les systèmes contraires qui les ont démesurément grandis ; mais les événements eux-mêmes perdent de leurs proportions connues. Ils se rapetissent, ils baissent, ils tournent au ridicule et au néant, sous la pression de ce niveau inexorable. Joseph de Maistre, préoccupé de châtiment et d'expiation, représente les principaux personnages de la Révolution française comme des automates dans la main de Dieu. Mais il laisse aux événements leur portée puissante et leur caractère imposant. M. Granier de Cassagnac dégrade les hommes ; il les fait descendre de leur piédestal emprunté, besogne facile, représaille légitime, mais il fait descendre aussi de leur hauteur historique les faits eux-mêmes. Ce n'est

rien en effet de chercher dans les antécédents des principaux révolutionnaires les attaches plus ou moins étroites qui les liaient à l'ancien régime. Que prouve cette recherche, si ce n'est que l'esprit de réforme et de révolution avait pénétré partout? Que nous importe de savoir, si ce n'est pour l'intérêt anecdotique qui en résulte, que Billaut de Varennes était le père Billaut, que Fouché était professeur de mathématiques au collége des Oratoriens de Juilly, Danton avocat aux conseils du roi, Brissot de Warville employé à la chancellerie de Monsieur, Marat chirurgien des écuries du comte d'Artois, l'abbé Sieyès chanoine de Chartres, Roland de la Plâtrière inspecteur général des manufactures? Ce n'est rien non plus de réduire aux proportions de leur médiocrité véritable la plupart de ces hommes qui, portés par la fortune, nous ont paru grands à distance et ont conservé quelquefois, sous la plume de quelques écrivains passionnés, cette élévation d'emprunt. J'aime cette guerre vigoureuse que fait M. Granier de Cassagnac, dans tout le cours de son livre, à ces mensonges convenus. J'aime cette recherche implacable par laquelle il poursuit ces hommes infâmes et terribles dans les repaires de leurs vices, dans le secret de leurs convoitises, derrière le rempart de leur lâcheté, dans le mystère de tous les motifs qui font agir ces tristes parvenus de la Terreur,

. . . . . *Ut nervis alienis mobile lignum ;*

pantins féroces, comédiens burlesques, sans initiative et sans principes, car presque tous (M. de Cassagnac le prouve) étaient des rénégats du royalisme; sans générosité, sans vrai courage, car presque tous sont morts en blasphémant, quelques-uns, comme Camille Desmoulins ou le capucin Chabot, en pleurant des larmes d'enfant. Oui, j'aime ces portraits, classés d'une main sûre dans ce musée que M. de

Cassagnac a pris soin de former des reliques révolutionnaires, chacun avec son nom, sa devise, sa physionomie : l'un, corruption avide, éloquence vénale, conscience tarifée, orgueil insolent; l'autre, sorti de sa cave, où il se cachait le 10 août, pour monter à la dictature ; celui-ci se vantant, dans son journal, d'avoir touché *les florins de la Prusse*, *les ducats de la Hollande et les guinées de l'Angleterre* ; celui-là disant, quelques jours avant les massacres de septembre qu'il organise : « Cette..... de révolution n'a encore rien produit aux patriotes! » D'autres enfin, les victimes surfaites du 31 mai, avocats sans expérience et sans études, faiseurs de madrigaux et de romans, politiques chimériques, penseurs extravagants; l'un, rédigeant un Mémoire « pour conseiller aux familles de faire de l'huile avec la chair de leurs parents morts, et de l'acide phosphorique avec leurs os; » l'autre écrivant, bien avant M. Proudhon : « Citoyens dépravés, quels sont vos titres? Vous avez acheté, payé, dites-vous, vos propriétés! Malheureux! qui avait le droit de vous les vendre? elles ne sont ni à vous ni à vos vendeurs..... Nos institutions sociales punissent le vol, action vertueuse commandée par la nature même. »

Je reproduis, d'après M. Granier de Cassagnac, quelques-unes de ces exhumations vengeresses où il se complaît, et j'essaie de soulever avec lui ces linceuls sanglants. Mais je ne saurais reproduire l'abondance, la vivacité et surtout le raffinement singulier de ces recherches historiques. Rien n'est oublié : ni les millions que Brissot exigeait de Louis XVI pour la rançon du 10 août, ni la lettre terrible par laquelle Bertrand de Molleville pétrifie Danton pendant le procès du roi; rien dans les plus sérieux détails, rien dans les plus humbles : ni la tragédie classique de Ronsin, ni la guillotine à sept fenêtres de Barère, ni les bas de laine expédiés à

Robespierre avec les procès verbaux des têtes coupées, ni enfin *les culottes de peau d'homme chamoisée*, avec lesquelles des représentants du peuple assistaient à la fête de l'Etre Suprême !

Je le répète, si cruelle qu'elle soit, j'aime cette justice appliquée par la passion de l'historien à la mémoire des hommes qu'un déplorable engouement a grandis sans mesure et sans pudeur, comme s'ils avaient eu un génie à la hauteur de leurs crimes. Sous ce rapport, l'historien des *Causes de la Révolution* a fait un chef-d'œuvre ; il a donné le contre-poison des *Girondins*, c'est tout dire.

Mais tel est le caractère particulier de la révolution française : elle a été grande en dépit des hommes. Elle a été signalée par des événements d'une portée immense, dans laquelle s'est confondue la médiocrité des agents immédiats et où leur scélératesse même a échoué ; elle a été puissante par sa propre vertu, par la foi qui était en elle, par cette force intelligente et irrésistible qui la poussait en avant, la France et l'Europe avec elle. Et c'est méconnaître tous ces caractères par où elle se distingue si éminemment que de soumettre, à cette inspection microscopique et à cette analyse dénigrante qui forment le fond du système de M. Granier de Cassagnac, toutes les grandes dates de son histoire. Certes il est permis de ne pas s'extasier devant le prétentieux tableau qui représente le serment du Jeu de Paume ; mais il est étrange de dire que « cette séance fut une réunion d'hommes hésitants et irrésolus, regrettant qu'un billet du roi n'eût pas ôté tout prétexte à leur démarche, et puisant, dans la présence du peuple et dans ses applaudissements ouvertement provoqués et mendiés, l'assurance et la hardiesse qu'elle était loin d'avoir elle-même (1). » Il est permis de

(1) Tome III, p. 64.

flétrir les crimes qui suivirent la prise de la Bastille, mais il est hasardeux d'écrire, même après Marat : « Le 14 juillet, des oisifs, des enfants, des femmes, des abbés se réunissent autour de la Bastille.... Des provinciaux, des Allemands s'en emparent. Quant aux Parisiens, ils délibèrent pour mettre un peu d'ordre dans la ville, et ils tremblent (1). »

Ainsi, et trois ans avant la terreur, Paris tremblait en remportant sa première victoire sur la royauté. Pourtant, dans le système de l'auteur, la France révolutionnaire, c'est Paris, Paris qui impose aux provinces le joug qu'il subit. D'après ce système, la révolution française tout entière se réduit aux trois révolutions de la capitale; et encore ces trois révolutions ne sont que trois émeutes, le 14 juillet, le 10 août, le 31 mai; ces trois émeutes ne profitent qu'à trois factions, les Constituants, les Girondins, les Montagnards; ces trois factions sont circonscrites dans trois foyers, le Palais-Royal, les Jacobins, la Commune. C'est ainsi que, de proche en proche, se rétrécit le terrain révolutionnaire, jusqu'à ce que le sol manque sous nos pas. Avançons encore! nous arrivons à l'espace occupé sur le pavé de Paris par Maillard l'égorgeur. Voilà donc la révolution française! La place de deux pieds nus dans une mare de sang!

Ici je m'arrête. J'essaierai une autre fois de rendre à la révolution française l'air et l'espace. Je n'ai voulu aujourd'hui que donner une idée, sans doute incomplète, peut-être injuste, mais à coup sûr sincère à mon point de vue, du paradoxal ouvrage de M. Granier de Cassagnac. J'y reviendrai. Entre M. Granier de Cassagnac et moi, il y a une grave dissidence que je m'appliquerai à caractériser un autre jour. M. de Cassagnac, dans la révolution française, voit la république. J'y vois la révolution.

(1) Tome III, p. 124 et suiv.

II

— 25 AOUT 1850. —

Je viens d'exposer le système historique de l'auteur des *Causes de la Révolution française,* sans dissimuler ce qu'à la première vue ce système, ainsi jugé par ses dehors, présentait d'étrange et de paradoxal. Aujourd'hui j'y veux entrer plus avant et chercher, sous ces apparences sophistiques et provocantes, ce que la doctrine de l'intrépide historien renferme de valeur véritable et de sérieuse autorité.

La thèse soutenue par M. Granier de Cassagnac dans l'exposition des causes de la Révolution française aboutit à ces trois termes : 1° la Révolution française n'est pas fille du progrès; elle ne procède pas de la philosophie du dernier siècle; 2° elle est née d'une intrigue qui a substitué, aux réformes spontanément méditées et librement proposées par Louis XVI, une démolition rapide et violente de l'ancien régime 3° cette destruction sans justice , sans logique et sans raison n'a servi qu'à constater sans profit pour personne, depuis soixante ans qu'elle dure, la calamiteuse et sanguinaire indocilité de l'esprit révolutionnaire.

Certes, si j'étais capable au moment où, dans l'humble sphère qui m'est assignée, j'ai à exprimer un jugement sur la plus mémorable époque de notre histoire, si j'étais capable de n'écouter que le ressentiment de cette catastrophe récente qui a affligé et humilié mon pays; si, pour juger la Révolution de 1789, je ne voulais me souvenir que de la Révolution de 1848, le livre spirituel et hardi de M. Granier de Cassagnac, et son système soutenu avec une verve d'esprit et d'érudition si remarquable, ce livre et ce système me fourniraient plus de motifs que la passion n'en demande

d'ordinaire pour autoriser ses arrêts. Mais je résiste à cet entraînement; j'y résiste, et j'espère prouver qu'en restant juste pour la Révolution du dernier siècle, en lui rendant ce qui lui appartient, la pureté de son origine, l'intégrité de son caractère, l'indiscutable grandeur de sa mission et le prix vainement contesté de ses efforts, de ses travaux et de ses souffrances, je n'entends pas étendre cette justice à la Révolution de février; en un mot qu'en célébrant l'œuvre primitive et inimitable, je n'ai aucune intention d'amnistier la parodie.

Il y a en France, depuis soixante ans, deux partis qui se disputent la scène politique et qui l'ont successivement occupée et dominée: j'appellerai l'un le parti de la révolution, l'autre le parti révolutionnaire. Entre ces deux partis la différence est grande et profonde; leur destinée, ni leur ambition, ni leur tendance ne se sont jamais confondues. On peut les suivre, à la trace de leur action, pas à pas, presque jour par jour, depuis plus d'un demi-siècle, dans notre histoire. Chacun d'eux a son courant qui le porte, son but marqué qui l'attire, son allure distincte qui le signale, tout jusqu'à son costume, ses modes, son style, son langage qui le caractérisent. Le parti de la révolution a fait la révolution de 1789; le parti révolutionnaire l'aurait défaite, si, une fois née, elle avait pu mourir. Le parti de la révolution a produit des œuvres sérieuses et durables; le parti révolutionnaire n'a conçu que des chimères et enfanté que des monstres. Il a fait la Révolution de février.

Quand la Révolution de 1789 a éclaté, elle a eu tout aussitôt son parti. Ce parti était prêt : c'était la presque totalité de la France qui aspirait à une réforme sérieuse et radicale de l'ancien régime. Il s'est joué à la cour, à cette époque, dans les conseils de Louis XVI, dans les coulisses des Nota-

bles, dans les petits soupers des gentilshommes philosophes; il s'est joué même au côté droit de l'Assemblée constituante, M. Granier de Cassagnac le signale avec colère, plus d'une comédie de révolution. Mais le drame réel, la pièce destinée à un succès durable, devait se jouer au grand jour; et c'est celle-là qui a eu son vrai public, son vrai parti, dès cette heure décisive où, dans la première réunion du Tiers état, la France a pu faire entendre le premier cri de son cœur, le premier accent de sa voix. Dès ce premier jour, l'esprit de la révolution française s'est signalé à la soudaineté de son explosion, à l'impétuosité de son élan, à la netteté victorieuse de son langage. L'homme qui l'a parlé le premier n'a été grand, malgré ses vices, que pour lui avoir servi d'organe. S'imaginer que c'est un mot de Mirabeau à M. de Dreux-Brezé qui a fait la révolution, c'est pitié; mais croire que le mot de Mirabeau n'avait pas une valeur considérable, en ce qu'il résumait puissamment un immense instinct public, c'est une grosse erreur; et c'est précisement celle du système historique de M. Granier de Cassagnac.

Au début de la révolution française, le parti de la révolution n'a rencontré en face de lui, en opposition d'abord timide, bientôt déclarée, plus tard violente, qu'un parti sérieux, l'ancien régime. Le parti révolutionnaire n'était rien. Ce n'est pas lui qui a fait le 14 juillet, ni même ce honteux 6 octobre; ce n'est pas lui qui se signale dans la nuit du 4 août; ce n'est pas lui qui célèbre la Fête de la Fédération; ce n'est pas lui qui donne cette sévère leçon du silence des peuples à la royauté ramenée de Varennes. Si ce parti s'ameute au Champ de Mars, il est immédiatement dispersé par la mousqueterie du général Lafayette. L'heure de son triomphe n'est pas venue. Elle ne viendra que trop tôt! Mais en ce moment, en face du parti de la révolution, le seul qui occupe

sérieusement la scène, il y a un autre parti, celui de l'ancien régime, le seul qui la dispute sérieusement.

M. Granier de Cassagnac a l'air de croire que le parti de l'ancien régime, c'était tout le monde. Suivant lui, le privilége était partout. Le privilége remontait de la base au sommet, du village à la cité, de la boutique au palais, de l'humble chaumière de tel pays perdu dans les ravins de la Chambonie au château des plus fiers justiciers de la Bretagne ou du Poitou. M. Granier de Cassagnac en conclut naturellement qu'un pays ainsi constitué et où le privilége était pour ainsi dire de droit commun, devait faire obstacle à une révolution qui n'avait qu'un mot sérieux écrit dans ses cahiers; mais ce mot était tout : Egalité. C'est ici que l'erreur du paradoxal écrivain mérite d'être signalée, car elle est la base de son système tout entier. En effet si la France de 89 était attachée par tant de liens respectables et consentis à l'ancien régime; si l'insurmontable courant de ces vives lumières qui jaillissaient depuis un siècle de la plume et de la pensée de ses grands écrivains, n'avait pas ébranlé ce vieil édifice; si ces institutions « qui avaient duré quatorze siècles, » comme le dit un peu classiquement M. Granier de Cassagnac, étaient encore douées de cette jeunesse et de cette vigueur que la décrépitude trop manifeste du pouvoir royal n'avait pas atteinte; oui, M. Granier de Cassagnac dit vrai : la révolution qui renversa ces institutions ne fut *qu'une sanglante inutilité*; et l'auteur a raison de nous avoir donné, dans dix chapitres de son histoire, l'énumération savante et le commentaire passionné des *obstacles* qu'opposaient à la révolution française soit l'organisation générale de la France, clergé, magistrature, armée, marine, presse, instruction publique, soit la nature, le nombre, l'assiette et la perception de l'impôt, soit la variété et l'esprit des lois civiles,

soit enfin le régime et les règlements de la cour et de la maison du roi. Mais c'est justement le contraire qui est la vérité. La révolution fut nécessaire, précisément parce qu'elle eut à renverser tous ces obstacles, et je ne lui voudrais chercher d'autres certificats de légalité que ceux que lui donne, bien à regret sans doute, par l'immense tableau qu'il a tracé des abus, des excès, des vices et des difformités de l'ancien régime, le très-érudit historien que je combats.

L'ancien régime, en effet, n'est nulle part mieux étudié, plus complétement résumé, plus largement peint que dans cet ouvrage; et nulle part aussi les vices de ses institutions, leur complexité anarchique, leur injustice radicale, leur enchevêtrement dispendieux, leur divergence inconciliable, leur insolente inégalité, leur gothique structure; nulle part l'irrémédiable faiblesse de cet édifice chancelant, qui ne tient plus que par son couronnement entretenu à grands frais et qui ne vit que par l'éclat mensonger de sa décoration extérieure, nulle part ces vices et ce péril ne sont plus vivement signalés. Je prends au hasard quelques-uns des jugements portés sur ces institutions par M. Granier de Cassagnac, et on ne dira pas que j'emprunte à un système contraire au sien la couleur sous laquelle ces institutions sont par moi reproduites dans cette étude; je cite la page et le volume :

« On ne trouverait que dans les forêts vierges du Nou-
» veau-Monde, écrit l'auteur, une image fidèle de *l'inextri-*
» *cable enchevêtrement des finances avant la révolution.....*
» Quel qu'eût été le travail généralisateur et absorbant de la
» monarchie, le pays était encore couvert, en 1787, *de puis-*
» *sances souveraines*, seigneurs de tous genres, communau-
» tés, prélats, abbés, gentilshommes qui, *en dehors de la*
» *sphère ordinaire*, gouvernaient, administraient, rendaient
» la justice et levaient finances... » (T. Ier p. 171 et suiv.)

« .... La taille constituait, au profit de la noblesse et du » clergé, *une exception inique et odieuse*.... C'était en outre, » surtout dans les pays de *taille personnelle*, une cause per- » manente de jalousie et de haine, qu'un impôt qui plaçait » la bourgeoisie et le peuple *dans une humiliante classifica-* » *tion*.... La constitution si complexe de la gabelle obligeait » le fisc à garder *douze cents lieues de barrières intérieures*, » entraînait annuellement quatre mille saisies domiciliai- » res, trois mille quatre cents emprisonnements et cinq » cents condamnations à des peines afflictives ou capita- » les. »... (T. Ier, p. 176-183.)

« Les honoraires des magistrats étaient extrêmement mo- » diques. Leurs véritables émoluments étaient payés par les » plaideurs.... On devine sans peine *quels effroyables abus* un » pareil usage avait consacrés, et l'on ne sera pas surpris » d'apprendre que *les épices et droits de toute sorte* payés aux » diverses justices et juridictions du royaume *s'élevaient à* » 42 *millions*. »... (T. Ier, p. 201.)

« ... Nous avons fait pénétrer le lecteur dans cette *redou-* » *table broussaille de tribunaux* qui hérissait le sol de l'an- » cienne France.... *Les tribunaux étaient partout et la justice* » *nulle part*..... La justice criminelle se rendait encore, » en 1787, dans *des circonstances effroyables*. Non-seulement » cinq ou six espèces de tribunaux avaient le droit de condam- » ner à mort, mais les condamnations avaient lieu à huis » clos, après une instruction secrète, et le bourreau les exé- » cutait toujours *dans les vingt-quatre heures* qui suivaient » le prononcé du jugement. »... (T. II, p. 260.)

« ... La chute des Parlements, sous les premiers coups des » Etats-Généraux, ne sera qu'une *acte éclatant et terrible de* » *justice*, lorsqu'on aura vu que les antiques fleurs de lis

» du prétoire *ne couvraient plus qu'un tréteau de charlatan.* »... (T. II, p. 158.)

« ... Il fallait l'aveuglement le plus obstiné pour ne pas » reconnaître que la pire des combinaisons était le main- » tien des droits politiques exercés, comme au nom du pays, » par cinq ou six cents familles de robe, *largement privilégiées,* » et en possession de ces droits par l'effet de charges *acquises* » *à prix d'argent.* »... (T. II, p. 283.)

« ... Comment l'organisation financière du clergé français » aurait-elle résisté à une réforme générale, lorsque le » suffrage du peuple eut placé, face à face et avec des droits » égaux, sur les bancs de la Constituante, un de ces pau- » vres prêtres évangélisant au fond d'une campagne avec » 500 livres de portion congrue, et l'évêque de Strasbourg, » abbé de Saint-Wast et de la Chaise-Dieu, *dissipant à Ver-* » *sailles quatre cent soixante mille francs de revenu.* » (T. Ier, p. 225.)

« .... L'une des causes les plus actives et les plus re- » doutables des désordres révolutionnaires, *c'est la désor-* » *ganisation de l'armée.* Nous avons exposé le *mode vicieux* » *de sa constitution* : des soldats recrutés à prix d'argent » dans les cabarets, des officiers dédaignant les détails du » service, hantant beaucoup les salons et fort peu la caser- » ne. » ... (T. II, p. 287.)

« ..... Il y avait dans l'armée française *vingt-sept* régi- » ments commandés par des *colonels-propriétaires*, savoir : » seize dans l'infanterie de ligne, deux dans la cavalerie, » cinq dans les hussards et quatre dans les dragons. »... » (T. Ier, p. 421.)

« ..... A la cour, le gentilhomme qui avait la charge de » boucler la jarretière du roi, celui qui avait la charge d'es- » suyer son cure-dents, qui avaient payé l'un et l'autre la

» finance de ces charges, ne pouvaient pas plus être privés
» de ces avantages que le colonel de son régiment. *C'était*
» *leur droit et leur propriété.* Aussi Louis XVI se pliait-il par
» devoir à ces dures exigences. Lorsque, accablé d'ennuis
» et se révoltant à demi contre l'étiquette, il s'en allait le
» matin déjeuner à la dérobée et en tête-à-tête avec Marie-
» Antoinette, réfugiée à Trianon, il s'en retournait à la hâte
» et humblement à Versailles, et se faisait déshabiller dans
» sa chambre pour *être réhabillé conformément à l'ordonnan-*
» *ce de* 1681. »

« ..... Au débotté, le pied gauche de S. M. appartenait
» aux valets de la garde-robe, et le pied droit aux valets de la
» chambre. La garde-robe avait également droit à la jarre-
» tière gauche, et la chambre à la jarretière droite. *Des droits*
» *alors importants étaient fondés sur ces distinctions établies par*
» *les ordonnances.* » (T. Ier, p. 463, 491.)

« ..... Quant au règlement de la presse, quoique sépa-
» ré à peine par un demi-siècle, ajoute l'historien, du régi-
» me de cette censure, *nous avons peine à comprendre que l'es-*
» *prit humain ait pu porter pendant tant de siècles un pareil joug.*
» L'abolition de ce régime fut évidemment un progrès.....
» L'esprit fonctionnant avec la censure, c'est l'enfant qui
» se traîne penché sur ses lisières, etc., etc. » (T. Ier, p. 322.)

Tel était donc, dans sa diversité anarchique, ruineuse, vénale et burlesque, cet ancien régime dont M. Granier de Cassagnac a tracé un tableau si complet, et dont je ne donne ici, en les empruntant à son livre, que quelques traits épars dans une immense peinture. « Un siècle entier, a dit M. Thiers, avait contribué à dévoiler les abus et à les pousser à l'excès. » Tel qu'il était, ce n'était plus par voie de réforme que ce régime pouvait être amendé, mais par voie de reconstruction. C'est ici que le parti de la révolution se sé-

pare ouvertement du parti de l'ancien régime. Dans le parti de l'ancien régime, il y avait des réformateurs. Louis XVI était le premier de tous, le plus sincère, le plus instruit, un moment le plus hardi. Les plus impopulaires de ses ministres, M. de Calonne, M. de Brienne, avaient été aussi, parmi les partisans non suspects du régime menacé, ceux qui auraient voulu le corriger sérieusement et qui l'entreprirent. Beaucoup, parmi les conseillers de Louis XVI et même parmi ses courtisans, auraient acheté volontiers, en sacrifiant une part de leurs priviléges, la conservation du reste. Les privilégiés ne savent pas toujours, comme on dit, faire la part du feu. En 1789, ils le savaient et ils le voulaient, et c'est ce qui a fait dire que la noblesse française avait commencé la révolution. Oui, la noblesse française mettait le char dans la voie, mais elle brisait les roues qui le portaient; elle montrait le but, elle tremblait d'y marcher. Toute la politique réformatrice de Louis XVI a particulièrement ce caractère. Il était le chef du parti de l'ancien régime : qui oserait lui en faire un crime? Mais s'il lui échappait quelquefois par entraînement de libéralisme ou par inspiration de prudence, il y rentrait tout aussitôt par instinct de race, et, s'il est permis de le dire, par esprit de corps. Prétendre qu'il aurait fait la Révolution parce qu'il essaya quelques réformes, c'est jouer sur les mots. Voulez-vous avoir le sens et la mesure des réformes projetées par Louis XVI et peser leur poids véritable, comparez-les à celles que l'Assemblée Constituante effectua et qui l'eurent presque toutes pour adversaire; et demandez-vous s'il y a apparence que Louis XVI eût accordé spontanément comme réformateur ce qu'il combattit obstinément comme roi. Les réformes opérées par l'Assemblée Constituante, c'est toute la Révolution. La Révolution, c'est la mesure de violence qui fut

nécessaire pour vaincre, au début, l'opposition trop naturelle de Louis XVI et de son parti, le parti de l'ancien régime.

Disons la vérité : au début de la Révolution, l'ancien régime voulait bien être réduit, mais il voulait vivre ; il aurait volontiers commencé la réforme, à condition de la borner à la limite que son égoïsme aurait posée. Il acceptait la condamnation que l'esprit du temps avait prononcée contre lui, mais il demandait un sursis ; et le sursis des partis qui veulent vivre, c'est l'éternité. Telle était la prétention du parti de l'ancien régime, et Louis XVI, une fois sorti de ces querelles inoffensives où il n'avait eu à combattre que la résistance théâtrale des Parlements, placé en face de la volonté trop manifeste d'un grand peuple, Louis XVI avait reculé. Le royal réformateur qui accordait le vote par tête à l'Assemblée des Notables le refusait aux Etats-Généraux. Une fois en face de la Révolution, si le péril n'avait pas ébranlé son âme, car il l'avait haute et ferme, la nouveauté d'une situation si terrible avait troublé son esprit ; et, chose étrange et que mille incidents signalent dans la vie de Louis XVI à cette époque, son opposition aux tendances et aux entreprises du parti de la Révolution avait pris les formes et le langage de l'indifférence. On lit dans le Journal manuscrit du roi (1), à la date du 3 octobre 1789 : « *Tiré à la porte de Chatillon. Tué* 81 *pièces. Interrompu par les événements..... aller et revenir à cheval.* » — « On eût dit à sa froideur, écrit ailleurs M. Granier de Cassagnac, que le sort de sa couronne était bien moins son affaire propre que celle de son conseil. » — « Le roi, écrit M. de Saint-Priest (dans son récit des journées d'octobre), était dans un état de stupeur difficile à imaginer et à peindre. » M. de Cassagnac a

(1) *Revue rétrospective*, Tome V, p. 128.

beau dire; Louis XVI ne fut jamais, même au début de ce grand mouvement qui emportait tout, ce que le ministre Roland, dans une lettre célèbre, lui conseillait d'être franchement deux ans plus tard, « le roi de la Révolution. » Il avait résisté, dans l'intérêt de ses réformes administratives, si étrangement surfaites par M. de Cassagnac; il avait résisté avec ses régiments, avec ses pamphlétaires, avec ses édits, avec toutes les forces de son gouvernement à ces présidents ridicules que l'émeute, notamment à Grenoble, couronnait de roses et faisait asseoir sur les fleurs de lis à côté des prostituées qui avaient servi à débaucher les soldats. Il ne sut pas, disons qu'il ne pouvait pas s'opposer aux privilégiés qui essayaient d'arrêter avec le *veto* royal l'irrésistible entraînement des réformes vraiment nationales. Ce fut la faiblesse de Louis XVI. Son malheur fut le crime de ses ennemis; car il était impuissant, non coupable. Ses réformes furent d'un philanthrope plus que d'un politique. Il émancipait, à l'exemple de Louis le Gros, les serfs de ses domaines; et au moment de la Révolution, le 4 août 1789, on comptait encore sur la surface de la France 1 million 500,000 serfs de corps (T. III, p. 11). Les réformes de Louis XVI étaient, comme le dit M. Granier de Cassagnac, « l'extension de mesures antérieures, » mais par cela même elles n'avaient pas le caractère décisif et novateur que l'esprit de l'heure présente réclamait. Elles étaient plus traditionnelles que radicales, plus administratives que politiques; elles procédaient plus de la pratique que de l'Encyclopédie (T. Ier, p. 504), et, j'en demande pardon à M. Granier de Cassagnac, ce fut leur tort. Pour être *le roi de la Révolution*, il aurait fallu, dans une certaine mesure, que Louis XVI fût philosophe, et il ne l'était pas.

Ceci me conduit à examiner la question principale que

pose l'ouvrage de M. Granier de Cassagnac. La Révolution française, pour être légitime, devait-elle s'arrêter aux réformes qu'avait projetées Louis XVI? et n'a-t-elle pas usurpé non-seulement sur l'autorité royale, mais sur l'opposition, l'ignorance ou l'indifférence du pays, le terrain qu'elle a conquis, en empruntant ses principes, sa législation, son radicalisme, et jusqu'à son langage à la philosophie spéculative du XVIIIe siècle.

A cette question ainsi posée, je n'aurais qu'un mot à répondre, si je voulais opposer à M. Granier de Cassagnac l'arme même avec laquelle il combat le plus volontiers, l'affirmation tranchante et péremptoire. Si la philosophie du XVIIIe siècle a fait une telle chose, de conquérir au profit de ses principes, sans l'adhésion des âmes, sans le concours des intelligences, sans la complicité des intérêts, sans l'assistance des volontés, ce vaste domaine qu'elle a usurpé, par le fait de la Révolution française, sur le terrain dévasté de l'ancien régime ; si la philosophie a fait cela, la seule réussite d'une pareille usurpation en justifie la pensée et la tentative. Si la philosophie du XVIIIe siècle a eu cette puissance de renverser un vieux régime qui voulait vivre et de créer un monde nouveau dont personne ne voulait, c'est qu'elle avait raison, c'est qu'elle était le droit et la vérité. Elle a procédé comme Dieu, par sa seule puissance : *Que la lumière soit! et la lumière fut.*

Mais il n'en va pas ainsi des choses humaines. La philosophie du dernier siècle n'est pas apparue aux hommes comme Dieu sur le sommet du Sinaï, et les législateurs de l'Assemblée Constituante n'ont pas reçu d'elle, comme Moïse des mains du Très-Haut, au milieu des éclairs et du tonnerre, les tables toutes rédigées de la loi française. La philosophie, avant de faire des lois, avait fait des livres ; avant de faire une révo-

lution dans les institutions politiques, elle l'avait préparée dans les esprits. Elle avait procédé comme procèdent les idées en ce monde, quand elles se rapportent à quelque grand intérêt de l'humanité, par voie d'infiltration insensible, de propagation incessante, de prédication tantôt victorieuse, tantôt combattue; et finalement elle s'était emparée de la raison publique; elle planait, à la fin du dernier siècle, sur toutes les intelligences; elle se mêlait à toutes les pensées, elle se glissait dans toutes les réformes, même celles qui avaient pour but d'endormir, par des satisfactions incomplètes, des convoitises et des prétentions plus ardentes. Non pas que le siècle entier eût souscrit à l'Encyclopédie; non pas que tous les paysans de France eussent lu Voltaire; non pas que tous les bonnetiers de Paris fussent élèves de Jean-Jacques Rousseau; non pas que le genre humain, dont Montesquieu avait, disait-on, « retrouvé les droits, » eût pris cette belle phrase au pied de la lettre. Mais qu'importe? M. Granier de Cassagnac, comme je l'ai fait remarquer ailleurs, par une étrange contradiction de style qui aussi bien se reproduit souvent dans son système, M. Granier de Cassagnac nous dit que *le siècle de Voltaire* n'avait pas lu Voltaire. « Et » il y avait une bonne raison, dit-il encore, pour que les » philosophes du XVIIIe siècle n'eussent pas préparé par leurs » écrits la Révolution française, c'est que cela était absolu- » ment impossible. » Impossible? Ah! je comprends. Il y avait des lois sur l'imprimerie et sur la librairie. Et à ce propos l'auteur nous fait de ces lois une énumération savante et minutieuse. Mais, encore une fois, qu'importe? Laissez-moi citer un fait contemporain. Il y avait des lois sur l'imprimerie et sur la librairie en Autriche, en Prusse, en Italie, en Espagne. Cela a-t-il empêché les idées françaises de faire leur tour du monde, depuis Berlin jusqu'à Vienne, depuis

Madrid jusqu'à Monaco? Il y avait, à plus forte raison, des lois sur l'imprimerie et sur la librairie au XVIe siècle. Cela a-t-il empêché la Réforme religieuse de secouer l'Europe jusque dans ses fondements, et de commencer ce grand mouvement du libre examen dont la philosophie du siècle dernier n'a été, croyez-le, ni le premier ni le dernier mot?

Mais vous qui croyez si fermement à la puissance des règlements de librairie pour arrêter l'essor de la pensée libre, vous qui nous représentez le XVIIIe siècle comme une époque parfaitement close à l'action des philosophes et très-soigneusement claquemurée dans l'observance et l'idolâtrie de l'ancien régime, pourquoi donc vous échappe-t-il à chaque instant de ces indiscrétions (je ne dis pas des étourderies) qui contrarient si visiblement et si involontairement votre système? Pourquoi dites-vous : » La manie générale (à cette époque) consistait à penser *que le monde entier était à refaire?* » Pourquoi citez-vous ce mot du ministre Necker, parlant, dans son célèbre rapport au roi du 27 décembre 1788 « *de ce bruit sourd de l'Europe qui favorise confusément toutes les idées d'équité générale?* » Pourquoi dites-vous (p. 645 du T. IV) que la bourgeoisie de Paris était voltairienne? Pourquoi dites-vous ailleurs : « M. le prince de Conti appartenait *à cette* » *école singulière et tristement célèbre*, dite des philosophes, à » laquelle s'étaient affiliés des prélats prostituant la religion » à leurs vices, des magistrats *lisant en secret des livres* qu'ils » avaient fait brûler par le bourreau, et des gentilshommes » exaltant dans leurs paroles le peuple qu'ils humiliaient et » qu'ils dépouillaient dans leurs terres? » Quoi! les princes, les prélats, les magistrats, les gentilshommes étaient les adeptes de cette philosophie qui sapait impitoyablement leurs priviléges; ils lui *appartenaient*, et ceux qui n'étaient pas privilégiés ne lisaient pas les philosophes! Mais il n'y a

pas jusqu'à Louis XVI lui-même qui, à vous entendre, n'eût été infecté de ce venin. « Le vice de son gouvernement tenait à la nature même de la politique dont *l'esprit du siècle* lui avait fait concevoir l'idée et désirer le triomphe..... La politique du gouvernement de Louis XVI était *idéale et théorique*, puisée dans les doctrines et dans les livres plutôt que dans l'opinion publique et dans les besoins sentis du pays. » (T. II, p. 254-256.) Ainsi Louis XVI lui-même, c'est l'auteur qui en convient, s'était laissé prendre au piége de cette philosophie trompeuse. Il est vrai que M. Granier de Cassagnac dit ailleurs (T. Ier, p. 504) tout le contraire, en analysant le mérite essentiellement pratique des réformes tentées par le roi. Dans le système de l'historien, c'est en effet Louis XVI qui a projeté la révolution pratique, la seule légitime, la seule qui méritait de réussir et qui avait chance de durer ; et c'est l'Assemblée Constituante qui a fait la révolution théorique, la révolution postiche, celle qui a tout perdu.

Quoi qu'il en soit de ces contradictions, ce qui résulte pourtant des citations qui précèdent, c'est qu'à son insu et malgré lui, M. Granier de Cassagnac établit ce qu'il conteste, affirme ce qu'il nie, à savoir l'influence que la philosophie du dernier siècle exerçait sur les esprits, la part immense qu'elle avait dans toutes les réformes projetées, et la puissance avec laquelle elle préludait à cette Révolution qui devait être son œuvre immortelle, sa fille légitime, son héritière contestée mais irrésistible.

Savez-vous comment la philosophie avait fait son chemin parmi ces embûches semées sous ses pas, malgré la cour, malgré les Parlements, malgré Louis XVI, par-dessus ces barrières et ces chausse-trapes de l'imprimerie et de la librairie? C'est encore M. Granier de Cassagnac qui nous l'apprend : « Je suis informé, disait M. de Miroménil, que *l'Histoire des*

» *Indes* se distribue dans Paris *avec une profusion étonnante*, » quoiqu'on n'en ait laissé entrer aucun exemplaire par la » chambre syndicale. Ce livre est du nombre de ceux qui sont » les plus capables de séduire et d'éloigner les hommes des » principes salutaires, etc., etc. Vous voudrez bien faire faire » des recherches *pour tâcher de saisir* les exemplaires de cet » ouvrage et punir les distributeurs... » Ce qui se faisait pour l'*Histoire philosophique des Deux-Indes* se faisait pour tout; et cela est si vrai, qu'au moment où la Révolution éclata, les idées, les vœux, les principes des philosophes sont déjà partout formulés en brochures, en projets, en cahiers ; et non-seulement leurs doctrines, mais leur langue est partout. Que disaient les cahiers du Tiers-Etat de Paris? Ils demandaient qu'*il fût fait une Constitution exposant les bases fondamentales du gouvernement monarchique, et précédée d'une déclaration des droits de la nation.* « D'autres, disait le rapporteur du comité de Constitution, ont regardé *le régime social existant comme tellement vicieux*, qu'ils vous ont donné tous les pouvoirs nécessaires pour créer une Constitution. » — « *La nation seule*, réunie dans des Etats-Généraux, disait ailleurs le Parlement dans les considérants d'un de ses arrêts, *la nation seule* peut donner à un impôt perpétuel *un consentement nécessaire.* » Jusqu'au garde des sceaux Lamoignon, qui, en présence du roi Louis XVI, au moment de la clôture de l'Assemblée des Notables, leur adressait ces paroles que M. Granier de Cassagnac juge étranges, et qui n'étaient qu'un écho du temps : « Vous avez été le conseil de votre roi, disait M. de Lamoignon ; *vous avez préparé et facilité la révolution la plus désirable*, sans autre autorité que celle de la confiance, qui est la première de toutes les puissances dans le gouvernement des Etats. »

J'éprouve quelque embarras, je l'avoue, à discuter aussi

longuement, contre un écrivain aussi habile, des vérités qui ont pour moi, qui ont pour tout le monde la clarté de l'évidence, et que pas un des historiens sérieux de la Révolution française, même en les exagérant, ou en les dépréciant, n'a méconnues. Ceux qui ont nié ces vérités, les pamphlétaires royalistes, l'ont fait avec leur passion. M. Granier de Cassagnac a essayé de le faire avec sa raison. Mais ce qu'il a pris pour la raison n'est que le raisonnement ; ce qu'il a décoré du nom de vérité n'est que sa prévention poussée jusqu'au sophisme.

. . . . *Sua cuique deus fit dira libido !*

M. Granier de Cassagnac a très-bien jugé le parti révolutionnaire. Il a très-injustement confondu dans le même anathème le parti de la révolution.

« Au XVIIIe siècle, a dit M. Guizot, l'esprit humain avait l'é-
» tat social tout entier *en haine et en mépris.* » Le parti de la révolution, ce n'était pas ces antiquaires patients qui s'ingéniaient à ressusciter l'ancien droit français, ces commentateurs naïfs du règlement des Etats-Généraux de 1614 , ni même ces chevaliers, démocrates improvisés , de la nuit du 4 août; c'était ceux qui voulaient appliquer à la réforme d'un pareil état social le procédé héroïque d'une révision générale , absolue et fondamentale ; car l'esprit humain, une fois de la partie, n'en pouvait demander moins ; et aussi bien, en France, on a plus tôt fait une révolution qu'une réforme. « Il fallut bien, » dit avec la même justesse l'illustre historien que je viens de citer, « il fallut bien un
» jour en venir au fait. Il fallut bien que le mouvement
» intellectuel passât dans les événements extérieurs ; et
» comme ils avaient été totalement séparés, la rencontre

» fut plus difficile et le choc beaucoup plus violent (1). »

Ce passage de la théorie à l'action, de la philosophie spéculative dans la vie pratique, cet avénement de l'esprit humain aux affaires, c'est par l'Assemblée Constituante qu'il se fit ; et c'est dans ses travaux qu'il faut chercher surtout cette complète sécularisation des principes qui s'étaient tenus, pendant toute la durée du XVIIIe siècle, dans une sorte de spiritualisme désintéressé, de telle sorte que les hommes qui préparaient avec la persévérance la plus active et avec l'influence la plus efficace les destinées nouvelles de leur pays, ces hommes semblaient et étaient en réalité le plus étrangers à ses affaires. « Cette inauguration » d'une société fondée sur les seuls principes du droit ration- » nel n'arriva, dit M. Augustin Thierry (2), que lorsque la » masse nationale eut senti à fond le néant pour elle d'une » restauration de droits historiques. » Qu'importe donc, comme le remarque M. Granier de Cassagnac, qu'il ne se soit trouvé, parmi les premiers législateurs élus de la France à cette époque, qu'un nombre proportionnellement très-restreint d'hommes de lettres, de publicistes et de philosophes ; qu'importe ! Leur esprit était là, et il y était non pas en intrus, comme l'auteur le prétend, pour escamoter les réformes de Louis XVI au profit de ses visées personnelles, ou en usurpateur pour le supplanter dans son domaine; il y était comme le représentant des idées qui dominaient les intelligences et qui aspiraient à dominer les faits.

M. Granier de Cassagnac a longuement exposé tout le système des réformes précaires qu'il attribue à l'initiative de

(1) M. Guizot, *Histoire générale de la Civilisation en Europe* (14e leçon, p. 37).

(2) *De la Formation et des Progrès du tiers état.* (*Revue des Deux-Mondes* du 1er mai 1850, pag. 485.)

Louis XVI, et qui étaient, à l'entendre, tout ce que réclamait la situation de la France. Il a glissé sur les immenses travaux de l'Assemblée Constituante, dont il se contente de dire : « Pleine de dédain philosophique pour des institutions *qui avaient duré quatorze siècles*, elle en décréta, après deux ans de déclamations et de phrases, *qui ne durèrent pas treize mois !...* » M. Granier de Cassagnac oublie que ces institutions sont encore aujourd'hui tout le droit public de la France. Il oublie que la portion de ces réformes qui a véritablement constitué la France libérale et *égalitaire* n'a jamais été sérieusement atteinte depuis soixante ans, si ce n'est peut-être pendant la période violente et terroriste de la Révolution française. Il oublie que l'empereur Napoléon a respecté ces réformes; que la Charte de 1814 les a consacrées ; que l'invasion elle-même, dans le temps qu'elle méditait la Sainte-Alliance, s'est arrêtée devant la déclaration des droits de l'homme, et qu'enfin ces conquêtes de la philosophie du dernier siècle, formulées en lois impérissables, et qui sont notre garantie contre le retour de l'ancien régime, ne nous protégent pas moins, si nous savons les défendre, contre les fureurs et les folies du parti révolutionnaire. Etrange destinée des institutions politiques! Il y a aujourd'hui un milieu où la France peut se sauver, une digue entre deux abîmes où elle peut se tenir; et c'est le terrain affermi sur les bases de la philosophie rationaliste du dernier siècle par les travaux de l'Assemblée Constituante! Au delà, c'est le hideux socialisme ; en deçà, c'est l'imbécile et impuissant despotisme. Entre les deux, c'est le salut, mais le salut aux conditions que Montesquieu, dans son dialogue immortel, impose à la liberté.

Je voudrais caractériser (mais l'espace me manque) cette lutte du parti révolutionnaire contre le vrai parti de la révo-

lution, lutte que les désastreux événements de 1848 ont rendue singulièrement instructive pour les moins clairvoyants. En 1848, le parti de la révolution s'est arrêté aux limites que la Révolution de 1789 avait posées ; le parti révolutionnaire les a franchies pour se lancer dans le socialisme. Je reviendrai sur ces questions. Aujourd'hui, j'ai voulu revendiquer pour la Révolution française un état civil, une légitimité philosophique, une utilité sociale, qu'un écrivain d'un vrai mérite, avec une intrépidité de gentilhomme, lui conteste aux applaudissements des partis rétrogrades. Le parti de la révolution ne peut vivre qu'en se protégeant contre les tendances qui le ramènent en arrière, qu'en résistant aux folies qui le précipitent en avant. Il ne doit se laisser surprendre, s'il veut rester le maître, et il l'est encore, ni en tête ni en queue.

VIII

La fin du Roman-Feuilleton (1).

— 11 aout 1850. —

Il est difficile de savoir, il est peut-être puéril de chercher, dans ce doute universel où nous vivons sur toute chose plus sérieuse, quelle est la destinée qui attend le roman, quelle transformation il lui est réservé de subir, dans la période nouvelle où la révolution de Février nous a fait entrer, et qui ne paraît pas près de finir. Cette période se résume par un mot : l'incertitude. Vice ou malheur, ni les affaires, ni les idées, ni les intérêts, ni les sentiments, ni les hommes, ni les partis, n'ont pu échapper à cette loi de notre époque. Comment le roman, cette forme fugitive et trop souvent superficielle de la pensée humaine, serait-il plus sûr de la route à suivre, mieux informé et plus clairvoyant?

Cherchons toutefois, puisque la pensée de nos législateurs, hélas ! aussi peu sûre d'elle-même que tout le reste, s'est, par une délibération récente, un instant portée sur cette question d'un intérêt si mince en apparence, si sérieux en réalité ; cherchons ce que la suppression à peu près probable du roman-feuilleton, et, en tout cas, ce que le dégoût

(1) A propos de la *Petite Fadette*, par George Sand (1850).

parfaitement certain du public pour les scandales de la littérature romanesque, semble annoncer d'amendement et de réformation dans ce genre d'ouvrage.

L'Assemblée législative a supprimé le roman-feuilleton au moment où la lassitude du public en avait presque entièrement fait justice; car son heure était venue. L'Assemblée n'a rien fait que de formuler en article de loi l'acte de décès du trépassé. Ce qui eût été, il y a quelques années, d'une souveraine efficacité contre les excès du genre, n'était donc aujourd'hui, on peut le dire, qu'un luxe de fiscalité inutile.

Comment le roman-feuilleton était-il mort? Ne faudrait-il pas demander avant tout comment il avait vécu? Tout le monde le sait : il avait très-mal vécu, dans de grands et continuels déportements, mais le goût du public le soutenait. C'était un vaurien, mais le monde l'aimait. La société d'alors était donc bien mauvaise? Hélas! non ; mais elle était sotte, et sa sottise d'hier nous fait trembler, bien qu'elle ait peut-être changé d'objet, pour sa sottise d'aujourd'hui. La sottise d'hier consistait à s'inoculer de gaîté de cœur, et en le payant très-cher, un mal affreux; l'erreur d'aujourd'hui ne consisterait-elle pas à croire que c'est avec un centime de timbre qu'on le guérira?

Je ne crois pas qu'il soit encore arrivé qu'une société ait laissé faire sur elle l'expérience que, pendant la durée du dernier règne, nous avons vu subir à la nôtre. Les romanciers l'ont écorchée vive, et c'est à peine si elle s'est plainte d'être chatouillée un peu fort ; ils l'ont travestie sans pudeur, et elle a porté bravement ce hideux masque ; ils l'ont moquée, humiliée, vilipendée, et elle a ri; ils ont prétendu la refaire tout d'une pièce, et elle a prêté la main à ces réformateurs bouffons qui lui prêchaient la réforme des mœurs, en agitant leurs grelots. Non, cela ne s'était jamais vu

qu'une société polie, correcte, régulière, intelligente et libre battît des mains à sa propre diffamation ; et puisque cette société était honnête, il faut donc le répéter, ce n'était pas vice, mais sottise. Quand la société de l'hôtel de Rambouillet encourageait La Calprenède et pensionnait par une main royale mademoiselle de Scudéri ; quand plus tard le scepticisme naissant du XVIIIe siècle applaudissait *Candide*, quand sa corruption élégante et raffinée accueillait *Gil Blas*, quand sa licence permettait *le Sopha*, quand sa décrépitude rendait possibles *les Liaisons dangereuses*, *le Paysan perverti*, *les Amours de Faublas*, sans parler de livres qui n'ont plus de nom dans aucune langue; quand, plus tard encore, dans ce double naufrage de la moralité publique et du goût littéraire qui est trop souvent la suite des révolutions violentes, Pigault-Lebrun avait la vogue ; ou lorsque, dans l'hébétement produit par de longues angoisses, Ducray-Duminil l'obtenait; à toutes ces époques, sous toutes ces formes si diverses, que faisait le roman, si ce n'est reproduire dans une certaine mesure la physionomie du temps, son vice ou son faux goût, son travers ou sa souffrance?

Mais, de nos jours, et pendant ces dix-huit ans de prospérité décente, de légalité sévère, d'honnêteté sérieuse qui du trône, on veut bien le reconnaître aujourd'hui, se communiquait à la nation presque entière, qu'a fait le roman? On a dit qu'il avait fait la caricature de notre société; mais la caricature du moins est une ressemblance en laid et en grotesque. Parodie ou satire, sous ces formes la vérité peut se glisser ; dans cette atmosphère elle peut vivre. Le roman de nos jours (je pourrais bien citer d'honorables exceptions, mais je parle du roman à grand succès), celui-là n'a eu besoin ni de vérité ni de vraisemblance. Ce qu'il a surtout cherché, c'est le succès du faux, et, chose incroyable, il l'a

obtenu. Il a inventé un monde fait à son image, ajustant ainsi à une création imaginaire des passions et des mœurs de convention, lui suggérant des besoins factices, lui infligeant des sentiments impossibles, souffletant en un mot la vraie société sur les joues de la société fausse. Voilà comment le roman moderne a compris et pratiqué la satire ! Voilà sa poétique en tant que littéraire ! Voilà son programme comme réformateur ! C'est ainsi qu'il a étalé successivement sous les yeux de l'Europe et du monde, très-friands de nos scandales, un tableau menteur des corruptions, des misères et des difformités de notre pays, calomniant également les puissants et les humbles, les riches et les pauvres, corrompant les uns à force de les montrer corrompus, ameutant les autres à force de les montrer résignés dans la bassesse, semant du même coup, de la même main légère et fatale, le mépris et l'épouvante, la révolte et la dégradation !

Et pourtant cela n'eût été rien, car la société était forte. Les romanciers faisaient leur métier. Ils auraient perdu leur temps, si la société, victime désignée, ne fût devenue complice. Elle les a encouragés, applaudis, enrichis, comme si elle se fût reconnue dans ces peintures. Elle a payé le travestissement comme d'autres paient la ressemblance. Une vive et charmante leçon de M. Saint-Marc Girardin explique cette étrange complicité par l'entraînement des contraires : la société est sérieuse, elle se plaît aux sornettes ; elle est économe et bourgeoise, les fastueuses folies de la prodigalité l'amusent ; elle est sage et pacifique dans ses actes, elle aime à courir les aventures dans ses romans ; elle est attachée à ses institutions, le socialisme lui cause des émotions agréables ; elle est pudique, elle aime les procès en adultère : — spirituelle et ingénieuse excuse, mais qui laisse à la faute toute sa gravité ; car ce n'est jamais impunément qu'une

société sérieuse prend ainsi ses vacances à la suite de ses amuseurs, au péril de tout ce qu'elle respecte ; et il y a un proverbe bien connu dont nous payons cher aujourd'hui la vérité vulgaire et banale : « Il ne faut pas jouer avec le feu. »

Aussi qu'est-il arrivé ? Aujourd'hui que les romanciers, repus du mal qu'ils ont fait, enrichis par la faveur qui les a soutenus et inspirés, n'ont plus qu'à se croiser les bras, en laissant couler le torrent dont personne plus qu'eux n'a déchaîné l'irrésistible courant vers l'abîme ; aujourd'hui la société se redresse contre ses idoles d'hier ! Elle crie au roman : Arrête ! Elle le frappe d'un impôt dérisoire. Elle lui dit : Tu vas me rendre en centimes additionnels l'or que je t'ai donné ! Intelligente société, qui accourt, la main pleine de recettes, quand le malade est mort, qui place le factionnaire quand la maison vient d'être pillée, qui pose des garde-fou pour les gens tombés dans la rivière !

Aussi les romanciers se moquent de nous, et je ne connais rien, dans ce genre, qui soit d'une ironie plus fine et en même temps plus cruelle que ces lignes écrites par madame George Sand quelque temps avant la révolution de Février, alors que, fatiguée de produire des romans démocratiques ou peut-être ayant épuisé sa provision de sophismes, elle tournait à la pastorale et au genre naïf :

«..... Nous ne voulons pas dénier aux artistes, disait-elle, » le droit de sonder les plaies de la société et de les mettre » à nu sous nos yeux ; mais n'y a-t-il pas autre chose à » faire maintenant que la peinture d'épouvante et de me- » nace ? Dans cette littérature de mystère, d'iniquité, que » le talent et l'imagination ont mise à la mode, nous aimons » mieux les figures douces et suaves que les scélérats à » effet dramatique. Celles-là peuvent entreprendre et ame- » ner des conversions ; les autres font peur, et la peur ne

» guérit pas l'égoïsme, elle l'augmente. *Nous croyons que la* » *mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour*, que » le roman d'aujourd'hui devrait remplacer *la parabole et* » *l'apologue des temps naïfs*, et que l'artiste a une tâche plus » large et plus poétique que celle de proposer quelques me- » sures de prudence et de conciliation pour atténuer l'effroi » qu'inspirent ses peintures. Son but devrait être de faire » aimer les objets de sa sollicitude, et au besoin je ne lui fe- » rais pas un reproche de les embellir un peu. L'art n'est » pas une étude de la réalité positive, c'est une recherche » de la vérité idéale..... »

Voilà assurément de très-bons conseils et une très-saine vue de la véritable mission de l'art. Mais jeter une pareille morale à la tête d'une société qui a lu, avec toute sorte de volupté secrète et d'applaudissements publics, *Lelia*, *Jacques*, *Leone Leoni*, *le Compagnon du tour de France* ; parler ce langage à une société qu'on a tenue vingt ans, hébétée et souriante, sur ce lit de Procuste du roman socialiste, en lui prodiguant l'anathème, la menace et l'injure ; descendre de ces nuages tout remplis de tempêtes, de la déclamation antisociale dans les sentiers discrets et calmes de l'églogue vertueuse, le chaperon en tête, la fleur au côté, la houlette à la main, comme ce loup de la fable déguisé en berger.....

Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.....

oui, prendre ce déguisement, qui aussi bien n'aurait pas empêché le loup, quelques mois plus tard, de croquer le mouton (témoin les *Bulletins de la république !*), n'est-ce pas,

je le répète, se moquer très-agréablement de ses lecteurs?

Et puis, cette théorie nouvelle du roman que madame George Sand nous enseigne, que j'adopte volontiers pour ma part, les romanciers l'accepteront-ils? Subiront-ils cette loi dictée par leur complice le plus illustre et le plus compromis dans la disgrâce commune? Qui voudrait recevoir de madame Sand une règle qu'elle ne semble avoir proclamée elle-même qu'en désespoir de cause, et plutôt « fatiguée qu'assouvie? »

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

Étrange contraste des sentiments et des opinions! Tandis que madame George Sand rêve très-sincèrement, je le veux croire, de buissons parfumés, d'oiseaux chanteurs et de bergeries platoniques, tandis qu'elle fait succéder au brouet noir de la république et à la fumée des barricades fratricides le grand pichet de vin blanc et la pipe hospitalière du chanvreur, savez-vous à qui elle dédie son dernier roman champêtre?.... à M. Armand Barbès.

Soit! j'ai là sous la main, avec ce charmant volume, quelques autres romans du jour, livres ou feuilletons, que j'ai emportés dans ma valise de voyage, que je juge en courant, et où je voudrais cependant chercher ce qu'ils peuvent me donner pour l'étude de la question que j'ai posée. Ce sont œuvres légères pour la plupart, mais signées de noms distingués ou célèbres. Je n'ai pas eu d'ailleurs à les choisir; c'est le courant du jour qui les apporte et leur nouveauté qui les désigne. C'est d'abord *Jean et Jeannette*, « histoire *rococo*, » écrit M. Théophile Gautier; puis la *Petite Fadette*, de madame Sand; puis cette *Histoire hollandaise*, publiée récemment, avec un grand succès, par la *Revue des Deux-Mondes*; et enfin le *Châle noir*, de M. Alexis de Valon, pour

faire suite à son *Châle vert*. C'est du plus nouveau, comme on voit, et du mieux porté.

Je voudrais trouver un nom au genre que paraît avoir adopté M. Alexis de Valon, et j'y ai quelque peine..... « Soyez » indulgente, Madame, écrit l'auteur à ses lectrices, soyez » indulgente pour *certaines femmes* qui vivent à côté du » monde où vous brillez, pour certaines existences *intermé-* » *diaires* qui encourent trop souvent vos dédains ; pensez à » Aline, et soyez assurée que vous coudoyez sans cesse des » destinées semblables et de plus touchantes infortunes..... » L'épithète dont M. Alexis de Valon qualifie ces existences en partie double, qui sont sur les confins du monde sans y entrer jamais, entre le salon et la mansarde, pourrait s'appliquer au genre lui-même ; on l'appellerait le *roman intermédiaire*. M. de Valon, en effet, écrivain spirituel et fin, esprit élégant, plume facile et vive, habitué à observer, exercé à peindre, lui qui nous a donné un excellent livre sur l'Orient (que je recommande en passant à ceux qui veulent connaître la Turquie sans y aller, ou s'y reconnaître s'ils font le voyage), M. de Valon imagine un roman dont l'héroïne appartient à cette classe qu'il vient de décrire, corruption métis, honneur équivoque, libertinage amphibie, ni vice ni vertu, ou plutôt le vice avec toutes les prétentions de la vertu, ni esprit ni sottise, ou plutôt la sottise avec toutes les prétentions de l'esprit ; éducations manquées, parce qu'elles ont visé trop haut, destins flétris par les mystérieuses capitulations du devoir aux prises avec les nécessités de la vie les plus vulgaires ! — « C'est aujourd'hui le terme » d'octobre, mon cher ami, et mon affreux propriétaire » n'entend pas raison... » Attachez donc quelque intérêt à des créatures qui écrivent de la sorte, ou qui vous parlent un langage tel que celui-là :

« ..... Allons, riez, Monsieur, lui disait-elle, ou je croirai » que vous me trouvez laide aujourd'hui. Si tu savais com- » bien je t'aime ! ajoutait-elle. *Je t'aime de toutes les manières* : » *d'abord, je sais bien comment, — et elle l'embrassait* ; et puis » comme un frère, tant j'ai confiance en toi ; et puis comme » un père ; il me semble parfois que je suis ton enfant ; j'ai » une sorte de respect pour toi... » Une larme montait » dans ses yeux, puis elle souriait tout à coup, courait dans » le gazon, cherchant une fleur, appelant Gaston, le défiant » à la course, *déclarant qu'elle voulait manger des fraises à* » *dîner, si elles n'étaient pas trop chères...* »

Ce langage d'Aline caractérise très-exactement ce genre de passion et cette espèce de femme que M. Alexis de Valon a voulu peindre. Mais, qu'il me permette de le dire, ces femmes et ces passions sont trop au-dessous d'un tel pinceau, et ce n'est pas par cette issue que le roman sortira de l'impasse où nous le voyons aujourd'hui. M. de Valon dit qu'il raconte « une simple histoire, » peut-être parce que son héroïne aime les fraises quand elles ne sont pas chères, et parce que le dîner de madame Adèle Levert (50 *bis*, rue Lemercier, aux Batignolles) se compose « d'un simple haricot de mouton. » *Une simple histoire !* M. Alexis de Valon, qui a vu tant de choses et qui les dit si bien, n'a-t-il donc jamais lu le roman de miss Inchbald qui n'a pas d'autre titre ? Oh ! voilà le modèle que le roman français devrait suivre aujourd'hui pour se purifier, s'il en était capable ; et nous sommes trop peu exigeant pour lui demander autre chose !

Le roman de M. de Valon n'est donc pas, si nouveau qu'il soit, le dernier mot du genre ; celui de M. Théophile Gautier pas davantage. Rien au contraire n'est plus vieux, plus usé, plus faussement classique, plus impudiquement monotone, plus mythologiquement ennuyeux que le roman *rococo*. « Le

» XVIIIe siècle, dit M. Théophile Gautier, ne s'ennuyait pas » avec ses magots, ses porcelaines, ses trumeaux tarabis- » côtés, ses petits soupers, ses faciles conquêtes, ses cou- » plets égrillards, ses gouaches libertines, ses sophas, ses » tabatières, ses nymphes, ses carlins et ses philosophes. » J'ignore si le XVIIIe siècle s'amusait beaucoup de tout cela ou d'autre chose ; mais pour nous, lecteurs du XIXe, toutes ces merveilles sont bien passées de mode ; et ces rocailles tourmentées, ces fleurs entremêlées de musettes, ces vases de Chine en céladon craquelé, cette morale des ruelles galantes, cette impertinence du vice opulent, *ces coups de foudre* qui abrégent les lenteurs de l'amour, et ces marquises qui aspirent à être *foudroyées* ; ces surprises prévues des petites maisons, ces aventures des traitants mystifiés, ces abbés assidus à la toilette des dames (celui de M. Théophile Gautier fait dire son bréviaire par son domestique) ; ces plaisanteries de haut goût sur les épiciers droguistes ; ce style d'une afféterie si étudiée : — « *Sa poitrine intrépidement dé-* » *colletée étalait les plus délicieux néants, et l'on peut dire que* » *jamais le rien ne fut plus joli* ; » toutes ces vieilleries, en un mot, la plume de M. Théophile Gautier peut certainement les rajeunir; et elle a fait, depuis qu'elle s'escrime dans le champ de la fantaisie, de bien autres tours de force et d'adresse. Mais elle ne réussira pas à rendre la vie à ce qui est mort ; elle ne nous donnera pas, avec des œuvres telles que *Jean et Jeannette*, le mot de l'énigme que nous cherchons. Chose singulière ! M. Théophile Gautier est aujourd'hui le dernier des romantiques, je veux dire qu'il est le seul survivant intrépide d'une école complétement éclipsée, car M. Victor Hugo n'écrit plus. Eh bien ! où va se fourvoyer ce libre esprit qui est, lui, resté toujours vif, toujours naturel à sa manière, et vrai de cette vérité relative

qui tient à la sincérité de l'inspiration en toute chose ? Où va se perdre et s'éteindre cette brillante verve dont les fusées capricieuses jaillissent d'un foyer si abondant et si radieux ? dans les catacombes musquées du XVIIIe siècle, ruine épuisée, cendres refroidies, réminiscences caduques, véritables oubliettes de l'art et de la pensée. Non, M. Théophile Gautier aura beau faire, le *rococo* est mort, et le roman français n'y trouvera pas l'étincelle qui doit le rendre à la vie.

Madame George Sand sera-t-elle plus heureuse ? Attachera-t-elle son nom à la régénération du roman ? et les sentiers d'aubépine qui conduisent à ses bergeries vertueuses sont-ils la voie de salut où l'art n'a plus qu'à se laisser pousser par le souffle de son ingénieuse fantaisie ? J'en doute, et voici pourquoi : J'ai dit plus haut les raisons qui diminuent l'autorité des lois nouvelles qu'elle prétend dicter. Les œuvres n'auront pas plus de succès que les théories. On lira, ne fut-ce que par curiosité, les bucoliques de madame Sand. Qui osera les imiter ? S'il est, dans la vie littéraire de cet écrivain éminent, une tentative vraiment marquée au coin de l'originalité, et qui défie ou décourage toute imitation, c'est bien celle-là. *La Petite Fadette*, en particulier, par cette naïveté enfantine qui couvre une si rare industrie de style, par ce jeu magique de la couleur qui simule si habilement la vérité, par ce don de peindre qui remplace l'invention, par cette familiarité savante et fine qui semble imiter la nature quand elle y supplée, *la Petite Fadette* est un produit à part, un joyau de prix, une de ces ciselures où l'effort du travail se cache en quelque sorte dans sa finesse ; et il y a là plutôt l'œuvre isolée d'un esprit hors ligne que le modèle d'un genre qui aspire à faire école. Si je voulais résumer par un mot mon opinion sur ce singulier et attrayant livre, je dirais que *la Petite Fadette* est un conte de fée vraisemblable. Ce

n'est point vrai de la vérité familière, quoique l'auteur y prétende, et cela ne dépasse pas cependant un certain niveau où la réalité peut atteindre. Ce n'est pas d'une fiction désespérante, et cela se tient pourtant à un certain degré où le positif confine au merveilleux. Je demande pardon à mes lecteurs de ces subtilités. *La Petite Fadette* est une œuvre subtile, et elle défie toute critique qui ne serait pas subtile comme elle. Elle n'est pas naturelle et elle est charmante. Ce charme en elle procède de la malice encore plus que de la grâce. Elle se sent plus, simple paysanne qu'elle est, de l'atelier que du village. Je ne sais, mais il me semble que cette œuvre est le fait d'un esprit qui est sorti du naturel, qui n'y rentrera plus, et que le génie du style continue à servir merveilleusement, même en dehors de ses limites. Les paysans de madame George Sand sont faux, faux non pas à la manière de ces bergers-pompadours habillés de satin céladon, portant des houlettes fleuries et conduisant avec des faveurs roses des moutons classiques, mais faux d'une fausseté plus morale que pittoresque, faux par le langage plus que par l'habit, et d'une finesse qui est plus celle de l'esprit que celle du cœur, la vraie finesse du village.

«..... Eh bien ! Fanchon Fadet (lui dit Landry le paysan)
» puisque tu parles si raisonnablement, et que, pour la pre-
» mière fois de ta vie, je te vois douce et traitable, je vas te
» dire pourquoi on ne te respecte pas comme une fille de seize
» ans devrait pouvoir l'exiger. C'est que tu n'as rien d'une
» fille et tout d'un garçon, dans ton air et dans tes manière-
» res; c'est que tu ne prends pas soin de ta personne. Pour
» commencer, tu n'as point l'air propre et soigneux, et tu
» te fais paraître laide par ton habillement et ton langage. Tu
» sais bien que les enfants t'appellent encore d'un nom plus
» déplaisant que celui de Grelet. Ils t'appellent souvent le
» Mâlot. Eh bien ! crois-tu que ce soit à propos, à seize ans,

» de ne point ressembler encore à une fille? Tu montes sur
» les arbres comme un vrai chat-écurieux, et quand tu sau-
» tes sur une jument, sans bride ni selle, tu la fais galo-
» per comme si le diable était dessus. C'est bon d'être
» forte et leste, c'est bon aussi de n'avoir peur de rien, et
» c'est un avantage de nature pour un homme. Mais pour
» une femme, trop est trop, et tu as l'air de vouloir te faire
» remarquer. Aussi on te remarque, on te taquine, on crie
» après toi comme après le loup. Tu as de l'esprit et tu
» réponds des malices qui font rire ceux à qui elles ne s'a-
» dressent point. C'est encore bon d'avoir plus d'esprit que
» les autres; mais à force de le montrer, on se fait des en-
» nemis. Tu es curieuse, et quand tu as surpris les secrets
» des autres, tu les leur jettes à la figure bien durement,
» aussitôt que tu as à te plaindre d'eux. Cela te fait crain-
» dre, et l'on déteste ceux que l'on craint. On leur rend plus
» de mal qu'ils n'en font. Enfin, que tu sois sorcière ou non,
» je veux croire que tu as des connaissances; mais j'espère
» que tu ne t'es pas donnée aux mauvais esprits; tu cher-
» ches à le paraître pour effrayer ceux qui te fâchent, et
» c'est toujours un assez vilain renom que tu te donnes là.
» Voilà tous tes torts, Fanchon Fadet, et c'est à cause de ces
» torts-là que les gens en ont avec toi. Rumine un peu la
» chose, et tu verras que si tu voulais être un peu plus
» comme les autres, on te saurait plus de gré de ce que tu as
» de plus qu'eux dans ton entendement. »

Eh bien, dirons-nous à notre tour, que vous semble de l'esprit du village? Voltaire nous a raconté « comment l'esprit vient aux filles; » mais Landry est un brave garçon, médiocrement amoureux pour le quart d'heure, et qui est loin d'avoir fait ses humanités.

Où donc prend son esprit toutes ces gentillesses?

Pour moi, je ne sais. Mais ces spirituelles et fines remontrances sur l'inconvénient d'être trop au-dessus de son sexe m'ont tout l'air de s'adresser, s'il est permis de le dire, beaucoup moins à la petite Fadette (qui n'a jamais composé de romans socialistes) qu'à quelque bel esprit de notre connaissance.

Je n'en dis pas plus; car tout le monde a lu ce livre ingénieux ou le lira. Mais à ce roman de la maturité de madame Sand, je préférerai toujours le chef-d'œuvre de sa jeunesse; *la Petite Fadette* ne me fera pas oublier *Geneviève*; son lutin ne prévaudra pas sur sa fleuriste. *André* est vrai comme *Manon Lescaut*, touchant comme *Paul et Virginie*, profond à quelques égards comme *René*; et c'est aussi dans la volumineuse et brillante collection des œuvres de madame Sand, le monument (une corbeille de fleurs!) qui portera le mieux sa mémoire et qui proclamera le plus haut son nom. Etrange destinée des livres! Après avoir, comme les Titans à l'escalade du ciel, entassé des monceaux de sophismes, violenté les âmes, tourmenté les cœurs, troublé un siècle et un continent, ces livres meurent, et ils ne laissent pas même une trace sur la terre, un écho dans le temps; tandis qu'un simple récit, consacré à une humble histoire, brave l'oubli des âges, parce qu'une étincelle du feu divin y est restée. Ainsi madame George Sand a rempli le monde du bruit de ses œuvres. Elle a cueilli, pour parler le langage de M. Théophile Gautier, toutes les roses de la Cythère impudique; les lauriers civiques de la démagogie ont ombragé son front; elle a frappé à toutes les portes périlleuses et redoutables de la célébrité, sans en excepter celle du ministre provisoire de l'intérieur en 1848; — et elle ira à la postérité avec une couronne de bluets!

On me demandera peut-être ma conclusion après cette in-

complète étude, qui n'est qu'une *impression de voyage*. Mais ai-je besoin de conclure? Si le roman, à bout de voie, réduit aux expédients, chassé du socialisme par le dégoût public, chassé du journal par l'impôt, n'a de refuge ni dans le *rococo*, qui est un genre usé, ni dans la vie *intermédiaire*, qui est un genre faux, ni dans le genre *naïf*, dont madame Sand s'est réservé le privilége, que fera-t-il donc? J'ai grand peur qu'il ne soit obligé de revenir au bon sens, à la vérité, à la pudeur, à la vie intime, à l'observation de la nature, au respect de la morale, de la convenance et des bonnes mœurs. Et tenez, voici une noble femme qui, de sa main mourante, semble vous tracer une de ces routes, en attachant le dernier effort de son esprit et le dernier souffle de son âme à un chef-d'œuvre. Cette fois l'histoire est simple : une mère coupable, un mari inflexible, un imprudent amour de jeune fille naïvement éprouvé, impitoyablement puni, et pour terme de cet amour et de cette vie, un couvent belge! Oui, c'est tout. Mais essayez de lire ces simples pages que les larmes de vos yeux disputeront plus d'une fois à l'impatience de votre émotion, aucun roman ne vous paraîtra plus rempli, car le cœur est là tout entier!

Est-ce à dire que cette *Histoire hollandaise* soit le type définitif et la perfection du genre, et que le roman n'ait plus qu'à pleurer? A Dieu ne plaise! Si épuisée qu'elle paraisse, la mine est profonde, la carrière encore immense, et aussi diverse qu'infinie. J'ai voulu seulement, en relevant le singulier mérite de cette œuvre récente et suprême d'un noble esprit, j'ai voulu signaler un côté de ce vaste domaine de l'art, le moins exploré de nos jours, à ce qu'il me semble : l'émotion dans la vérité.

IX

Madame de Tracy,

— 9 JANVIER 1851. —

Parmi les pertes qui ont affligé la société parisienne pendant les derniers mois de l'année qui vient de finir, il en est peu qui lui aient laissé à la fois plus de vide et plus de regrets que la mort de madame de Tracy.

Madame de Tracy était née à Stockport en 1789. Sa famille était anglaise, et une descendance incontestée la rattachait à une des plus grandes illustrations savantes de la vieille Angleterre. Elle signait Newton Tracy. Sa mère, établie en France au commencement du siècle, la conduisit à Paris, où elle fut bientôt admise, malgré sa jeunesse, dans la société de la célèbre marquise de Coigny, belle-mère de M. le maréchal Sébastiani. Elle vécut dans cette élégante et profitable intimité jusqu'à l'époque de son mariage avec un brave officier de l'armée française, le colonel Le Tort, qui commandait les dragons de la garde impériale. Elle avait alors vingt ans, beaucoup d'esprit et de beauté. C'était l'époque des plus terribles campagnes de l'Empire. Quelques années plus tard, Le Tort, emporté dans l'irrésistible et glorieux déclin du grand Empereur, dont il était devenu l'aide de camp avec

le grade de général de division, périssait à Ligny, frappé d'une balle au cœur, à quelques lieues et quelques heures avant la bataille de Waterloo. Le général Le Tort laissait une fille (aujourd'hui la comtesse Beuret) que la reconnaissance de Napoléon dota plus tard, par un des codicilles tracés de sa main mourante à Sainte-Hélène.

Cette première période de la vie de madame de Tracy avait complété, s'il est permis de le dire d'une jeunesse encore si tendre, la réunion très-rare des qualités et des sentiments qui devaient plus tard la désigner à l'estime du monde et y établir son influence. La femme du général Le Tort était devenue Française par le cœur autant que par l'alliance. Elle aimait sa nouvelle patrie, se sentant frappée du même coup sous lequel succombait la France. Elle s'était attachée à cette gloire qu'elle payait si cher. Aussi, quand sa jeunesse et le vœu de sa famille la décidèrent à un second mariage, elle fit encore choix d'un officier de l'armée française. M. Victor de Tracy, aide de camp du général Sébastiani, donna son nom à la veuve du général de l'Empire. La descendante de Newton devint la petite-fille du célèbre commentateur de Montesquieu.

C'est sous ce dernier nom que madame de Tracy est surtout connue dans le monde, et que sa vie appartient, on peut le dire, à l'histoire de la société de notre époque. Mon but toutefois n'est pas de la raconter. Dans l'intimité, cette vie était simple et vouée à la pratique de tous les devoirs sérieux de la famille; dans le monde, madame de Tracy n'a jamais paru que sous la protection de son loyal époux et dans la compagnie de ses charmantes filles. C'est ainsi qu'elle dérobait à la médisance une vie dont je ne prétends recueillir non plus que la portion qui s'en est mêlée, presqu'à son insu, au mouvement général des esprits, des idées et des

affaires. Madame de Tracy n'a jamais été, Dieu merci pour elle! une femme politique, mais elle a vécu dans un milieu qui, malgré elle sans doute, l'était beaucoup, et elle y a été comptée. Son action, même involontaire, a pesé de tout le poids léger et pourtant sérieux d'un esprit fin, solide et charmant.

La solidité et le charme, tel était, à un degré que j'ai rarement vu plus remarquable, le caractère distinctif de l'esprit chez madame de Tracy. Tel était aussi le secret de son influence. Et c'est ce qui peut expliquer dans sa vie bien des contrastes que, faute de les rapporter à cette double inspiration, des observateurs superficiels ont pu mettre sur le compte d'un caractère mobile et bizarre. Tout au contraire, madame de Tracy, placée par son nom, par son mariage, par l'estime entraînante d'un monde passionné, dans une situation pleine d'amorces et de périls pour une ambition de femme, livrée à toutes sortes de tentations sérieuses, et capable de mener à bien toutes les prétentions, madame de Tracy s'arrêtait pourtant, dirai-je par la force, la légèreté ou la délicatesse de son âme, dans cette voie dangereuse; elle approchait de tous les écueils avec une curiosité de novice; elle tournait autour sans y toucher. Ainsi elle avait un salon politique, et elle y régnait, sans être une femme politique. Elle faisait des livres sans être une femme savante, et elle parlait métaphysique, scolastique et théologie sans être un bas-bleu. Douée d'une merveilleuse organisation pour les arts et universelle dans ce genre, personne n'a su, en dehors du cercle de quelques amis, qu'elle avait un talent de virtuose de premier ordre, qu'elle était de première force dans le dessin et qu'elle peignait à ravir. Il fallait aller à Paray, le domaine patrimonial des Tracy depuis trois cents ans et sa solitude de prédilection, pour la surprendre dans

le secret de ces aptitudes si merveilleuses et si diverses. C'est à Paray surtout qu'elle écrivait ses *Etudes sur les Pères de l'Eglise.* Mais si on annonçait une visite, elle jetait sa plume; et combien la trouvaient plutôt dessinant la flore du Bourbonnais, attablée à un métier de tapisserie ou semant de broderies capricieuses un canevas de dentelles! Elle passait, sans plus de façon, de la plus grave occupation à la plus frivole. Son esprit n'était pas moins adroit que sa main n'était leste à trouver ces refuges où l'austère pensée se transformait tout à coup et prenait, sans passer par aucune nuance intermédiaire, le ton toujours distingué d'une causerie enjouée, familière, spirituelle ou banale selon les gens. Ce n'était pas versatilité d'esprit, ni même affectation de courtoisie et de savoir-vivre, mais besoin d'échapper à l'activité de sa pensée, subordination de la vie intelligente à la vie domestique, sacrifice de la femme supérieure à la femme qui ne voulait être comptée que comme épouse, comme mère, comme maîtresse de maison et femme du monde ; car elle aimait le monde par les bons côtés, et elle en prêchait le culte pour tout ce que les salons conservent encore, elle le croyait du moins, de bon sens et de bon goût, pour tout ce qu'ils entretiennent de politesse, de modération et de bon accord dans notre société si profondément divisée et toujours si près de tourner, qu'on me passe le mot, à l'état sauvage. « La politesse, écrivait madame de Tracy, est » une des choses les plus nécessaires au bonheur. Cet arti- » cle-là manque à la Charte de 1830. »

Madame de Tracy, grâce à cette réunion de qualités éminentes, d'un attrait si doux et si sérieux, avait fait prévaloir dans son salon cet esprit de tolérance et de transaction qui était, suivant elle, « la raison de ce qu'on appelle le monde. » Ce salon avait été longtemps celui de M. le comte Destutt de

Tracy. Quand ce noble et sage vieillard mourut, elle y fut maîtresse, mais comme elle savait l'être, en laissant à chacun sa liberté. Il était naturel que la gauche constitutionnelle eût, dans le salon de madame Victor de Tracy, une majorité qu'elle n'avait pas, si je m'en souviens, dans les Chambres ni peut-être dans le pays. Elle y était représentée par ses principaux orateurs, par ses écrivains, par ses hommes d'Etat, c'est-à-dire par ses mécontents, qui s'y mêlaient sans cesse à d'autres nuances ou plus effacées ou même contraires. Mais, quelle que fût l'attitude et la couleur des dissidents, leur petit nombre, grâce à l'accueil plein de distinction et d'encouragement que leur ménageait madame de Tracy, ne les compromit jamais dans cette mêlée. Madame de Tracy veillait avec une adresse infinie sur ces rencontres délicates. Elle les provoquait, elle les dirigeait, elle les utilisait ; elle en faisait sortir sinon la concorde du moins une modération relative. Les aspérités s'effaçaient, les cœurs s'apaisaient sous la pression de cette main légère et ferme ; et c'est ainsi que l'Opposition constitutionnelle fut ramenée bien souvent sur ce terrain de la résistance légale qu'elle n'aurait jamais dû quitter. C'est ainsi que l'esprit dynastique, qu'il était si important de faire entrer dans les opinions et dans les consciences, en empruntant à madame de Tracy les formes aimables et le don d'attrayante prédication qui lui était propre, se conciliait les cœurs, en tempérait l'amertume, les arrêtait sur le bord des résolutions violentes. Et combien de ressentiments, nés d'un malentendu, d'une maladresse ou d'un éclat fortuit dans les Chambres, sont venus se fondre dans le salon et sous le regard de madame de Tracy ! Elle a été, pendant plus de temps qu'on ne l'a cru, sans en faire parade et sans en tirer vanité, le lien secret que l'esprit dynastique jetait à l'Opposition, et celui qui,

partant de l'Opposition, allait aussi atteindre, dans leur dévouement altier, frondeur et hasardeux, quelques-unes des nuances les plus colorées du parti de la dynastie.

Madame de Tracy (j'ai presque regret de le dire ; car est-ce une critique ? est-ce un éloge ?), madame de Tracy avait des idées très-arrêtées en politique. Non, j'ai tort, elle avait des sentiments très-décidés. J'ai là sous les yeux les débris d'une correspondance dont elle m'a honoré pendant une partie de la durée du dernier règne, et j'y trouve à chaque ligne et à travers une variété d'aperçus et d'idées sur tous les sujets vraiment incroyable, la preuve qu'en politique elle ne variait pas. Elle était très-profondément monarchique et dynastique.

« .... Vous m'aviez promis de venir à Paray, m'écrivait-elle » (quelques jours après un attentat sur la personne du roi) ; » mais il arrive toujours de telles catastrophes que je com- » prends bien que vous restiez à Paris... Quelle horrible » nation que la vôtre ! (Dans ces moments d'anxiété et d'in- » dignation, madame de Tracy se souvenait qu'elle était » née Anglaise.) Vos compatriotes ont laissé la terreur du- » rer deux ans, et maintenant vos contemporains assassinent » périodiquement... et il s'en trouve d'autres qui appellent » cela un progrès ! Enfin, je suis Anglaise, et je vous en » souhaite autant... Parlons de la vie uniforme qu'on mène » en rase campagne. J'ai passé l'été à chanter : *Il pleut, ber-* » *gères.* Le climat même de ce pays se détériore. Je n'ai pas » eu ici une seule de mes filles, *alass !* elles sont restées là- » bas pour orner les maisons de leurs maris. J'ai fait peu de » musique, comme l'oiseau qui ne chante que pour amuser » ses petits... » — « Vous avez bien raison, écrivait-elle un » autre jour, de croire que je déteste tous les républicains, à » commencer par les plus rouges (elle avait deviné la cou-

» leur que plus tard ils ont prise) jusqu'aux plus niais. C'est
» là le fond de mon cœur pour eux. » — « Depuis que vous
» êtes de retour aux Tuileries, écrit-elle ailleurs, la pluie
» nous empêche d'aller vous voir aux fenêtres, où vous nous
» ferez peine à regarder, tant votre maçonnerie vous donne
» l'air d'une prison ! (madame de Tracy ne se refusait jamais
» une épigramme innocente.) J'espère que vous vous y por-
» tez bien tous malgré cela, et je vous prie de croire à tous
» mes sentiments les plus vifs de royalisme sans programme
» de l'Hôtel de Ville, chose qui dans le temps m'a ennuyée à
» périr. Je suis monarchique tout comme vous, et cela avec
» un extrême plaisir, etc.... »

« ..... J'ai eu chez moi en masse, écrit-elle de Paray, le con-
» seil de révision, le préfet en tête, au nombre de seize per-
» sonnes, qui ont déjeuné, promené, dîné, soupé, couché
» et redéjeuné le lendemain ici, à leur grande satisfaction et
» à la mienne; car vous savez mon goût pour le juste mi-
» lieu, etc. »

Je cède, en citant ces extraits pris au hasard dans la correspondance de madame de Tracy, au désir de donner une idée de son style et de sa manière encore plus que de ses sentiments, car ses sentiments étaient bien connus. Le roi Louis-Philippe, en particulier, savait la profonde admiration qu'au milieu d'une société où les contradicteurs, sur ce point, ne manquaient pas, madame de Tracy professait pour sa personne. C'est, à mon avis, un des côtés de l'esprit et du jugement de cette femme charmante qui méritent le plus d'estime. Elle était capable de comprendre, elle, la femme emportée dans le tourbillon du monde, des affaires, des intrigues et des animosités politiques, ce qui se cachait de grandeur véritable et d'héroïque abnégation sous ces qualités du roi constitutionnel et pratique, sous ces ver-

tus si près de terre dont la Charte lui faisait une loi et que la nation et l'époque, qui les inspiraient, ont si mal récompensées. Et combien de fois, même avant l'éclatant témoignage que sir Robert Peel avait rendu à celui qu'il appelait, on le sait, *un grand homme de bien*, combien de fois madame de Tracy m'a dit, à l'oreille, il est vrai : « ... Votre roi est grand; c'est sa part à lui. Si le règne est petit, c'est notre faute... »

J'ai essayé d'indiquer quelques-uns des traits de la physionomie de madame de Tracy. Pour peindre dignement son portrait, il faudrait avoir hérité de ce pinceau qu'elle maniait si bien. Ce que j'ai voulu marquer seulement, c'est ce qu'il y avait de grâce sur ce fond sérieux, ce qu'il y avait de solidité sous cette enveloppe délicate; c'est ce mélange de l'imagination et de la raison, cet accord entre le sentiment et l'idée, cette vie d'artiste et de penseur, cette profondeur pleine de finesse, cette bonté intelligente et vive, cette passion des fleurs, des pierreries, des oiseaux, des manuscrits, des champs et des salons; et dans cette variété de goûts sans confusion et de contrastes sans bizarrerie, cette âme si rayonnante, si mobile, si impressionnable et si sagement gouvernée, cet esprit d'ordre minutieux et prévoyant allié à cette faculté d'imaginer, de rêver et de sentir qui, dans une femme, aurait atteint à la supériorité si madame de Tracy avait voulu être une femme supérieure. Elle préféra toute sa vie être une femme aimable et sérieuse, et elle est morte, même après avoir passé par un ministère, avec cette bonne renommée. Comme femme d'un ministre de la république, que son courage seul (sans parler de son mérite incontestable) avait désigné pour cette tâche difficile au milieu des conjonctures les plus périlleuses, comme femme du ministre de la marine après le 10 décembre, madame de Tracy a prouvé que le tact, qui est en quelque

sorte la monnaie du bon sens et, comme on l'a dit, le bon goût dans la vertu, ne lui manquait pas plus que le dévouement; et elle a supporté, sans y rien perdre de la liberté de son esprit et de son cœur, cette épineuse épreuve d'un pouvoir et d'une élévation éphémères.

Je n'ai rien dit de madame de Tracy comme écrivain. En ai-je le droit? Elle n'a rien publié. Ses *Etudes sur les Pères de l'Eglise*, monument de sa piété et témoignage de cet esprit sérieux qui, en toute chose, remontait à la source et se passionnait avec une joie d'enfant pour la vérité, ce travail qui a occupé les dernières années de sa vie, elle est morte sans avoir eu jamais, je crois, un parti pris définitif de le donner au public. Voici pourtant ce qu'elle m'en écrivait dans une lettre d'une date déjà ancienne, et qui caractérise assez bien cette sorte d'originalité vive et primesautière qu'elle mêlait aux conceptions les plus sérieuses :

« ..... Vous êtes très-aimable d'avoir trouvé le temps de » lire mes notes sur deux de mes Pères, très-différents l'un » de l'autre. Oui, en effet, j'ai un plan, et j'aurais dû vous » donner les notes de l'introduction avant les notices qui ne » viendront qu'à l'appui de mon idée. Chaque Père a une idée » principale et une passion dominante. Les uns ont été faibles, » les autres irréprochables du côté *matériel*; mais tous ont » contribué, à des titres divers, à l'établissement de la religion » catholique. Voilà qui est certain. Tous ont été les chefs et » les maîtres des villes où ils siégeaient. Pourquoi? Parce » qu'ils étaient les soutiens des opprimés, les protecteurs des » petits, qu'ils donnaient leurs fortunes, sacrifiaient leur vie » pour le triomphe de leur croyance, ce qui les mettait au- » dessus des autres hommes. Ils ont tué toutes les hérésies » aux premiers siècles, et le protestantisme ne s'est établi plus » tard que parce que le clergé a marché hors du chemin tracé

» par les premiers Pères de l'Eglise. Ensuite ils nous montrent
» à quel point ils avaient des *idées à eux,* quoi que vous en
» disiez, vous, classiques idolâtres. Ensuite nous voyons com-
» bien nos modernes écrivains sacrés les ont volés, pillés et
» imités dans tout ce qu'ils ont écrit de plus éloquent. Ensuite
» la lecture des Pères que personne ne lit, parce que tous ne
» sont pas traduits, et que, traduits, c'est trop volumineux,
» donne une incroyable sérénité, remonte l'âme et fait croire
» à l'éternité : ce dont on a besoin pour marcher droit, quand
» on est faible. Je crois que le bonheur dépend beaucoup du
» genre d'idées dont on s'entretient. *Voilà mes raisons* pour
» chercher à faire connaître aux ennuyés l'esprit et l'habileté
» des Pères qui étaient des gens très-instruits, très-distingués,
» très-gracieux, très-singuliers, très-entêtés, très-extraordi-
» naires. *De gustibus non est disputandum...* Voilà le mien.
» Adieu... »

Madame de Tracy n'a pas publié sa Notice sur M. le comte Destutt de Tracy, son beau-père, plus que ses *Etudes sur les Pères de l'Eglise;* mais elle l'a fait du moins imprimer pour quelques amis. C'est encore une étude plus qu'une œuvre achevée. L'anecdote s'y mêle agréablement, mais sans trop de profit pour l'unité du ton et de la couleur, aux considérations psychologiques. La dissertation y affecte des formes concises et péremptoires, plus peut-être, on le croirait, par une arrière-pensée de critique que par un goût particulier de l'auteur pour ce mode de démonstration. Malgré tout, et malgré d'habiles réserves dont elle est remplie, la Notice que madame de Tracy a consacrée à l'auteur de l'*Idéologie* est faite pour honorer grandement sa mémoire. M. Destutt de Tracy avait eu le mérite, et je dirai presque le courage de conserver la liberté de son esprit parmi des épreuves qui avaient ébranlé, amolli ou asservi toutes

les intelligences. Il était un rare exemple de cette obstination dédaigneuse (on le nommait *Têtu de Tracy*) que les esprits d'élite opposent aux défaillances de leur temps. La Révolution ne l'avait pas découragé, l'Empire ne l'avait pas séduit. La Restauration ne l'avait pas converti. Madame de Tracy lui rend habilement et délicatement cette triple justice, non sans mêler parfois à ces jugements, bien qu'à faible dose, cette causticité douce et fine que le respect lui-même n'interdit pas : « On peut dire, écrit-elle quelque part, » que M. de Tracy n'a pas vu (ou n'a pas voulu voir) tou- » tes les faces des choses... *il n'a pas voulu s'élever au-des- » sus de ce qu'il savait.* — Il régnait, dit-elle ailleurs, une » méthode si parfaite dans ses erreurs et tant d'harmonie » dans ses préjugés ! » Il y a là, à mon avis, une très-juste, très-profonde et très-piquante appréciation de l'esprit de M. de Tracy, et que M. de Tracy lui-même, cœur honnête s'il en fut, n'eût pas désavouée. J'en dirai autant de ce qui suit :

« Il contemplait avec tristesse le sort des ignorants ; il » aurait voulu pouvoir montrer à lire et à écrire à l'univers » entier, parce que, disait-il, l'éducation des masses était » le plus sûr moyen de bien-être général et progressif.... » Mais le goût que M. de Tracy avait pour les nouveautés » dans l'univers entier ne s'étendait pas cependant jusqu'à » l'intérieur de sa maison. Il aurait voulu que le monde ne » marchât pas autour de sa personne. Tout changement lui » était insupportable. Il s'impatientait (ô philosophie !) de » voir son linge s'user ou ses meubles se casser ; et il aimait » assez à en rejeter la faute sur quelqu'un. »

Tel était M. de Tracy. Sa spirituelle belle-fille complète cette physionomie historique par des traits d'un incomparable agrément, et qui ressemblent à ces fantaisies que son crayon habile et léger prodiguait ailleurs avec une facilité

si entraînante. Ainsi l'austère commentateur de Montesquieu, qui aimait fort la société des femmes, « s'intéressait, dit madame de Tracy, même à leur toilette, » et prétendait *qu'on les voyait à l'envers*, à cause de la mode (d'alors) qui cachait la poitrine et montrait le dos. M. de Tracy n'était pas moins rebelle aux nouvelles modes adoptées par les hommes, et pour rien au monde il n'eût mis des gants ou chaussé des bottes pour aller dans un salon où devaient se trouver des femmes. Madame de Tracy raconte plaisamment l'histoire d'un pantalon qu'il essaya de mettre un jour, et sa déconvenue, sa gêne et son humiliation quand il s'en vit affublé au milieu du salon de famille. « Ce n'était plus, dit l'auteur, le gentilhomme d'autrefois, l'élégant colonel du régiment de Penthièvre, à la tête haute, à l'air distingué. » Aussi ce fut assez d'une pareille école. M. de Tracy reprit sa culotte le lendemain, et on peut dire, ajoute l'auteur, « qu'il est mort en bas de soie. » Enfin, ce philosophe de la sensation, ce métaphysicien du progrès, ce patriarche de l'école libérale, tolérante et humanitaire, étrange contradiction de la vie humaine! il avait donné son nom à une contredanse; il avait bâti une église avec quelques débris d'une vieille tour de son château ; il appelait ses domestiques, dont il ne savait jamais les noms, en criant : Holà ! et il avait son salon tout tapissé de cordons bleus. Une autre habitude non moins féodale, c'était une certaine façon très-méprisante de tirer brusquement son flacon quand un hâbleur de profession ou un individu peu estimable à ses yeux lui parlait, et il respirait alors ce flacon avec une sorte de fureur. Mais j'ai tort : ce n'était pas le gentilhomme que ces rencontres humiliaient, c'était le philosophe ami de la vérité, c'était Alceste indigné :

Non, je n'aurai jamais de lâche complaisance,

et j'aime à finir, par cette caractéristique horreur pour le mensonge, ce portrait d'un homme si longtemps et si justement célèbre, et sur lequel la Notice de madame de Tracy jette une lumière si vive, si nouvelle et si pénétrante.

J'ai dit comment M. Victor de Tracy était entré au ministère de la marine, et quelle honorable trace il y avait laissée de son rapide passage. Tout le monde sait comment il en sortit, emportant l'estime de tous les honnêtes gens, et plus que résigné à sa disgrâce. Madame de Tracy partageait ces sentiments. Elle passa au château de Paray l'année 1850 presque tout entière, et elle y était encore au mois d'octobre dernier, quand la mort vint l'y surprendre. C'était dans la nuit du 26 au 27 octobre. Mais je cède au besoin de marquer dans quelle disposition d'esprit et de cœur, dans quelle ignorance de sa fin prochaine, dans quelle insouciance spirituelle et charmante elle se trouvait, très-peu de jours avant cette triste et fatale nuit. Voici ce qu'elle écrivait, le 23 du même mois, à l'abbé P*** :

« ..... L'idée qui me console le mieux de ne pouvoir rester » où je suis, est celle de retrouver nos bonnes conversations » sur toutes choses et tout le monde, depuis le Pape jusqu'à » M. Cousin, y compris les jésuites et les voltairiens..... J'ai » flâné tout l'été dans l'herbe comme la cigale, livrée au » *farniente*, broutant dans le potager, allant à travers champs, » ne m'occupant que des bêtes, dont je partageais la ma- » nière de vivre..... Ne croyez pas cependant, monsieur » l'abbé, que je sois devenue aussi fade qu'un mouton et » ayant aussi peu d'idées ; j'ai eu soin de les entretenir par » la lecture de vos *notes marginales* les jours de pluie ou de » malaise... J'ai plus que jamais le désir de finir mon étude » sur saint Ambroise, afin de la donner à d'autres évêques » mes amis, qui ne connaissent guère celui de Milan. J'ai

» vérifié les éloges prodigués par celui-ci aux femmes sur le
» texte même, et ces éloges dépassent de beaucoup ce que
» vous aviez cru être de mon invention. A propos de théolo-
» gie, nous avons eu pendant deux jours la visite de Mgr
» de Moulins, qui est tout simplement charmant et que
» je préfère à tous mes vieux amis du IVe siècle.....
» Notre province est rouge cramoisie, mouchetée de blanc.
» Je dis aux rouges d'aller à la messe et aux blancs... d'ap-
» puyer la république. Vous voyez, monsieur l'abbé, que je
» cultive toujours la franchise, imbécile ou non, à la ville ou
» dans les champs. Encore quelques jours, je vous rever-
» rai..... O vous tous, malheureux habitants de Babylone,
» qui ne savez pas jouir du spectacle de l'approche de l'hi-
» ver, alors que la nature a l'air d'être empaillée sous les
» feuilles mortes qui la couvrent, que les oiseaux devien-
» nent tristes et les feuilles flétries, alors qu'on entend le
» vent chanter des gammes toujours en mineur et descen-
» dantes, ce qui exprime la mélancolie, et des bandes d'oi-
» seaux sauvages qui passent dans l'air, et les sapins,

Deuil de l'été, parure de l'hiver,

» et les grandes cheminées remplies d'arbres entiers. Hélas !
» oui, dans dix jours nous quitterons toutes ces ravissantes
» choses de la campagne, de la vie tranquille, du repos et
» du loisir. Je regrette jusqu'aux insectes, et je pleure les
» papillons, *quia non sunt !* Adieu..... »

Dans dix jours ? Et moins de trois nuits s'étaient passées ; un matin, on entre dans sa chambre ; elle n'avait pas sonné, on était inquiet ; il était tard ; M. de Tracy entre le premier... Elle était morte, morte sans avoir changé de place, les bras croisés sur la poitrine, sans rien qui trahît la lutte, la convulsion ou la souffrance, morte depuis quelques heures et

déjà froide. Je me rappelai à cette nouvelle ce que cette spirituelle dame m'écrivait un jour, dans un accès de mauvaise humeur contre le choléra qui alors faisait de terribles ravages : « Le plus grand malheur et le plus grand désordre pour l'homme, c'est de mourir. » La mort, comme pour la démentir, était venue la prendre, plus que la frapper, dans l'attitude du repos, sans effort, sans agonie, et comme si elle n'eût pas voulu troubler son sommeil de la nuit ; et après cette mort si douce, il se trouva que tout était réglé non-seulement dans sa conscience, mais dans sa vie intérieure et domestique ; ses dispositions étaient prises, ses obsèques prévues, ses comptes à jour. Cet esprit d'ordre, que nous avons vu dominer, pendant toute sa vie, les élans de son imagination et de sa sensibilité, cet esprit lui survivait pour ainsi dire, comme pour résumer après elle ce qu'il y avait eu de sérieux, de positif et de délicatement subordonné dans la destinée de cette studieuse et agréable femme ; elle qui m'écrivait, et c'est par cette citation, que je lui emprunte encore, que je finis :

« ..... Je lis des annonces de romans nouveaux et
» j'y vois beaucoup de noms de femmes. Quelle sottise !
» Combien elles perdent à se mêler ainsi à vous pour tout
» et à comprendre progrès, chemins de fer, économie poli-
» tique, civilisation ! On les aimait bien plus et bien mieux
» au temps passé, quand elles n'étaient pas si savantes. Les
» femmes doivent avoir un léger parfum d'esclavage. Ne le
» trouvez vous pas ? »

J'étais trop de son avis sur ce point pour lui répondre.

X

Le socialisme dans l'apologue.

— 23 MARS 1851. —

L'Académie française a couronné deux fois les Fables de M. Lachambeaudie, et ces Fables viennent d'être réimprimées dans une neuvième *édition* en l'an de grâce 1851. Ce sont là peut-être deux bonnes raisons de parler à nos lecteurs de M. Lachambeaudie. Mais j'en ai une autre. M. Lachambeaudie, malgré ses deux couronnes et ses neuf éditions, est plus connu comme démagogue que comme écrivain. Comme démagogue, il est célèbre au delà de toute justice ; comme écrivain, il est beaucoup moins connu qu'il ne mérite de l'être. Je vais essayer de remettre un peu d'ordre, s'il est possible, dans la renommée de M. Lachambeaudie. Je ne connais pas la personne ; mais j'ai sérieusement interrogé l'auteur, et je crois encore à la vieille maxime de nos pères : « Le style est l'homme. »

M. Lachambeaudie passe pour un écrivain socialiste, et il prête volontiers sa personne, sa voix, son style, sa poésie aux démonstrations du parti. C'est par là qu'il est démagogue, ni plus ni moins. Mais c'est beaucoup trop. M. Lachambeaudie a eu tort, en des jours de sinistre mémoire, de traîner sa muse dans tous les clubs de Paris, de l'asseoir à tous

les banquets, de lui faire jouer un rôle de comparse dans toutes les fêtes de la démagogie triomphante. Il a eu tort.

> Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
> La muse sert sa gloire et non ses passions!
> Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange
> Pour l'atteler hurlant au char des factions!

M. Lachambeaudie n'a pas suivi, alors, ce conseil de M. de Lamartine, et encore aujourd'hui il se trompe sur la véritable mission de sa poésie, quand il laisse exploiter son nom et ses œuvres par tous les fabricateurs de pamphlets anarchiques à l'usage du peuple. Il y a quelques jours je lisais dans un de ces écrits : « Publications recommandées : *le Contrat social* de J.-J. Rousseau ; *les Fables* de Pierre Lachambeaudie ; *les Chaînes de l'esclavage*, par Marat. » M. Lachambeaudie entre J.-J. Rousseau et Marat ! Double méprise ! S'il est philosophe, c'est par les côtés les plus humbles de la philosophie usuelle et pratique ; s'il est révolutionnaire, c'est à la façon de l'abbé de Saint-Pierre. Mais Rousseau et Marat !

> . . . . . Non, je n'ai mérité
> Ni cet excès d'honneur ni cette indignité !

Il faut prendre M. Lachambeaudie pour ce qu'il est, non pour ce qu'il paraît. Il a une mission, et il s'est donné un rôle ; il est poëte et homme de parti. Il a un naturel entraînement d'écrivain qui le domine, et une contenance qu'il s'impose. Je ne prétends pas pour cela qu'il soit un homme double, et je ne lui dirai pas comme le poëte inimitable qu'il nomme son maître : *Arrière ceux dont la bouche souffle le chaud et le froid !* M. Lachambeaudie vaut mieux que sa renommée ; son esprit est supérieur à son rôle. Les œuvres de sa pensée recueillie et solitaire le relèvent des défaillances de sa vie publique, et quand l'homme tombe, le livre proteste.

C'est cette lutte entre le vrai fond de l'homme et le faux-semblant, entre l'esprit et l'enveloppe, entre le rôle convenu et la mission inspirée ; c'est cet antagonisme douloureux, moins rare qu'on ne pense, mais qui n'éclate pas toujours, parce que tous les hommes de parti n'ont pas le talent d'écrire ; c'est, dis-je, cette opposition entre la conduite et les écrits que je vais essayer de caractériser. Si délicate que soit cette tâche, elle est dans les droits de la critique, et je n'y faillirai pas.

Je veux dire un mot d'abord du caractère général des fables et des poésies de M. Lachambeaudie. Ce qui les distingue particulièrement, c'est la sérénité, la bienveillance et la douceur. Nous voilà déjà, et du premier coup, un peu loin des banquets démagogiques. Si le style est l'homme, M. Lachambeaudie est assurément parmi les plus doux, les plus sensibles et les plus tolérants. Moins original et aussi moins profond que La Fontaine, moins artificiel que La Motte, moins ingénieux que Florian, moins incisif et moins entraînant que M. Viennet, il tient du moraliste, du philosophe et du poëte, un peu trop dépourvu peut-être de ce qu'on a appelé la bonhomie, et qui n'est que la malice. L'honnête fable qui suit pourrait servir d'épigraphe à son recueil :

Quelqu'un sur le pavé chancelle
Et tombe ; on en rit aux éclats.
Oh ! de grâce ne riez pas !
Peut-être sa chute est mortelle.

Ce qu'on fait au physique, on le fait au moral.
Qu'un homme soit en butte aux traits de la satire,
Aussitôt à la ronde on s'empresse de rire.
Vous neririez pas tant si vous saviez le mal,
Qu'une épigramme peut produire.....

Un écrivain qui s'interdit l'épigramme au moment de com-

poser des fables, cela ressemble à un soldat qui jette son arme au moment du combat. Mais n'importe. M. Lachambeaudie a d'autres ressources ; laissons-le faire : nous verrons bien.

C'est ici le lieu d'apprécier le fond des idées et des doctrines au service desquelles M. Lachambeaudie aurait mis, dit-on, sa douce poésie, sa plume agréable et facile, « son style ingénieux et pur, » comme disait M. Villemain dans un spirituel et savant rapport sur les concours de 1845. M. Lachambeaudie, le fabuliste obligé et breveté de toutes les réunions socialistes, est-il socialiste ? dans quelle mesure l'est-il ? pour quelle fin ? par quels liens se rattache-t-il au parti qui l'exploite ? est-ce association de principes, entraînement de complaisance, passion de propagande ou complicité d'ambition ? ou n'est-ce rien de tout cela ? En vérité, je le croirais.

Et en effet, si M. Lachambeaudie, pauvre, obscur et inconnu il y a trois ans, malgré ses deux couronnes académiques, et qui, avant 1850, n'avait pas trouvé un éditeur pour son recueil ; si M. Lachambeaudie, qui était à lui tout seul, comme nous l'apprend son biographe, M. Louis Jourdan, le libraire, le colporteur et le marchand de ses fables, « frappant aux portes de ses amis et des amis de ses amis, et vivant du petit bénéfice qui lui procurait la vente de chaque volume ; » si, dis-je, M. Lachambeaudie n'avait vu dans la révolution de Février (on a fait des révolutions pour moins que cela) qu'une occasion de populariser ses fables, et dans les clubs qu'un moyen de produire ces humbles filles de sa pauvreté ; si tel avait été son calcul, qui pourrait s'en étonner ? qui aurait le courage de le reprocher à cet enfant du peuple, surtout si cette recherche de la popularité littéraire n'avait entraîné de sa part ni capitulations de con-

science, ni lâches concessions? Or, c'est ce que nous allons voir.

Disons d'abord que M. Lachambeaudie a paru dans les clubs avec les fables que l'Académie avait couronnées, et qu'il a lu ces fables telles que sa première inspiration les avait produites, sans y rien changer, sans les ajuster au goût du jour, sans les gâter par la phraséologie officielle des docteurs en crédit. C'était une grande faiblesse (faiblesse de père) d'avoir cherché pour ses œuvres ce genre de succès; et en même temps c'était le fait d'une certaine indépendance de n'y avoir aidé par aucune flatterie intéressée. Quand on parcourt le recueil de M. Lachambeaudie, on éprouve en effet un grand embarras, celui d'accorder sa réputation avec ses écrits. On se demande par quelle attache ce fabuliste si tolérant, si bienveillant, si rempli de mansuétude, de raison et de gravité, se reliait aux passions violentes et insensées qui agitaient alors la France et qui la menacent encore. Pour ma part, j'ai voulu me rendre un compte exact des opinions et des sentiments exprimés dans ce recueil. J'ai décomposé l'œuvre entière, et je suis arrivé à ce résultat que, sur près de trois cents pièces, fables anciennes et nouvelles et poésies diverses dont l'œuvre se compose, cinquante à peine appartiennent non pas à ce qu'on a appelé le socialisme, c'est-à-dire à la doctrine de bouleversement systématique et de refonte radicale de la société, mais à des aspirations plus ou moins vagues de fraternité et de progrès: une dizaine de pièces seulement affectent un caractère plus prononcé, parmi lesquelles il en est deux ou trois, *Riche et Pauvre, Sic vos non vobis, la Pauvreté c'est l'esclavage,* qui sont d'une vivacité de ton évidemment exceptionnelle dans la manière de l'auteur. Tout le reste est inspiré par les principes de cette morale générale qui se retrouve à toutes les époques et chez

toutes les nations sous la plume des fabulistes. Est-il possible, en effet, quand on veut faire la leçon à l'humanité, de ne pas recommander la bienfaisance aux riches, la patience aux pauvres, de ne pas prêcher le respect des vieillards, l'oubli des injures, le culte de la patrie, l'amour, la foi, l'horreur de la corruption, le mépris de l'ingratitude, la solidarité des faibles, la concorde des puissants? C'est ce que M. Lachambeaudie a fait. Il n'est pas un de ces préceptes qui ne soit mis en action dans quelqu'un de ses apologues dont j'ai là les titres sous les yeux. J'ajoute qu'un peu de déclamation contre les rois (1), contre les courtisans, « les détestables flatteurs, » la noblesse héréditaire, l'avarice des financiers, la sottise des parvenus; que toutes ces déclamations, vieilles comme le monde, sont l'éternel assaisonnement de cette morale à l'usage de la foule. Boileau n'a-t-il pas fait une satire contre la noblesse, à la barbe des courtisans du petit lever et des marquis de l'Œil-de-Bœuf? Connaissez-vous une Constitution plus libérale que celle de Salente ? Qui a jamais parlé aux rois un langage comparable à celui de Massillon dans le *Petit-Carême ?* Je ne parle ni de Racine dans *Athalie*, ni de Molière dans le *Tartufe*, ni de La Bruyère dans sa peinture de la cour, ni de Pascal (2) traitant

(1) . . . . . Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir, dans cet abîme de ténèbres, un grand nombre de rois qui *avaient passé sur la terre pour des rois assez bons.* Ils avaient été condamnés aux peines du Tartare pour s'être laissé guider par des hommes méchants et artificieux... (Fénelon, *Télémaque*, liv. XVIII.)

(2) .... Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancêtres..... Mais n'est-ce pas par mille hasards que vos ancêtres les ont acquises et vous les ont conservées ?.... Vous imaginez-vous que ce soit par quelque voie naturelle que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous? Cela n'est pas véritable. Cet ordre n'est fondé que sur la volonté des législateurs.

(Pascal au duc de Roannez ; *Pensées*, 1re partie, art. 12..)

de *la Condition des grands.* Si c'est là du socialisme, défiez-vous de toute littérature ; « on en a mis partout. » M. Lachambeaudie en est plein.

Mais, savez-vous, le socialisme révolutionnaire, démolisseur et guerroyant, le socialisme avide et démoralisateur, celui qui nous assiége, qui nous menace, qui demain peut-être étendra sa main funeste sur cette société que ses divisions livrent à toutes les mauvaises chances ; ce socialisme-là est doué d'une grande générosité si les fables de M. Lachambeaudie lui plaisent, et je le trouve bien magnanime d'en avoir fait la fortune. Quant à moi, je m'imagine quelquefois, en lisant quelques-unes de ces poésies, que c'est une sorte de rançon que l'intérêt ou l'engouement de l'homme de parti paye à sa conscience. D'autres fois, je me figure M. Lachambeaudie, le sourire sur les lèvres, avec une arrière-pensée de raillerie, et plutôt en frondeur qu'en complaisant, débitant ses fables où l'épigramme, en effet, qu'il s'interdit si religieusement vis-à-vis de ses adversaires, ne vise qu'à ses amis. Tel est du moins le caractère de quelques-unes de ces fables. Dans d'autres, l'antagonisme des idées de l'auteur avec celles de son public s'élève à une véritable éloquence. Je veux citer quelques exemples de ces deux manières. *La Poule et les Cailloux* n'est pas dédiée aux songe-creux du socialisme ; mais, dites, à qui s'adresse cette moralité ?

. . . . . .
De ce récit ne riez pas, lecteurs ;
Notre société de pareils faits abonde.
Souvent bien des penseurs, *aussi sages que vous,*
Ont cru dans leur cerveau faire germer un monde,
Et n'ont couvé que des cailloux...

Aussi sages que vous ! c'est là un très-joli trait, surtout si

on se le représente lancé, de sang-froid, à la tête d'un auditoire démagogique. J'en dirai autant de cette autre moralité qui termine un très-spirituel apologue : *La Trompette et le Glaive*. La trompette sonne la bataille et le glaive la gagne. « Partageons, » dit la première. Une autre fois, le glaive est vaincu...

Sur l'arène bientôt il tombe mutilé,
Tandis que lâchement madame la trompette
A pris devant le feu la poudre d'escampette.
. . . . . .
Ici, certains journaux doivent se reconnaître :
Par des cris de guerre, en tout temps,
Ils agacent les nerfs, ils font grincer les dents.
Des combats, à leur voix, bravez-vous la tempête?
« Vous êtes des héros ! partageons le butin ! »
Disent-ils après la conquête.
Eprouvez-vous une défaite?
« Brouillons, vous méritez ce terrible destin ! »
Disent-ils, battant en retraite.

Il n'est pas besoin d'insister sur la transparence de cette allusion. Elle éclate aux yeux. A qui s'adresse la suivante ?

Sur son perchoir un jeune perroquet
Débitait tout le jour des phrases immorales,
Et sans honte épuisait, dans son hideux caquet,
Le vocabulaire des halles.
Comme certain passant criait, scandalisé :
« Il faut tordre le bec à ce parleur infâme! »
Un autre répondit : « Bien plus que lui je blâme
Ceux qui l'ont démoralisé. »

Le Marteau n'a pas besoin de commentaire. J'ignore la date de cette fable, et je la crois antérieure à la révolution de Février. Mais l'histoire est d'hier. Le marteau, qui a commencé par être un vil fragment de fer, est, comme tel, rougi, battu, torturé dans la fournaise ; bientôt, échappé au feu, il frappe

à coups redoublés sur l'enclume gémissante. L'auteur ajoute :

. . . . . .
Ce valet qui, lassé d'un joug injurieux,
A son tour devient maître et maître impérieux,
L'indomptable tribun, farouche patriote,
Qui saisit le pouvoir et commande en despote,
La victime d'hier transformée en bourreau,
Ne sont-ils pas ce fer qu'on transforme en marteau ?

Je pourrais multiplier ces exemples. J'aime mieux aborder une autre série de preuves par où je mettrai bien mieux encore M. Lachambeaudie en contradiction avec les doctrines de son parti. D'où est né le socialisme? D'une pensée exclusivement et audacieusement matérialiste. « La jouissance en proportion du besoin, » c'est dans ces termes que se résume aujourd'hui toute doctrine de rénovation sociale qui prétend à la popularité. Ce n'est pas le lieu de discuter cette théorie. Mais personne ne doute, je le suppose, que si de pareils principes sont aujourd'hui la cause d'une si universelle alarme dans la société européenne, c'est que, s'adressant aux appétits grossiers de la chair par tous les aiguillons qui l'excitent le plus sûrement, ils préparent d'affreux malheurs..... Eh bien ! en face de ces tréteaux redoutables où s'étale un matérialisme sans pudeur, M. Lachambeaudie a eu le courage d'élever un autel spiritualiste. Il a revendiqué pour l'âme la supériorité sur la matière. Il a plaidé pour Dieu contre l'athéisme, pour l'innocence contre la corruption, pour le repentir contre l'impénitence, pour l'esprit contre la force brutale, pour la résignation religieuse contre l'impatiente convoitise. Lisez, parmi beaucoup d'autres poésies empreintes de ce sentiment, lisez *la Robe de l'innocence*, *la Conque et l'Enfant*, *le Nid renversé*, *l'Eglise délabrée*, *la Neige*, *la Retraite*, *Consolation*; tous ces petits poëmes respirent le spiritua-

lisme le plus pur. Il en est un entre autres qui est adressé à M. Félix Pyat. Vous allez voir que l'auteur aurait pu tout aussi bien le dédier à M. de Montalembert.

L'ALOUETTE ET LE POURCEAU

C'était un jour d'avril; aucun obscur brouillard
Ne voilait du printemps la robe virginale;
S'élevant dans les airs, son royaume d'azur,
L'alouette chantait sa chanson matinale.
Le porc, de son côté,
Vers la fange tournait un regard hébété.
L'oiseau disait : « Salut, bienfaisante nature !
Doux soleil, cieux profonds, renaissante verdure,
Salut ! » Le porc grognait : « L'astre, qu'on dit si beau,
Le ciel, qu'on croit si vaste,
N'est qu'un miroir étroit, n'est qu'un mourant flambeau !... »
Dieu, vertu, gloire, amour, ô bizarre contraste !
Quand le croyant vous dresse un autel dans son cœur,
Le sceptique vous nie avec un ris moqueur.
L'un, pour juger, bien bas regarde vers la terre,
Et l'autre voit plus haut : c'est là tout le mystère.

Voici une autre pièce, d'un caractère encore plus élevé et d'une touche, si ce n'est plus ferme, du moins plus virile. C'est l'histoire de saint Christophe, d'après une légende bien connue. J'ai été fort étonné de trouver récemment cette pièce dans l'*Almanach du Peuple*, où elle s'est évidemment fourvoyée. C'est une des plus récentes productions de l'auteur, et une de celles où la moralité touche le plus directement aux points délicats et frémissants de cette surexcitation sauvage de la force, que les démagogues s'appliquent à entretenir et à exalter :

Un homme gigantesque, aux sauvages penchants,
Un chêne en main parcourt les forêts et les champs.
A lui s'offre un enfant, les yeux bleus, tête blonde,
Qui lui dit : « Es-tu fort ? — Je porterais le monde !
— Sous son joug souverain pas un ne t'a dompté ?

— Jamais! Mon bras vaut une armée;
Pour moi tout homme est un pygmée.
— Quelle est ta loi? — Ma volonté!
— Ta fierté me confond, ton audace m'étonne.
Aux malheureux, parfois, as-tu fait quelque bien?
— N'ayant pas besoin d'eux, je ne leur devais rien.
— Crains-tu Dieu?—Je t'ai dit que je ne crains personne.
— Tu vois ce rapide torrent:
Pourrais-tu, réponds-moi, toi si fort, toi si grand,
Me porter au delà, monté sur ton épaule?
— Moi? je te porterais de l'un à l'autre pôle...»
D'une robuste main aussitôt il le prend,
Et comme un passereau sur son dos il le pose.
Mais à la traversée un obstacle s'oppose:
Plus le géant s'avance, et plus l'eau s'élargit,
Plus l'abîme est profond, et plus le flot mugit.
. . . . . .
. . . . . L'orgueilleux, s'inclinant,
Tourne la tête et voit le Christ tout rayonnant.
Alors l'enfant divin, qu'il vient de reconnaître,
Lui dit: « Deviens plus humble et confesse ton maître...»
A ces mots, Jésus disparut,
Et l'onde en même temps décrut.
. . . . . .
. . . . . .
Frères, vous le voyez, quand l'âme ou la matière
A ses brutaux instincts se livre tout entière,
Elle accomplit le mal ou fait de vains travaux;
Mais quand l'esprit la vivifie,
Par la foi, par l'amour elle se sanctifie,
Et compte les instants par des bienfaits nouveaux.

J'ai essayé de montrer par quels côtés M. Lachambeaudie diffère des passions et des sentiments de son parti. Je veux indiquer maintenant par où il s'en rapproche et leur ressemble. Je me suis demandé les capitulations qu'il avait subies, les concessions qu'il avait faites. Je suis en mesure de le dire: ces concessions sont sans valeur. Je veux les signaler toutefois, parce qu'elles se rattachent plus ou moins à quelques idées principales qui se retrouvent aujourd'hui au fond de tous

les vœux, de tous les écrits et de tous les projets de la démagogie européenne.

Il y a un certain nombre d'idées en effet qui, sous l'action incessante de la propagande démagogique, ont pris possession de l'esprit des masses, et qui y poussent chaque jour de plus profondes racines. La première, c'est que les produits du travail appartiennent sans intermédiaire au travailleur ; la seconde, c'est que l'association fraternelle et solidaire est la fin de toutes les inégalités sociales ; la troisième, c'est qu'en 1852 le peuple aura son jour, son jour décisif ; la quatrième, c'est l'alliance des peuples substituée à celle des cabinets, et la chasse aux rois sur toute la ligne. J'omets beaucoup d'autres *idées* qui découlent de celles-là.

Or, chacune de ces idées a, comme je l'ai dit, son écho dans les poésies de M. Lachambeaudie, écho plus ou moins affaibli par la modération naturelle de l'auteur, mais où se reconnaît cependant la trace de l'influence qu'il a subie et qu'il reflète.

Quant à la possession des produits du travail, n'oublions pas que cette question était traitée, il y a peu de jours, à la tribune nationale, de la manière que voici : « Savez-vous, Messieurs, disait M***, savez-vous ce que demande le peuple quand on lui parle de certains excès? — Le peuple demande où passent les liqueurs fines et les vins délicats, qu'*il ne connaît que pour avoir travaillé à les produire ?....* » M. Lachambeaudie consacre à la même question la plus malfaisante fable de son recueil, celle qu'il a intitulée : *Sic vos non vobis*.

LE PORC.

Je déterre la truffe, et je mange les glands.

LE BŒUF.

Pour d'autres que pour moi je laboure les champs.

LE VIGNERON.

Nous ne buvons jamais le vin de nos vendanges.

LE MAÇON.

Je bâtis des châteaux et j'habite des granges.

L'ÉCRIVAIN.

L'œuvre d'un auteur pauvre enrichit l'éditeur.

L'INVENTEUR.

Pierre invente, et Janot passe pour l'inventeur.

Puis c'est tout. Ni réflexion ni commentaire. Mais c'est bien assez. Voulez-vous savoir cependant à quel point l'auteur de ce détestable petit poëme est au-dessous du diapason ordinaire de l'école qui l'a, cette fois, inspiré? Voici des vers que je trouve dans l'*Almanach phalanstérien*, et qui sont une prédiction pour l'année 1851. On pourra faire la différence. Je cite ces vers parce qu'ils expriment, avec une vivacité passionnée et un certain élan révolutionnaire, cette fatale idée que je viens de dire:

. . . . . .
Il fera, cet hiver, très-chaud dans les cuisines
Des princes parvenus et de leurs grands vassaux;
La bise n'ira pas souffler dans leurs courtines,
Et l'on verra comment les honnêtes doctrines
Préservent du frisson les hommes en manteaux.
. . . . . .
L'automne produira des merveilles étranges:
Des *gens qui ne sauraient planter un échalas*
Feront au nez de tous les meilleures vendanges.
Les plus fortes moissons tomberont dans les granges
De gaillards fort adroits à se croiser les bras,
. . . . . .
Des oisifs sableront le vin vieux à pleins verres,
Mangeront largement à chacun des repas,
Et prendront du sommeil au gré de leurs paupières,
Pour rendre le courage à tous ces pauvres hères
Qui brassent l'opulence et qui n'y touchent pas.

Aussi l'honneur sera pour celui qui consomme.....

. . . . . .

Mais celui qui produit sera, par gratitude,
Grandement suspecté par tous nos beaux esprits.
La blouse offusquera le royaliste prude.
On jettera le nom de vile multitude
A tout ce qui n'est pas juif, laquais ou marquis.

Voulez-vous un degré de plus dans l'échelle de ces déclamations si formidables parce qu'elles ont remplacé, dans l'esprit d'une portion du peuple, par un symbole tout matérialiste et par une espérance qu'il croit prochaine, les sentiments raisonnables et les antiques croyances ? voici ce qu'écrit « un pauvre enfant de la rue, » comme il s'appelle, un ouvrier cordonnier, dans un recueil de poésies (1) qui ne manque ni d'une certaine vigueur étrange, ni d'originalité, ni même de souffle poétique :

Le jour déjà !... l'alouette s'éveille,
Bons artisans ! il faut nous lever tous.
Mal reposés des travaux de la veille,
Allons semer pour d'autres que pour nous.
En vain l'aurore a parfumé nos rêves,
L'espoir toujours disparait au couchant.
Dieu du travail ! les serpes se font glaives,
Lorsque la faim sanglote au bout d'un champ !
Dans les vapeurs, dans l'acide qui ronge,
Quand nous fondons cuivre et zing, au réveil
Sous la carrière, où la nuit se prolonge,
Nous languissons loin des feux du soleil.
Gorgés de tout, ils vivent bien, eux autres !
Douleurs d'enfer ! Pourtant si nous voulions...
Ils ont des bras, n'avons-nous pas les nôtres ?...
Ah ! c'est assez de trous dans nos haillons, etc., etc.

Entre l'auteur des *Echos de la rue* et M. Lachambeaudie, on peut mesurer la distance. Poursuivons. L'idée d'une asso-

(1) *Les Echos de la rue*, poésies (1850).

ciation égalitaire comme remède à l'inégalité des conditions, est une de celles que la démocratie socialiste caresse le plus et que les masses accueillent avec le plus de faveur. M. Lachambeaudie ne sacrifie guère à cette idée si décevante et si funeste, que sous la forme où elle se présente la plus facile à réaliser et la plus attrayante, sous la forme d'un banquet fraternel. Il a une fable, *le Déjeuner à l'école*, qui est d'une succulence très-agréable, d'un tour charmant et d'une saveur au demeurant fort innocente. C'est un souvenir plutôt qu'un souhait, un songe dans le passé plutôt, quoi qu'en dise le poëte, qu'une rêverie de l'âme « s'envolant au champ de l'avenir. » Et, au surplus, je remarque ici en passant, que cette cuisine égalitaire et commune prend de jour en jour, sous la plume des écrivains socialistes, des proportions gastronomiques vraiment effrayantes pour la bourse des contribuables. Mais, que dis-je? du jour de l'avénement du socialisme, chacun fera d'excellents repas, aux frais de l'Etat, sans payer l'impôt. Quoi qu'il en soit, nous sommes loin du brouet noir de Lycurgue, des pommes cuites de Camille Desmoulins et même des petits pâtés de Charles Fourier. Je lisais, il y a quelques jours, sur cette question des repas en commun, une déraisonnable et amusante dissertation de M. Louis Blanc, qui dépasse de bien loin les timides vœux de réforme culinaire de M. Lachambeaudie. « Les prôneurs du régime actuel, dit M. Louis Blanc, les défenseurs de ce vieux monde qui s'en va, affectent toujours de confondre l'association avec l'absorption, l'union avec l'amalgame, la solidarité avec l'uniformité. Quand on leur parle de remplacer *par un magnifique palais*, pouvant servir à loger cinquante familles, les ignobles et malsaines masures où ces cinquante familles vivent aujourd'hui dispersées, ils feignent de craindre je ne sais quel horrible pêle-mêle. Quand on leur

parle des avantages de la consommation en commun, quand on leur dit que l'alimentation, le chauffage, l'éclairage de cinquante familles séparées coûtent infiniment plus cher que l'alimentation, le chauffage, l'éclairage de cinquante familles associées, ils crient, en essayant de prendre un air effrayé : « Mais vous voulez donc nous faire manger à la gamelle !... » Comme si, dans le régime de la consommation en commun, réserve ne pouvait pas être faite, pour qui l'aimerait mieux ainsi, de la liberté de consommer en famille sa part des vivres communs ! Eh ! que ne regardent-ils donc autour d'eux, ces admirateurs ébahis du présent ? Car même dans cette société d'aujourd'hui, fondée sur un faux principe, le principe contraire n'est pas sans recevoir des commencements d'application qui démentent leurs prétendues frayeurs. *Vivent-elles dans un horrible pêle-mêle, les nombreuses familles qui habitent à Paris le Palais-National ?* Est-il absolument nécessaire, *quand on va dîner chez Véry et chez Véfour*, de manger dans la salle commune, et ceux qui y prennent place y sont-ils condamnés au régime de la gamelle ?... Et voyez une table d'hôte : tous paient le même écot, bien que tous ne soient pas doués du même appétit.... » M. Louis Blanc oublie une chose, c'est la liberté. Les gens qui dînent chez Véry pourraient dîner ailleurs, et la table d'hôte n'est pas une loi de l'Etat. Du reste, le spirituel sophiste complète sa dissertation sur les banquets proportionnels par le récit d'un *dîner sur l'herbe*, qu'il fit en compagnie de quelques amis et de plusieurs dames, dans l'île fameuse où fut signée la Grande Charte (monarchique) des libertés anglaises... « Il va sans dire que, pendant le repas, écrit l'auteur, la bonne harmonie ne fut troublée par aucune prétention tirée soit du plus ou moins de mérite de tel convive, soit de la différence des petits services rendus ou à rendre. Les rameurs qui s'étaient donné

tant de peine n'auraient eu garde d'en prendre texte pour réclamer quoi que ce fût au détriment de ceux qui n'avaient pas ramé. *Les plus belles attirèrent davantage les regards peut-être; mais il eût paru fort étrange, intolérable, qu'en raison de leur beauté elles exigeassent les meilleurs vins et les mets les plus délicats.* Chacun mangea selon son appétit.... etc. »

M. Louis Blanc, on le voit, laisse bien loin derrière lui son timide adepte M. Lachambeaudie. Le socialisme de M. Lachambeaudie rêve *un déjeuner à l'école*; le socialisme de M. Louis Blanc nous promet un dîner chez Véry ou pour le moins chez Véfour. Comprend-on maintenant que cette autre idée, que j'ai signalée parmi celles qui agitent et possèdent l'esprit des masses, l'idée que le peuple en 1852 aura son jour, soit singulièrement encouragée par de telles perspectives si imprudemment ouvertes devant ses yeux et si fatalement mises en contraste avec le tableau exagéré de ses souffrances? M. Lachambeaudie ne marque que d'un trait léger, et plutôt avec un sourire de pensive espérance, cette date pleine de terreur et d'imprévu. Frères, dit-il quelque part,

Frères, nous saisirons, — l'espérance est permise,
La douce récompense à nos efforts promise.....
. . . . . .
Apôtres, qui venez régénérant le monde,
Ne brisez de dégoût la pioche ni la sonde.
Courageux plébéiens, fouillez, fouillez encore!
La montagne est aride et la mer est profonde...
Mais vous y trouverez des perles et de l'or.
. . . . . .
. . . . . .

Courage! patience! espérance! Quand on ne met pas au bout de ces honnêtes conseils tout un système de bouleversement social; quand c'est le cri du cœur et de la pitié,

non l'imprécation de la haine farouche, qui aurait la dureté de s'en plaindre ? M. Lachambeaudie voit l'avenir plus brillant que les plus belles chances du hasard et que les plus insignes faveurs de la Providence ne le peuvent donner. Qu'importe ? La poésie ne trompe personne. Et qui voudrait reprocher au poëte la douce et chimérique vision qui lui a inspiré les vers que voici ? (C'est la conclusion d'une charmante pièce intitulée *la Goutte d'eau.*)

O toi, vierge sans nom, fille du prolétaire,
Qui retrempes ton âme au creuset du malheur,
Un travail incessant fut ton lot sur la terre...
Prends courage ! ici-bas chacun aura son tour.
Dans les flots de ce monde, où tu vis solitaire,
Comme la goutte d'eau, tu seras perle un jour...

L'auteur des *Echos de la rue*, quand il parle de cette décisive échéance de 1852, a un tout autre langage : Le peuple, dit-il,

. . . . . .
C'est le grand inspiré, le radieux prophète,
Qui voit poindre de loin la gloire ou la défaite.
Rien ne se fait sans lui. Vous bâtissez là-bas,
Sur ce terrain désert, où sa tente n'est pas :
Vous périrez bientôt sous votre propre ouvrage ;
Car le peuple à son ciel compte plus d'un orage...

Et M. Pierre Dupont, cet autre poëte du peuple, écoutez-le : sa voix a de l'accent, du rhythme, un certain éclat de retentissement orageux, quelque chose de prophétique, de familier et de violent :

C'est dans deux ans, deux ans à peine,
Que le coq gaulois chantera.
Tendez l'oreille vers la plaine...
Entendez-vous ce qu'il dira ?
Il dit aux enfants de la terre,
Qui sont courbés sous leur fardeau :

Voici la fin de la misère!
Mangeons du pain noir, buveurs d'eau!

Des monts sacrés où la lumière
Forge ses éclairs et ses feux,
Viens, en déployant ta bannière,
Dix-huit cent cinquante-deux!

Du peuple enfin voici le règne.
Tout autre prétendant n'est rien.
. . . . . .
Votre grandeur fut un nuage.
Vos sceptres, désormais ternis,
Seront des bâtons de voyage ;
Allez, rois! vous êtes bannis...

Des monts sacrés où la lumière
Forge ses éclairs et ses feux,
Viens, en déployant ta bannière,
Dix-huit cent cinquante-deux! (1)

J'ai parlé de la chasse aux rois; vous en avez déjà l'écho, et comme le bruit des chasseurs qui s'approchent, dans cette vive poésie de M. Pierre Dupont. Mais voici la chasse elle-même... Chiens, piqueurs, bruyantes fanfares, instruments de mort, halali terrible et vengeur, rien n'y manque :

Tayaut! tayaut! le peuple chasse
A coups de pieux, à coups de faux,
Renversant, comme un vent qui passe,
Les abus et les échafauds.
Tayaut! tayaut! le peuple chasse.....

Allons, debout! n'attendez pas,
Roulez des monts et des collines,
Armes au poing, nus de poitrines
Et nus de bras.
Le jour est clair, la brise est belle,
Nous prendrons des voleurs

(1) Extrait d'un poëme inédit de M. Pierre Dupont, intitulé *le cabaret de village*, cité par l'*Almanach du Nouveau-Monde* (pag. 64 et suiv.).

De toutes les couleurs ;
Gens de justice et de gabelle,
Bancocrates, usuriers,
Qui mangeraient les ouvriers,
Les moissons et la terre,
Si nous les laissions faire.
Tayaut ! tayaut ! le peuple chasse.....
. . . . . .
Dans la forêt, là-bas, au nord,
Les vieux tyrans ont pris la fuite,
Traînant leurs petits à leur suite ;
Près d'eux la Mort,
Faux à la main, conduit en ronde
Fusillés et pendus,
Poussant des cris aigus,
Qui semblent dire à tout le monde :
N'épargnez pas vos ennemis,
Quand dessous vous les aurez mis ;
Ils iront chez les ombres
Chanter des nuits plus sombres ! ! !
Tayaut ! Tayaut ! Le peuple chasse...

Si la nuit, qui fait le sommeil,
Venait entraver sa colère,
Le peuple arrêterait la terre
Ou le soleil !.....
. . . . . .
Tayaut ! tayaut ! Le peuple chasse, etc., etc.

L'Exilé, almanach de *la république universelle*, qui publie cette pièce de poésie (inédite), annonce qu'elle paraîtra prochainement *avec la musique*. Soit ! Quant à moi, si je l'ai reproduite, c'est pour arriver, par une gradation étudiée, à cette conclusion sans réplique que M. Lachambeaudie est un socialiste à l'eau rose en comparaison de ses coreligionnaires politiques, et que s'il a fait, dans un très-petit nombre de ses fables, des concessions à son parti, il ne les a faites que du bout des lèvres, avec autant de modération, de douceur et de délicatesse, hormis sur un ou deux points,

qu'il était possible d'en attendre de son calme et bienveillant esprit.

Je finis. J'ai essayé de faire descendre M. Lachambeaudie de son piédestal d'emprunt, de replacer sa physionomie dans son vrai cadre, et de le rendre à ses moutons. J'ignore s'il m'en saura gré. On n'aime pas à descendre, même d'une hauteur factice ; mais peu m'importe. J'ai jugé M. Lachambeaudie sur son livre, non sur le bourdonnement qui se fait autour de son nom. J'aurais rougi de le rabaisser comme écrivain pour le diminuer comme homme de parti, et je ne me reprocherais pas moins de tenir compte, par complaisance, à l'homme de parti, des mérites de l'écrivain. Quand je ne regarde qu'à son livre, M. Lachambeaudie est pour moi un écrivain d'un facile talent, philosophe aimable, poëte par instant, penseur sérieux, fabuliste sans grande originalité, mais non sans valeur, même à ce titre si usé. On peut juger, du reste, par les nombreuses citations que j'ai données, de quelques-unes des qualités de sa manière. Je suis loin de les avoir signalées toutes. Il a un certain don de simplicité ferme, élégante et ingénieuse, et en même temps une certaine douceur d'accent qui se retrouve à un plus haut degré peut-être dans quelques pièces qu'il me reste à peine le temps de mentionner, telles que, dans les *fables*, *l'Avare et la Source*, *le Moucheron et la Mouche*, *l'Enfant et les Fleurs*, *les Bœufs et Bergeronnette* (dédié à Béranger,) *la Fleur de santé*, *le Rameau d'olivier*, et enfin, dans les *poésies diverses*, la pièce qu'il a intitulée *Rêverie*, et surtout le *Chant d'une Mère dans la nuit de Noël*, où se trouvent ces vers délicieux :

. . . . . .

O mon fils ! qu'en chantant endormit ma tendresse,
Que les songes dorés visitent ton sommeil,
Qu'un brillant séraphin de ses ailes caresse
Et tes lèvres de rose et ton front si vermeil !

Demain tu trouveras, ô mon ange, ô ma vie !
Et l'arbre de Noël chargé de doux trésors,
Et les hochets, seuls biens que ta jeunesse envie,
Et ta mère qui prie et veille quand tu dors.

Tel est, comme écrivain et comme poëte, M. Lachambeaudie. J'ajoute qu'il règne, dans l'ensemble de son œuvre, je ne sais quelle mélancolie douce et rêveuse qui serait peut-être un défaut chez un fabuliste, mais qui chez lui n'est pas sans charme, parce que cette tristesse semble un écho de sa vie avant d'être le cachet de son talent. Tel est le poëte. L'homme de parti, j'ai montré ce qu'il était ; je n'y insiste pas. Il chante ses fables où d'autres poussent le cri de guerre. Il essaie de jouer sur la cornemuse l'air que de plus hardis entonnent avec toutes leurs fanfares. Au lieu d'une carabine, il porte une houlette. Qu'il reste dans sa bergerie. Et aussi bien il a le choix : il peut rester berger ou devenir loup.

XI

M. Viennet, fabuliste.

I

— 13 JANVIER 1843 (1). —

Je ne sais plus quel est l'homme d'esprit qui a dit :

« Tout ceux qui ont fait des fables depuis La Fontaine ont » l'air d'avoir bâti des petites huttes au pied du monument » qu'a élevé ce grand poëte. » Cet homme d'esprit avait raison. De tous les écrivains inimitables, La Fontaine est bien certainement celui qu'on a le plus copié dans toutes les langues, et qu'on a le moins imité.

M. Viennet a voulu, à son tour, bâtir sa petite cachette (2) au pied du monument ; et l'ayant visitée avec quelque soin, je suis d'avis que de tous les faiseurs de fables qui, depuis deux siècles, ont mis la main à l'œuvre de cette imitation impossible, M. Viennet est un des plus habiles, un de ceux qui ont dépensé le plus d'esprit, d'origi-

(1) Cette première étude sur M. Viennet, considéré comme fabuliste, est extraite d'une série d'articles antérieurs à 1848, et qui sera l'objet d'une publication subséquente.

(2) *Fables* (1843) par M. Viennet, l'un des quarante de l'Académie française.

nalité et de verve à se rapprocher de leur modèle, sans y réussir.

Mais pourquoi M. Viennet a-t-il fait des fables? S'il faut l'en croire, le spirituel académicien ne serait pas seul coupable de sa tentative. Le public, pour l'avoir bien souvent applaudi, serait un peu son complice; et, à ce propos, il faut savoir comment M. Viennet raconte lui-même, dans une autobiographie des plus amusantes, le singulier enchaînement de circonstances qui, de soldat, le fit poëte, et d'écrivain bafoué par l'absurde injustice des passions politiques, le fabuliste à la mode de tous les partis.

Ab Jove principium. Quand la Révolution de 89 éclata, M. Viennet y perdit la cure de Saint-Merry, et la France les sermons de M. Viennet. Mais l'armée nationale y gagna un brave officier. Le curé déconfit troqua le goupillon pour une épée qu'il porta noblement. Par malheur pour sa destinée, M. Viennet avait un grand défaut que je suis obligé de dire, car ce défaut joue le principal rôle dans son histoire : « La » nature, nous dit-il, a fait passer par les veines de mon » père dans je ne sais quelle partie de mon corps (je suppose » que ce doit être l'âme de M. Viennet), une conscience » qui croit avoir une notion exacte du faux et du vrai, du » juste et de l'injuste, et qui ne permet pas à ma langue de » trahir la vérité, de la déguiser, de la refuser à qui la de- » mande. C'est le présent le plus funeste que le ciel puisse » faire à un homme, etc., etc. » Grâce à cette franchise originelle, M. Viennet, qui servait dans l'artillerie de la marine, cousulté en 1804 sur l'établissement de l'Empire, répondit : « Non, » et fut disgracié. Vint la Restauration qui sourit au jeune officier et lui donna une sinécure. Mais l'Empereur reparaît, la coalition étrangère repasse le Rhin. M. Viennet appartenait à l'armée ; il ne voulut pas quitter

le sol de la France, et c'est ainsi qu'il se retrouva désemparé après les cent-jours, pour avoir préféré son devoir à sa place. Mais il fallait vivre : M. Viennet se ressouvint sans doute alors qu'un poëte latin qui avait été soldat comme lui, comme lui dépouillé par la guerre civile, s'était remis à flot en faisant des vers :

Paupertas impulit audax
Ut versus facerem,

et, comme le vaincu de Philippes, M. Viennet se livra sans retour à la poésie. Sa passion devint son métier. Mais ici nouvelle disgrâce. L'auteur de *Clovis*, toujours poussé par le démon de la franchise, imagine en ce temps-là de se brouiller avec les novateurs qui avaient modestement entrepris la régénération du génie français. A la vue de cette immense folie, le poëte tragique jeta un cri d'indignation qui retentit jusqu'au cœur des coteries littéraires, et dont l'écho lui rapporta les injures de la nouvelle secte, maîtresse alors de la jeunesse dans les écoles et dans les théâtres. La renommée de M. Viennet en fut accablée, et il fallut une révolution pour le tirer du milieu des décombres de ses quinze ou vingt volumes, où la malice de ses adversaires le tenait enseveli. Cette révolution n'était rien moins que celle de Juillet. On sait le rôle d'honnête homme courageux que M. Viennet y joua tout naturellement, et comment sa franchise ayant rompu en visière aux mauvaises passions du jour, l'homme politique eut le même sort qu'avait eu le soldat sous l'Empire, et le poëte sous la Restauration. Un jour de bataille électorale, les ennemis de M. Viennet se vengèrent; et c'est ainsi qu'après s'être essayé dans tous les genres qui pouvaient lui promettre honneur et profit; après avoir vainement entassé, pour monter au ciel de la célébrité, Clovis sur

Arbogaste, Philippe-Auguste sur Don Miguel, les classiques sur les romantiques, Pelion sur Ossa, M. Viennet fut obligé de chercher son salut dans la plus humble des inspirations de son esprit : il fit des fables. Il s'était dit en effet, que s'il parvenait à se dissimuler un instant, s'il désarmait cette franchise provocante qui avait causé tous les mécomptes de sa destinée trois fois interrompue ; si, après avoir dit la vérité aux hommes sans ménagement ni pitié et leur avoir lancé l'épigramme à bout portant, il parvenait à déguiser sa voix, à adoucir son geste, à rentrer cette griffe qui avait fait ou voulu faire tant de blessures ; en un mot que si, au lieu de rester dans la mêlée des passions politiques et littéraires qui l'avaient si maltraité, il se mettait à courir les champs, les bois et les ombrages, à fréquenter les étables et les bergeries, en quête d'enseignements pacifiques, de vérités calmantes et d'inoffensives moralités, il obtiendrait un double résultat, celui de rafraîchir ce sang paternel qui bouillonnait dans ses veines depuis sa naissance, et en second lieu, de donner le change au monde en se montrant à lui sous un masque innocent. Et ainsi fit-il, et il eut raison. Il aborda l'apologue, et y réussit. Ses épigrammes, dont le temps avait émoussé la pointe, parurent de nouveau très-piquantes quand il les mit dans la bouche des bêtes, et son succès fut général, quand on vit qu'il attaquait tout le monde. Bien plus, ses animaux eurent leur entrée à l'Académie. Les immortels aiment quelquefois à rire, ne fût-ce que pour n'en pas perdre l'habitude, et M. Viennet eut le bonheur de dérider ces fronts augustes, creusés par le travail de l'ambition, de l'âge et de la pensée. C'est ainsi qu'il reprit insensiblement dans l'attention publique la place qu'il avait méritée à tant d'autres titres plus sérieux. Contradiction humaine ! M. Viennet, vaincu par la malveillance de ses ennemis, leur avait

vainement jeté à la tête les in-octavo les plus compactes, et il a suffi de quelques fables pour le venger.

Telle est l'histoire des fables de M. Viennet. J'y veux ajouter une simple réflexion : c'est qu'il arrive quelquefois dans ce monde tant calomnié ce qui arrive toujours dans les romans , que la vertu est récompensée. M. Viennet a été longtemps le martyr de sa conscience ; mais il n'en est pas moins parvenu, dans les deux carrières de son choix libre, je veux dire la littérature et les affaires, aux premiers postes de la hiérarchie. Sa franchise ne l'a pas empêché d'être académicien et pair de France. Cela ne nous permet-il pas de croire que si M. Viennet, au lieu de dire fièrement, comme dans sa préface : « Je ne tiens nullement à être un César! » s'était montré en 1804 de plus facile composition pour S. M. l'empereur, il serait devenu maréchal de France ; et que, si une révolution n'avait pas renversé ce qu'il appelle « son pot au lait clérical, » aujourd'hui la franchise de M. Viennet se prélasserait sous quelque dais archiépiscopal, et « cet épi de cheveux rebelles » qui lui a valu tant de sottes épigrammes, se serait à la fin abaissé sous le chapeau rouge! *Fata viam inveniunt!* M. Viennet, tout meurtri des injustices de son siècle, n'en est pas moins en ce moment un des plus fermes appuis du bon sens et du bon goût dans les deux sénats qui en sont l'asile respecté et la représentation viagère.

Mais j'oublie mes fables, et j'y reviens.

Après avoir montré comment M. Viennet s'est consolé de la politique en défrichant, avec toutes sortes d'applaudissements et de succès, ce petit coin de terre poétique qu'on appelle l'apologue, je n'aurai pas la mauvaise grâce de lui marchander cette consolation en discutant avec lui la valeur de ses boutades allégoriques. Ses fables sont amusantes. Le

public d'aujourd'hui n'en demande pas davantage, et je me hâte d'ajouter qu'amuser le public est quelque chose, surtout lorsqu'à ce mérite on joint celui de l'élégance et de la netteté dans le style, le respect de la langue et une dose suffisante d'imagination et de poésie. Toutes ces qualités et encore d'autres appartiennent depuis longtemps à M. Viennet, et il n'en est pas à faire ses preuves. Disons aussi qu'en appliquant à ses petits poëmes et en concentrant dans cet espace limité les remarquables facultés de son esprit, il a en quelque sorte doublé sa force, et que nulle part il n'a montré une plus grande fermeté de style unie à plus de facilité et de souplesse. Tel est donc le mérite de ses fables. Elles sont capables d'amuser, en l'an de grâce 1843, un public repu de romans et abreuvé d'émotions, et elles ont paru de bon style, même à l'Académie.

Après cela, la critique a ses exigences, et voici mes réserves :

J'ai lu beaucoup de fables dans ma vie, et j'ai toujours remarqué que ce genre d'ouvrage, si borné qu'il paraisse au premier abord, admet cependant toutes sortes de style, depuis le plus élevé jusqu'au plus humble, depuis le ton de l'épopée jusqu'à celui du madrigal et de la chanson, mais à trois conditions pourtant :

La première, c'est que le fabuliste, en introduisant sur la scène les animaux et les objets matériels auxquels il prête les idées, les passions et le langage des hommes, ait l'air de prendre son sujet au sérieux, et qu'il s'identifie avec ses personnages au point d'inspirer une sorte de confiance bénévole dans sa crédulité. C'est ce qu'un célèbre critique a appelé la naïveté de la fable.

J'y voudrais autre chose encore, le désintéressement de l'esprit. En effet, si le fabuliste, au lieu de me raconter l'his-

toire de ses bêtes avec toutes les ressources que l'invention peut fournir au narrateur, a l'air de soutenir une thèse, de plaider un procès ou de lancer une diatribe à l'adresse de ses ennemis; s'il fait une satire au lieu d'un récit; en un mot, si son intérêt ou sa passion remplissent la scène, ce n'est plus la vérité de la fable, ce n'en est que l'hypocrisie et la grimace.

Enfin, ce que j'aime à trouver dans l'apologue, c'est ce que j'appellerai la transparence du récit. En effet, je n'approuve pas que le fabuliste se croie obligé de m'expliquer, à grand renfort de généralités, le but qu'il veut atteindre ; c'est détruire en partie le charme et la vivacité de ce genre gracieux et léger, où tout doit être calculé pour un effet sûr et rapide. La transparence consiste donc à jeter, sur le but philosophique de la fable, un voile tellement fin que la moralité puisse être aperçue à travers le récit, et sans que le lecteur ait besoin de la chercher dans l'affabulation finale, qui ne doit être, quand on la juge utile, qu'une redite brève et spirituelle, au lieu d'un fastidieux commentaire.

Ainsi la naïveté et l'abnégation dans le fabuliste, la transparence dans le récit, telles sont, à mon avis, les trois conditions auxquelles l'apologue se distingue du conte et de la satire.

Cherchons maintenant en peu de mots si ces qualités se trouvent réunies à un degré suffisant dans le recueil que j'ai sous les yeux.

Et d'abord, il faut bien l'avouer, M. Viennet n'est pas naïf. Si la naïveté est une certaine allure simple, ingénue et familière, si, pour le fabuliste, elle consiste dans cette candide simulation de crédulité qui donne un si grand charme à ses peintures, la vive, spirituelle et bruyante franchise de M. Viennet n'est pas la naïveté. Je ne lui en fais pas un re-

proche. Dieu l'a créé excellent par le cœur et par l'esprit, mais il ne l'a pas fait bonhomme, comme il faut l'être pour écrire naïvement des fables. Nous n'avons qu'un bonhomme en France, c'est La Fontaine; et comme ce bonhomme unissait le génie du bon style à celui du bon sens, il est résulté de cet accord un des plus étonnants chefs-d'œuvre de la langue française, quelque chose qui ne peut être ni imité, ni analysé, ni reproduit, un mélange d'esprit, de finesse, de poésie, d'éloquence, d'imagination, de sentiment, le tout allié à un naturel exquis, et relevé par une bonne foi naïve dont ce magnifique et puissant langage semble être la langue usuelle et pratique. L'homme dont, à son lit de mort, sa garde-malade avait pu dire, voyant le zèle avec lequel on le poussait à la pénitence : « Eh ! ne le tourmentez pas ! il est plus bête que méchant, et Dieu n'aura pas le courage de le damner ! » cet admirable esprit, qui cachait une si grande supériorité sous une enveloppe de bonhomie si résignée à toutes les misères de la vie humaine ; ce distrait sublime qui a élevé l'humble apologue à toute la hauteur que l'esprit de l'homme peut atteindre, avait bien compris pourtant où s'arrête la limite du genre qu'il avait pris à tâche d'agrandir ; et si l'ami du surintendant Fouquet a eu jamais l'idée qui a été depuis celle de M. Viennet, l'idée de mettre la politique dans la fable, c'était en l'emportant avec lui dans les régions sereines et tranquilles où résidait sa pensée. Ce caractère de naïveté désintéressée est le véritable cachet du génie de La Fontaine ; et c'est ce qui fait de son œuvre, je le répète, un monument à part, sans précédent et sans imitateurs, dans l'histoire du genre. Et, en effet, Esope, le père de la fable, a la précision et la justesse, sans grâce et sans coloris ; Phèdre est ingénieux, Lamotte est bel esprit, Florian est gracieux et paré comme un page pompadour. Madame de Staël repro-

che à Gay, le fabuliste anglais, de manquer de naturel. L'Espagnol Yriarte a transporté dans la fable les passions factices des coteries littéraires. Seul La Fontaine est naïf; seul il vous attire dans son récit par l'amorce irrésistible de sa bonhomie; seul il vous compromet dans ses ingénieux mensonges par l'air de candeur dont il les débite; seul enfin il a su mêler si industrieusement la moralité au récit, et le tissu dont il la couvre est si transparent, si délicat et si fin, qu'à côté de cette déception charmante qu'entretient le conteur, vous avez sans cesse l'enseignement plein de gravité et de profit que le moraliste vous donne avec un sourire. Tel est La Fontaine; il n'a pas seulement composé des fables, il a en quelque sorte créé un genre; et si quelqu'un veut connaître les véritables règles et l'immuable poétique de l'apologue, c'est dans son œuvre qu'il doit les chercher. La Fontaine a rédigé ce code immortel en se jouant. L'historien de Jean Lapin est poëte et législateur de poésie au même titre et avec la même autorité que le chantre d'Achille.

M. Viennet, lui, a voulu faire des fables politiques, et il a ouvertement rompu avec la tradition, sans toutefois se brouiller avec le bon goût et le bon style. Le caprice de M. Viennet n'ira jamais jusqu'à cette extrémité. Il a imaginé une espèce d'apologue épigrammatique, dont la destination était d'entamer l'épiderme d'un certain nombre de ses adversaires et de ses amis. Était-ce un grand mal? et, franchement, M. Viennet pouvait-il moins, après avoir tant souffert des épigrammes de tout le monde? Il a voulu se faire une arme à son usage, qu'il pût manier à sa fantaisie et pour la satisfaction personnelle de son esprit, naturellement agressif et frondeur. Il a inventé la fable politique comme une machine de guerre, à la vérité d'un moindre calibre que ses harangues parlementaires, mais pour le même but, pour combattre; et

quelque soin qu'il ait pris de mettre des sourdines à sa puissante voix, de couvrir son vaste front, et de cacher ses batteries derrière une épaisse rangée de bêtes, ornées de toutes sortes d'attributs agréables, son projet n'a pu tromper personne ; et quant à moi, je n'en suis pas dupe. Au surplus, qu'on en juge. Voici, au hasard, une de ces fables que je cite toute entière :

LE CARNAVAL DES ANIMAUX.

Un certain jour, dans un certain pays,
De je ne sais quelle folie
Tous les animaux furent pris.
Chacun, en liberté suivant sa fantaisie,
Montrait pour sa nature un souverain mépris.
Les quadrupèdes, les reptiles,
Les poissons et les volatiles,
Tout s'en mêlait. C'était un désordre, un fracas,
Un véritable Mardi-Gras.
La grenouille essayait les airs de Philomèle ;
L'abeille avait cédé ses ruches aux frelons ;
Devant les étourneaux fuyaient à tire-d'aile
Les éperviers et les faucons.
Les lièvres pourchassaient chiens courants et levrettes ;
Les renards en gloussant menaient les dindonneaux ;
Les écrevisses, les blaireaux
Défiaient à la course et lapins et belettes.
L'ours gardait les chevreuils, et le loup les agneaux ;
Les chiens miaulaient sur la gouttière ;
Le singe à la charrue attelait les pourceaux ;
Les taupes, les hiboux expliquaient la lumière ;
Et pour jouer dans la poussière,
La carpe et le brochet s'élançaient hors des eaux.
Surpris de cette extravagance,
Un corbeau voyageur avise un perroquet
Dont l'intarissable caquet
De ces *renversements* célébrait l'excellence ;
Et déjà du bavard le corbeau se moquait,
Quand une vieille pie, ambulante gazette,
Lui cria : « Siffiez donc le drôle et sa recette :

» Vous voyez les effets de nos nouvelles lois !
» C'est notre roi Lion qui, dans un beau délire,
» A dit: Tout citoyen sera, dans mon empire,
» Admissible à tous les emplois.
» Chacun depuis ce temps se croit propre à tout faire,
» Les perroquets surtout ; ils sont pis que des rois.
» Ce bavard est ministre, et dit que tout prospère ;
» Mais nul ne veut, comme autrefois,
» Faire le métier de son père. »
« — Oui ! répond le corbeau ; la paix soit avec vous !
» Je vais poursuivre mon voyage.
» La loi de ce pays est fort juste et fort sage,
» Mais les habitants sont des fous. »

J'ai cité cette fable à l'appui de la thèse que je soutiens contre son spirituel auteur, et pourtant les rieurs seront peut-être de son côté ; car, sans parler de l'allure tout à fait leste et fringante de ce petit poëme, je crains que beaucoup de gens ne soient, au fond de l'âme, de l'avis du fabuliste, et ne trouvent qu'il est ridicule de proclamer dans une Charte que tout le monde peut devenir pair de France ou académicien comme M. Viennet. Quoi qu'il en soit, je ne reconnais pas dans cette fable les qualités essentielles du genre. Elle est ingénieuse et vive, elle a du mordant et du nerf, elle marche à son but hardiment et la tête levée, et, arrivée à portée de son adversaire, elle lance son petit dard avec décision et justesse. Mais à tous ces traits je reconnais plutôt l'épigramme que l'apologue ; et, n'en déplaise à M. Viennet, sa moralité, que pour ma part je n'accepte point, n'a pas le cachet de ces bonnes et franches vérités qui sont l'éternel patrimoine de la fable, et qui lui appartiennent d'autant plus qu'elles sont plus simples, plus naïves, plus populaires et plus anciennes. Sous ce rapport, je serais presque tenté de croire que le principal but de la fable, c'est de mettre en action des proverbes, c'est-à-dire des maximes générales et

incontestées. Mais la vérité qui est vraie aujourd'hui et qui ne le sera plus demain, celle qui monte et descend suivant les variations du baromètre politique ; celle qui dépend de votre humeur, de votre appétit, et, passez-moi le mot, de votre digestion ; la vérité que votre enthousiasme proclame et que votre désappointement désavoue, qui sert de programme au vainqueur et de satire au vaincu; cette vérité complexe, partiale, intéressée, provocante, insaisissable, oh ! ne la mettez pas dans la fable ; laissez-la dans le pamphlet !

Je me sers d'animaux pour instruire les hommes,

oui, pour les instruire de vérités communes et usuelles, celles-là précisément auxquelles notre passion et notre égoïsme résistent d'autant plus que leur autorité est plus aimable et leur joug plus léger. Alors, je le veux bien, au lieu de me rappeler au devoir par le sermon ou le châtiment, mettez devant mes yeux ce charmant drame des animaux où chacun d'eux joue son rôle suivant son instinct, ses mœurs et son caractère, et où j'aime à voir ces honnêtes créatures de Dieu servir d'organes à des vérités simples et familières. S'il y a une vraisemblance dans la fable, c'est bien celle-là. Les animaux sont de mauvais prédicateurs de métaphysique parlementaire, et, si j'accepte la leçon des bêtes, c'est à condition que les bêtes ne seront pas métamorphosées en beaux esprits, mais qu'elles garderont leur rôle qui est de rester ce que Dieu les a faites, simples, naïves et naturelles.

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua,
Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature, etc., etc.

Voilà, pour choisir un exemple entre mille, la philosophie

de la fable. Voilà, non pas sa limite, mais s'il m'est permis de le dire, son diapason juste et vrai. Étendez-le, si vous le voulez, ne le faussez pas. Élevez-vous par le style, restez humble par le sujet. La simplicité admet le sublime, elle repousse l'étrange ; et dans la comédie des animaux,

Cette ample comédie à cent actes divers,

je comprends et j'aime tous les styles, excepté celui du journal politique.

J'en ai dit assez pour caractériser, à un point de vue très-général, un des légers défauts du recueil de M. Viennet. J'y pourrais ajouter quelques critiques sur l'absence assez fréquente de cette qualité qu'on aime à trouver dans l'apologue, je veux dire la fusion habile de la moralité dans le récit, que j'ai appelée la transparence. Presque toujours, chez M. Viennet, le sens moral de sa fable se détache et se résume dans une tirade finale d'un style très-incisif, qui a plutôt l'air d'expliquer le récit que de le réfléchir. C'est un défaut, mais disons-le, un défaut charmant dans M. Viennet qui peut donner ainsi libre carrière à son penchant naturel pour l'épigramme et la satire. Et aussi bien, le spirituel académicien avait tant de coups à rendre ! tant d'injures à venger ! Il s'est mis à l'œuvre, et c'est plaisir de le voir frapper à tort et à travers, à droite et à gauche, blancs et bleus, amis et ennemis, jeunes et vieux, peuples et rois ! Chacun a son tour ; tout le monde y passe ; l'auteur lui-même ne s'oublie pas ; et tel qui, le soir, a laissé le volume sur une épigramme à son adresse, ne se sent pas d'aise en reprenant, le lendemain, la lecture à l'endroit où c'est le voisin qui est frappé.

Je l'avoue pourtant, si je n'avais été très-amusé moi-même, en lisant les fables de M. Viennet, par cette façon d'administrer à tous la justice de la satire, j'aurais eu bien envie de

lui faire une dernière chicane sur cette impartialité frondeuse, agressive et tracassière dont il a rendu complices d'honnêtes animaux qui ne pensaient pas à mal. Mais j'aime mieux finir, par un éloge sans restriction, cette critique déjà trop longue. Dans le recueil de M. Viennet, il y a un certain nombre de fables morales qui appartiennent à la bonne école du genre, et où l'auteur se montre complétement détaché de la préoccupation politique qui le domine partout ailleurs. Ces fables sont assurément les meilleures de son recueil. Elles auront moins de lecteurs que les fables politiques, mais elles trouveront chez les hommes de goût une approbation plus éclairée. Elles obtiendront moins de bravos et plus de suffrages. Elles auront fait moins de bruit et dureront davantage. Les œuvres que soutient l'engoûment du jour passent avec lui, et les fables politiques ne ressemblent-elles pas, n'en déplaise à leur ingénieux auteur, à ces almanachs dont il a raconté l'histoire dans un apologue délicieux dont voici la conclusion, qui sera la mienne :

Ainsi tout passe et change en ce monde fragile.
N'être plus de son temps, c'est comme n'être pas.
Les hommes sont charmants tant qu'on leur est utile ;
Qui ne l'est plus ne voit que des ingrats.
Résignez-vous à ces tristes pensées,
Gens d'autrefois, puissances renversées,
Vieux serviteurs, anciens soldats,
Amants trahis, beautés passées,
Vous êtes de vieux almanachs.

II

— 22 JUIN 1851. —

La France continue à faire des révolutions, et M. Viennet à faire des fables contre-révolutionnaires (1). La partie n'est pas égale. La France a plus tôt fait une révolution que M. Viennet, si vive que soit sa plume, n'a fait une fable. Horace dit que la peine, boiteuse d'un pied, atteint tôt ou tard le coupable. Le mal, en politique, va plus vite que le châtiment. M. Viennet a beau prédire les révolutions, les révolutions arrivent avant que ses prophéties aient changé personne. Est-ce la faute du poëte, celle du temps, celle du pays ? N'est-ce pas plutôt cette éternelle folie du genre humain qui s'obstine à fermer l'oreille à la voix des prophètes de ses mauvais jours ? M. Viennet le croit, et il a raison. Il est de ceux qui méritent entre tous d'être écoutés.

J'ai essayé autrefois, je ne m'en défends pas, d'arrêter M. Viennet, comme auteur de fables, sur la pente où il se laissait emporter avec moins de respect, je le croyais, pour les limites traditionnelles de ce genre humble et difficile; que de confiance dans son étoile :

> Un de mes honnêtes critiques,
> Tout en louant mes vers, ce qui ne déplaît pas,
> Me reprochait pourtant, comme un très vilain cas,
> Mes quelques fables politiques.....

Je suis bien revenu de mes scrupules d'autrefois. M. Viennet m'a laissé dire, en effet; il a continué à marcher, et il a

(1) *Fables nouvelles*, par M. Viennet (1851).

emporté le genre avec lui; il l'a transformé et renouvelé; il y a mêlé je ne sais quelle verve gauloise, une sorte d'intrépidité railleuse et de bonhomie provocante, une abondance toute méridionale avec une précision académique, une vivacité de sarcasme très-agressive avec un accent honnête et convaincu, quelque chose, en un mot, qui, tenant par le cadre aux dimensions habituelles de l'apologue, par cette vivacité du ton se rapproche de la satire. Grâce à ces qualités et sous toutes ces réserves, M. Viennet est bien décidément un fabuliste, j'entends un fabuliste *sui generis*, presqu'un créateur dans un genre où tout le monde s'applique à imiter, depuis La Fontaine, ce qui est inimitable.

M. Viennet a-t-il réussi, je ne dis pas seulement auprès de la critique qui, comme il le voit, est tout près de se rendre à merci et miséricorde, mais auprès de son juge naturel, le public? Tout le monde peut répondre à cette question, car tout le monde a plus ou moins applaudi une fable de M. Viennet, et M. Viennet peut dire justement : « Si j'offre encore des » fables au public, *c'est entièrement sa faute*, puisqu'il m'y » encourage tous les jours par ses applaudissements. » Mais c'est aussi un peu la faute de M. Viennet s'il a les applaudissements du public, car il l'amuse, — et s'il a le suffrage de l'Académie, car il la fait rire, de ce rire que l'Académie se permet dans ses bons jours, quand l'horizon n'est pas trop sombre, ni le public trop absent, ni le programme de la séance trop chargé; et l'Académie sait bien que son rire est une puissance.

> . . . . . *Ridiculum acri*
> *Fortius et melius medias plerumque secat res.*

Oui, le ridicule manié par une main ferme et légère, et

tombant de si haut sur les travers et les vices de la foule, le ridicule tel que M. Viennet le lance sur nos sottises, et tel que l'Académie l'applaudit, est à coup sûr un des plus utiles auxiliaires de cette réaction du bon sens qui se fait en ce moment sur toute la surface de la France, et plus encore peut-être dans les cœurs que dans les livres, contre les misères et les folies de notre époque. M. Viennet, comme fabuliste, est le grand maître de cette artillerie légère avec laquelle, aussi bien qu'avec les gros bataillons, se gagnent les batailles de l'esprit français.

M. Viennet n'est pas arrivé à l'apologue comme on y arrive d'ordinaire, couronné de bluets, par le chemin des bergeries, le long des sentiers d'aubépine, en prenant au besoin la houlette et le hoqueton. Cherchez dans l'histoire des fabulistes : — presque tous ceux qui ont laissé un nom étaient d'humeur sereine, très-peu batailleurs (Lamotte excepté), adonnés à la vie champêtre ou passionnés de bonheur domestique; esprits méditatifs et songeurs ; humbles de condition quelquefois, Esope un esclave, Phèdre un affranchi, l'Anglais Gay un commis de magasin, Le Bailli un avocat sans causes ; — quelques-uns doucement mêlés au monde comme le chevalier de Florian ; mais tous plus ou moins faits pour cette sorte de travail obscur, obstiné et difficile qui semble ne demander à la gloire que la part de ses faveurs qu'elle peut donner à la patience. M. Viennet, tout au contraire, est arrivé à la fable en passant par la tragédie, l'épopée, l'épître politique, le discours de tribune, la vie publique, le cœur et le ton haut, la voix retentissante, mêlé à toutes les fortunes honorables ou lamentables de notre histoire depuis quarante ans, tour à tour soldat, pair de France, écrivain dramatique, législateur, orateur, prophète. Comme prophète, M. Viennet nous donne minutieusement ses états de service, et je les tiens

pour excellents, quoiqu'il ait eu le sort de Cassandre. Il a prédit la révolution de Juillet dans la XXXVe épître de son recueil :

. . . . . .
Charles, reviens à nous, jette-toi dans nos bras.
D'un peuple qui t'est cher ne te sépare pas...

Il a prédit la révolution de Février dans une complainte sur l'*air de Fualdès :*

. . . . . .
La gauche alors dit au centre :
— C'est vous qui nous perdez tous!
Le centre répond : — C'est vous!
Chacun prêche pour son ventre;
Et la grande nation
Dit qu'ils ont tous deux raison.....

Après avoir prédit tous nos malheurs passés, M. Viennet prédit encore, dans ses fables d'aujourd'hui, les catastrophes qui ne sont qu'en germe dans les profondeurs de l'avenir :

. . . . . .
Serai-je plus heureux? Daignera-t-on me croire,
Et mes nouveaux conseils seront-ils écoutés?
Non, non; les passions ont la voix plus hautaine
Que la sagesse et la raison;
Et, sans rien espérer de la folie humaine,
A mon pays encor j'adresse une leçon...

C'est donc ainsi, une trompette d'une main, une musette de l'autre, que M. Viennet aborde l'apologue, avec un singulier mélange de gravité et de raillerie, de tristesse et de bonne humeur, de causticité et de bienveillance; ni complétement satirique, car il ne laisse jamais le dard dans la plaie; ni trop ingénument fabuliste, car sa vive et inquiète personnalité perce à tout moment sous l'enveloppe de ses

bêtes, même les meilleures. Il y a tel fabuliste dont on peut dire qu'il semble avoir plus observé les animaux que les hommes. M. Viennet a plus étudié les hommes que les bêtes; il est plus philosophe et moins naïf qu'il ne faut peut-être pour exceller dans le genre qu'il a réformé, mais il est sans rival dans le genre qu'il a pour ainsi dire créé. On voit que je ne relève dans M. Viennet que de bons défauts. Il n'en a pas que sa franche originalité ne tourne en qualités de cœur, d'esprit et de style.

J'insiste sur ces caractères de la fable politique, parce que je veux conclure de ces traits qui la distinguent à la poétique qui lui est convenable. M. Viennet a beau être un classique; il a fait, sans le vouloir peut-être, ce que les romantiques ont voulu faire sans y réussir : il a fait un genre, et en même temps il a créé une règle. Quand un genre nouveau réussit, il porte sa règle avec lui. Le poëte fait sa poétique en faisant son œuvre ; la mission du critique se borne à en rassembler les traits épars, à en recueillir l'esprit, à en signaler les limites. L'originalité de M. Viennet comme fabuliste consiste moins dans le dédain que dans la mesure de l'imitation ; il s'approprie les genres sans s'y asservir ; il emprunte à la tradition sans se livrer à la routine ; il s'y retrempe sans s'y absorber. M. Viennet est tour à tour un Juvénal tempéré et un Ménénius-Agrippa véhément, châtiant volontiers les gens qu'il conseille, mêlant un sourire à une mercuriale, frondeur et dévoué, amer et secourable, sans pitié puérile et sans rancune. Mais (pourquoi ne pas le dire, puisque je prétends lui en faire un mérite ?) M. Viennet est par-dessus tout M. Viennet. Tel est l'homme, tel est le livre. On pourra l'imiter. On prétend bien imiter La Fontaine ! mais aucun écrivain ne réalisera jamais au même degré ce personnage du grondeur aimable, du railleur austère, de l'or-

gueilleux spirituel, inoffensif et désintéressé, du moraliste enjoué et courageux, dont les ouvrages de M. Viennet, et ses fables surtout, donnent une si agréable idée. « Le rôle » de poëte en serre chaude ne convient pas à mon carac- » tère. J'appartiens à cette espèce de créatures humaines *qui* » *ont besoin de renommée ou de ce bruit qu'on prend même* » *pour de la gloire*. J'avais dû une première réputation à » mes épîtres.... Mes fables m'en ont fait une seconde, et je » tâche de l'entretenir. » Ainsi parle M. Viennet. Nous sommes loin du bonhomme qui disait :

Je suis chose légère et vole à tous sujets.

Mais personne n'aura le courage de condamner, dans M. Viennet, cet excès de confiance où s'allume sa verve intarissable, où s'échauffe son cœur honnête, et qui est toujours, quoi qu'il en dise, plus près de l'abnégation que de l'égoïsme. Les fables de M. Viennet ne sont personnelles que par l'accent, pour ainsi dire ; elles sont humaines (*humaniores*) et philosophiques par le fond moral. « J'aurais été » ingrat, dit-il, si je n'avais continué à traduire en apolo- » gues toutes les formes, tous les déguisements que pren- » nent aujourd'hui les passions humaines pour tourmenter » notre pauvre siècle et notre malheureux pays. »

Il y a trois ans, mois pour mois et jour pour jour, on tirait le canon contre ces folies perverses. M. Viennet les attaque aujourd'hui avec des fables. Sera-t-il plus heureux ? Poser la question en ces termes, c'est prêter à rire, je le sais, aux champions de la répression à outrance et aux desservants incrédules et découragés (le nombre en est grand) de la fraternité républicaine. Ils ont peut-être bien raison. Il n'y a de bons arguments peut-être, contre de certaines aber-

rations de l'esprit humain, que dans le fourreau d'épée d'un gendarme.

Ignorantne datos ne quisquam serviat enses ?

Les libéraux de tous les temps ont prêché le dogme de la force mise au service du droit. Mais les épées qui, dans la pensée du poëte, sont faites pour nous sauver de l'esclavage, pourquoi ne serviraient-elles pas à nous préserver des excès de la licence ? Pourquoi n'enrôlerait-on pas des soldats contre les idées, quand les idées s'appellent légions ? Pourquoi ?... Mais j'ai l'air de plaider la cause du sabre, et je ne prétends défendre que la cause de M. Viennet, la cause de l'esprit.

Il y a longtemps, en effet, que M. Viennet a quitté le sabre pour la plume, et les triomphantes allures de l'homme de guerre (il en reste toujours quelque chose) pour les paisibles habitudes de l'écrivain. C'est son droit d'écrivain que je défends, le droit du bon sens contre la folie, de l'esprit sain contre la passion endurcie. Je crois à ce droit-là plus encore qu'à la force brutale ; mais il y faut le talent, la persévérance et le courage. C'est le tort de toute puissance qui est purement d'opinion, de croire qu'elle agit par la seule vertu qui est en elle indépendamment de toute autre action. La plus indispensable propagande est justement celle des idées saines, qui sont d'ordinaire les plus lentes à se produire, parce qu'elles sont d'humeur moins belliqueuse et d'allure moins remuante que les mauvaises. Les idées perverses se répandent d'elles-mêmes, portées sur les ailes de nos passions, qui leur font traverser les airs par-dessus les forteresses et les frontières les mieux gardées. Quand le sophisme va si vite, la raison doit doubler ses étapes. Quand la sottise, qui prend insolemment le nom de l'*Idée*, affecte

l'empire du monde, il faut qu'elle trouve le bon sens établi sur le trône avant elle. Philosophe ou satirique, poëte ou historien, orateur ou fabuliste, tout y sert; depuis la *Ménippée* jusqu'aux *Provinciales*, depuis Montaigne jusqu'à Montesquieu, depuis Molière et La Fontaine jusqu'à Voltaire, tel a été, à toutes les époques, le grand combat des idées sur la terre de France. Il y a toujours eu de grands hommes de bon sens dans notre pays, plus qu'ailleurs peut-être, en même temps qu'il s'y trouvait un plus grand nombre de fous. Si les Français ne sont pas le peuple le plus spirituel de la terre (ils l'ont bien prouvé depuis trois ans), ils sont le peuple où la sottise, après avoir le plus irrésistiblement tourné les têtes, trouve aussi le plus infailliblement « à qui parler. » M. Viennet est un de ces adversaires hardis et fringants de l'extravagance, de l'immoralité et du mauvais goût. Il est un de ces Français « nés malins » qui n'ont rien inventé peut-être, pas même le vaudeville, mais qui appliquent un esprit inventeur au rajeunissement des genres épuisés, et qui savent mettre de frais et charmants tableaux dans de vieux cadres.

Je voudrais citer un exemple de cette vive, alerte et courageuse polémique qui caractérise, en plus d'un endroit de son recueil, la manière de M. Viennet ; et parmi tant de fables inspirées par ce sentiment du péril commun, je n'ai vraiment que l'embarras du choix. J'en prends une tout à fait au hasard, mais qui me paraît répondre cependant à ce qu'il y a de plus vif et de plus actuel dans ce sentiment public. Elle est intitulée : Le *Tribun et le Fourmilier*.

Un tribun de taverne, enjôleur politique,
Dans un moment de calme où chômait l'émeutier,
Chassait pour se désennuyer
Dans une forêt d'Amérique,

Lorsqu'à ses yeux s'offrit un fourmilier
Sur qui semblait peser un sommeil léthargique.
Etendu sur un tertre en dôme façonné,
Souterraine cité de termites peuplée,
Il restait immobile ; et sa langue effilée,
Comme un lambeau de chair à leur faim destiné,
Etait sans mouvement sur la terre étalée.
De toutes parts sur ce butin
Se jetait des fourmis le pétulant essaim.
La langue en un clin d'œil en est toute noircie,
Quand, par un mouvement aux termites fatal,
Elle rentre ; et la compagnie
Comme en un gouffre est engloutie
Dans la gueule de l'animal.

« Pauvres bêtes ! disait, frottant son œil humide,
Mon philanthrope larmoyant !
» Comment Dieu créa-t-il un être aussi perfide
» Près d'un peuple aussi confiant ? »
Pendant qu'il s'indigne et pérore,
La langue reparaît encore ;
Et mon tribun de discourir.....
» A quoi sert donc l'expérience ?
» Quelle sotte et crédule engeance !
» On la prendrait cent fois à ce piége grossier !
» Les leçons lui sont inutiles;
» Et tout ce peuple d'imbéciles
» Y périra jusqu'au dernier. »

Eh ! tribun, mon ami, modère ta harangue.
Tu fais l'histoire de ta langue
Et du sot peuple qui se prend
Aux discours qu'elle jette au vent.
Tu ne le croques point ; mais dis-moi, je te prie,
Si mes fourmis ont un pire destin ?
Vaincu, c'est la prison, la mort ou l'infamie ;
Vainqueur, il va mourir de faim
Dans la gueule de l'anarchie.
Mais tu seras préfet, ministre, ambassadeur,
Consul peut-être et même dictateur.
Qu'importe, après cela, le sort de ta patrie ?

Telle est habituellement la manière de M. Viennet : son début est simple, son exposition claire, sa péripétie chaleureuse, sa moralité hardie et provocante. Il est rare que M. Viennet procède par insinuation et qu'il laisse le moindre doute sur sa conclusion finale. Si c'est un défaut, dans ce genre d'ouvrage, de mettre son intention trop à découvert et sa passion trop en jeu, c'est le sien. Si c'en était un de dépasser certaine mesure et de prolonger au delà de certaines limites la durée de ces petits drames, la critique pourrait signaler aussi ce défaut dans les fables de M. Viennet. Mais je l'ai dit : il ne faut pas juger strictement M. Viennet d'après les traditions du genre. Ces traditions d'ailleurs ont varié suivant les temps et les pays. Esope est concis jusqu'à la sécheresse ; Phèdre, ingénieux parfois jusqu'à la recherche ; Florian, gracieux jusqu'à l'afféterie. Il y a telle fable de La Fontaine, *les Animaux malades de la peste*, par exemple, qui est un drame tout entier. La règle absolue n'est nulle part. M. Viennet seulement, de tous les fabulistes, est celui qui a mis dans la fable la plus grande dose de satire politique, et qui a fait supporter, à ce genre léger et primitivement naïf, le plus sérieux fardeau d'allusions contemporaines.

Il ne faudrait pas croire cependant que le spirituel académicien n'a sacrifié qu'à cette muse hautaine, exigeante et exclusive, la politique. Plus des deux tiers des fables de son recueil sont empruntées à la vie ordinaire, à la morale domestique, à cette philosophie du coin du feu si douce à pratiquer et à professer, et ces fables ne sont pas les moins bonnes. Tous ces fléaux de la vie privée, les hypocrites, les envieux, les avares, les fanfarons, les vaniteux, les faux braves, les faux philanthropes, les charlatans de vertu et de piété, les amis infidèles et les flatteurs immoraux, pas-

sent tour à tour sous la houssine de M. Viennet, et elle frappe fort. « Je n'aime pas la violence », dit-il quelque part ;

Mais qu'on sente le fouet au bout de votre bras !

Ceux que flagelle sa mordante épigramme ne sauraient prendre le change. L'aiguillon est là. L'homme aussi se retrouve partout. J'ai dit de M. Viennet qu'il n'avait pas de rancune ; non sans doute : ses souvenirs sont inoffensifs, mais ses réminiscences sont opiniâtres. De son passé, rien ne se perd. Cette espèce de satire personnelle et rétrospective éclate sans cesse, soit dans sa prose, soit dans ses vers, par des phrases d'un tour piquant et d'une causticité enjouée, mais où se ressent le trait laissé au cœur ; des phrases telles que celles-ci : « Je ne suis pas ministre, il y a longtemps que mon tour est passé... » — « Moi qui vous parle, j'avais droit à deux éloges funèbres, l'un au Luxembourg, l'autre au palais de l'Institut. J'y comptais comme sur la mort... » Une autre fois, en pleine Académie, toute peuplée de ministres passés ou futurs, M. Viennet dira (dans *le Chat réformateur*) :

. . . . D'un ministre il fallut faire choix.
Il prit un chat, Caton des plus austères,
Ferme, vaillant, actif, dans la force des ans,
Incorruptible, juste, à l'épreuve du temps,
N'ayant à remplumer ni frères, ni beaux-frères,
Ni fils, ni gendres, ni parents,
Un ministre, en un mot, comme on n'en voit plus guères.

Richelieu, dira-t-il ailleurs (dans *le Chien ambitieux*, et toujours à l'Académie) :

Richelieu veut être poëte
Et Lamartine homme d'Etat.....

Enfin telle est *sa pente à médire*, comme il s'en accuse, qu'elle l'entraîne jusqu'à récriminer contre la vertu elle-même. M. Viennet a fait avec la vertu, on le dirait, un mariage de raison. Il est un mari fidèle mais grondeur, témoin sa charmante satire contre *la ligne droite*, où il semble relever, avec une sorte de complaisance, tous les inconvénients d'une honnête conduite. Sa *ligne droite* mène à l'hôpital en politique. En littérature, M. Viennet nous enseigne, en homme qui les connaît très-bien, sans les avoir jamais pratiquées, toutes les rubriques de l'achalandage. « Je ne suis pas charlatan... Si je l'étais jamais ! » M. Viennet en montrerait aux plus habiles. C'est ainsi que sa verve satirique l'emporte dans toutes sortes d'écarts, habilement limités par la bonté de son cœur et la modération naturelle de son esprit. Car M. Viennet, tout compte fait et quoi qu'il fasse, est au fond du cœur un modéré. S'il n'est pas arrivé à la fable en passant par les bergeries, la fable est le sentier fleuri qui le ramène aux champs, à la solitude et à la nature :

. . . . . .
Dans la champêtre solitude
Où, dans un doux loisir, embellis par l'étude,
A l'ombre des bosquets que ma main a plantés,
S'écoulent sans ennui mes rapides étés,
J'errais, cherchant peut-être une rime rebelle.....

L'Aigle et le Rossignol, les deux Tisons, les deux Bateaux et le Singe, le Chêne communal, le Canneton goulu, les deux Voyageurs, sont autant de petits poëmes consacrés à l'éloge de la retraite, de la modération, de la concorde, de la patience, de toutes les vertus que l'esprit révolutionnaire rend à la fois si rares et si nécessaires. J'aime encore à faire remarquer ici cette facilité du spirituel écrivain à changer de ton sous l'impression d'un sentiment vrai. Son épigramme s'é-

mousse rarement, mais la main fléchit, le cœur s'attendrit, ou bien le ton s'ennoblit, l'accent s'élève. On sent que le foyer d'où jaillissent tant de vives et fugitives étincelles renferme aussi les éléments d'une satire plus haute et d'une émotion plus lyrique. *Le Chat, le Renard, le Loup et le Tigre* est une des fables qui appartiennent à ce genre d'inspiration. La conclusion des *deux Voyageurs* est tout épique. Ailleurs, dans la *Convention des Pyrénées,* le poëte jette cet anathème aux faiseurs de programmes humanitaires, à ces hommes qu'il appelle quelque part de *la chair à satire....*

> Croire à l'impossible est sottise!
> Le promettre est infâme . . . .

On le voit, M. Viennet ne plaisante pas toujours.

Ce mélange des tons a son mérite; il n'en faut pas abuser. Si M. Viennet n'était pas de l'Académie, et si je voulais terminer par un blâme cette franche apologie de son œuvre, je lui reprocherais, après s'être élevé quelquefois si haut, de redescendre ensuite à un degré de familiarité dans le langage où ma ridicule pruderie de critique a peine à le suivre. M. Viennet reproche justement à la révolution de Février d'avoir fait un mot, le mot *acclamer*, à propos de la Constitution de 1848. Je passe le mot à la révolution de Février, si elle veut reprendre la chose. Mais qui n'aurait le droit de relever, dans une œuvre d'ailleurs aussi étudiée et aussi finie que le dernier recueil de M. Viennet, des mots tels que ceux ci :

> D'abord ils faisaient mal tous deux de *se pocher...*
>
> . . . . . .
>
> La belle et soyeuse toison
> Etait souvent comme *une chiffe...*
>
> . . . . . .
>
> Mais tout le reste en bloc *ne vaut pas quatre sous...*

. . . . Tais-toi, sermoneur ennuyeux,
Répond le tigre en roulant ses gros yeux
Et lui montrant ses *quenottes luisantes*...

Les *quenottes* du tigre, même luisantes! J'aime mieux le loup de Virgile, *cum dentibus albis*. M. Viennet parle aussi de *cancans*, de gens qui se *bousculent* et qui ne font que du *gâchis*. Il faut bien accepter ces mots. Ils sont de notre temps. Et aussi bien je passe à M. Viennet toutes ses autres peccadilles; il est de l'Académie... On disait autrefois :

Ah! ne me brouillez pas avec la république!

C'est avec l'Académie qu'il convient de ne pas se brouiller aujourd'hui. Elle est la seule des institutions du passé qui soit debout, et sur ces ruines du passé elle paraît, elle seule, très-affermie et très-vivante. Elle a duré plus que la monarchie. Elle durera, suivant toute apparence, plus que la république. M. Viennet a donc le droit de naturaliser dans le beau langage quelques mots de basse extraction. Pour rançon du baptême, il donne un livre amusant et excellent.

L'Académie peut accorder de ces licences aux gens d'esprit; mais qu'elle ne s'y fie pas. J'ai dit qu'elle avait chance de durer plus que la république, mais qu'elle prenne ses précautions. Nous avons eu le *droit au travail*; on parlait récemment encore à la tribune nationale du *droit au fusil*. M. Dupin, comme un de ses collègues, le sollicitait d'ajouter une centaine de noms à la liste de son dernier bal : « Mais, Monsieur, lui dit-il, c'est le *droit au bal* que vous proposez là ! » — Droit au bal! droit au fusil! droit au travail! Nous aurons tôt ou tard le *droit à l'Académie*.

XII

La chute de l'Empire.

— 7 SEPTEMBRE 1851. —

M. de Lamartine a consacré à la chute de l'Empire le premier volume de son histoire de la Restauration (1) presque tout entier.

Mais d'abord, un mot sur la méthode même qu'il a adoptée comme historien. L'auteur des *Méditations*, qui, après avoir été un écrivain châtié et un poëte sérieux dans ses premiers essais (toute sa gloire est là), n'a guère été, depuis cette époque, qu'un improvisateur plus ou moins inspiré, M. de Lamartine applique à l'histoire la méthode d'improvisation qu'il applique à tout; et le public trouve cela tout simple : il achète les livres sur la foi du nom; et tant bien que mal, il les lit. La critique doit peut-être y regarder d'un peu plus près.

Certes, c'est un spectacle digne d'intérêt, même au point de vue purement littéraire, que cette prodigieuse facilité d'écrire que déploie, depuis quelques années surtout, M. de Lamartine, attelé, lui, le poëte autrefois emporté sur ses

(1) *Histoire de la Restauration*, par M. de Lamartine (le premier volume, 1851).

ailes brillantes dans les plus lumineux espaces de l'imagination et de la pensée ; attelé, vous dis-je, à trois ou quatre besognes prosaïques, traçant trois ou quatre sillons à la fois, suffisant à tout, même à sa renommée, sans se reposer ni se plaindre, ni faire montre de sa peine et de son ennui, toujours aussi serein, aussi souriant que ce dieu du Parnasse marchant sur les nuées, au milieu du chœur harmonieux des Muses. Oui, c'est là un curieux spectacle, surtout si l'on songe qu'après tout ces tours de force réussissent, que le monde court aux livres de M. de Lamartine, comme autrefois les oisifs de la Rome impériale aux poëmes de Stace,

> *Curritur ad vocem jucundam et carmen amicæ*
> *Thebaïdos ;*

si l'on songe aussi que la critique la plus autorisée n'hésite pas à prendre au sérieux ces œuvres exceptionnelles, jusqu'à ce point que notre maître à tous, le vrai maître de la critique en France, M. Villemain, n'a pas dédaigné, dans une occasion récente et solennelle, de leur accorder une mention où la finesse acérée du trait railleur est à peine sensible dans l'éclat du panégyrique (1).

M. Villemain a essayé de caractériser la méthode de l'au-

(1) « . . . . . De là, Messieurs, sans doute, ce que nous voyons paraître chaque année, ces étonnantes improvisations d'histoire actuelle ou contemporaine, ces vastes toiles déployées tout à coup à nos yeux éblouis *et peintes aussi vite que le fait aujourd'hui la lumière*, mais avec un éclat qu'elle-même ne donne pas à ses ouvrages. Fascinante résurrection d'un passé qui nous touche et qui nous échappe ! Fantasmagorie nouvelle et éclairée d'en haut, qui transforme ce qu'elle ranime ! Singulier dédoublement de l'action par le récit qui met les révolutions en drames avant qu'elles s'achèvent, *et pour aider à leur marche !* »

(Rapport de M. Villemain dans la séance de l'Académie française du 28 août.)

teur des *Girondins*. Mais M. de Lamartine n'a pas, à proprement parler, une méthode historique. Il échappe à l'analyse et au classement. Il improvise l'histoire comme il a improvisé la plupart de ses vers (depuis *Jocelyn*), comme il écrit ses Mémoires, ses romans, ses voyages. Il fait l'histoire comme il fait les révolutions, en chantant. Il est le plus habile chanteur et le plus insouciant qui ait jamais touché les cordes d'une lyre et escompté en renommée sérieuse la douceur et l'éclat d'une voix enchanteresse. Mais chanter aussi l'Empire ! chanter la Restauration ! que M. de Lamartine me permette de le dire, c'est trop de chansons !.. Le lyrisme est bon à ses heures, l'improvisation a son agrément. Elle est certainement parmi les plus heureuses et les plus charmantes facultés de l'esprit humain ; mais elle a son domaine. Si elle prétend substituer, dans les genres sérieux, l'imagination au raisonnement, la facilité à l'étude, l'entrain à la science, la verve au bon sens, elle y fait ravage, semblable à ces renards que les Juifs lançaient, avec des étoupes enflammées à la queue, dans les moissons des Philistins.

M. Sainte-Beuve a très-finement apprécié, dans une spirituelle étude, la manière dont procède l'improvisation dans la méthode historique de M. de Lamartine. Il l'a montré dépeçant tour à tour M. Vaulabelle et M. Lubis, ses prédécesseurs dans l'*Histoire de la Restauration*, avec cette sérénité supérieure qui caractérise les emprunts des riches. J'y veux joindre quelques réflexions.

Quel que soit mon respect pour M. de Lamartine comme écrivain, et s'il ne m'est pas permis de dire décemment qu'il ne sait pas un mot des sujets qu'il prétend raconter, il m'est permis de croire qu'il n'a pas le temps de les étudier. Il ne fait que les entrevoir. M. de Lamartine est assu-

rément un homme de génie, et il n'y a pas loin du génie à la divination. Mais savez-vous ? il est encore plus facile de deviner l'avenir que le passé. L'avenir s'y prête, il est complaisant ; le passé y résiste. Une autre objection : M. de Lamartine a écrit de beaux poëmes ; il a fait... je veux dire il a voulu faire de grandes choses ; mais il est homme, après tout. *Homo sum !* Qu'il soit tout près de faire l'impossible à force de génie, soit ! mais c'est de le faire qui est difficile. Or, il y a impossibilité matérielle à ce que l'auteur des *Méditations*, qui fait aujourd'hui une revue politique mensuelle, un journal politique quotidien, qui réimprime ses œuvres complètes et les commente (hélas !), qui écrit ses *Confidences*, qui écrit des romans, le tout à la fois, ait encore le temps matériel, je ne dis pas d'écrire une histoire, ce n'est pas là la difficulté, mais de savoir pertinemment l'histoire qu'il écrit. Or, comment suppléer à la science par l'inspiration ? Cela est bon en poésie, en éloquence, en politique, en révolution. La plupart des politiques et des révolutionnaires sont de grands enfants (qu'ils me le pardonnent !) ; ils ne savent pas trop ce qu'ils font. Mais on est entraîné, par mille causes, à être un homme politique, la vocation à part ; on y va par ambition, convoitise, ressentiment, quelques-uns par tempérament et par hygiène. J'ai entendu dire à un homme d'Etat valétudinaire : « Cela me réussit d'être ministre. » Il y a donc mille manières d'être un homme politique, le métier à la fois le plus aisé et le plus difficile, le plus vulgaire et le plus sublime. Il n'y en a qu'une d'être historien, ou plutôt il y en a une sans laquelle on ne l'est pas du tout : c'est de savoir. Comment savoir, si on n'a pas appris ?

On y supplée, je le sais, à force d'esprit. S'il s'agit d'histoire contemporaine, on lit ou on se fait lire rapidement et

par extraits quelques livres nouveaux sur la matière; — on retrouve complaisamment dans sa mémoire un certain nombre de faits plus ou moins inédits, plus ou moins contestés, flatterie ou dénigrement, panégyrique ou satire, inventés ou amplifiés par l'esprit de parti, mots à effet, anecdotes, saillies, tout, jusqu'aux coq-à-l'âne et aux commérages, dont un peu de poudre d'or fait du clinquant; — enfin, au lieu de soumettre à une sévère révision ses instincts d'autrefois, ses haines de jeune homme, ses opinions adolescentes, ses impressions de famille ou de parti, on s'y abandonne, on s'en inspire, on en fait, dans sa maturité, une seconde édition; on met en prose sa poésie politique d'il y a trente ans. Telle est la méthode. Mélangez le tout avec un peu d'art, promenez-vous à grands pas, dictez vite, et servez chaud! L'histoire est faite. C'est ainsi, je le crains, que M. de Lamartine, dans le premier volume de son *Histoire de la Restauration*, a écrit l'histoire de la défaite de l'empereur et de la chute de l'Empire. En d'autres termes, M. de Lamartine voulait sans doute sérieusement écrire une histoire; il a écrit un pamphlet, noté sur l'air de la XXXIIIe *Méditation* :

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure;
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure.
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser . . . . . .
. . . . . .
C'est pour cela, tyran, que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie;
Qu'une trace de sang suivra partout ton char,
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge
Entre Marius et César!

Mais quoi! en l'an du Seigneur 1851, près de quarante ans

après la défaite de l'empereur, trente ans après sa mort, et dans le mois même de sa mort, vous écrivez sur ce grand et mémorable événement, la chute du trône impérial, sur ce désastre qui a été celui de la patrie, celui de l'armée, vous écrivez quoi? un pamphlet. Vous écrivez sur l'empereur comme aurait pu le faire, en 1816, un émigré furibond ou un Anglais bien élevé (1). Un pamphlet, aujourd'hui, contre l'empereur Napoléon! mais qu'était-il donc besoin d'un pamphlet? Est-ce que la vérité ne suffisait pas? M. Thiers écrit, lui, une grave et savante histoire de l'Empire; il passe la moitié de ses nuits à débrouiller des pièces, à déchiffrer des dépêches; il n'y met ni passion ni engouement; il laisse parler les faits comme les faits parlent. Eh bien! est-ce que vous trouvez que ses conclusions ne sont pas assez rigoureuses contre ce grand homme qui, après d'insignes faveurs de la destinée, a abusé de tout en France, de la France d'abord, puis de sa propre fortune, de sa puissance et de son génie? Abuser de son génie, M. de Lamartine doit le savoir, c'est la plus inexpiable faute qu'un homme puisse commettre vis-à-vis de Dieu; car c'est tourner en mal les dons mêmes de la Providence. Et c'est là ce que l'empereur a fait. L'empereur a trouvé l'incendie de Moscou et les neiges de la Russie au bout de cet effort violent et de cet excès monstrueux de son génie. M. de Lamartine a rencontré, lui, au bout de ses exagérations de rhétorique populaire, la révolution de Février. Mais ne comparons pas. Poursuivons.

(1) . . . . .And in the *ninth book* there is a character, sketched elaborately after classical models, which might have been penned in 1815 or 1816 by an englishman too decent to declaim against the *corsican ogre,* but animated by precisely the same spirit with those who did.

(Extrait du *Morning-Chronicle;* août 1851.)

Oui, voilà la vraie, l'austère justice de l'histoire. M. Thiers, dans son dixième volume, et du milieu même de la canonade triomphante de Wagram, M. Thiers fait entendre cette voix de la justice et de la conscience publique. Et c'est par là que son livre, tous ses autres mérites à part, est un beau livre: c'est un livre vrai. C'est à ce prix que ce sérieux et lumineux travail, qui pourrait n'être pour beaucoup de gens qu'une compilation de stratégie incomprise, est une histoire.

Mais M. de Lamartine, dans le premier volume de son *Histoire de la Restauration*, juge-t-il l'empereur? Non, il le flétrit. Il le flétrit, au moment le plus douloureux et le plus épique de sa destinée, au moment où, à l'admiration que l'homme inspire, se joint la pitié, ce grand ressort du drame mais aussi de l'histoire. Napoléon, sachez-le, lutte en désespéré. Il a l'Europe entière à combattre. Il s'appuie contre cette agression formidable, sur un petit noyau de troupes irritées mais fidèles. Il défend, pied à pied, mille à mille, le sol sacré de la France envahie. Pas une ornière où les roues de ses canons ne passent et ne repassent; pas un buisson qui ne loge quelqu'un de ses tirailleurs; pas un fossé qu'il ne faille lui disputer comme la grande redoute de la Moskowa.... Il recule ainsi pourtant, car le nombre l'accable, mais il recule comme le lion blessé de Pline l'Ancien, pas à pas et en regardant en face ses vainqueurs. Il recule ainsi jusqu'à Fontainebleau.... Ici, vous croyez peut-être que dans cette intrépide campagne, dans cette savante retraite, dans cette pathétique abdication, il n'y a pas matière à flétrir la mémoire du grand homme que sa fatale destinée vous livre. M. de Lamartine ne l'entend pas ainsi. D'abord, pour ce qui est de la campagne de 1814, elle fut mal conduite; le plan était fautif; Napoléon fut au-dessous de lui-même. « L'hé-

roïsme lui manqua, dit l'auteur. Il disputa avec la nécessité; il donna des illusions à son âme; il prêta des heures au temps contre lui... » Tel est le reproche. Pourquoi M. de Lamartine n'était-il pas là? Il aurait suppléé à l'héroïsme et au génie militaire de l'empereur. Il avait son plan de campagne. Il nous le donne aujourd'hui, mais c'est un peu tard. Ce plan, tel que l'auteur de *Jocelyn* l'a imaginé, n'a en effet qu'un but en ce moment : c'est de prouver que l'empereur Napoléon est tombé en 1814 non moins victime de sa pusillanimité que de sa mauvaise fortune. « Il fallait, dit l'historien, pour prendre cette résolution (le plan de campagne de l'auteur), non un plus vaste génie, *mais une plus grande âme que la sienne.* »

Mais ce n'est pas tout. Nous sommes à Fontainebleau; l'homme est à terre, et il ne se relèvera de cette chute de sa puissance que par l'énergie de sa résignation et par la grandeur lyrique de ses adieux... Ici nous retrouvons M. de Lamartine, l'ironie sur les lèvres, le sarcasme à la bouche, armé en guerre contre cette gloire qui succombe, sa plume trempée de fiel, sa mémoire toute pleine des invectives qui défrayaient en 1814 des gazetiers sans nom et des pamphlétaires oubliés. Et aussi bien je m'arrête un instant à ce passage de l'histoire de M. de Lamartine, parce que j'y trouve comme un spécimen de sa méthode historique et une démonstration de ses inconvénients et de ses dangers.

Le baron Meneval raconte dans ses mémoires (1) qu'un jour (c'était en 1810), il lut dans un journal anglais : que « Bonaparte, étant assis un soir dans son cabinet, avait » appelé un jeune secrétaire nommé Meneval, dans lequel » il avait, ajoutait-on, toute confiance, pour qu'il l'éclairât

(1) *Napoléon et Marie-Louise, souvenirs historiques.* — Paris 1844.

» pendant qu'il lisait une dépêche ; que celui-ci avait ap-
» proché la lumière qu'il tenait à la main si près de la tête
» de Bonaparte, que le feu prit à ses cheveux ; — que Bona-
» parte, voyant dans cette action un attentat contre sa vie,
» *avait saisi un pistolet qui ne le quittait pas, et l'avait dé-*
» *chargé à bout portant sur le secrétaire, qu'il avait étendu*
» *roide mort !...* » Il en était de tous ces gens, frappés ou tués dans un accès de violence par Napoléon, comme de M. Meneval lui-même : ils se portaient fort bien. Mais la renommée du héros en restait atteinte, et c'est ce que voulaient les pamphlétaires. C'est ainsi qu'on le représentait battant le pape, ou traînant le duc de Bassano par les cheveux. C'est ainsi, pour ajouter à l'odieux par le ridicule, qu'on le montrait posant, pour la salle du Trône, devant le tragédien Talma. C'est ainsi qu'une femme illustre écrivait : « On a vanté son
» sourire agréable. Moi, je crois qu'il aurait certainement
» déplu dans tout autre ; car ce sourire, *partant du sérieux*
» *pour y rentrer, ressemblait à un ressort* plutôt qu'à un
» mouvement naturel (1). » Vous voyez que nous ne sommes plus très-loin de *l'ogre de Corse*. Je supprime, en ce moment, et pour cause, toutes les autres inventions de cette espèce qui fourmillent dans les brochures du temps ; mais j'y reviendrai.

C'est pourtant dans ces recueils de caricatures passionnées que M. de Lamartine est allé chercher les principaux traits dont il a composé la physionomie de l'empereur, soit au moment de son déclin, soit à l'époque de son abdication, soit après sa chute. S'agit-il de cette touchante présentation du roi de Rome à la garde nationale de Paris, au moment où l'empereur va partir pour la campagne de 1813 : « Talma,

(1) *Dix années d'exil*, par madame de Staël.

dit l'auteur, le grand sculpteur des statues vivantes de l'histoire, *l'avait vu la veille...* » Il est vrai que l'historien ajoute : « Mais la nature en ce moment était un *maître d'attitude* plus souverain et plus infaillible que Talma; Napoléon n'avait rien à apprendre de la scène *que les plis du costume qu'il avait la ridicule faiblesse de draper pour les yeux.* Sa destinée le drapait assez; son cœur parlait mieux que son rôle... » S'agit-il de la réception faite aux membres du Corps-Législatif après la fameuse Adresse de M. Lainé : « Sa main les » arrêta d'un signe. Il voulait que son ressentiment contre » leur témérité retentît dans la France et dans toute l'Eu- » rope. *Il feignit un accès mal contenu de colère...* Le désor- » dre *affecté* de ses paroles, le geste haché, la voix tonnante, » rendaient ce discours plus semblable à une improvisation » qu'à un calcul. *C'en était un pourtant;* il l'avait médité et » *accentué huit jours...* » Je le demande à tous les lecteurs de bonne foi : Napoléon, après l'Adresse du Corps Législatif, placé entre la résistance même héroïque, si vous le voulez, de ses sujets et les approches de la coalition étrangère, avait-il besoin, avait-il le temps de jouer une ridicule comédie de colère? Combien M. Meneval l'a mieux jugé, quand il a dit avec un si grand sens : « Les contrariétés qu'il éprouvait se déclaraient plus fréquemment (depuis la rupture de la paix d'Amiens) par des mouvements de colère, *dont ses relations privées étaient cependant exemptes*, parce qu'il avait besoin de témoins; *on eût dit qu'il ne pouvait rien faire d'inutile.* »

Même confusion, même injustice, même dénigrement systématique quand il s'agit des derniers jours que Napoléon passe à Fontainebleau, et des instants qui précèdent et qui suivent son abdication. Mais je renonce à reproduire cette longue et fastidieuse tragi-comédie, qui n'est qu'une suite

de scènes rapportées, remplies de grimaces, d'éclats de voix, d'hésitations puériles, de résipiscences ridicules, d'exagérations impossibles dans une extrémité que la fortune, par sa rigueur même, rendait si grande, si simple et si touchante. Napoléon, tout le monde lui rend cette justice, eut, avant tout autre, cette sorte de grandeur qui s'accommode à l'adversité et qui se compose naturellement sur elle. Il sut se respecter, quand il put croire que le respect des hommes allait lui manquer. Fontainebleau l'avait prouvé avant Sainte-Hélène. Il ne joua pas un pitoyable intermède de capitan vaincu ou de matamore humilié. Il fut simplement grand ; et pourquoi M. de Lamartine ne lui rend-il pas plus complète, à ce moment suprême, cette justice qu'à la fin et à l'instant des adieux, vaincu par la notoriété et forcé par l'évidence, il est bien contraint de lui rendre, quoique dans des termes d'une forme si peu historique :

« ... Il traversa à pas lents, suivi de ses surveillants et de » ses amis, la longue galerie de François Ier... Il parut sur » le palier du grand escalier. Il regarda un moment les trou- » pes rangées en bataille dans la cour d'honneur... Les trou- » pes éprouvaient quelque chose de plus solennel et de plus » religieux qu'une acclamation : *l'honneur intime* de leur fi- » délité jusqu'aux revers *et le coucher de leur gloire qui allait,* » *avec leur chef, disparaître derrière les arbres de la forêt et* » *derrière les vagues de la Méditerranée...* L'empereur *hésita* » *quelque temps* avant de descendre... *il parut vouloir rentrer* » *machinalement dans le palais.* . . . . . .

» . . . . . .

» Après les adieux, une voiture ouverte reçut l'empereur, qui » s'y précipita en se couvrant les yeux de ses deux mains... » L'empire était fini. Napoléon connaissait la puissance de » l'imagination sur les hommes. Il savait *le rôle* que le cœur

» joue dans l'histoire. *Il avait offert le sien et celui de ses* » *troupes en spectacle à la France* et au monde dans cette » scène... C'est la page pathétique de l'empereur... »

On le voit : même dans cette justice obligée que l'historien de *la Restauration* rend à l'empereur, se sent la pointe railleuse et la restriction dénigrante. Cet empereur de comédie, qui hésite à descendre un escalier, et qui se retourne avec une sensibilité burlesque vers la porte de son palais, ce Jupiter Scapin *qui offre son cœur en spectacle*, est-ce l'homme pour qui l'heure de la postérité a sonné, ou n'est-ce pas plutôt le conquérant vaincu contre lequel l'Europe lutte encore, même après sa défaite, avec toute la puissance de ses armes, de ses trésors, de ses calomnies et de ses vengeances?

Le tort de M. de Lamartine, je le répète, c'est d'avoir écrit, en 1851, un pamphlet daté de 1814. En 1814, le roi Louis XVIII disait à l'auteur de la brochure intitulée : *De Buonaparte et des Bourbons* : « Votre brochure me vaut une armée. » M. de Lamartine avait-il une bataille à livrer à l'empereur Napoléon? Avait-il une victoire à gagner pour la royauté légitime? Ou bien est-ce pour le compte de la république qu'il a rangé en bataille ses périodes brillantes, lancé ses arguments, et fait feu, sur la mémoire de Napoléon, de toutes les batteries de sa rhétorique? Ceci me conduit à examiner rapidement, et malgré le peu d'espace qui me reste, une très-étrange assertion de M. de Lamartine.

A l'en croire, la France de l'Empire était restée républicaine. Ici j'arrête l'argumentation de M. de Lamartine à son premier mot. Pour être restée républicaine, il eût fallu que la France l'eût jamais été, et cela n'était pas. La république de Barnave ou de Vergniaud aurait pu rendre la France républicaine; la Terreur l'avait tournée contre la

république par l'odieux, le Directoire par le mépris, l'Empire par l'oubli et la désuétude, sans parler de la gloire. Étrange aberration historique où tombe l'esprit de M. de Lamartine, préoccupé de sa propre histoire et de sa récente conversion! Non-seulement il fait de M. Laîné et de M. Raynouard des républicains, eux qui n'étaient que des sujets à bout de patience et de respectueux mécontents; mais ce baptême démocratique qu'il leur donne si libéralement, il l'inflige à la France entière. Il imagine, à l'époque où il commence son histoire, je ne sais quel libéralisme précoce et impatient, contemporain des gloires et des contraintes de l'Empire, et il ne voit pas que si cette nation, qu'il montre si libérale et si asservie, souffrait si patiemment la servitude en rêvant si ardemment la liberté, c'était lâcheté de sa part; au lieu que si elle avait cédé sa liberté, sans y plus songer, en la changeant contre la gloire, c'était le fait d'un sentiment noble et généreux, conforme au caractère français, naturellement amoureux de suprématie et de tout ce qui l'honore, l'exalte et le glorifie. M. de Lamartine montre l'empereur Napoléon très-préoccupé du républicanisme de la garde nationale parisienne; il met sans cesse en regard et il oppose, dans un rapprochement qui n'a pas seulement le défaut d'être un anachronisme, le peuple et la bourgeoisie, les quartiers riches de la capitale et ses faubourgs, le patriotisme des uns faisant contrepoids à l'égoïsme des autres. Tout cela est la déclamation d'aujourd'hui, celle d'hier peut-être; ce n'est pas la vérité d'il y a quarante ans, et on n'écrit pas l'histoire du passé avec les impressions, les passions et les préjugés du présent.

J'ai cherché à relever, dans l'histoire de M. de Lamartine, les vices de sa méthode. L'entraînement impérieux de l'improvisation le livre, quand il s'agit de juger les hommes et

les faits, à l'irréflexion, au préjugé, aux opinions préconçues, à la passion aveugle, à une sorte de partialité fatale et involontaire; — quant à la forme, sa méthode aboutit à la déclamation, à la bouffissure et au remplissage. M. de Lamartine ne raconte pas, il devise ou il disserte; il tombe dans le commérage ou se perd dans l'analyse; il pousse le portrait jusqu'à la miniature, et il ne conçoit pas un tableau d'histoire qu'il n'en fasse une vignette de fantaisie. Son lyrisme descriptif, au lieu de grandir les objets, les grossit, au lieu de les raffiner les rapetisse. Il y a quelque chose au fond de ce livre qui n'est certes pas un défaut d'esprit, mais une sorte d'impuissance morale, recouverte des couleurs brillantes de la santé, comme dans ces esclaves du sérail qu'il excelle à peindre. M. de Lamartine, c'est toujours le joueur de flûte qui joue, s'il est permis de le dire, agréablement de l'histoire. Je l'ai entendu comparer à M. Alexandre Dumas. M. Dumas a, de plus que lui, ce que j'appellerai la sincérité de la manière; il ne s'en fait pas accroire : il est un conteur; M. de Lamartine veut être un historien.

La prétention est grande, et ce premier volume n'y répond pas. Quand on regarde à l'ensemble, ce n'est qu'un pamphlet, vieux de quarante ans; si on se préoccupe davantage de la forme, c'est le style de ce qu'on appelle encore la jeune école, de vieilles passions habillées à la moderne, un mélange de républicanisme attardé et de romantisme rajeuni. Ainsi M. de Lamartine dira de Napoléon : «.... Son front » semblait s'être élargi sous la nudité de ses cheveux noirs » effilés, à demi tombés *sous la moiteur d'une pensée continue.* » On eût dit que sa tête, naturellement petite, s'était agran- » die pour laisser plus librement *rouler entre ses tempes les* » *rouages et les combinaisons d'une âme dont chaque pensée était* » *un empire. La carte du globe semblait s'être incrustée sur la*

» *mappemonde de cette tête...* » Il dira de l'impératrice Marie-Louise : « C'était une belle fille du Tyrol, les yeux bleus, » les cheveux blonds, le visage nuancé de la blancheur de » ses neiges et des roses de ses vallées, la taille souple et » svelte, l'attitude affaissée et langoureuse de ces Germaines » qui semblent avoir besoin de *s'appuyer sur le cœur d'un* » *homme...* les lèvres un peu fortes, la poitrine *pleine de* » *soupirs et de fécondité,* les bras longs, blancs, *admirable-* » *ment sculptés* et retombant avec une gracieuse langueur » *sur la toile comme lassés du fardeau de sa destinée...* nature » simple, touchante, renfermée en soi-même, muette au » dehors, *pleine d'échos au-dedans,* faite pour l'amour domes- » tique dans une destinée obscure... »

Il dira de M. Laîné : « Né dans les Landes, *homme rural,* » vivant dans une médiocrité stoïque au milieu des champs » et loin des bassesses... *nourri de l'histoire, trempé* dans » les préceptes des stoïciens et dans les mépris de Tacite » pour les vices de son temps... tel était l'*homme culminant* » de la commission. Je ne flatte pas sa tombe, je la vénère. » *Elle renferme un grand vestige de l'humanité...* » Il dira de l'empereur Alexandre : « Son cœur passionné et chevaleres- » que avait été encore *pétri de douceur et de tristesse* par l'a- » mour de quelques femmes adorées. La fatigue des plai- » sirs, en refusant de bonne heure les voluptés à ses sens, » les avait remplacées dans son âme par un platonisme » pieux, *cet amour sans épuisement de l'infini...* » Il dira du colonel Fabvier : « Fidèle au devoir et *infaillible à l'honneur.* » Car, après les hardiesses étranges, arrivent les fautes de français. Qui croirait, par exemple, que c'est M. de Lamartine qui a écrit cette phrase : « Les conquérants et les despotes auraient trop d'avantages sur la vérité, si on ne les jugeait, *comme Napoléon l'a été jusqu'ici,* qu'au retentisse-

ment du nom et à l'éblouissement de la gloire? » C'est finir, je le sais, une critique peut-être bien sérieuse par une chicane peut-être bien puérile. Mais pourquoi donc les écrivains qui font le Dictionnaire de l'Académie ne donneraient-ils pas l'exemple de l'obéissance aux lois qu'ils promulguent? On disait autrefois : *Noblesse oblige*. Le mot, je le crois, n'est pas plus passé que la chose. Mais laissez-nous au moins le droit de dire : *Académie oblige*. Vous avez mis nos Chartes monarchiques sous vos pieds; laissez-nous du moins la grammaire.

Je n'ai parlé que du premier volume de *l'Histoire de la Restauration* de M. de Lamartine. L'illustre poëte y a réuni tous les défauts de sa méthode. J'y ai concentré tous les efforts de ma critique. Le premier volume de M. de Lamartine nous fait sortir romantiquement de l'Empire. Le second nous met sur le seuil de la Restauration. Nous le franchirons peut-être avec le troisième. Aussi bien, ce début promet. M. de Lamartine a été mieux inspiré par ses réminiscences monarchiques que par ses préventions républicaines, par son passé que par son présent. Mais s'il est plus équitable, dans son second volume, comme juge des hommes et des choses, il n'est pas plus rigoureux comme historien. Ainsi, il a cru devoir mêler au tableau des premières espérances et des premiers embarras de la royauté restaurée, un interminable récit de la catastrophe de Vincennes. Il a fait de ce douloureux souvenir un hors-d'œuvre. Ainsi encore il essaie de tracer la physionomie littéraire de cette époque, au moment où le règne commence, quand la plupart des hommes de lettres qui doivent l'illustrer sont encore au collége ou aux écoles. M. Sainte-Beuve, par exemple, dont il cite le nom, n'était alors, je le suppose, célèbre qu'en sixième, et n'avait affaire qu'au rudiment. La mé-

thode de M. de Lamartine, comme historien, se révèle encore par ces inexactitudes et ces anachronismes. En général, il met toutes sortes de façons à entrer dans son sujet ou à y rester. Il est toujours ou trop en arrière de son but, comme dans son premier volume, ou trop en avant, comme à la fin du second. On dirait que le lest lui manque pour le soutenir à un niveau raisonnable, et qu'il a horreur du milieu. Aussi s'en va-t-il au gré du vent qui souffle dans sa voile, n'ayant de souci que l'inspiration du moment. Son sujet l'entraîne par toutes les perspectives qu'il ouvre à son imagination ou à sa mémoire. On dirait un navire qui est sorti du port, ses mâts pavoisés, sa poupe couronnée de fleurs, toutes voiles dehors, mais qui a oublié son gouvernail.

XIII

M. Alexis de Valon.

— 14 SEPTEMBRE 1851. —

M. Alexis de Valon a écrit quelques romans spirituels; mais il n'appartenait, ni par goût ni par prétention, à cette classe de romanciers qui ont en vue la réforme du vieux monde et l'éducation du peuple. Il était le moins réformateur des hommes, et il n'avait aucune aspiration quelconque à la popularité. J'ajoute qu'il n'a été romancier que par accident de jeunesse et par caprice d'imagination. Son esprit visait plus haut. Sans doute ce genre comporte toute l'élévation à laquelle l'intelligence humaine peut atteindre ; mais M. de Valon n'avait traversé le roman que pour s'y amuser en quelque sorte, non pour y donner sa mesure ; il n'y était point propre, et il le savait. Très-peu de temps avant sa fin déplorable, il m'avait écrit. Son recueil de *Nouvelles* (1) venait de paraître. Il me priait d'en parler. Je l'avais promis. Cet engagement que j'avais pris envers sa personne, je l'acquitte envers sa mémoire. Ce sera pour moi une occasion naturelle de dire un mot des espérances qu'avaient fait naî-

(1) *Nouvelles et chroniques*, (Paris 1851).

tre les premiers travaux littéraires de ce spirituel et sérieux jeune homme, espérances si rapidement écloses et si tôt détruites.

Voici ce que M. Alexis de Valon m'écrivait pour me recommander son livre. Je cite cette lettre, parce que tantôt l'allure un peu vive de la plume dans les écrits de M. de Valon, tantôt l'indépendance un peu tranchante de la pensée, d'autres fois, au contraire, la fine et calme réserve qui caractérisait son attitude, pouvaient faire croire à un excès de confiance que la lecture de cette lettre démentira. Chose singulière! M. de Valon, qui passait pour un esprit décidé jusqu'au paradoxe, était naturellement timide. Il avait cette timidité délicate du bon sens qui n'est pas la faiblesse énervée du caractère; mais il aimait à observer, à questionner, à attendre; il avait « l'esprit chercheur, » il avait foi à l'expérience et il s'y reposait; il se croyait perfectible; ce qui n'est pas le travers des jeunes gens de notre époque qui se croient volontiers parfaits.

Je connaissais peu M. Alexis de Valon, mais je le lisais avec empressement et plaisir. Il y a un an pourtant, j'avais traité assez durement un de ses contes, celui qui figure dans son recueil sous le titre d'*Aline Dubois*, et qui avait été publié une première fois, si j'ai bon souvenir, sous le titre du *Châle noir*, faisant suite au *Châle vert*. *Le Châle noir* couvrait une de ces histoires qu'il n'est ni bon, ni utile, ni divertissant de raconter, et dans lesquelles cette plume brillante et saine exposait non-seulement sa pureté, mais son éclat. M. de Valon répondit à ma critique en renonçant au genre où sa vocation d'esprit sérieux s'égarait, non sans recommander toutefois son livre à mon indulgence, comme un enfant perdu de son caprice et de sa jeunesse. — «.... C'est » encore un petit livre de ma façon, disait-il, qui vient frap-

» per timidement à votre porte..... L'an dernier, vous avez
» bien voulu parler d'une de ces *Nouvelles* avec plus d'inté-
» rêt qu'elle n'en méritait, et c'est à peine si vous avez
» voulu me faire sentir le bout de la houssine. *Je l'ai pour-*
» *tant sentie*, et je me suis hâté de faire brocher en jaune
» ces péchés de jeunesse *pour en clore la série et passer à un*
» *nouveau genre d'études* qui mériteront peut-être un jour
» votre approbation. Aujourd'hui c'est pour ces châles un
» peu *verts*, mais dont les nuances ont été cependant
» adoucies, que j'ose vous demander un de ces sourires
» qu'on ne refuse pas en passant, si le ciel est bleu, aux
» marionnettes de Guignolet. . »

Le livre pour lequel M. Alexis de Valon m'invoquait avec une modestie si charmante, c'est celui que j'annonce aujourd'hui. C'est en effet la moindre de ses œuvres. Il n'y faut chercher ni le courant naturel et sérieux de son esprit, ni même celles de ses qualités plus souriantes qui faisaient le charme de sa famille et de ses amis. M. de Valon avait trop de verve pour être ennuyeux. Ses nouvelles se lisent. Le récit en est rapide, le style agréable, le détail piquant. Il s'y glisse pourtant je ne sais quelle contrainte qui révèle, je le crains, la gêne d'une invention pénible et l'embarras d'un esprit fourvoyé.

Mais, bien avant de s'égarer dans le roman, M. Alexis de Valon, sorti des écoles, avait fait un de ces voyages qui complètent l'expérience des hommes mûrs, qui commencent celle des jeunes gens. Il avait visité l'Italie, la Sicile, la Grèce, la Turquie, l'Allemagne, et il y avait recueilli autre chose que des impressions fugitives ; il en avait rapporté un livre sérieux et charmant. Il était assurément impossible de commencer plus tôt cette carrière de l'homme de lettres, si difficile et si délicate pour l'homme du monde,

ni d'y entrer par une voie plus large, et d'une façon plus digne et plus ouverte. Je ne parle pas de quelques légèretés de style, de quelques souvenirs hasardés, de quelques opinions excentriques qui s'y glissent parfois sous sa plume. On n'est impunément ni jeune, ni voyageur, ni Français, et il faut bien payer à l'expérience, même la plus hâtive, le prix qu'elle vaut. Mais le mérite de ce livre, c'est que si la broderie est parfois légère, la trame en est toujours solide et le fond résistant. M. de Valon observe, raconte et décrit en maître. A Malte, à Rhodes, à Athènes, c'est l'érudition puisée aux bonnes sources qui le ramène à l'histoire du passé. A Palerme, à Smyrne, à Constantinople, c'est la nature bien comprise et bien rendue qui respire dans ses tableaux. Il possède, à un très-haut degré, le sentiment du pittoresque, et il a, à ses heures, l'enthousiame du beau. S'il est parfois sceptique, quoiqu'il s'en défende, c'est du bout des lèvres. Chez lui le scepticisme tourne en gaîté, jamais en raisonnement. Il remarque quelque part, par exemple, à propos des habitants de l'Etna, les singulières contradictions où tombent d'ordinaire les voyageurs qui, après avoir visité les mêmes lieux, font au public confidence de leurs impressions: « Nous avons trouvé, dit » Brydone (voyageur anglais qui visitait la Sicile en 1770), » nous avons trouvé, parmi les habitants de cette montagne, » *un degré de férocité et de vie sauvage* que je n'ai remarqué » nulle part ailleurs. » Presqu'à la même époque, un Français, le baron de Riedesel, écrivait: « J'ai trouvé ici, comme » dans les lieux peu fréquentés par les étrangers et où les » hommes n'ont pu être corrompus par d'autres hommes, » l'espèce humaine dans son état naturel, *et ce qu'on appelle* » *de bonnes gens, des gens vrais, affables, officieux....* » Entre des jugements si contradictoires, M. Alexis de Valon,

un peu plus sceptique qu'il ne l'était, avait le droit de rester neutre. Mais il n'autorise jamais, d'un défaut d'accord chez les autres, l'insouciance et l'inaction de sa pensée. « Les habitants de l'Etna, dit-il, ressemblent à tous les » Siciliens, et n'ont rien dans leur visage, dans leur allure, » dans leur costume et dans leur langage, qui les distingue » de leurs compatriotes *des basses terres.* » De même, en arrivant à Athènes, M. de Valon qui est jeune, et qui, par instant, ne demanderait qu'à rire, aurait bien envie de se moquer (la tentation est grande pour un Français !) de la ville de Périclès et de Socrate; et aussi bien, il commence assez plaisamment son pèlerinage athénien :

«..... Dès que notre paquebot eut laissé tomber son ancre, » plusieurs barques se détachèrent du quai et vinrent accos- » ter le bâtiment. Ceux qui montaient ces canots étaient vêtus » à l'européenne. Bientôt ils nous hélèrent en français de tous » les côtés à la fois.—« Hé! Monsieur, *l'hôtel des Voyageurs!* » *l'hôtel de France! la Pension suisse!* »—On pouvait se croire » dans la cour des Messageries royales..... Au moment où, » avec je ne sais quel sentiment de respect, je posais le pied » sur les dalles du quai, un fiacre arriva, un fiacre numéroté, » doublé de velours d'Utrecht rouge, et attelé de deux hari- » delles. Nous prîmes la route d'Athènes.... Le *cicerone* » s'était placé sur le siége auprès du cocher. Je l'accablai de » questions. Qu'est-ce que cela? lui demandai-je en indiquant » auprès de la route un fossé assez semblable aux tranchées » de nos marais, à cela près qu'il était à sec. — C'est le » Céphise, me répondit-il tranquillement. — Et là-bas, un » peu à gauche, cette grande montagne ? — C'est le Penté- » lique. — Et celle-ci, plus près, en face de nous ? — C'est » l'Hymète. — L'Hymète !! m'écriai-je malgré moi ; Ah ! mon » Dieu, *voir l'Hymète par la portière d'une citadine!* »

C'est ainsi que M. Alexis de Valon débute en Grèce, un peu en Parisien révolté ; — mais laissez-le faire ; encore un tour de roue, et l'enthousiasme véritable le prendra. Pour lui, l'enthousiasme a besoin de venir à point et d'attendre. M. de Valon ne s'y jette pas en écervelé : il commence par la raillerie, il finit par l'admiration. On dirait qu'il a besoin, pour être touché, d'être convaincu.

Je voudrais faire, à propos du *Voyage dans le Levant*, une autre remarque qui pourra sembler à son tour un peu paradoxale, mais moins peut-être à ceux qui ont connu de près M. Alexis de Valon et qui l'ont aimé. M. de Valon, au fond de l'âme, était triste, de cette sorte de tristesse intime et involontaire qui se mêle quelquefois, par une sorte de pressentiment mystérieux et confus, aux plaisirs du monde, aux satisfactions et aux triomphes de l'esprit, aux joies de la jeunesse, de la fortune et de la famille. Un de ses amis a raconté, sur sa tombe encore ouverte, qu'il répétait souvent et avec amertume cette devise d'un de ses camarades d'enfance, mort avant l'âge : *Sunt breves rosæ mundi!* Cette préoccupation de la fragilité de la vie humaine, on dirait, malgré la forte trempe de son âme, qu'elle s'était attachée à ses pas pendant ce premier et lointain voyage. Nous en retrouverons partout la trace, et sous toutes les formes. Rapprochés de sa fin lamentable, ces vestiges épars de sa pensée mélancolique ont un intérêt touchant et particulier qui m'a inspiré de les recueillir. Ainsi à Palerme, il visite le caveau des Capucins. Il s'arrête devant un grand cercueil de chêne..... « Voilà un Français, » lui dit-on. — Ce Français était un de ses camarades, un jeune homme, qu'il avait perdu de vue depuis quelque temps, et qui lui avait dit au moment d'une séparation déjà ancienne : « Au revoir! Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas... nous

» nous retrouverons *quelque part !* » — « Quatre ans après, » ajoute M. de Valon, je me retrouvais inopinément devant » son cercueil. » Plus tard, à Agrigente, c'est au milieu des ruines que sa tristesse éclate par des réflexions auxquelles les périls de notre société prêtent aujourd'hui un à-propos que l'auteur sans doute ne prévoyait pas : « Voyageurs » d'un jour, nous venons fouler en rêvant la cendre des » anciens maîtres du monde, et, dans quelques années, » d'autres viendront à leur tour *qui trouveront nos villes ren-* » *versées et nos tombeaux ouverts!* Qui ne les a éprouvées, » ces longues tristesses qu'inspirent les ruines ! » Une autre fois, à Léontium, ce sont des amis qu'il faut quitter avec de tristes adieux; à Catane, c'est le souvenir de Bellini, « son mélancolique et glorieux enfant, » qui revient à la pensée du voyageur; Bellini, mort si jeune, et dont toutes les mélodies semblent des préludes de sa fin prochaine; — à Taormina, c'est un pêcheur qui, caché au fond de sa barque, chante dans son doux patois des couplets que M. de Valon recueille et qu'il traduit finement :

La nuit, quand tout sommeille,
Et que mon amour veille,
Ninetta, mon oreille
N'entend pas d'autre bruit
Que l'horloge qui pleure,
Près ma triste demeure,
Et jette les quarts d'heure
Au vide de la nuit.

Sur les flots de Sorrente,
Quand ma barque indolente,
Dans la nuit transparente,
Me berce tout rêveur,
Aux vents du soir je jette
Ton doux nom, ma Ninette,

Et l'écho ne répète
Qu'un murmure moqueur. . . . . .
. . . . . .

Un autre jour, sur le *Mongibello*, allant de Syracuse à Malte, M. de Valon reçoit d'un jeune officier de marine une triste confidence d'amour. « On lisait, dit-il, sur sa figure » pâle et maladive, et je remarquai dans son langage cette » mélancolie touchante qu'inspire trop souvent le pressen- » timent d'une fin prochaine..... Après mon retour en France, » j'appris que le jeune officier venait de mourir à Naples .» — Ailleurs, dans l'île de Tine, M. de Valon songe tristement, en regardant le ciel étoilé, au vieux château paternel qui abrita son enfance, celui-là même où il est venu mourir de si loin. La vue d'un vétéran de l'empereur, retiré dans l'île, lui inspire cette réflexion : « O vieillesse ! notre arrivée à » Tine est un événement dans la vie de cet homme qui a vu » les Pyramides et le soleil d'Austerlitz ! » — Enfin, si un accès de métromanie s'empare de lui, un soir, sur le sommet du mont Hymète, ce n'est pas aux abeilles classiques que son chant s'adresse, c'est aux étoiles ; sa chanson de nuit tourne involontairement à l'élégie, et c'est une pensée de mort qui l'inspire.

Sais-tu pourquoi ma douce reine,
Les étoiles du firmament
Ont cette lueur incertaine
Qui fait rêver si tristement ?
C'est qu'elles marquent le passage
De ceux que nous avons perdus ;
C'est que chaque étoile est l'image
D'un pauvre cœur qui ne bat plus !...

. . . . . .

Vois-tu cette étoile isolée
Qui file, qui file et s'enfuit ?
C'est une âme, hélas ! désolée,
Qui va dans l'éternelle nuit !

C'est qu'ici-bas sa sœur abjure
Des serments devant Dieu reçus.
Le cœur qui bat devient parjure
Au pauvre cœur qui ne bat plus!...

Il y a là certainement, sans parler de la forme qui est excellente, un accent de tristesse très-naturel et très-vrai. Mais je n'insiste par sur ces citations. On pourrait trouver puérile la peine que je prends à prouver que M. Alexis de Valon était triste, s'il n'en résultait aussi la preuve qu'il était sensible; et cette preuve, j'ai presque besoin de la fournir, au sujet de M. Valon, contre lui-même. « Je ne me « pique pas d'avoir les larmes faciles, » écrivait-il récemment dans une spirituelle étude consacrée à l'Exposition de Londres. Et depuis, un de ses biographes, M. Mermet, disait aussi : « Constamment en garde contre les surprises du cœur, » redoutant en toute chose ce qui pouvait paraître exagéré, » Alexis de Valon *se laissait aller parfois à se calomnier lui-* » *même*. On pouvait s'y tromper d'abord, et plus d'un s'y est » laissé prendre..... » Je crois, quant à moi, avoir suffisamment prouvé que cette insouciance superficielle, cette insensibilité apparente, qui n'était chez lui que la pudeur du sentiment, ne se retrouve pas dans ses écrits. Il s'y livre beaucoup plus, il s'y défend moins *contre les surprises*; et, pour tout dire, plus d'une larme prophétique et involontaire s'y montre, quoi qu'il fasse, dans ces yeux brillants d'ardeur et de jeunesse que la mort devait fermer à vingt-huit ans!

M. Alexis de Valon était allé à Londres très-peu de temps avant sa mort. Il en avait rapporté son chef-d'œuvre, l'article qui a paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet, et qui est intitulé : *le Tour du monde à l'Exposition*. Cet article, que tout le monde a lu, renferme sous la forme la plus rapide et la plus saisissante la matière d'un gros volume.

C'est une sorte d'encyclopédie de l'Exposition par le soin que prend l'auteur de mentionner, avec un détail scrupuleux, tout ce qui mérite l'attention dans cet immense étalage auquel l'univers entier a mis la main. C'en est aussi la philosophie par l'élévation du ton, la lumineuse généralité des aperçus, le jugement supérieur et la vivacité sereine et lucide des réflexions qui s'y pressent sans s'y confondre. On dirait que M. Alexis de Valon a voulu mettre, dans ce travail si complexe, le même esprit d'ordre et d'arrangement qui a présidé à l'Exposition elle-même, et qu'il est parvenu au même résultat: l'unité d'effet dans la diversité des tableaux. C'était là, convenons-en, un très-difficile problème de style, et il a su le résoudre. Je ne sais pas d'exemple d'un plus franc succès dans une pareille œuvre.

J'aime à insister sur ce mérite du dernier travail de M. Alexis de Valon, qui annonçait un si remarquable progrès dans son talent et dans sa manière. Après avoir longtemps promené sa pensée dans les impressions de voyage, après l'avoir égarée dans le roman, il était parvenu à la concentrer et à la contraindre, ajoutant à sa force par cette discipline volontaire. L'article sur l'Exposition l'a bien prouvé. C'est ce qu'il appelait « clore la série du passé; » et c'est là ce qu'il avait promis à la critique. Il a tenu sa parole comme je tiens la mienne. Un premier travail sur *le Marquis de Favras* avait révélé en lui des qualités de style, de patiente recherche et de critique supérieure, que *le Tour du monde à l'Exposition*, malgré la différence du sujet, avait encore montrées dans une plus vive lumière. M. de Valon, dans ce sérieux effort de son honnête et charmant esprit, avait réussi presque du premier coup, comme les maîtres.

Je ne voulais rappeler ici que les espérances inspirées par les débuts de M. de Valon. Quel n'était pas l'avenir lit-

téraire d'un si jeune homme, qui trouvait en lui-même une si judicieuse censure et une direction si sage? D'autres, sur le bord de sa tombe, et M. Mérimée, récemment dans une touchante notice, ont soulevé le voile qui cachait encore aux yeux de ses amis, et peut-être aux siens, son avenir politique. Une candidature s'offrait à lui, pour l'époque des élections générales, dans la Corrèze. Son nom, le souvenir de son père, la juste considération attachée à sa parenté et à ses alliances, l'estime personnelle dont il jouissait et le noble emploi qu'il savait faire d'une fortune considérable, tout l'attirait dans la politique, excepté son goût, je le crois, quoiqu'il eût écrit maintes fois d'excellentes pages sur des questions d'intérêt général et notamment, en avril 1845, une série de lettres très-judicieuses publiées dans *la Presse* sur *la Réforme des quarantaines*. « Au temps où nous sommes, disait-il alors, il ne suffit pas de rapporter des pays » lointains quelques impressions et quelques souvenirs. » *Chacun doit travailler, selon ses forces, au grand œuvre de* » *la patrie.* »

Ajoutons que, très-peu de temps après la publication des lettres du jeune voyageur, une modification importante avait été introduite dans le régime sanitaire qu'il attaquait. Malgré tout, M. de Valon n'aspirait pas à la carrière politique; il n'y avait pas de goût; il l'aurait subie comme un sacrifice, acceptée comme une épreuve, accomplie comme un devoir. Il passait pour sceptique, et, comme je l'ai montré, il ne l'était guère; mais, l'eût-il été, son scepticisme s'arrêtait devant les questions redoutables où la destinée du pays était engagée; il les traitait toujours sérieusement et prudemment. M. de Valon ne savait pas jouer avec ce mot auguste et sacré : la patrie. Il l'avait emportée dans son cœur au bout du monde; et il remarque souvent, avec une satisfac-

tion mêlée de tristesse et d'orgueil, dans le cours de ses voyages, le prestige qui, en dépit de nos fautes, reste attaché partout au nom français. A Londres, pendant sa visite à l'Exposition, cette joie éclate sans mélange, et je cède au plaisir de citer, en finissant, les lignes si touchantes, si sérieuses et si vraies dans lesquelles ce noble sentiment se manifeste :

« ..... Quel est le rang de la France à l'Exposition ? quelle » place est la nôtre ? demande-t-on de tous côtés. La réponse » varie. Moi, je le dis hardiment : la place de la France, » c'est la première ! Seulement il faut tenir compte de nos » observations précédentes et se bien expliquer. La France, » dont on veut faire le foyer de la démocratie universelle, » est éminemment aristocratique par son industrie. Elle ne » sait faire, elle ne peut faire que de belles choses. Elle ne » travaille que pour les riches; son industrie touche à l'art; » ses plus humbles ouvriers sont des artistes. Tout ce qui » est superflu, tout ce qui approche de la fantaisie, elle le » fabrique avec un goût sans égal. Si elle touche aux choses nécessaires, elle les ennoblit aussitôt, elle les perfectionne, elle les fait mieux, mais aussi plus chèrement que » qui que ce soit. L'ustensile le plus usuel, elle le métamorphose; d'une assiette, par exemple, ou d'une machine à » vapeur, elle fait un objet d'art. Nous visons en tout à la » perfection : nous avons le génie de l'élégance et l'amour » du beau. Ce pays de république démocratique s'inquiète » peu des produits communs, mais il couvre le monde de » ses œuvres d'une richesse incomparable. L'aristocratique » Angleterre fait tout le contraire. Ai-je tort d'insister sur » cette étrange anomalie ? Elle travaille pour les basses » classes : elle les loge, les habille, les meuble et les » nourrit à plus bas prix.... Elle nous vaincra toujours

» sur ce terrain ; nous la battrons toujours sur le nôtre...
».....S'il est une chose qui doive étonner, c'est
» que le socialisme ait atteint les ouvriers qui fabriquent
» ces merveilles. Quel est donc leur aveuglement?... Ils
» veulent tuer la poule aux œufs d'or. Aimables démago-
» gues qui comptiez raser les palais de *nos tyrans* par amour
» de l'égalité, niveler les fortunes, abolir le luxe ; .. minis-
» tres intelligents qui avez conseillé au peuple de choisir
» pour mandataires des ignorants et des simples, allez voir
» l'Exposition de Lyon et de Sèvres ; vous nous direz pour
» qui l'on fera ces chefs-d'œuvre, quand il n'y aura plus
» personne pour les payer.....

».....Oui, c'est un consolant spectacle que celui de
» notre Exposition ! N'est-il pas étrange de voir un pays
» comme le nôtre, labouré depuis trois ans par les émeutes,
» brisé par la folie, venir gaîment, à la veille peut-être
» d'une nouvelle révolution, jeter le gant à cette grande
» Angleterre, et lui disputer non-seulement la palme des
» arts, mais le prix même de l'industrie ! *Quelle admirable*
» *nation et comment ne pas l'aimer,* malgré ses caprices et
» ses emportements ? Ah ! la France, c'est bien l'enfant pro-
» digue ; et le jour où elle reviendra à la sagesse, l'univers
» entier devra tuer le veau gras pour se réjouir !

» Mais quand y reviendra-t-elle ? O vous qui avez aujour-
» d'hui une heure de loisir, ne comptez pas sur l'avenir ;
» partez pour Londres ; courez à ce spectacle qu'on n'avait
» jamais vu, que peut être on ne verra plus ! *Assister, au mi-*
» *lieu de nos misères, à un triomphe de notre pays, n'est-ce*
» *donc rien?*. . . . . .
» . . . . Songez que vous aurez à peine à quitter votre
» fauteuil, et qu'en partant de Londres, comme moi, à huit
» heures du matin, vous arriverez assez tôt pour dîner à

» Paris et pour finir votre journée *auprès de ceux que vous* » *aimez.* »

Ces lignes sont les dernières que M. Alexis de Valon ait tracées. Ce jeune homme de vingt-huit ans relevait ainsi, avec une sagacité supérieure, un des plus singuliers résultats de l'Exposition, la victoire aristocratique de l'industrie française. Ce jeune patricien signalait avec une sollicitude pleine de prévoyance le véritable avenir des classes ouvrières. Cet heureux du monde indiquait sa route à la philanthropie intelligente et sincère. Enfin ce sceptique, comme on l'appelait, terminait sa vie en adressant à la patrie, à la société, à la famille, *à ceux qu il aimait*, ce touchant et involontaire adieu !

XIV

Le Roman français en 1851.

I

— 21 SEPTEMBRE 1851. —

Je voudrais essayer de donner une idée du roman français, tel qu'il existe à l'heure où nous sommes, et de le saisir en quelque sorte dans une de ces métamorphoses éphémères et infinies que le genre a subies chez nous depuis cinquante ans; — tour à tour libertin, sentimental, athée, déiste, païen, orthodoxe, coureur d'aventures et avide d'émotions exceptionnelles, enfin antisocial et démagogique, suivant les temps et les auteurs, suivant le souffle des passions et le courant des idées; car le roman est toujours plus ou moins l'histoire d'une époque. Il en accuse, si ce n'est toujours les sentiments et les opinions, — du moins, comme sous le dernier règne, les tolérances, les capitulations et les faiblesses.

Aujourd'hui le roman, si j'en crois quelques tentatives récentes, tourne, chez quelques-uns, à se faire instituteur. Il aspire à l'éducation du peuple. Il veut remplacer l'almanach démocratique à la veillée du village. C'est dans cette

voie, si je les ai bien compris, que nous rencontrons M. de Lamartine et M. Emile Souvestre. D'autres, comme George Sand, continuent leur guerre à ce qu'ils nomment « la société officielle, » retranchés derrière une sociabilité fantastique. M. Henri Murger s'applique, lui, à donner un corps, une consistance littéraire et presque un rang dans l'art sérieux à l'excentrique et divertissante invraisemblance de ses bohêmes. M. Champfleury, l'auteur de *Chien-Caillou*, exagère, par une disposition toute semblable, ce qu'il appelle « le réalisme, » et qui n'est pas plus vrai en littérature que ne le sont, dans la peinture historique, les bedeaux ventrus de M. Courbet. J'ai parlé récemment des regrets laissés à tous les amis des lettres par la mort de M. Alexis de Valon. Je dirai les espérances qu'ont justement inspirées les premiers essais de M. Octave Feuillet. Mais qui donc est appelé, parmi tous ces écrivains, à faire sortir le roman de cette voie si fausse où il chemine en ce moment entre la prétention pédagogique et l'aspiration humanitaire, entre le grotesque chimérique et la réalité poussée à l'absurde, entre l'exagération de l'étrange et l'ostentation du simple ? Où est ce prédestiné du bon sens et du bon goût? Je voudrais le connaître ou le deviner, et je lui donnerais volontiers la première place dans cette revue !

Mais pourquoi toutes ces œuvres d'aujourd'hui signées de noms, les uns illustres, les autres nouveaux, se ressemblent-elles, malgré leur diversité superficielle, par le même défaut ! Pourquoi le naturel et le vrai manquent-ils à toutes, plus ou moins, soit dans le fond, soit dans la forme, quoique le talent ne manque, et tant s'en faut, dans aucune? Est-ce le vice du temps qui se reflète dans les œuvres? Sont-ce les œuvres qui, par la fantaisie sans règle et l'indocile engouement des esprits, réagissent au contraire, et par un juste

retour, sur ce siècle même qui a le plus exagéré le réel dans l'ordre des intérêts positifs et qui l'a le plus dédaigné dans les produits de l'intelligence? Je ne sais; mais quand tout est faux dans la politique, dans les mœurs, dans les institutions, dans le langage même d'un pays, comment tout serait-il vrai dans le roman? Le naturel, qui, dans les grands siècles littéraires et chez les nations d'esprit vigoureux, est un fruit de leur maturité, comment serait-il encore la moisson de leur vieillesse et le produit de leur décadence?

Le nouveau roman de George Sand, le *Château des Désertes*, quoique puisé en apparence dans le fonds commun des aventures rigoureusement possibles en ce monde, est du genre fantastique par l'exagération des caractères, le choix des personnages, la donnée morale et la conclusion. Quant aux personnages, c'est une troupe d'artistes plus ou moins nomades, voués, sous le nom de « synthèse, » au culte de l'art, des longs soupers, des gros mots et des faciles amours. En regard sont des gens du monde, des grandes dames surtout (où George Sand en a-t-il connu de pareilles?) qui ne se contentent pas d'avoir des amants, qui courent après... La marquise de *** a eu un fils, né de ses amours avec un ténor italien, et qu'elle fait élever sous son toit, sans l'avoir reconnu, avec ses enfants légitimes. « La duchesse de ***, » irritée de ma résistance, jura, dit le peintre Salentini, un » des héros du livre, de me forcer par un éclat à tomber » à ses pieds. Elle chercha à se faire insulter publiquement » pour me contraindre à prendre sa défense. Elle vint en » plein jour chez moi dans sa voiture. Elle confia son pré- » tendu secret à trois ou quatre amies, femmes du monde, » qu'elle choisit les plus indiscrètes possible. Elle laissa » tomber son masque en plein bal, au moment où elle » s'emparait de mon bras. Enfin, *elle me poursuivit jusque*

» *dans une loge de théâtre* où elle se fût montrée à tous les
» regards, si je n'en fusse sorti précipitamment avec elle.
» Cette torture dura huit jours... » Voilà pour les grandes dames. Voici pour les jeunes filles :

«.... Salentini, me dit Stella, en posant sa main blanche
» sur mon épaule, m'aimez-vous? — Je fus entièrement
» vaincu par cette question hardie, faite avec un effort
» évidemment douloureux et le trouble de la pudeur alar-
» mée. Je la pris dans mes bras et je la serrai contre ma
» poitrine. — Il ne faut pas me tromper, dit-elle, en se dé-
» gageant avec force de mon étreinte. J'ai vingt-deux ans,
» je n'ai pas encore aimé, moi, et je ne dois pas être trom-
» pée... — Stella, lui dis-je, si je vous dis que je vous aime,
» me croirez-vous? Ne me mettrez-vous pas à l'épreuve avant
» de vous fier aveuglément à la parole d'un homme *que vous*
» *ne connaissez pas?* — Je vous connais, répondit-elle. Celio
» (un *primo basso cantante*), qui n'estime personne, vous es-
» time et vous respecte; et d'ailleurs, quand même je n'au-
» rais pas ce motif de confiance, je croirais encore à votre
» parole. — Pourquoi? — Je ne sais, mais cela est ainsi.—
» Donc, vous m'aimez, vous? Elle hésita un instant, puis
» elle dit : Je ne suis pas pour rien la fille de la Floriani.
» Je n'ai pas la force de ma mère, mais j'ai son courage; je
» vous aime! *Cette bravoure me transporta.* Je tombai aux
» pieds de Stella et je les baisai avec enthousiasme.—C'est
» la première fois, lui dis-je, que je me mets aux genoux
» d'une femme, et c'est aussi la première fois que j'aime.
» *Je croyais pourtant aimer Cecilia, il y a une heure*; je vous
» dois cette confession..... *Je ne vous connais pas plus que*
» *vous ne me connaissez,* et voilà que je crois en vous comme
» vous croyez en moi.... Voulez-vous être ma femme? —
» Oui.... répondit-elle. — Sois donc ma femme, m'écriai-je

» en l'embrassant avec transport. *Veux-tu que je te demande* » *à ton frère tout de suite?* etc., etc. »

J'ai cité cette scène entre beaucoup d'autres. Ce sont les mœurs de la maison. George Sand, je le sais, n'y met aucune intention perverse ni équivoque. C'est sa façon d'appliquer à faux et à froid le lyrisme à la vie humaine, c'est-à-dire d'en donner la contrefaçon brillante et menteuse. *Lélia* est de cette école; *Lélia*, c'est le vice tourné en dithyrambe, comme si ce trépied banal où se fabrique la prose poétique (je reconnais que George Sand en a su faire bien des fois un splendide usage), comme si ce trépied avait le pouvoir de changer le vice en vertu, de faire de l'or avec du clinquant, et des voiles pour les vestales avec la ceinture des courtisanes. C'est là ce que l'auteur du *Château des Désertes* essaie encore aujourd'hui. Nous avons tous notre sophisme auquel nous croyons, quand il réussit. Le sophisme de George Sand, c'est son style; s'il n'est pas dupe de ses principes, il l'est de son beau langage. J'ai fort abrégé, faute d'espace, la citation qui précède. L'auteur y a prodigué toutes les perles de son brillant écrin, toutes les couleurs de sa palette inépuisable. Et puis après? Est-ce que cette scène entre Salentini et Stella en est moins fausse et moins odieuse? « M'aimez-vous? » Et elle lui met la main sur l'épaule! et Salentini lui baise les pieds! et ils ne se connaissent ni l'un ni l'autre! et cela finit par un mariage *tout de suite!* — Virgile a décrit énergiquement cette espèce d'amour au IIe livre des *Géorgiques... in furias veneremque ruunt.* C'est l'amour des bêtes. Mais les jeunes filles, les prêtresses de l'art, les disciples de *la synthèse!*...Pourquoi donc faire du *Château des Désertes* un sanctuaire dédié à Mozart pour y étaler ces étranges mœurs! Le lyrisme couvre tout! Oui, dans le dithyrambe, quand il est chanté sur les sommets de l'Ida, par

les corybantes, aux fêtes de la Bonne-Déesse; non, dans un château des Alpes et dans un roman de la vie intime. Ah! si j'étais le frère de Stella, comme je répondrais à l'impertinente requête de son fiancé impromptu : Topez là, Monsieur, vous n'aurez pas ma sœur! Et comme je renverrais cette sœur, en dépit de ses vingt-deux ans, à son aiguille, à son solfége, ou même à son roman commencé! Le pire roman n'est pas celui qu'on lit, mais celui qu'on joue. Il est vrai que l'un mène à l'autre; et combien de Stella qui ont appris dans ces pages brûlantes à brusquer les dénoûments!

Je trouve dans un des proverbes de M. Octave Feuillet (*le Fruit défendu*) une scène qui a quelque rapport avec l'entrevue de Salentini et de Stella. Le chevalier de Rosalba vient d'arriver chez la comtesse Corisanda; ils ne se connaissent pas, ils ne se sont jamais vus et n'ont jamais entendu parler l'un de l'autre. Quelques heures se passent; mais l'amour va vite. Le chevalier aperçoit des larmes dans les yeux de la comtesse : « O vision bien-aimée! des larmes... des larmes » dans tes yeux! Oh! j'en veux tarir la source à jamais! » — Non, non, laissez-les couler, Monseigneur; elles sont » douces. Venez, venez plutôt les recueillir. Ce sont les per- » les de ma couronne de fiancée. (Rosalba escalade le bal- » con et tombe aux pieds de la comtesse.) — Non, ami, » près de moi, la main dans ma main..! parlez-moi d'amour » puisque je vous aime! — Corisanda! quel miracle as-tu » fait! au baptême de tes pleurs, mon âme et ma vie se re- » nouvellent. Mais écoute qui je suis ou plutôt qui j'étais; » attends du moins, et que ce soit là mon châtiment, *attends* » *de me connaître avant de m'aimer !... — Je ne puis vous* » *attendre, Monseigneur : vous perdrez vos paroles,* etc. » Tel est ce dialogue; le ton en est cru, mais c'est le lyrisme de

tout à l'heure. Voici pourtant la différence entre la scène du proverbe et celle du roman : Corisanda est une jeune veuve qui vit solitaire dans un vieux château, entre sa caméristе et son notaire. Le chevalier est un coureur d'aventures. Et puis... et puis, c'est une plaisanterie.

Tout est plus sérieux dans le *Château des Désertes*. Ce château est bien le produit de cette surexcitation pindarique qui se croit supérieure à la réalité quand elle passe par-dessus. Je ne voudrais pas forcer la conclusion, d'ailleurs un peu voilée, d'une histoire où le beau rôle est aux disgraciés du monde officiel, où le vilain rôle est à ses favoris. Mais cette conclusion aussi bien n'est pas nouvelle dans les œuvres de George Sand, et elle prouve une fois de plus, dans celle-ci, que l'illustre conteur n'a perdu, malgré l'expérience toujours amère de la vie humaine, aucune de ses attaches anti-sociales. Oui, les artistes sont toujours d'honnêtes gens, les gens du monde quelquefois : telle est la conclusion cachée au fond du livre. Et puis, il y a une espèce de mondains supérieurs à tous, ce sont ceux qui, avant de rentrer dans le monde, *ont commencé par mener la vie d'artiste*. Le *Château des Désertes* renferme un personnage qui a eu cette bonne fortune, étant né grand seigneur, d'avoir été (pour parler le langage de l'auteur) un peu « cabotin. » C'est le vieux marquis de Balma, connu dans les coulisses sous le nom de Boccaferri, tour à tour acteur, décorateur et même souffleur, « selon les jeux du hasard et de la fortune. »

Obligé de vivre de ces diverses industries, dans le temps que vivait, de sa fortune patrimoniale, son frère aîné, type héréditaire d'avarice, de misanthropie et d'imbécillité, le marquis de Balma est tombé, comme artiste, dans tous les bourbiers du vice. Devenu millionnaire, il reste tant soit peu souffleur; mais il se range, il fait sa barbe, il met du linge blanc,

et il a « une robe de chambre de velours doublé de martre. » George Sand en conclut « que le bonheur est nécessaire à l'homme. » Qui le nie? Seulement, le romancier, en sa qualité de réformateur, au lieu de montrer le bonheur à l'homme sous sa forme la plus pratique, dans une vie simple et, au besoin, sous un toit de chaume (mais c'était revenir à *François le Champi*), y met pour condition cent mille livres de rente, des valets de pied et un château. Si c'est à ce prix-là que la réforme promise compte racheter la misère du peuple, tant mieux! mais c'est bien cher. Il n'y a rien de pis, quand on prétend remédier au mal sur la terre, que de rêver le chimérique et de prêcher l'impossible. Et je me rappelle, à ce propos, un mot bien juste du vieux Boccaferri : « Il n'y a rien de bête comme un acteur qui se passionne dans une scène impossible et qui prononce avec éloquence des discours absurdes. » Au fond, *le Château des Désertes* n'est qu'une succursale élégante du Phalanstère.

— M. de Lamartine continue, lui aussi, la série de ses prédications populaires à 5 fr. le volume grand in-8° vélin cavalier. Si le peuple y touche, c'est qu'il est donc devenu bien riche ; mais n'importe. M. de Lamartine appelle son roman (1) « un récit villageois ; » c'est le second de cette série. L'an dernier, nous avons eu Geneviève, servante à Voiron ; cette année, nous avons Claude des Huttes, tailleur de pierres à Saint-Point. Claude des Huttes taille la pierre par état et professe la philosophie par goût. Comme il a un toit pour y reposer et un champ qui le nourrit, il travaille pour l'amour de Dieu, sans se soucier du salaire, faisant ainsi concurrence à ceux qui en vivent. Le désintéressement n'empêche pas l'amour, au contraire..... Claude aime, il est aimé;

(1) Le *Tailleur de pierres de Saint-Point*. (Paris 1851).

mais il a pour rival un frère qui est aveugle, entêté, et que cet amour de Claude désespère. Claude, pour ne pas contrarier son frère, quitte sa maison, cède sa fiancée, et va faire son tour de France. Il ne revient que quand sa belle-sœur est redevenue libre par la mort de son mari. Un an s'est écoulé. C'est le tour de Claude des Huttes de se marier; et en effet tout se prépare pour sa noce, quand une horrible catastrophe termine la noce et le roman. Claude des Huttes, qui, en sa qualité de tailleur de pierres, est quelque peu mineur, fait sauter sa fiancée avec un quartier de roche, en voulant tirer pour elle un feu d'artifice.

« ... Hélas ! Monsieur, j'y pensai trop tard. Je n'avais pas » eu le temps de décoller ma langue de mon palais et d'éten- » dre la main vers Denise, qu'un coup de tonnerre souterrain » éclata sous ses pieds, et que je la vis lancée, avec ses deux » petits enfants encore à son cou, à la hauteur de la tête » du sapin, et retomber au-dessus d'un nuage de fumée » comme une sainte descendant du ciel, s'engloutir avec eux » dans la voûte qui venait de s'entr'ouvrir et se refermer avec » le bruit de l'écroulement du monde sur elle !... Grand Dieu ! » que ne se referma-t-il du même coup sur moi ! »

O Virginie ! ô souvenir du *Saint-Géran !* ô simple, noble et touchante apparition de la jeune fille sur le pont du navire naufragé ! pourquoi ce récit prétentieux de M. de Lamartine vous remet-il dans ma mémoire, et qu'y a-t-il de commun entre ce récit et vous ?... — « On entendit aussitôt ces cris » redoublés des spectateurs : Sauvez-la ! sauvez-la ! ne la » quittez pas ! — Mais dans ce moment une montagne d'eau, » d'une effroyable grandeur, s'engouffra entre l'île d'Ambre » et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau qu'elle » menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. » A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer ; et

» Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses
» habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut des yeux
» sereins, parut un ange qui prend son vol vers les
» cieux...»

Mais poursuivons. Je n'insisterais pas, comme je le fais, sur la pauvreté d'invention qui caractérise cette petite Nouvelle, délayée dans un gros volume, si M. de Lamartine n'avait poussé sur ce point l'indigence (et au surplus cela n'est permis qu'aux riches) jusqu'à se copier lui-même. Dans *Geneviève*, le roman de l'an dernier, c'est une jeune fille qui se sacrifie stoïquement pour sa sœur, après une scène de comédie jouée par celle-ci pour l'entraîner dans ce sacrifice. Dans *le Tailleur de pierres*, c'est le même dévouement provoqué par le même escamotage. Gratien, l'aveugle, joue le suicide comme Josette, l'impudente, joue le désespoir. Claude des Huttes n'est pas moins dupe que Geneviève.

Eh bien ! je répéterai que ces dévouements qui tiennent de l'héroïsme, et d'un certain héroïsme raffiné et romanesque, ne sont pas dans la mesure commune des sentiments du peuple. Je lisais hier, dans un livre récemment publié de M. Proudhon : « L'égoïsme du peuple, en matière politique, est la première des lois. » Je crois que cela est bien plus vrai quand il s'agit de sa vie privée. Je ne dis pas que les pauvres sont plus égoïstes que les riches, ni les ouvriers que les maîtres ; mais à coup sûr, dans l'ordre des affections, des sentiments et des intérêts particuliers, le paysan n'est pas pas plus héroïque que le grand seigneur ; et c'est une fausse morale que celle qui propose au peuple, comme modèles à imiter, des types de grandeur, de désintéressement et de résignation impossibles à atteindre. Pour le gros bon sens des paysans, Geneviève qui manque un mariage

honorable, au mépris de sa parole, pour ne pas contrarier sa sœur cadette (laquelle vit avec un sous-officier de cavalerie), Geneviève avec toute sa vertu est une sotte ; et de même, Claude des Huttes, qui pourrait faire le bonheur d'une honnête fille, et qui la cède à un pauvre maniaque qu'elle ne pourra pas aimer, Claude est un de ces vertueux pleins de gaucherie et de ces dévoués malencontreux qu'il n'est pas bon de trouver sur son chemin ; témoin ce feu d'artifice le jour de la noce.

On voit de reste que M. de Lamartine n'avait pas pris en grand souci soit l'invention, soit la moralité de son nouveau récit villageois. Mais de même que, l'an dernier, il avait peint avec un soin manifeste et une certaine curiosité de pinceau le personnage de Geneviève, il s'est plu cette fois à mettre dans la plus vive lumière celui de Claude des Huttes. Ecartez l'histoire et la conclusion, il reste un portrait en pied pour cette galerie populaire que l'illustre poëte a imaginée, et c'est de cette seconde figure de son panthéon démocratique que je veux dire encore un mot.

J'ai montré l'an dernier que, comme servante, ce n'est pas seulement le prix Monthyon que mérite Geneviève, pour toutes les traverses exceptionnelles et les souffrances volontaires de son martyre, c'est une canonisation en règle. Comme tailleur de pierres, ce n'est pas un emploi de chef d'atelier que je réclame non plus pour Claude des Huttes ; c'est une place à l'Académie. Et encore, l'Académie (M. de Lamartine doit en savoir quelque chose) est un lieu où l'on cause avec mesure, où l'on écoute finement ; c'est un salon de bonne compagnie, c'est-à-dire où personne ne reste court, mais où personne ne déclame. Claude des Huttes est la déclamation faite homme. Il parle de Dieu, de l'infini, des pyramides d'Egypte, de l'homme et des bêtes, beaucoup des

bêtes, quelquefois de son état, de tout avec emphase. Ecoutez plutôt :

«..... D'ailleurs, il faut tout dire, j'aimais l'état, j'aimais le » creux des carrières, le ventre de la montagne, les entrailles » secrètes de la terre, comme ces matelots que j'ai connus » à Marseille aiment le creux des vagues, le fond de la mer, » l'écume des écueils, comme les bergers aiment le dessus » des montagnes, comme les bûcherons aiment à plonger » leur hache saignante de séve dans le tronc fendu des vieux » chênes et des châtaigniers. Dieu a donné à chacun son » goût, pour qu'on fît tous les états avec contentement. Ce » qui m'a toujours retenu au mien, c'est qu'on le fait tout » seul. On peut, sans que cela vous dérange, siffler, chan- » ter, penser, rêver, prier le bon Dieu. L'ouvrage va tou- » jours sous la main, pendant que le cœur et l'esprit vont » de leur côté là où ils veulent. Voilà l'agrément de l'état » de tailleur de pierres. Ensuite, c'est un joli état pour l'o- » reille, Monsieur !... Il sort de ma pierre, si elle est bien » franche, une musique perpétuelle qui endort le cœur et » la tête aussi doucement que le carillon lointain du villa- » ge.... Ah! c'est un beau son, allez, que celui d'une dalle » mince de marbre, de granit ou de grès, ou d'une auge » de pierre tendre creusée pour recevoir l'eau et qu'on polit » avec la boucharde !... »

Quoi qu'il en soit de cette musique (à laquelle je préfère celle de Rossini), Claude des Huttes est ainsi fait qu'il déclame toujours et toujours tout seul. M. de Lamartine, son interlocuteur, qui trouve difficilement un mot à placer, me paraît un peu trop tailleur de pierres en ce point, et Claude un peu trop obstiné dans sa rhétorique...

C'est un parleur étrange et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours ;

Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.....

M. de Lamartine voulait peindre une figure populaire. Il a fait le portrait d'un précieux, la tête dans le brouillard, le *pathos* à la bouche, le *pic*, la *têtue* et la *boucharde* à la main. Mieux eût valu, pour le peuple, un bon traité de la coupe des pierres. Et que voulez-vous que fasse le peuple d'un camarade qui lui dit : Mon faible esprit a beau s'élargir dans ma tête *comme pour briser les murailles de mon front* ; » — ou bien : « Ce beau lierre, quand je l'ai revu comme ça, à mon retour, m'a fait l'effet *d'un manteau que l'amitié de la steppe avait jeté sur la ruine de mon bonheur* ; » — ou bien encore : « Cette parole (la parole de Dieu) répandait en moi une musique, une lumière, tellement qu'on aurait dit, tant je me sentais bien, *qu'on avait descendu une étoile du ciel pour m'éclairer l'esprit en dedans*, ou qu'une main avait accordé toutes les cordes de mon cœur, de ma tête et de mon corps, comme l'organiste accorde ses fils de laiton et ses tuyaux, de manière que je devenais moi-même *un instrument qui chantait juste et sur lequel les mains de Dieu pouvaient quasiment jouer en moi !...* » Oui, que voulez-vous que fasse le peuple d'un compagnon qui passe sa vie dans ce galimatias double? Et le beau profit à tirer de pareilles leçons ! Ajoutez un trait de caractère, mais celui-là d'une originalité amusante. Claude des Huttes, qui a une puissance de parole de vingt-cinq métaphores à la minute, a des prétentions au mutisme, et lui qui parle de tout, il affecte de croire à son ignorance. Vous avez vu avec quelle adresse il mêle aux plus ambitieux efforts de son style des mots de la langue du peuple, pour figurer la langue populaire : *comme ça, quasiment*. Il fait bien mieux : « Ah! monsieur, vous vous êtes bien trompé, dit-il » quelque part, je n'ai pas seulement un mot sur la lan-

» gue ! Le bon Dieu aurait aussi bien fait de me faire muet » (c'est bien mon avis) ; car, excepté pour appeler mes chè- » vres, mes moutons et mon chien par leurs noms, *je n'ai ja-* » *mais senti le besoin de parler...* » — « Je parle comme un igno- » rant, excusez-moi, monsieur, » dit-il ailleurs. — « *Bêtises de* » *l'ignorance !* » dit-il une autre fois. Mais il se trompe : la science et l'esprit ont aussi leurs bêtises, et nous n'avons guère à reprocher à Claude des Huttes que celles-là. Mais que dire de sa prétention ? Cela me rappelle (pardon !) cette mauvaise plaisanterie de je ne sais plus quel mélodrame : « Sire, un muet demande à vous parler. — Puisqu'il parle, il n'est donc pas muet. — Sire, il le dit du moins.... »

— En regard de ce muet intarissable, j'aime à placer un honnête artisan, simple d'esprit, sobre de langage, Pierre Henri, dit *la Rigueur*, en opposition à Claude des Huttes. Le livre de M. Emile Souvestre (*les Confessions d'un Ouvrier*) n'est pas seulement un petit chef-d'œuvre *sui generis*. Il est la meilleure critique du roman de M. de Lamartine, par une bonne raison qui dispense d'en chercher d'autres : c'est un livre vrai. Aussi je l'excepte, du moins en partie, des réserves un peu sévères par lesquelles j'ai commencé cette étude.

M. Emile Souvestre avait publié, il y a plus d'un an, sous ce titre : *Un Philosophe sous les toits*, une espèce de « Voyage autour de ma chambre » qui appartenait à cette école, un peu ambitieuse, des livres destinés au peuple, et qui a été lu cette fois, parce que le livre était modeste et simple, par tout le monde. L'Académie a mieux fait encore ; elle a couronné le livre, M. Villemain l'a loué, et il ne reste plus rien à en dire. M. Emile Souvestre avait très-agréablement paraphrasé ce célèbre refrain de Béranger :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

On est bien dans une mansarde à tout âge, pour peu qu'elle

soit propre et riante, qu'on y ait le nécessaire et même quelque chose de plus pour le prochain, le cœur content, la conscience tranquille, les pieds sur les chenets et une falourde au foyer, point d'attaches étrangères et point d'aspirations politiques. C'est à cela que se borne l'ambition du *Philosophe sous les toits*. Il y a des gens qui le trouveront bien exigeant ! Quant à moi, je ne reproche au sage de M. Souvestre que d'être un peu farouche dans sa modération et un peu sentencieux dans sa bienfaisance. C'est ainsi qu'il y a toujours, dans ce siècle rhéteur, un peu d'affectation, même dans nos vertus. J'en dirai autant de ses préférences pour les fenêtres à tabatière et de son goût pour les tuyaux de cheminée. « Celui qui n'a habité que les premiers étages ne soupçonne » pas, dit-il, la variété pittoresque d'un pareil horizon. Il n'a » jamais contemplé cet entrelacement de sommets que la » tuile colore ; il n'a point suivi du regard ces vallées de gout- » tières où ondulent les frais jardins de la mansarde, ces » grandes ombres que le soir étend sur les pentes ardoisées, » et ce scintillement des vitrages qu'incendie le soleil cou- » chant !... » Claude des Huttes ne dirait pas mieux. Quoi qu'il en soit, en fait de Chartreuse, celle de Gresset, et peinte par lui, ne m'a jamais tenté. Il ne faut pas disputer des goûts...

Les *Confessions d'un Ouvrier* sont particulièremeut à l'adresse du peuple. M. de Lamartine avait dédié son roman de *Geneviève* à mademoiselle Garde, couturière à Aix-en-Provence. M. Emile Souvestre dédie ses *Confessions* à Morvan père, ouvrier au port de Brest, et à Perrine Morvan sa femme. Mais quelle différence entre Claude des Huttes et Pierre-Henri, dit *la Rigueur*. Les conditions se ressemblent : Claude est tailleur de pierres, *la Rigueur* est maçon. Mais Claude est un rhéteur en tablier de peau ; *la Rigueur* est un maçon en

chair et en os. Il est, il veut rester maçon, et on ne le soupçonnerait pas, tant il est bien dans son rôle, de pouvoir être autre chose. Ce n'est pas qu'il ne s'élève, mais sans sortir de sa profession. Le sergent devient capitaine ; le gâcheur passe compagnon, puis maître, entrepreneur ; il est même un instant capitaliste, et il va devenir propriétaire. Il ne tiendra qu'à lui d'être représentant du peuple à son tour. Mais la place est prise ; et aussi bien Pierre-Henri aime mieux gâcher le plâtre que la politique.

Tel est le héros du livre de M. Souvestre, humble d'esprit, mais plein de ressources, élevé par le cœur, mais n'y laissant pénétrer que les bons sentinents. Son langage est volontiers simple ; il n'emprunte rien à cette phraséologie creuse et sonore qui désorganise la société sous le nom de socialisme. Sa vie est plus simple encore ; elle n'est mêlée à aucune de ces aventures qui sont le fonds commun du roman moderne ; mais si étroite que soit la sphère où cette humble existence s'écoule, le drame y entre, la passion s'y glisse, l'émotion y abonde, l'intérêt s'y multiplie sous toutes les formes. Le cœur est là qui joue son rôle éternel et toujours nouveau, comme il sait le jouer quand on ne l'étouffe pas sous le poids des oripeaux menteurs et qu'on lui laisse son franc langage et sa liberté... « Nous avons pensé, dit » M. Emile Souvestre, qu'au milieu des agitations contem- » poraines, rien n'était plus opportun, plus fortifiant et plus » beau que le spectacle d'une humble destinée combattant » la douleur par la patience et triomphant par l'honnêteté. » M. Emile Souvestre a raison. Tout son honnête livre est bien là. Il a appliqué à l'histoire d'une pauvre famille, cruellement éprouvée, le mot de Sénèque le philosophe : *Vir fortis cum malâ fortunâ compositus !* Les luttes des forts ont leur poésie. Elles sont admirables dans l'histoire, dans l'épopée, dans

l'ode, dans la tragédie. Dans le roman comme dans la vie privée, ce sont surtout les luttes des faibles qui m'intéressent, j'entends cette faiblesse relative de l'homme au destin, dans une condition médiocre; car il y faut la force de l'âme comme dans les plus hautes.

Le livre de M. Emile Souvestre est une bonne école de ce genre d'épreuves. Le ton en est sincère, l'émotion honnête, la donnée vraie, la leçon pratique. C'est relativement un chef-d'œuvre, dans un genre que l'exploitation qui en est faite a rendu faux, de la fausseté générale du siècle, mais qui n'est pas condamné sans retour. Le livre de M. Souvestre l'a bien prouvé. Le double écueil de ces sortes d'ouvrages, c'est de tomber dans la déclamation pédagogique ou dans la vulgarité triviale. L'auteur des *Confessions* s'en est presque toujours gardé. Son livre est fait pour la mansarde, pour l'atelier, et il plaira au salon. Il sera utile partout, au riche et au pauvre. Il laissera partout sa trace, sa leçon et son doux parfum.

II

— 5 OCTOBRE 1851. —

« On ne va pas, disait le célèbre Geoffroy, aux pièces du boulevard parce que j'en parle; mais j'en parle parce qu'on y va... La vogue des mélodrames ne produit pas la décadence du goût; elle la suppose. » Et de même dirai-je : On ne lit pas *la Bohême* parce que j'en parle, mais j'en parle parce qu'on la lit. Le livre de M. Henry Murger a été un des grands succès de rire du printemps dernier. Fait en courant et jeté presqu'au hasard à la curiosité des oisifs, il a été lu, recherché; il a fait rire, il a même, dit-on, fait pleurer... Il a été accepté comme une peinture

des mœurs que le monde ne connaît pas, et comme une révélation due à la sincérité de l'observateur. Nous sommes bien toujours le peuple qui a fait la fortune de *Robert Macaire*, et qui a laissé dire, pendant dix ans, que la pièce des *Saltimbanques* de ce bon M. Dumersan était le meilleur ouvrage du siècle. Nous sommes bien toujours la société qui croit à ce qui l'amuse, et qui s'amuse surtout de sa propre diffamation. Le succès de la plupart des romans modernes tient à cette cause. Nous aimons mieux notre caricature que notre portrait.

Chose singulière! les gens du monde croient connaître aujourd'hui, par les *Scènes de la Vie de Jeunesse* et les *Scènes de la Bohême* de M. Murger, les mœurs des artistes et des étudiants; et les étudiants, de leur côté, s'imaginent avoir, dans les romans de M. de Balzac et de M. Sue, une révélation des mœurs du monde. Des deux côtés on est dupe, mais on aime son erreur. Chacun se croit parfait en voyant mettre ses travers sur le compte du prochain. Le monde applaudit à la dégradation supposée du peuple, le peuple à la corruption du monde. Le succès de tant d'étranges parodies n'a pas, je le répète, d'autre cause.

Les artistes et les étudiants de M. Murger ont d'abord un défaut capital : ils ne vivent pas. Ils sont tous jetés dans le même moule et parlent machinalement la même langue ; ce qui est déjà une présomption qu'ils ne sont pas vrais ; car la vie c'est le contraste, la diversité c'est la vérité. Les personnages de *la Bohême* sont des mannequins uniformes avec des épaules de bois et des têtes de carton, et, par-dessus, la défroque des estaminets, des hôtels garnis et des ateliers; ce sont des chefs-d'œuvre non d'observation, mais de mécanique, marionnettes tenues par une main habile et soufflées, derrière la coulisse, par un jovial metteur en scène

qui a la mémoire sûre, la répartie prompte, l'esprit toujours présent, et qui se moque, comme tous ses prédécesseurs de tous les temps, du sot public qui regarde plus qu'il n'écoute.

Verum equitis quoque jàm migravit ab aure voluptas,
Omnis ad incertos oculos et gaudia vana.....

Ce qui était vrai du temps d'Horace l'est encore plus du nôtre. Forcez la couleur, parlez aux sens plutôt qu'à l'esprit, sacrifiez à la frivolité et au désœuvrement de la foule, recueillez le jargon des tables d'hôte et les confidences des mauvais lieux, multipliez les surprises, les coups de théâtre, les invraisemblances..... et vous aurez le suffrage du peuple, des matrones et des chevaliers !

L'invraisemblance dans le livre de M. Murger a pourtant sa pudeur. Promener à travers une fable sérieuse ces drôles plus ou moins vêtus, c'était montrer qu'ils n'étaient pas nés viables : c'était étaler leur impuissance d'agir, de penser et de parler. M. Murger, qui est un homme d'esprit, s'est bien gardé de cet écueil. Il a fait paraître ces enfants mal venus de sa fantaisie dans une série de *scènes* qui n'ont le plus souvent les unes avec les autres aucun rapport ; le livre a réussi par ce défaut même. Le vide de l'action l'a sauvé de l'invraisemblance. La diversité des scènes a couvert l'insignifiance et l'uniformité des caractères. Je ne parle pas d'une préface, presque sérieuse, qui sert d'introduction à cette Bohême, à peu près comme un tableau d'histoire servirait d'enseigne à un cabaret.

Maintenant, il y a une autre raison à ce succès : le livre de M. Murger est, malgré tout, amusant, amusant jusqu'au fou rire. « J'ai ri ; me voilà désarmé. » Le public n'en demande pas plus, et il n'a pas d'autre compte à rendre de son engouement. Il court aux pièces qui l'amusent et aux livres

qui le divertissent. Il laisse la critique lui prouver, par raison démonstrative, qu'il a tort de s'amuser. C'est peut-être bien mon emploi en ce moment. Je fais le procès au rire, cet adversaire insouciant et effronté qui naturellement se moquera de ma plaidoirie. Mais n'importe. Je veux chercher de quelle nature est ce rire qui a tant profité à M. Murger, de quelle source il émane, et ce qu'il prouve. Le rire prouve qu'on s'amuse, d'accord; mais il y a des degrés et des différences dans le plaisir que nous procurent les œuvres de l'esprit, et il n'est pas défendu de les étudier.

Il y a, dans le livre de M. Henry Murger, deux sources à peu près intarissables d'où jaillit le rire. Je dirai tout à l'heure ce que je pense des larmes, par trop faciles, que *la Bohême* a fait couler. M. Henry Murger tire un certain parti de cette association de jeunesse grelottante, de pauvreté malsaine, de gaîté douteuse, de libertinage réel et de gourmandise hyperbolique, qui est la donnée de son roman. Mêlez le tout, et appelez cela Schaunard, Marcel, Rodolphe et Gustave Colline, un peintre, un poëte, un musicien, un bibliophile, et vous aurez ce type à plusieurs têtes avec le même habit, la même bourse vide, le même logis litigieux, le même appétit incommensurable, qui reparaît sans cesse dans la série de ces divertissantes ébauches, toujours le même, « et jamais nouveau.» Une autre source du rire, dans l'ouvrage de M. Murger, c'est le paradoxe, mais le paradoxe mené crânement, le fouet à la main, et sautant par-dessus les maisons, les montagnes et les précipices. Avec ces deux éléments, un type uniforme et un paradoxe effréné, M. Henri Murger a fait son livre. La scène de *Monsieur Dimanche*, descendue de son piédestal aristocratique et tombée dans la loge du portier, la fable de Tantale jouée derrière la devanture de Corcellet, la scène d'*Harpagon* et de *Frosine* re-

montée de quatre étages, et par-ci par-là, le sac de Scapin s'ouvrant pour quelque tour de son métier, n'y cherchez rien de plus ; mais c'est beaucoup, car les sources où M. Murger a puisé sont éternelles comme le rire lui-même. Toujours on rira d'un créancier éconduit, d'un gourmand malmené, d'un avare mis à l'épreuve par un emprunteur avisé, d'un tour de gobelet joué finement; oui, toujours. Mais ici il faut s'entendre. La même scène peut appartenir au plus haut comique, comme dans *le Festin de Pierre*, ou au comique bourgeois, comme dans *l'Avare*, ou n'être pas comique du-tout et être simplement bouffonne, comme dans le livre de M. Murger. M. Murger n'est pas comique, il est bouffon. Qu'il ne s'en formalise pas. La farce est vieille comme le monde. Le burlesque a eu de tout temps son public, un public immense; et Marmontel fait remarquer justement qu'entre cette farce primitive de *l'Avocat patelin*, qui fut un essai avorté de comédie véritable, et la comédie du *Menteur*, il s'est écoulé près de deux siècles, remplis presque exclusivement par le règne du bouffon. Quand le goût s'épura, la comédie italienne, que Boileau appelait le *grenier à sel*, continua, avec toute sorte d'indécence et de grossièreté, cette tradition du burlesque. On sait que, de nos jours, le burlesque a été réhabilité dans une théorie célèbre, et qu'il a continué de régner sur la plupart de nos théâtres du second ordre. M. Henry Murger n'avait donc pas à chercher bien loin pour trouver le bouffon ; il l'avait sous la main. Seulement il l'a appliqué à des situations et à des rencontres qui appartenaient, dans la mémoire de tous les esprits cultivés, au domaine du comique véritable, et il nous oblige de nous en souvenir :

D. Juan.

« ... Allons, asseyez-vous, monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Il n'est pas besoin, Monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur, je suis bien. Je viens pour...

D. JUAN.

Non, je ne vous écoute pas si vous n'êtes assis.

M. DIMANCHE.

Je fais ce que vous voulez. Je...

D. JUAN.

Parbleu! monsieur Dimanche, vous vous portez bien!

M. DIMANCHE.

Oui, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

D. JUAN.

Vous avez un fonds de santé admirable; des lèvres fraîches un teint vermeil et des yeux vifs.

M. DIMANCHE.

Je voudrais bien...

D. JUAN.

Comment se porte madame Dimanche, votre épouse? etc.»

Voici maintenant (et je réponds d'avance à toute objection, en disant que je ne compare pas les situations, mais les genres), voici une scène entre Rodolphe, le poëte-étudiant, et M. Benoît, son propriétaire et son créancier:

« Bonjour, monsieur Rodolphe..., fit M. Benoît, en s'ap-
» prochant du lit. — Monsieur Benoît, bonjour. Quel événe-
» ment me procure l'avantage de votre visite? — Mais je
» venais vous dire que c'est aujourd'hui le 15 avril..... —
» Le 15 avril! ah mon Dieu! Je n'y aurais jamais songé
» sans vous, monsieur Benoît. Combien je vous dois de re-
» connaissance! — Vous me devez aussi cent soixante-deux
» francs, reprit M. Benoît, et il se fait temps de régler ce pe-
» tit compte..... — Je ne suis pas absolument pressé; il ne
» faut pas vous gêner, monsieur Benoît; je vous donnerai du
» temps.... petit compte deviendra grand. — Mais, dit le
» propriétaire, vous m'avez déjà remis plusieurs fois... — En
» ce cas réglons; réglons, monsieur Benoît, cela m'est ab-
» solument indifférent, aujourd'hui ou demain, et puis,
» nous sommes tous mortels..... Réglons.... Qu'est-ce que
» je vous dois? — D'abord nous avons trois mois de loyer à
» vingt-cinq fr., ci: soixante-quinze fr. — Sauf erreur, dit
» Rodolphe. Après?— Plus, trois paires de bottes à vingt fr..
» — Un instant, un instant, monsieur Benoît,ne confondons
» pas. Je n'ai plus affaire au propriétaire, mais au bottier.
» Je veux un compte à part. — Soit, dit M. Benoît... Voici
» une note particulière pour la chaussure. Trois paires de
» bottes à vingt fr., ci : soixante fr... —Continuez, monsieur
» Benoît. — Nous disons soixante francs, reprit celui-ci.
» Plus, argent prêté, vingt-sept fr..— Halte là, monsieur Be-
» noît. Nous sommes convenus que chaque saint aurait sa
» niche... C'est à titre d'ami que vous m'avez prêté de
» l'argent. Or donc, s'il vous plaît, quittons le domaine de la
» chaussure et entrons dans les domaines de la confiance et
» de l'amitié, qui exigent un compte à part... A combien se
» monte votre amitié pour moi? — Vingt-sept francs...
» — Vingt-sept francs? Vous avez un ami à bon marché,

» monsieur Benoît. Enfin, nous disons donc soixante-quinze,
» soixante et vingt-sept : tout cela fait? — Cent soixante
» deux francs! dit M. Benoît en présentant ses trois notes.
» — Cent soixante-deux francs! fit Rodolphe. C'est extraor-
» dinaire. Quelle belle chose que l'addition! Eh bien, mon-
» sieur Benoît, maintenant que le compte est réglé, nous
» pouvons être tranquilles tous les deux, nous savons à
» quoi nous en tenir. Le mois prochain, je vous demanderai
» votre acquit, et comme, pendant ce temps, la confiance et
» l'amitié que vous avez en moi ne pourront que s'augmen-
» ter, au cas où cela serait nécessaire, vous pourrez m'ac-
» corder un nouveau délai. Cependant, si le propriétaire et
» le bottier étaient par trop pressés, je prierai l'ami de leur
» faire entendre raison... C'est extraordinaire, monsieur
» Benoît, mais toutes les fois que je songe à votre triple
» caractère de propriétaire, de bottier et d'ami, je suis tenté
» de croire à la sainte Trinité!!! — Monsieur, dit M. Benoît,
» je n'aime pas qu'on se moque de moi... Je vous donne
» congé, et si ce soir vous ne m'avez pas donné d'argent, je
» verrai ce que j'ai à faire. — De l'argent! de l'argent! est-ce
» que je vous en demande, moi? dit Rodolphe. »

J'ai rapproché ces deux scènes en indiquant seulement la première, qui est dans la mémoire de tout le monde; je les ai rapprochées, je ne les compare pas. Mais qui n'en saisit du premier coup la différence? Ici le comique, là le burlesque; ici la vraisemblance dans le vrai, la convenance jusque dans la moquerie, et la mesure même dans l'impertinence; là, à travers quelques traits d'une plaisanterie excellente, comme le dernier par exemple, et cet autre : « *Il ne faut pas vous gêner, monsieur Benoît,* » à travers ces traits qui frisent le comique, tout le dévergondage du bouffon, le subtil mis à la place du vrai, l'esprit d'atelier remplaçant la fine obser-

vation, la farce substituée à la comédie. Et pourtant on rit; mais le rire lui-même se ressent de la cause qui le produit; il est sans naturel et sans franchise. Rodolphe n'est plaisant qu'à demi, à moitié bouffon, à moitié sophiste, mauvaise pratique et faux raisonneur. Don Juan du moins paie monsieur Dimanche avec de bonnes manières et de franches politesses, plus habile encore comme débiteur que cérémonieux comme grand seigneur. Et puis c'est un prodigue, c'est-à-dire un personnage qui porte admirablement ce que les poétiques appellent « la force comique. » Rodolphe est pauvre, et pendant que M. Benoît lui fait le compte de sa chaussure, l'étudiant jette un regard de pitié sur ses bottes éculées et fourbues... Eh bien! je ne sais rien de plus antipathique au vrai rire que la pauvreté ainsi chaussée. Juvénal disait, à une époque de richesse mal acquise et impitoyable, que la pauvreté rend les hommes ridicules (1). Elle ne les rend pas comiques. Le christianisme a réhabilité les pauvres. Ce vers de Tancrède :

Une pauvreté noble est tout ce qui me reste,

est un vers chrétien. Mais la religion a pu relever la pauvreté dans l'estime et la sympathie du monde; elle ne l'a pas rendue amusante, et madame de Staël a dit avec raison : « Il faut presque toujours une grande intrépidité d'esprit pour prendre la vie humaine en plaisanterie, et la force comique suppose un caractère au moins insouciant. Mais on aurait tort de pousser cette force jusqu'à braver la

(1) *Nil habet infelix paupertas durius in se*
Quàm quod ridiculos homines facit.....
(Sat. III.)

pitié. L'art même en souffrirait, sans parler de la délicatesse ; car la plus légère impression d'amertume suffit pour ternir ce qu'il y a de poétique dans l'abandon de la gaîté. »

Cette pointe d'amertume, elle se ressent presque partout dans la bohême de M. Murger. Ses héros ont toujours froid ou toujours faim. « Sacrebleu ! qu'il fait faim ! dit l'un. Est-ce qu'on ne déjeune pas aujourd'hui ? — Depuis quand déjeune-t-on deux jours de suite ? » dit un autre. Ailleurs, Marcel et Rodolphe s'arrêtent devant la boutique d'un marchand de comestibles, « semblables, dit l'auteur, à ce per-« sonnage d'un roman espagnol qui faisait maigrir les jam-» bons rien qu'en les regardant : —Ceci s'appelle une dinde » truffée ! dit Marcel ; j'ai vu des gens impies manger de cela » sans se mettre à genoux devant, ajouta-t-il en jetant sur » la dinde des regards capables de la faire rôtir...» Tout cela est sans doute spirituel et bien dit. Mais Tantale, même en belle humeur, ne sera jamais un personnage amusant; *le Gastronome sans argent* est une caricature odieuse, et la faim est un triste ressort pour le drame ou pour le roman. Quand *le Joueur* est à court d'argent, s'il n'a pas de quoi payer une corde pour se pendre, il a du moins de quoi souper, et il le sait bien :

VALÈRE.

Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.....

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.....
Voudriez-vous souper ?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase !

Cela est du vrai comique, Mais les personnages de M. Murger n'ont ni feu ni lieu. C'est la Bohême, me dit-on. Je le sais bien ; mais je cherche précisément ce que l'art bien compris peut trouver au fond d'un pareil sujet, même sous une plume aussi habile et aussi vive que celle de M. Murger. L'art n'y trouve rien à faire que des pastiches.

J'ajoute qu'il y a quelque chose encore qui me gâte le rire dans la Bohême : ses héros, quand il s'agit de la probité la plus vulgaire, me semblent toujours un peu trop près du fossé, sans compter qu'ils font quelquefois la culbute. Je ne parle pas de leur horreur, hélas ! trop justifiée, à payer leurs dettes, même quand, par impossible, ils ont de l'argent..... « Les quatre amis quitterent ce splendide festin, ivres comme » un jour de vendange. Cette ivresse *faillit même avoir des* » *suites déplorables* pour Marcel (le peintre), qui, en passant » devant la boutique de son tailleur, à deux heures du ma- » tin, voulait absolument éveiller son créancier pour lui » donner en à-compte les 150 fr. qu'il venait de recevoir. » Une lueur de raison, qui veillait encore dans l'esprit de » Colline (le bibliophile), *retint l'artiste au bord de ce préci-* » *pice.* » Mais passons. Les Bohêmes de M. Murger n'ont pas toujours d'aussi bonnes raisons de n'être pas scrupuleux. C'est tantôt un habit noir qu'on subtilise, dans une scène de bouffonnerie d'ailleurs irrésistible ; tantôt un dîner qu'on escamote, ou un emprunt forcé de chaises qu'on fait au voisin. « Surtout rapporte-moi quelque chose dans tes poches » dit Schaunard à son ami Marcel, qui est invité par aventure à dîner en ville. « — Rodolphe pensait, lit-on ailleurs, que dans un jour où les millions se promenaient en public sur le dos des garçons de recette, il se pourrait bien faire qu'un billet de mille francs, abandonné sur le chemin, attendît son saint Vincent de Paul. Aussi Rodolphe marchait-

il doucement, les yeux à terre... » Toutes ces plaisanteries, à propos du bien d'autrui, elles sont toujours froides, même dans Molière, où toutefois ce ne sont guère que les fils, en compagnie de leurs valets, qui font la chasse aux écus de leurs pères. Non, le vrai comique n'est pas là, et M. Murger, pour avoir excédé la limite de ce qui est permis, même à des étourdis faméliques, a dépassé même le bouffon.

J'en dirai autant de ses femmes. Je sais que l'épisode de *Francine* a fait pleurer quelques âmes sensibles; *la maîtresse aux mains rouges* (dans les *Scènes de la Vie de Jeunesse*) est aussi une touchante histoire; et *les Violettes du pôle*, fraîche et spirituelle ébauche, gardent, même parmi cette fumée d'estaminet, leur agréable éclat et leur doux parfum. Mais les femmes, dans la *Bohême* de M. Murger, appartiennent généralement à cette classe que M. de Balzac a qualifiée d'une négation énergique: Sans cœur! Ce sont des créatures parfaitement « vierges de toute vertu, » coquettes avant le baptême et sans vergogne après, sans idées, sans passion et sans orthographe, égoïstes et insensibles, impertinentes et pusillanimes, « n'ayant pas même l'intelligence des bêtes » dont elles portent les plumes sur leurs chapeaux,—n'ayant » de cœur que pour y avoir mal quand elles ont trop man- » gé, » — qui vivent ainsi une vie de faux luxe, de dettes criardes et de soupers fins, et qui meurent à l'hôpital. Ces héroïnes de la Bohême, malgré les larmes qu'elles ont fait couler dans la mansarde et dans le boudoir, n'appartiennent ni à l'art ni à la critique, et je ne puis mieux finir avec elles qu'en leur renvoyant cet adieu du plus passionné de leurs amants, du peintre Marcel : « Nous avons beau dire, nous » sommes vieux (ils ont vingt-cinq ans), vois-tu, mon cher. » Nous avons vécu trop et trop vite. *Notre cœur est fêlé* et

» *ne rend plus que des sons faux.* On n'est pas impunément » pendant trois ans amoureux d'une Musette ou d'une » Mimi... »

Cet aveu, dépouillé d'artifice, résume les amours de Marcel et ceux de Rodolphe ; il résume aussi le livre de M. Murger. Ce livre est faux. Je ne parle pas de la composition qui est nulle, ni des personnages qui ressemblent à ce « mannequin voilé» que s'était fait faire je ne sais plus quel prince d'une comédie de Gœthe (*le Triomphe de la Sentimentalité*) pour s'épargner la peine de faire autrement l'amour. M. Henry Murger, pour n'avoir pas à peindre des caractères, n'a pris que des noms, auxquels il a cousu très-habilement des aventures. Mais ces aventures elles-mêmes se ressentent de ce défaut d'invention. Il n'y a rien de pis que cette stérilité dans le burlesque. La bouffonnerie a pour compagne indispensable l'imagination; elle ne compte dans l'art qu'à ce prix. M. Murger a exagéré toutes les charges d'atelier qu'il a reproduites, n'ayant pu les rajeunir. Un excellent juge a dit: « On affaiblit toujours ce qu'on exagère. » Le spirituel historien de la Bohême, en forçant le rire, l'a fait grimacer. Ses amours sont vulgaires, ses tristesses sont étudiées, ses orgies sont invraisemblables et ses hyperboles impossibles.

Je sais que ces parades excentriques ont cours dans un certain monde d'artistes incompris et d'étudiants perpétuels, et que c'est précisément leur excès qui fait leur succès. Citons-en un exemple. Rodolphe, qui vient de toucher cinq cents fr., arrive chez son camarade Marcel, qui ne s'en doute guère. Il laisse tomber à terre deux pièces de cinq francs :

« Au bruit sonore du métal, Marcel, comme frappé d'une » commotion électrique, se leva subitement... Une troisième » pièce roula sur le carreau, puis une autre, puis une autre

» encore; enfin tout un quadrille d'écus se mit à danser dans » la chambre. Marcel commençait à donner des signes visi- » bles d'aliénation mentale... Tout à coup et sans aucuns » ménagements, Rodolphe fouilla à pleines mains dans ses » poches, et les écus commencèrent un *steeple-chase* fabu- » leux. C'était le débordement du Pactole, le bacchanal de » Jupiter entrant chez Danaé. Marcel était immobile, muet, » l'œil fixe; l'étonnement amenait peu à peu chez lui une » métamorphose pareille à celle dont la curiosité rendit ja- » dis la femme de Loth victime, et comme Rodolphe jetait » sur le carreau sa dernière pile de cinq francs, l'artiste » avait déjà tout un côté du corps de salé. Rodolphe, lui, » riait toujours. Et auprès de cette orageuse hilarité, les ton- » nerres d'un orchestre de M. Sax eussent semblé des sou- » pirs d'enfant à la mamelle... »

Telles sont les aventures de la Bohême. Les bons mots sont de la même force. « *C'est trois sous*, dit le portier en remettant une lettre. — *C'est bon; vous nous les devrez,* » et Marcel lui ferma la porte au nez. — « *Prête-moi cinq francs*, dit un autre. — *Pourquoi faire?* — *Pour passer le pont des Arts.*» —« Mais enfin, Monsieur, dit un propriétaire au peintre Marcel, vous avez bien un mobilier, quel qu'il soit? — *Non, ça prend trop de place dans les appartements; dès qu'on a des chaises, on ne sait plus où s'asseoir.* — Mais vous avez un lit? sur quoi reposez-vous? — *Je me repose sur la Providence...* » Ces plaisanteries dont l'effet, dit M. Murger, avait été, pour le garçon de café qui servait nos quatre étudiants, « de le rendre idiot à la fleur de l'âge, » ces plaisanteries sont sans doute fort amusantes, puisqu'elles ont cours quelque part, nous dit-on, puisqu'un homme d'esprit les recueille et que le monde les lit. Mais elles me gâtent à moi le rire des autres. « C'est avoir beaucoup d'esprit sans doute,

dit Marmontel, que d'en avoir trop ; mais c'est ne pas en avoir assez. »

M. Henry Murger, dans son dernier roman de *Claude et Marianne*, qui s'appelle aujourd'hui le *Pays latin*, est rentré dans cette mesure de l'esprit d'où sa Bohême l'avait fait sortir. *Claude et Marianne* est un excellent début dans le genre tempéré et une bonne étude comme roman de mœurs. Marianne est un peu bavarde et Claude un peu crédule ; mais l'effronterie a disparu, et l'étudiant a repris sa taille ordinaire ; il ne parade plus sur les tréteaux et il ne marche plus sur des échasses. Enfin le paradoxe crétin ou matamore a disparu, le style s'est raffermi et purifié. Si l'auteur invoque encore « un grand poëte » qu'il n'a que trop de penchant à imiter, et si, dans un de ces accès d'imitation, il laisse encore échapper des phrases telles que celles-ci : « Sa pensée, *aimantée par une pitié* presque tendre, se tournait obstinément vers Édouard... » — ou cette autre : « Il s'était tracé un programme d'existence *dans lequel il s'enferma sous le double tour de la volonté;* » si cette tendance à pousser violemment la pensée dans la métaphore et à transformer en images matérielles toute conception de l'intelligence se montre encore trop souvent dans le nouveau roman de M. Henry Murger, n'oublions pas que ses deux premiers ouvrages en sont pour ainsi dire infectés, qu'il est bien jeune, et que de plus autorisés que lui lui donnent ce mauvais exemple. M. Victor Hugo est le père de ce matérialisme effréné, de ce métaphorisme (qu'on me passe le mot) appliqué à tout et qui fait de la prose française une espèce de lanterne magique à verres grossissants. « Le voyez-vous, » dit le célèbre auteur de *Claude Gueux*, parlant du procureur général, « le voyez-vous, suant sang et eau pour *emboîter la tête d'un accusé dans le plus fatal article du Code?* » Et voici M. Emile Souvestre

qui, dans cet honnête livre que j'ai loué récemment, fait dire à son maçon : « Si les ouvriers s'entendaient bien....., ils auraient toujours parmi eux des arbitres d'honneur qui jugeraient ce qui ne peut être jugé par la loi, et qui empêcheraient de frapper quelqu'un *en passant son couteau à travers les jointures du Code...* » Où diable la métaphore va-t-elle se nicher ? Et George Sand, lui aussi, l'habile et brillant écrivain, n'est-ce pas lui qui nous dit dans son *Château des Désertes* : « Elle était très-pâle, même un peu jaune, comme j'ai remarqué depuis qu'elle le devenait quand on la forçait *à remuer la cendre qui couvrait le feu de son âme.* » Mais je m'arrête ; sur cette question *du matérialisme en fait de style*, ce n'est pas un article qu'il faudrait écrire, c'est un volume... que personne ne lirait.

On me demandera peut-être maintenant pourquoi, ayant à choisir entre deux ouvrages de M. Henry Murger, l'un rempli de défauts, l'autre d'une tenue plus correcte et d'une composition plus sévère, c'est au premier des deux que j'ai consacré cette longue étude. La raison en est simple. Dans *la Bohême*, c'est moins l'œuvre de M. Murger que j'ai reprise que le public qui l'a si étourdiment accueillie, moins l'auteur que le succès. Et aussi bien M. Murger semble m'avoir donné raison lui-même par avance. Il n'a pas fait la critique de son livre, mais il en a donné la contre-partie pour ainsi dire. A peine entré dans le genre faux, prétentieux et bruyant qui a commencé sa réputation, il s'est hâté d'en sortir, comme ces enfants qui s'enfuient après avoir mis le feu à un pétard. Non que M. Henry Murger ait voulu tromper le public; il s'est trompé lui-même. Mais le public est toujours pour moitié dans l'erreur des gens d'esprit, et il est dupe plus longtemps. Un jour M. Alfred de Musset, qui n'était pas d'humeur à attendre stoïquement la célébrité, la lyre à la

main, sur quelque coteau peu fréquenté du Parnasse, lança son « épître à la lune. » C'est ainsi que M. Henry Murger a lancé ses Bohêmes. C'était l'avant-garde un peu débraillée de son corps de bataille, mais elle assure le succès de l'expédition.

Il me reste bien peu d'espace pour finir, et je ne voudrais faire défaut cependant à aucun des noms qui figurent en tête de cette étude. J'ai déjà parlé des espérances qu'ont inspirées les débuts de M. Octave Feuillet; et M. Feuillet est si jeune, sa vie s'écoule si loin de ce tourbillon bruyant des renommées parisiennes, où le goût se gâte si vite dans l'étourdissement de l'esprit; sa manière ingénieuse et fine semble si indépendante des mauvaises théories et sa morale si peu engagée dans les courants périlleux, que c'est justice à la critique de laisser un peu de champ, de soleil et d'avenir au développement de cet aimable esprit. Ses premiers essais, et surtout la *Clef d'or*, annoncent d'ailleurs un talent d'analyser les sentiments du cœur humain et de pénétrer dans ses mystères qui promet un peintre de la vie intime. Sobriété et profondeur, passion vive, observation, finesse délicate, ce sont là les qualités du genre. M. Octave Feuillet en a tous les germes. Il est une des espérances sérieuses d'un genre trop souvent condamné à rester frivole.

M. Champfleury est, lui, un peu frère de M. Henry Murger dans la famille des conteurs, mais voici comment : M. Henry Murger, dans sa *Bohême*, a une certaine façon cavalière et décidée d'échapper à la réalité ; M. Champfleury, une manière un peu rude et triste, parfois grossière, de la forcer en la copiant. Les deux manières aboutissent à l'exagération. J'ai toujours cru, sur la réputation que quelques critiques lui avaient faite, que l'auteur de *Pierrot valet de la Mort* était avant tout un fantaisiste amoureux de fictions, et je ne m'at-

tendais guère à le trouver parmi les patriarches de l'école réaliste, comme on l'appelle. Rien pourtant n'est plus vrai. M. Champfleury est un poursuivant très-rigoureux et très-jaloux de la réalité. Il écrit comme M. Courbet peint, et je ne prétends pas qu'il n'y ait à cela aucun mérite. Son histoire de *Chien-Caillou*, avec cette épigraphe : *Ceci n'est pas un conte*, est en effet d'une vérité saisissante. Mais quelle vérité !... Sa partie de dames dans *Monsieur le Maire de Classy-les-Bois* est d'une touche moins âpre et d'un dessin moins cru. Sa *Serinette* a presque de l'agrément. *Feu Miette*, son paillasse, a du relief et de la vie. *Le Fuenzès* appartient à la manière et à l'école de M. de Balzac.

M. Champfleury avait une très-grande admiration pour l'auteur d'*Eugénie Grandet*, et il a publié récemment sur ce grand conteur des notes curieuses et sincères. « Des contes » ne mènent à rien, lui disait M. de Balzac. Vos nouvelles » sont trop courtes. A la longue, cela doit rétrécir l'esprit. » Ainsi votre *Fuenzès* pouvait faire aisément un volume. » M. de Balzac ressemblait, ce jour-là, à ce millionnaire qui disait à un pauvre rentier, très-inquiet de la débâcle de Février : « Faites comme moi ; j'ai placé 200,000 fr. à Vienne, autant à Londres, le double en Amérique. » L'illustre écrivain oubliait que M. Champfleury avait l'haleine courte, l'imagination timide, et, comme il le reconnaît lui-même avec une honnête modestie, « qu'en arrivant à Paris il ne savait » rien, qu'il n'avait pas fait ses classes et était occupé à se » refaire une éducation. » Sans compter que M. de Balzac lui donnait de plus un mauvais conseil. « Les longs ouvrages me font peur. » La Fontaine avait bien raison. Que reste-t-il des œuvres du grand fabuliste ? A peu près tout. La postérité a tout gardé. Et des œuvres de M. de Balzac, que restera-t-il ? deux ou trois volumes.

Que M. Champfleury fasse un bon livre, un seul, et il ira rejoindre dans l'avenir M. de Balzac escorté de ses cinquante in-octavo. Il y a des nations qui n'ont qu'un livre, témoin l'Espagne. Il y a des livres qui n'ont que quelques pages, témoin Anacréon ; *Manon Lescaut* se lit en deux heures, et toutes les œuvres d'Horace tiennent entre deux doigts.

XV

Le Barreau romain (1).

— 28 SEPTEMBRE 1851. —

Il y a cette différence fondamentale entre l'orateur politique et l'avocat, que c'est la passion qui fait l'orateur politique, et que c'est l'avocat qui fait sa passion. C'est pour cette raison sans doute que nous avons si peu d'orateurs et tant d'avocats. On se fait plus facilement une conviction de circonstance et une passion de commande qu'on n'en éprouve une véritable. Cicéron a beau dire ; les vrais orateurs ne se font pas, ils naissent tout faits. Tout le monde sait où se forment les avocats. L'éloquence est un don du ciel ; la faconde n'est qu'un métier.

Très-rarement des avocats deviennent des hommes politiques ; ils deviennent députés ou représentants du peuple, ce qui n'est pas la même chose. On peut citer quelques exceptions, et quelques-unes éclatantes ; elles confirment la règle. Ce n'est, en effet, qu'en s'élevant au-dessus des habitudes et des pratiques de leur profession que d'éminents avocats sont devenus des orateurs. Mais je maintiens la distinction.

(1) *Recherches et Etudes sur le barreau de Rome,* depuis son origine jusqu'à Justinien, et particulièrement au temps de Cicéron ; par M. Th. Grellet-Dumazeau, conseiller à la Cour d'appel de Riom (Paris, 1851).

Les deux vocations, à la première vue, se ressemblent, mais par la surface; la différence est au fond. Les deux voies se rapprochent quelquefois sans se confondre jamais. L'éclectisme en matière de conviction, une certaine facilité d'esprit malléable et disponible, telle est la loi du barreau. L'obstination dans sa pensée et dans sa foi, telle est la condition de l'éloquence politique. Sans une grande mobilité de décision, pour ainsi dire, on n'est pas un avocat; on n'est pas orateur sans parti pris.

Je ne fais pas, à Dieu ne plaise ! la satire de la profession d'avocat. Je dis ce qu'elle est. Il n'appartient ni à la critique ni à l'engouement de la refaire. Les hommes les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus savants, les plus vertueux l'ont tour à tour illustrée et ne l'ont pas changée. Telle M. Grellet-Dumazeau, un magistrat, nous la montre chez les Romains, et telle nous la retrouvons aujourd'hui, avec des différences qui tiennent à l'infinie diversité des mœurs et des usages, avec le même défaut fondamental qui tient à la nature même de l'institution; défaut qui n'est pas celui de l'homme, mais de l'état, et qui s'entend de l'esprit, en réservant l'estime due aux caractères. Les avocats eux-mêmes ne s'y trompent pas. Dans la vie politique, de profonds dissentiments séparent les hommes et survivent aux discussions qui les ont fait éclater. Au barreau, l'antagonisme est de plus facile composition : entre deux adversaires acharnés, il n'y a bien souvent que l'épaisseur d'un plaidoyer. Hortensius, qui plaide pour Verrès, est l'ami de Cicéron. La fraternité traditionnelle du barreau moderne a sa source, je le sais, dans les meilleurs sentiments du cœur humain; elle dérive aussi par quelques endroits de cette souplesse de conviction qui ne laisse prise, chez des rivaux d'un moment, à aucune dissidence sérieuse et durable.

On reprochait à Cicéron plaidant pour Cluentius Avitus, chevalier romain, une contradiction choquante. Ayant intérêt à réhabiliter, pour le succès de sa cause, un jugement qu'il avait flétri huit ans auparavant, il ne s'y épargnait pas : « On m'oppose ma propre autorité, disait-il, et elle est d'un » grand poids... Mais s'imagine-t-on que nous mettons nos » convictions personnelles dans les discours que nous pro- » nonçons devant la justice? Ces discours sont le langage » de la cause et de la circonstance, non celui de l'homme et » de l'avocat ; car si une cause pouvait se défendre elle- » même, aurait-on recours à une voix étrangère? On nous » emploie (*adhibemur*) pour dire non pas ce qui est notre » opinion, mais ce qui résulte des faits du procès et des be- » soins de la cause. Marc-Antoine, qui était un homme » d'esprit, aimait à dire « qu'il n'avait jamais écrit un seul » de ses plaidoyers, afin que si on lui opposait plus tard » quelque parole dont il eût à se repentir, il pût hardiment » la nier... »

Cette théorie naïve échappée à la sincérité de l'orateur, elle est le fond même de la profession d'avocat. Marmontel cite un mot qui n'est pas moins vrai. « Vous vous êtes chargé là d'une bien mauvaise cause, disait un juge à un avocat célèbre. — J'en ai tant perdu de bonnes, » répondit celui-ci. Ce mot caractérise, quoiqu'un peu crûment, ce qu'il y a de léger, de factice, de superficiel, d'accommodant, pour ainsi dire, dans cette profession si sérieuse sous d'autres rapports, ce qu'elle comporte de contradiction volontaire et d'inconséquence préméditée à côté des plus nobles emplois de l'intelligence, de la sensibilité et de la raison. Aussi les anciens ne s'y étaient pas trompés. Il y a un curieux chapitre de Quintilien (*dandum aliquid comœdo quoque*) (1), où l'art du

(1) XIIIe du Ier livre, *Instit. orat.*

comédien est considéré comme une excellente école de déclamation et de mimique pour l'apprenti avocat. Le sage rhéteur a beau dire que le plus grand art dans un orateur est de n'en pas montrer, il exige que le jeune disciple du barreau ait un maître de palestrique qui lui apprenne la science du geste, et comment on donne l'aplomb à ses bras, la grâce à ses mouvements, la finesse aristocratique à ses mains, la décence à son attitude, l'élégance à sa démarche, la rectitude à son regard, l'harmonieuse cohérence à toutes les parties de son corps. Cette science s'appelait *chironomie*. Platon la comptait au nombre des perfections indispensables au citoyen. Cicéron allait plus loin : il voulait que l'orateur eût, au besoin, non-seulement cette souplesse athlétique que donne l'exercice de la palestre, mais quelque chose de l'attitude virile et martiale du soldat armé en guerre : « *Orator utatur laterum inclinatione forti ac virili, non a scenâ et histrionibus, sed ab armis aut etiam a palæstrâ.* » Telle était la prévoyance des anciens. La pédagogie oratoire ne comportait pas seulement, par l'étude encyclopédique de toutes les sciences alors connues, le développement universel de l'intelligence ; par là elle préparait le côté sérieux de la profession : elle y mêlait une sorte d'éducation gymnastique à la fois rude et raffinée qui en était, si je puis le dire, le côté décevant et artificiel. Pour mentir avec grâce, pour ergoter noblement, pour se garder de tout faux pas sur le terrain glissant de la chicane, pour tenir ferme sur la corde tendue du *pour* et du *contre*, enfin pour résister aux assauts de cette lutte de poumons plus que d'arguments qui s'appelait l'*altercation*, on voit que cette éducation n'était pas de trop. Le théâtre, la palestre, le Champ de Mars et la salle d'armes étaient les indispensables préludes du barreau.

Ces réflexions et ces souvenirs me ramènent droit au livre

de M. Grellet-Dumazeau. M. Grellet-Dumazeau est un magistrat de Cour d'appel ; il a commencé par être avocat, et quoiqu'il renvoie bien souvent ses anciens confrères à la férule de Quintilien, il n'a, je le suppose, aucun parti pris de dénigrement contre la profession honorable d'où il est sorti. Comment se fait-il donc que son livre, d'ailleurs substantiel et sérieux, tourne sans cesse à la satire ? Il a des chapitres très-concluants sur les origines et la constitution du barreau, sur ses études, ses priviléges, sa discipline, sa moralité professionnelle. Comment se fait-il que, parmi les meilleurs, nous comptions ceux qui racontent l'histoire de ses ridicules? Dans cette monographie savante, pourquoi est-ce le burlesque qui attire surtout les yeux ? Tacite, dans le dialogue qu'on lui attribue, fait un tableau pathétique des ravages que cause au sein des États la grande éloquence : «C'est » une flamme, dit-il, qui a besoin d'aliments, que le mou- » vement excite et qui brille en brûlant (*urendo clarescit*). » Mais Tacite, parlant de l'éloquence politique, malgré la critique sévère et minutieuse qu'il fait de ses orateurs et de ses œuvres, s'est bien gardé de l'attaquer par le ridicule. Pourquoi les orateurs du barreau romain sont-ils plus vulnérables en ce point? C'est que ce mélange d'élasticité spirituelle et de rigueur majestueuse, de souplesse réelle et d'inflexibilité apparente, qui est le fond même de la profession ; cet emploi des grands effets dans les petites causes ; cette profusion de mots sonores et de magnificences étudiées ; c'est, en un mot, que cette éducation de comédien et de gladiateur qui perce dans l'exercice d'un état sérieux et d'une industrie pacifique, tout cela (nous sommes à Rome) fournissait une ample matière à la satire ; et si M. Grellet-Dumazeau ne s'est pas refusé cette satisfaction, il pouvait invoquer plus d'un précédent. L'antiquité est pleine de moqueries contre

les avocats. Les ridicules du barreau ont rempli le monde. M. Grellet-Dumazeau n'a fait que glaner après Aristophane, Cicéron, Pétrone, Martial, Quintilien, Juvénal. Mais il a glané en savant laborieux, en érudit convaincu, en homme qui eût mérité de faire la moisson.

Rien n'est plus comique, et aussi rien n'est plus instructif que les ridicules des hommes sérieux et des professions graves. Les ridicules qui ont un côté triste, c'est-à-dire le côté par où se reflète, sur le travers ou sur le vice de l'homme, la gravité de sa profession, ces ridicules sont, pour le lecteur ou le spectateur, les plus amusants. Alceste, Orgon, Harpagon, Trissotin, Diafoirus, le génie de l'auteur et le mérite de la pièce à part, sont d'un comique bien supérieur à celui de Scapin ou de Mascarille. Il n'y a rien de plus mélancoliquement fade, à mon avis, qu'un bouffon tout cru, si ce n'est un *clown* orné de paillettes, et qui se tord les membres pour amuser le public. La bouffonnerie est la torture de l'esprit. Le vrai comique en est le produit sain et naturel. J'aime donc mieux, même s'il ne s'agit que de rire, Perrin Dandin que Scaramouche.

Tel est le mérite, et tel est aussi l'attrait du livre de M. Dumazeau. M. Dumazeau, a donné au plaisir des lecteurs ce que le défaut de documents ne lui a pas toujours permis de donner à leur instruction. Il y a bien à dire sur plusieurs questions dont l'auteur du *Barreau romain* a fait d'importantes têtes de chapitre plutôt que des traités complets sur la matière. Il est obligé de glisser bien souvent sur le terrain qu'il aurait aimé à creuser et qu'il était capable d'approfondir : « Les mœurs, les usages nous ont plus touché, dit-il, que » les actes politiques, et nous avons préféré les détails » techniques aux considérations générales, les petits faits » aux grands faits, le trait au coloris. » Sur beaucoup de

points, le livre de M. Grellet-Dumazeau laisse donc à désirer; mais c'est plutôt la faute du sujet que celle de sa volonté. La trace du barreau est partout dans l'antiquité, son histoire n'est nulle part; partout retentit l'écho satirique du *forum*, de la basilique ou du prétoire; nulle part, dans une si longue suite de siècles, tous oratoires, nulle part, si ce n'est dans les harangues de Cicéron et dans un discours d'Apulée, ne se trouve un corps d'ouvrage ou même un plaidoyer complet qui permette de juger les époques et d'en marquer les différences au point de vue littéraire. Il faut s'en rapporter aux rhétoriques. Mais si le livre de M. Dumazeau fléchit parfois sous le poids de son titre, faute de documents pour le soutenir, il est sans rival et sans précédent dans tout ce qui se rattache à la partie pittoresque, somptuaire et économique de la profession d'avocat, dans tout ce qui touche à sa physionomie superficielle, dans tout ce qui est du spectacle plutôt que de l'analyse, de l'anecdote plutôt que du récit. M. Grellet-Dumazeau ressemble ainsi beaucoup plus à Suétone qu'à Tite-Live ou à Quintilien , Suétone , dont il dit très-justement que « par de petits aits il nous met sur la trace de grandes choses. »

Un des chapitres les plus curieux du livre de M. Dumazeau, est celui qu'il a intitulé *l'Avocat à l'audience.* Mais d'abord, il y avait à Rome plus d'une espèce d'avocat, sans parler des femmes, qui parfois plaidaient elles-mêmes leur cause: témoin cette Amesia Sentia, qu'on surnomma Androgyne, parce qu'elle cachait, disait-on, un cœur d'homme sous un visage de femme. Une autre, Caïa Afrania, eût mérité de compter parmi les ancêtres de la comtesse de Pimbêche. La fille d'Hortensius se fit aussi une réputation d'éloquence pour avoir plaidé, devant les triumvirs, contre

un impôt qui frappait les dames romaines. Indépendamment de ces troupes légères, le barreau avait toute une milice très-savamment organisée : le *leguleius* étudiait la lettre de la loi ; le *formularius* avait charge de veiller à la procédure ; le *monitor* improvisait les répliques ; celui qu'on appelait *posticus* (le *moniteur de derrière*) se tenait derrière l'avocat plaidant, et venait en aide à sa mémoire comme un souffleur de comédie ; le *morator* prenait la parole quand l'avocat en titre, ayant besoin de se reposer, voulait traîner l'affaire en longueur. Le *cognitor* était une espèce d'avoué.

Patronus, *advocatus*, *causidicus*, — M. Dumazeau, en remontant à l'origine de ces trois mots, tous les trois applicables à la profession d'avocat, en fait savamment l'histoire. Depuis l'empire, on les confondait dans la même signification. On appelait *rabulæ* une espèce d'avocats toujours en colère, *latratores* les aboyeurs, *clamatores* les braillards. C'était autant de variétés de la profession. « Trachalus , dit » Quintilien, plaidant dans une des salles des centumvirs, » criait si fort qu'il se faisait comprendre et applaudir des » trois salles voisines. » Les applaudissements se payaient au tarif. Il y avait une entreprise préposée au succès des plaidoyers. Les *claqueurs* (ceux que nous désignons sous le nom de *Romains*, « ce qui est peut être, dit M. Dumazeau, une trace curieuse de leur origine, ») se réunissaient à la porte du tribunal ; on leur donnait quelques pièces de monnaie ou quelques bribes à consommer. Ainsi pourvus et repus, ils envahissaient les gradins, leur chef au milieu, qui donnait le signal des murmures approbateurs, des trépignements et des hurlements, suivant que l'admiration était notée sur la gamme fournie par l'orateur.

L'orateur, en effet, improvisait rarement. On croit que les tribunes antiques étaient d'éclatants théâtres d'improvi-

sation ; on se trompe. Les anciens attachaient un grand prix au discours improvisé, et prononçaient des discours écrits ou soigneusement préparés. La rhétorique menait tout et glaçait tout. Auguste écrivait jusqu'à ses conversations. Au sénat même, des orateurs qui s'étaient prudemment communiqué leurs discours se réfutaient par écrit dans la même séance. Au barreau, quelques-uns récitaient, le manuscrit sous les yeux ; d'autres disaient de mémoire ; un plus grand nombre lisaient, en intercalant de temps en temps dans le discours quelques phrases improvisées. De singulières inadvertances résultaient de cette préparation minutieuse et universelle. « Un jeune avocat demandait à son adversaire pourquoi il le regardait de travers. — Moi? répondait ce dernier ; je proteste qu'il n'en est rien ; mais cela était écrit sur votre papier, et vous l'avez lu..... » On connait le mot de Milon. Comme il lisait le discours amendé et publié par Cicéron (*pro Milone*) après la perte de son procès : « O Cicéron ! dit-il, si tu avais prononcé ce beau » discours-là, je ne mangerais pas d'aussi bon poisson à » Marseille!»

Cette éloquence piperesse, comme dit Montaigne, pleine à la fois de préméditation et de négligence, de gaucherie et d'artifice, il fallait bien y accommoder l'action, le geste, la pantomime. C'était toute une science. On y reconnaissait les disciples de la palestrique et les habitués du Champ de Mars. L'art du comédien s'y mêlait à l'industrie du lutteur. L'avocat marchait quelquefois, tout en parlant, dans l'espace resté libre entre le barreau et les siéges des juges ; puis il regagnait sa place à reculons. Un orateur faisait ainsi, pendant le cours d'un procès, un chemin énorme. « Combien de milles avez-vous plaidé? » C'était une manière de demander à un de ces avocats infatigables combien de temps

avait duré leur plaidoirie. Les gestes avaient une grande part à l'action : un des plus usités consistait dans un mouvement de rotation d'une violence inquiétante pour les voisins; un autre, à s'essuyer le nez avec la paume de la main, en la faisant remonter à plat du menton jusqu'au front. Se frapper le front et la cuisse était encore un geste fort recherché. L'oscillation du corps (ce que nous appelons le *dandinement*) avait son prix. L'avocat Régulus, contemporain de Pline, se couvrait d'un bandeau, tantôt l'œil droit, tantôt l'œil gauche, suivant qu'il plaidait pour le demandeur ou pour le défendeur.

A des orateurs livrés à une gymnastique aussi fatigante, les rafraîchissements étaient nécessaires : on plaçait auprès de l'avocat plaidant l'immortel verre d'eau. Quelques-uns s'arrêtaient, pour manger un morceau, tout au milieu de leur plaidoirie.

La péroraison était le moment du drame. Les avocats romains y excellaient. « Messieurs, voyez nos larmes! » est un artifice d'orateur vieux comme le monde. « L'un, dit » M. Dumazeau (que je veux citer cette fois sans l'abréger), » l'un tenait un enfant entre ses bras et le promenait autour » du tribunal; l'autre mettait à découvert les plaies purulentes de son client; celui-ci, voyant (en imagination) » l'accusateur brandir un glaive ensanglanté, s'enfuyait en » simulant l'épouvante; puis, revenant, la figure à demi » cachée par le pan de sa robe, demandait si le meurtrier » avait disparu... celui-ci exhibait des ossements et des » vêtements souillés de sang... Un avocat plaidait pour une » jeune fille que la partie adverse refusait de reconnaître » pour sa sœur. Le moment de la péroraison venu, l'orateur » porte sa cliente vers le banc du frère dénaturé, et fait le » simulacre de la jeter dans ses bras; mais ce dernier avait

» furtivement quitté l'audience, et force fut à l'avocat décon-
» certé de remporter gravement son malencontreux fardeau.
» Un autre, plaidant pour une veuve, avait aposté derrière
» lui des agents chargés d'exhiber sentimentalement le por-
» trait du mari défunt. Les compères, ne sachant ce que
» c'était qu'une péroraison, élevaient la toile chaque fois
» que l'avocat tournait les yeux de leur côté, ce qui déjà
» excitait l'hilarité de l'auditoire; mais ce fut bien autre
» chose lorsque le portrait, entièrement découvert, laissa
» voir au public un vieillard cacochyme et difforme...»

Le style des plaidoyers répondait à l'action des orateurs. Il était sans mesure, sans véritable éclat, sans dignité et sans goût. Mais ici nous sommes en pleine décadence. L'éloquence du barreau, comme celle de la tribune, avait eu son grand siècle. Elle avait dégénéré comme la littérature elle-même. Les avocats tombaient dans le remplissage et la divagation. « Avocat passons au déluge! » C'est encore là un mot bien vieux;

Juvénal, avant nous, l'avait dit en latin,

et Martial, dans une épigramme que cite avec raison M. Dumazeau comme un chef-d'œuvre de fine raillerie, Martial disait à son avocat : « Voyons, on m'a volé trois chèvres...
» et tu nous parles de Mithridate et de la foi punique, de
» Marius et de Sylla! Ta voix est magnifique et ton geste
» admirable... mais parle-nous donc de mes trois chèvres! »
Les avocats parlaient de tout, et ils se permettaient tout. Je suis presque fâché, par respect pour le lecteur français, que l'auteur du *Barreau romain* ait cru pouvoir tout citer. La solution du jurisconsulte Verrius Flaccus, sur les mariages des veuves pendant les calendes, méritait de rester dans la langue qui « brave l'honnêteté. » Quoi qu'il en soit, un

avocat romain ne reculait jamais devant une personnalité à bout portant, ni devant une obscénité foudroyante, ni devant un jeu de mots subtil ou trivial, ingénieux ou grossier : il en fallait pour tous les goûts. Cicéron a fait des calembours immortels comme ses plaidoyers, et plus connus que ses plaidoyers même. *Habemus facetum consulem !* Plus tard, de même que l'éloquence du barreau tournait à la déclamation, l'épigramme se mit à tourner à l'injure. La plaidoirie devint *sottisière*. On fit un mot pour caractériser cette faconde agressive et insultante qui remplissait de cris le prétoire ; on l'appela l'*éloquence canine*. L'avocasserie tombait dans l'abjection par la violence.

Ces injures coûtaient cher. L'éloquence des avocats, légalement gratuite, ruinait les clients. Il faut lire, dans l'ouvrage de M. Dumazeau, son très-curieux et très-sérieux chapitre des *Honoraires*. La loi *Cincia* (*de donis et muneribus*) qui, dès l'an de Rome 549, réglait si sévèrement la matière ; cette loi, sans cesse évoquée, avait fini par tourner en profit aux gens de justice par un mélange d'incertitude et de rigueur. Verrès disait publiquement que « de ses trois années de gouvernement (c'est-à-dire de rapine), il avait fait trois parts : la première pour lui, la seconde pour ses avocats, la troisième pour ses juges. » On subornait les témoins, on achetait les juges. Dans le procès de Claudius Pulcher, celui qu'on accusait d'avoir été reçu, la nuit, par la femme de César, pendant la célébration des mystères de la Bonne déesse ; dans ce procès, que M. Dumazeau a très-habilement restitué, les juges subirent un genre de corruption inouïe, même parmi cette effroyable dégradation qui signalait les derniers temps de la république et qui en résumait l'influence. Cicéron écrivait à Atticus : « Vous connaissez Crassus... Il a enlevé l'affaire en deux jours ; il a suffi d'un seul

esclave. Crassus a fait venir les juges, il a promis, supplié, gratifié... Que dis-je? et où allons-nous, grands dieux! *Noctes mulierum atque adolescentulorum nobilium introductiones nonnullis judicibus pro mercedis cumulo fuerunt!...* » C'est par cette pente que la république menait à l'empire. Juvénal a caractérisé, dans quelques vers admirables, le luxe extravagant que les avocats étalaient, soit comme produit de leur industrie, soit comme moyen de l'achalander. Tandis qu'un empereur, pour honorer son cheval, le faisait consul, un avocat, devenu délateur en titre d'office, Régulus, pour honorer son enfant, faisait égorger sur son bûcher toute une ménagerie d'animaux rares. Ce tendre père avait 12 millions. Bien avant lui, Hortensius avait poussé jusqu'à un chiffre énorme une fortune acquise au barreau, et jusqu'à une folie presque incroyable les fantaisies de la possession. Il arrosait, à Tusculum, ses platanes avec du vin. Il faisait souper ses hôtes au milieu d'un cercle d'animaux, quelques-uns carnassiers, qu'on avait dressés pour ce singulier emploi. Il avait d'immenses viviers, entretenus et nourris à grands frais avec des poissons enlevés souvent sur les marchés de Rome. Pline assure « qu'il pleura la mort d'une lamproie. » Il fut le premier qui fit servir des paons sur sa table, « innovation, dit M. Dumazeau, qui causa un grand scandale. » J'ajoute qu'elle causa aussi plus d'une indigestion, non-seulement du temps d'Hortensius, mais à l'époque où Juvénal disait d'un riche extravagant :

. . . . : *Crudum pavonem in balnea portat.*

On voit que l'exemple d'Hortensius avait profité. N'est-ce pas ce même Romain qui, ayant rencontré un jour, dans un étroit passage, un de ses confrères qui dérangea par mégarde la symétrie de son ajustement, lui fit un procès en

dommages-intérêts? C'est que le costume (M. Dumazeau a sur ce sujet un chapitre intéressant), le costume jouait un grand rôle dans un métier où la passion véritable, la passion qui vient du cœur ou qui jaillit de la conviction, en jouait un si médiocre. Montaigne disait de cet emploi magnifique de tous les moyens dont dispose l'orateur, le costume compris, pour arriver à un médiocre effet, que *c'était faire de grands souliers pour de petits pieds.*

J'ai voulu donner une idée du livre de M. Dumazeau, et j'ai indiqué, à un point de vue très-restreint (mais les bornes de cette étude ne m'en permettaient pas un plus étendu), j'ai indiqué quelques-uns des traits par lesquels il a essayé, souvent avec succès, de rétablir la physionomie du barreau romain, physionomie multiple et changeante, dont il a suivi les transformations à travers les âges, et dont je n'ai voulu, pour ma part, que peindre un côté. Je l'ai fait, je le proteste, sans aucune intention de dénigrement. Je n'ai aucune passion engagée dans les questions qui se rattachent à l'histoire du barreau romain ni d'aucun barreau. Régulus, le délateur, ne m'a fait aucun mal, et Hortensius, le mangeur de paons, me semble avoir, comme on disait au XVIIe siècle, de très-grandes parties dans son talent et son caractère. Columelle disait de la profession d'avocat au temps de Tibère que « c'était un brigandage toléré en plein Forum. » Marmontel écrivait plus sobrement au dernier siècle : « Ce n'est pas à la bonté réelle et absolue d'une cau- » se, mais à sa bonté apparente et relative à l'esprit du » juge, qu'on voit (l'avocat) si l'on veut s'en charger ! » Mais qu'importe? Il en est des avocats comme des médecins : on les critique, et on ne saurait s'en passer. On se défie de la science, et on invoque, au premier risque de sa santé ou de ses affaires, le praticien qu'on croit habile. Il faut être bien

portant pour se moquer du médecin, et n'avoir pas de procès ou l'avoir perdu pour médire du juge. M. Grellet-Dumazeau a mis en relief et dans une vive lumière les défauts de cette profession brillante, qui était chez les anciens une pépinière d'hommes politiques, qui est chez nous comme le vestibule du Parlement. Quelques rapprochements qui en puissent résulter dans l'esprit des lecteurs, j'espère que la simple équité fera tenir compte des différences. Elles sont nombreuses. A Rome, c'étaient les vices des hommes qui se communiquaient à la profession d'avocat; dans les barreaux modernes, c'est bien souvent le contraire; et il y a des jours où ces belles paroles du chancelier d'Aguesseau, qui caractérisent l'ancienne discipline du barreau français, peuvent sembler encore une vérité : « Cet Ordre, aussi ancien que » la magistrature, aussi noble que la vertu, aussi néces- » saire que la justice, où l'homme, unique auteur de son » élévation, tient les autres hommes dans la dépendance de » ses lumières, heureux de ne devoir ni les dignités aux » richesses, ni la gloire aux dignités, — ne doit rien souffrir » qui profane un caractère si sacré ! » C'est là un beau portrait, un peu idéal. Mes critiques le paraîtront bien davantage; et, par bonheur, c'est dans ce miroir du chancelier d'Aguesseau que tous les avocats se verront, non dans le mien.

Je ne finirai pas cette étude sans faire à M. Grellet-Dumazeau deux ou trois chicanes d'avocat. Il ne s'en plaindra pas, je l'espère. A *scolar*, *scolar* et demi. Son livre est de force à y résister. M. Grellet-Dumazeau traduit généralement avec exactitude et netteté les extraits qu'il emprunte aux anciens; pourquoi tombe-t-il d'autres fois dans l'amplification, la recherche et le mauvais goût, comme s'il était lui-même un de ces disciples de l'*école asiatique* qu'il a

justement ridiculisée? Pourquoi, parlant des grands désastres de la nature, dont Cicéron a dit (1) : « *Quorum nihil perniciei causâ divino consilio, sed vi ipsâ et magnitudine rerum factum putamus,* » ce qui s'applique à cette puissance des lois supérieures du monde physique auxquelles les dieux eux-mêmes, dans l'opinion des anciens, semblaient assujettis, — pourquoi traduire : « Nous n'attribuons pas ces » désastres aux effets de la divine volonté, mais à l'ordre fa- » tal des événements, *à la concaténation des grands phéno- » mènes de la nature?* » Et quand Cicéron, commençant ailleurs sa première harangue contre Verrès, promet justice au peuple, et lui dit : « *Hoc munus ædilitatis meæ populo » romano amplissimum pulcherrimumque polliceor,* » — pourquoi traduire : « Cet acte *magnifiquement redoutable* de mon » édilité, je promets au peuple de l'accomplir?... » Cela se sent, j'en demande pardon au savant auteur du *Barreau romain,* cela se sent des mauvaises habitudes du barreau français. Le *monstre de Caprée,* la société romaine *tombée en pourriture*, tout cela est de la même école, et ne saurait appartenir au style de la didactique et de l'érudition.

J'en dirai autant de quelques jugements hasardés du même auteur, et qui m'ont paru contraster, par leur légèreté même, avec la donnée sérieuse et le solide ensemble de son ouvrage. N'est-ce pas trop dire, par exemple, en parlant de Cicéron, que de le montrer *prêt à tout sacrifier à un bon mot?* Cicéron n'aurait sacrifié à un bon mot ni sa fortune, ni son importance, ni sa renommée; il y aurait sacrifié la vérité peut-être, s'il n'avait su qu'il n'y a de bons mots que ceux qui frappent juste. Je ne puis voir non plus dans Tacite, comme le fait M. Grellet-Dumazeau, *le Châteaubriand d'une*

(1) *Pro Roscio,* 15.

autre époque de décadence, ni dans Virgile *un flatteur d'Auguste, qui eût peut-être été délateur sous Néron.* M. Dumazeau a cédé sans doute, en traçant ce dernier portrait, à cette exagération misanthropique qui s'empare de l'esprit et qui passionne le cœur quand on lit les annales de l'empire romain. Ces hommes qui furent si habiles dans la conquête, si forts dans la lutte, si puissants dans le gouvernement du monde, ces vainqueurs opiniâtres et inflexibles, on aime à les voir ramper sous un maître, à les trouver lâches, perfides et prêts à tout. Sous la plume d'un écrivain français, c'est une sorte de vengeance gauloise qui s'applique au passé et qui a sa justice, mais qui devrait avoir aussi sa mesure. N'est-ce pas la dépasser au delà de toute limite raisonnable que de confondre ce beau génie, qui a fait *l'Enéide*, parmi la tourbe des affranchis qui vendaient aux empereurs leur honneur avec leurs services; que de courber ce front noble et doux sous le niveau où s'abaisse un Pétrone, un Narcisse ou un Régulus? M. Grellet-Dumazeau a lu (que n'a-t-il pas lu?) les vers admirables dans lesquels Virgile dépeint, en traits d'une précision si énergique et si saisissante, les tortures infligées dans les bas-fonds les plus effrayants du Tartare à l'avarice, à la trahison, à la bassesse servile et vénale :

. . . . . .
Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit, fixit leges pretio atque refixit!

Non, Virgile n'aurait pas mis son âme et son génie dans la peinture de ces châtiments, s'il avait dû les mériter.

XVI

Marie Stuart en Écosse.

— 30 NOVEMBRE 1851. —

Un soir, il pleuvait à verse, M. Dargaud (c'est lui-même qui le raconte) entre dans un cabinet littéraire; il s'ennuyait... Il tombe sur une vieille « et médiocre » *Histoire de Marie Stuart,* et le voilà qui se passionne beaucoup moins, je le suppose, pour la vieille histoire que pour l'héroïne. Il emporte le livre, il le dévore. Quelques heures se passent, la nuit s'écoule. « Je ne dormis pas; j'étais enivré d'enthousiasme, d'horreur et de pitié, » dit M. Dargaud. Sa vocation était décidée du coup, et le lendemain matin (septembre 1846) la reine d'Écosse comptait un historien de plus, du moins d'intention.

M. Dargaud se mit en route. On allait déjà très-vite en septembre 1846. M. Dargaud courut en Angleterre et en Écosse. Il arpenta pendant quatre ans monts et vallées, forêts et fondrières, gothiques églises et vieux châteaux : « J'ai ex-
» ploré les collections, les musées, les vieux portraits, les
» gravures rares, les traditions, les ballades, les lacs, la mer et
» les rivages, les montagnes et les plaines, les champs de ba-
» taille, les palais, les prisons, toutes les ruines, tous les sites,

» toutes les traces innombrables du passé.... Voyager est
» indispensable pour raconter. L'histoire n'est au fond
» qu'un voyage dans le temps et dans l'espace. Plus le voyage
» est direct, personnel, plus l'histoire est saisissante. Héro-
» dote et Thucydide, Salluste et Tacite, Froissard, Commi-
» nes, Pierre Mathieu étaient voyageurs. Il semble que l'his-
» toire, comme ces cavales dont parle Pline, conçoive à l'air
» libre et soit fécondée par le vent.... »

Telle est donc l'origine du livre de M. Dargaud (1) : une illumination soudaine, une extase ; — et telle est sa méthode : un voyage à travers champs. Voyager pour raconter, surtout ses *impressions de voyage*, le procédé est peut-être bon ; mais raconter comme si l'on n'avait pas cessé de voyager, voilà qui est moins sérieux, du moins quand il s'agit d'histoire et surtout d'une histoire d'il y a trois siècles. Non, cette méthode ambulatoire, cette recherche du pittoresque, cet étalage des émotions du touriste et des surprises du voyageur, cette information agitée et inquiète, cette science de porte-manteau et cette érudition de juif errant, rien de tout cela n'est l'histoire ; et j'en demande pardon au goût du jour : on recherche aujourd'hui ces sortes d'ouvrages, on aime ces récits à fond de train, ces chroniques brillantées et essouflées que le talent d'un poëte illustre a mises à la mode. On prend volontiers ces images coloriées pour des tableaux d'histoire, parce qu'elles sont signées d'un grand nom. M. Dargaud, qui a mis un nom plus obscur au bas de ses esquisses, a pourtant profité de l'engouement qui protége aujourd'hui contre une critique sévère ces trompeuses enluminures. Son livre a réussi.

Il y a toujours, après tout, quelque raison bonne ou mau-

(1) *Histoire de Marie Stuart*, (Paris 1851).

vaise au succès d'un livre. M. Dargaud est un écrivain vif et animé, très-entraîné et très-ému, mêlant, il est vrai, tous les genres, peu soucieux de contradictions, tantôt historien à la façon de M. Michelet, à la fois particulier et abstrait, familier et pompeux, tantôt pittoresque et lyrique sur la trace de M. de Lamartine, monté parfois jusqu'à l'imitation de George Sand (qui l'a beaucoup loué), puis retombant dans cette phraséologie sonore et vide qui semble donner raison à la méthode historique de sa préface, « la fécondation par le vent ; » car il n'en sort que des avortons de style et des fantômes de pensées. Et par exemple, « l'Écosse, dira-t-il, était alors (au temps de Marie-Stuart) *une terre d'explosions et d'éclosions*, brisée en caps, en montagnes, déchirée en vallées, creusée en précipices, en abîmes ; — un sol par moments volcanique où le bitume bouillonne sous la glace ; où l'herbe courte et pierreuse fume sous la neige ; — où les convulsions sourdes, où les bruits intérieurs et profonds des éléments *correspondent à l'âme désordonnée des siècles écoulés et aux révolutions guerrières de l'histoire....* »— « Craig, dira-t-il ailleurs, émule et collègue de Knox, était né, ainsi que le réformateur, au milieu de ces montagnes *où les courages croissent comme les arbres noueux, où les caractères se tiennent debout comme les blocs de granit....* » — « Ce grand et incomparable génie (William Shakspeare) devait être le poëte du XVIe siècle, car la poésie est le contre-coup retentissant de l'histoire, et l'idéal est le dernier mot, *le mot sonore, immortel, de la réalité*, etc., etc..... » Tel est le style de M. Dargaud quand il s'élève. Descendu de son nuage et plus près de terre, M. Dargaud parfois touche au vrai ; il frise l'émotion, il a du nerf, de l'entrain et plus d'un rayon de solide éclat. Il peint bien ; peut-être a-t-il trop de propension à peindre. Entre-t-il dans un château à la suite de quelque

personnage de son histoire, il fait ce que Boileau reprochait déjà aux *descriptifs* de son temps :

> . . . . . Il m'en dépeint la face,
> Il me promène après de terrasse en terrasse.
> . . . . . .
> Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales...

Cette passion de décrire, vieille comme le monde, et qu'on a si vertement blâmé quelques-uns de nos classiques d'avoir mêlée à la poésie, où, dans une certaine mesure, la description est à sa place, les adeptes de l'école moderne ont trouvé très-commode de la transporter dans l'histoire où elle n'a que faire. Et quel besoin, par exemple, quand la jeune veuve de François II va visiter une dernière fois le beau parc de Fontainebleau avant de retourner en Écosse, de nous la montrer « se promenant au milieu de ces mirages, à la fraîcheur des brises, au murmure de l'étang, sous les vignes, autour des pressoirs, *le long des treilles chargées de grappes qui couvraient et revêtaient les murailles* (c'était en juillet) ? » Quel besoin encore, quand le malheureux duc de Norfolk, celui qui disait de Marie Stuart : « *Rien ne réussit de ce qui se fait par elle et pour elle,* » quel besoin, quand il est renfermé à la Tour de Londres, de nous faire une description comme celle-ci : « Bastille gigantesque, multiple, irrégulière, » ténébreuse, dont les toits sont peuplés de corbeaux, les » crevasses de hiboux, les corridors de chauves-souris ! — » Monument de deuil, entrecoupé de portes, de guichets, de » herses de fer, rempli d'armes, de billots et de haches ! — » Château et prison, *Kremlin limoneux de l'Occident qui, le* » *jour, attriste jusqu'au soleil ;* qui, la nuit, projetant ses mas- » ses confuses, faiblement éclairées par quelques réverbères » et par le brasier de charbon des cheminées féodales, res-

» semble plus à un palais de l'enfer qu'à un édifice des vi-
» vants !... » Mais passons. M. Dargaud a sans doute quelques bonnes qualités de style et qui lui sont propres ; il n'a pas, on le voit de reste, l'originalité de ses défauts.

Quel est donc, tout bien compensé, l'intérêt de cette histoire? Ah ! cet intérêt est grand, c'est Marie Stuart ! Quel que soit le livre, elle y suffit. « Cette reine séduisante, dit spirituellement M. Mignet, a passionné jusqu'à la postérité. » M. Dargaud l'a passionnément étudiée, et ce n'est pas un médiocre plaisir de suivre, en une recherche si curieuse, un écrivain si complétement embrasé par son sujet. Non pas que cette émotion même avec laquelle M. Dargaud a abordé son héroïne n'ait tourné parfois contre lui. Il manque, en plus d'un endroit, ce beau portrait, pour avoir laissé trembler la main qui tient le pinceau. Il tombe dans toutes sortes de contradictions étranges pour avoir trop oublié cette première condition de toute œuvre d'art, l'unité. Essayez en effet de rassembler les traits qui composent, dans la peinture de M. Dargaud, la physionomie de Marie Stuart ; travaillez à les rejoindre ; c'est une œuvre impossible. Il en résulte, en fin de compte, que cette belle tête grimace, au lieu de sourire. Horace l'avait prédit : *Desinit in piscem...* « L'amour posséda son âme tout entière, la politique ne fut que son écueil. » Voilà ce que l'historien nous dit de Marie Stuart, au début de son livre, et il a peut-être raison. Mais pourquoi ajouter avec moins de vérité, à coup sûr (page 88 du même volume) : « *Supérieure*, fanatique, *ambitieuse* comme ses oncles, elle adopte leurs plans *et les impose au roi dont elle est adorée !...* » Comment allier avec cette exclusive préoccupation de l'amour cette supériorité qui s'impose à la royauté, au génie et à la puissance ? Ailleurs, même incohérence, même confusion ; « au fond, Marie *était triste*, » écrit M. Dargaud; et

quelques pages plus loin : « Marie *savourait alors toutes les décevantes illusions,* la jeunesse, la flatterie, l'empire, les brûlants désirs, la musique, la poésie.... » Voilà bien des remèdes contre la tristesse ! mais je n'insiste pas. M. Dargaud a beau dire : « *Électricité délicieuse et terrible, âme de feu trempée dans un idéal dépravé d'art, de volupté et de sang,* etc., etc. ; » tous ces traits prêtés si confusément à la physionomie de Marie Stuart, traits qui visent à la profondeur et qui s'arrêtent à l'épiderme, ne valent pas, si j'ai bon souvenir, un simple et harmonieux *crayon* que M. Sainte-Beuve en a tracé, en son temps (1), sans aller si loin. Cette esquisse restera. Quant au tableau d'histoire que M. Dargaud a prétendu peindre, il sera impossible de n'en pas tenir, malgré tout, un certain compte, et voici pourquoi : « Dans ce temps, dit-
» il, où les femmes mangeaient comme les héros de l'*Iliade*
» et de la Ligue, Marie Stuart tenait encore plus au luxe des
» mets qu'à leur nombre et à leur saveur... Le service de sa
» table était d'une délicatesse exquise. Les perdrix grises y
» étaient argentées et les perdrix rouges dorées au bec et
» aux pattes... Les serviettes s'y embaumaient avec des sa-
» chets de fleurs. La reine était sobre sur le vin, mais elle y
» était difficile. Elle excellait à la danse et à la chasse... Elle
» n'avait dans ses écuries que des chevaux turcs, barbes et
» des genêts d'Espagne. Elle dédaignait la selle à la plan-
» chette de velours, et elle était une des premières à la cour
» qui eût osé mettre la jambe sur l'arçon... La forme et la
» couleur de ses gants étaient toujours imitées. Ses pieds
» étaient chaussés avec une recherche minutieuse... Même
» sous le tartan écossais, elle était charmante, etc. » C'est ainsi que M. Dargaud a répandu dans son livre toutes les

(1) *Causeries du lundi* (11 août 1851).

perles de son écrin de voyage; c'est ainsi qu'il rassemble autour de Marie Stuart tous les trésors de son archéologie chèrement payée, qu'il prodigue pour elle tous les produits de ses fouilles savantes dans cette terre où elle a régné, sous ces ruines qu'elle a faites, et jusque dans ces tombeaux que sa passion a creusés. Le livre de M. Dargaud pourra donc bien n'être pas absolument indispensable à ceux qui voudront retrouver un jour quelques vestiges de la physionomie morale de la reine d'Écosse; mais il ne sera pas possible d'avoir une idée complète de sa cour et de sa maison, de son chenil et de sa cuisine, de sa toilette, de ses atours, de ses promenades, de sa vie domestique et extérieure, sans avoir recours à M. Dargaud. Jardinier, architecte, joaillier, sommelier, chroniqueur curieux de chevaux, de chiens et de vénerie, M. Dargaud est tout ce qu'on veut dans son histoire, excepté pourtant historien...

Augur, schœnobates, medicus, magus, omnia novit!

M. Dargaud a donc manqué dans Marie Stuart, et pour s'y être trop employé, je le crains, la physionomie et la personnalité historique. Il l'a habillée : il aurait fallu la peindre. Je me garderai bien de l'essayer après lui : il y faudrait plus d'espace que la politique ne nous en laisse, plus de matériaux aussi que n'en fournit le livre de M. Dargaud lui-même, malgré son voyage de quatre ans. Il est impossible en effet de se faire aujourd'hui une idée suffisamment exacte du caractère et de la destinée de Marie Stuart, sans la chercher dans l'étude des influences de toute sorte, naturelles ou sociales, politiques ou religieuses, qui se disputèrent son cœur et son esprit. Mais c'est un monde à remuer qu'une pareille étude!

Jugée à ce point de vue, on reconnaît que Marie Stuart

était éminemment propre à recevoir toute espèce d'impressions, bonnes ou mauvaises. Il est des natures qui n'en reçoivent que d'une sorte et qui s'y tiennent. Elisabeth, la reine d'Angleterre, était peut-être une de ces natures, et c'est par là surtout qu'elle fut supérieure à sa rivale. La reine d'Ecosse ne fut toute sa vie, et le jour de sa mort excepté (mais ce jour lui a été compté à juste titre plus que tout le reste), elle ne fut toute sa vie qu'une fille d'Ève, comme on dit, passionnée, mobile, ardente, personnelle, emportée dans toutes les voies scabreuses de son siècle et de son pays, reflétant leurs vices avec un éclat dangereux, pratiquant leurs maximes avec une effronterie souveraine ; grande dame par l'amer dédain de l'opinion, étourdie jusqu'au crime et faible, elle le fut une fois surtout, faible par amour jusqu'à l'ignominie. Telle fut Marie Stuart, si j'ai bien lu les livres qui l'ont récemment mise en lumière (1), et qui l'ont fait définitivement sortir de la tradition et de la légende pour la mettre enfin dans l'histoire. Quoi qu'il en soit, Marie Stuart ne fut ni une reine, ni une sainte, ni une martyre, un jour excepté (il est vrai que c'est assez). Elle fut une femme. Élisabeth fut un roi.

J'aurai l'occasion plus tard, et je n'y manquerai pas, de flétrir, dans la captivité de Marie Stuart, l'exécrable emploi des moyens pervers dont la politique anglaise avait déjà, au XVIe siècle, l'habitude et le goût. Je ne m'attache en ce moment qu'à cette sorte d'infériorité morale qui semble

(1) Je veux parler surtout de l'excellente et récente *Histoire de Marie Stuart*, par M. Mignet (deux vol. in-8°, 1851) ; — et aussi des *Lettres, Instructions et Mémoires de Marie Stuart*, recueillis et publiés, il y a quelques années, par le prince Alexandre Labanoff (sept vol.), et qui ont tant servi à ce beau travail, malgré la différence du point de vue.

peser, tant que dure la lutte, sur la rivale infortunée d'Elisabeth, et dont ni son altière parenté de France, ni la protection de Rome, ni la connivence active et persévérante de Philippe II ne parviennent à la relever. Entre ces hautains patronages et la faible femme qui les invoque, il y a des crimes en effet, non ceux que la facile politique du temps commande et pardonne, mais des crimes qu'aucun fanatisme ne provoque et dont la tache est ineffaçable même sur le cilice du pénitent. Entre Marie Stuart et ses fiers soutiens, il y a des forfaits privés, barrière que la politique la plus emportée n'ose pas franchir, et par où s'expliquent à la fois cette tiédeur trop souvent constatée des protecteurs de la jeune reine et leur définitive impuissance. Et aujourd'hui même, en lisant cette histoire, on a beau prendre parti pour l'infortune de la reine d'Écosse et pour sa croyance, il y a quelque chose qui vous glace jusque dans l'attrait de cette douce voix, jusque dans l'éclat de ces beaux yeux tout noyés de larmes... Ces grâces vous attirent sans vous attacher. Le charme abonde; la dignité manque.

Marie Stuart est la nièce de François de Guise, celui que les Espagnols appelaient *el gran duque*, par le courage comme par le sang. Elle est bien l'élève de Ronsard, par le don du style et le rhythme harmonieux de sa période. Elle est bien la belle-fille de Catherine de Médicis, par la dévotion mystique et intolérante. Elle est bien Française (on sait qu'elle revendiquait ce titre en mourant), Française du Louvre, de Chambord et de Saint-Germain, par l'élégance, par la courtoisie, la facilité des mœurs et l'inconstance des amours. Elle est bien Ecossaise, par l'inquiétude, la turbulence, le mépris des scrupules, le choix emporté des moyens et l'âpre convoitise du but; — « pays de violence, de trahison, d'inconstance, d'iniquité politique, » écrit M. Mi-

gnet (1), parlant de l'Ecosse à cette époque. Elle est bien aussi la reine de cette noblesse dont M. Mignet dit encore : « turbulente, factieuse, sans fidélité, sans scrupule, qui avait passé d'un complot à l'autre, se soulevant tantôt pour la reine, tantôt contre elle, un jour liguée avec Murray, un autre avec Lennox, un autre avec Bothwell, tuant Riccio, abandonnant Darnley, proscrivant Bothwell après l'avoir encouragé (2).» — « Fourbes intrépides,» ajoute énergiquement M. Dargaud. Oui, voilà ce que Marie Stuart, avec cette incroyable puissance d'assimilation qui était en elle, avait emprunté aux diverses influences de nationalité ou de famille que sa destinée avait subies. Mais quant à cette sorte d'étourderie hautaine, aventureuse, désœuvrée, fantasque, appliquée au gouvernement d'un royaume, et qui distingue si particulièrement Marie Stuart, disons qu'aucun de ses grands contemporains, dans ce siècle politique et sérieux, ne lui en avait donné l'exemple, et que, dans sa race même, il faut descendre jusqu'au dernier des Guise, celui de 1647, parmi les Lorrains, jusqu'à Charles II, du côté des rois, pour retrouver, et au même degré qu'elle le pratiqua sur le trône, la trace de cet insolent défaut.

Les récentes publications dont j'ai parlé ont donné une grave et décisive importance à un événement de la vie de Marie Stuart, où cette légèreté fougueuse et sensuelle se laisse emporter au delà de toutes les bornes permises même à l'impertinent caprice d'une folle princesse, où cette étourderie violente et passionnée aboutit au crime, au crime hideux et infamant. On voit que je veux parler du meurtre de lord Darnley, le second mari de la reine d'Ecosse.

(1) *Histoire de Marie Stuart*, t. Ier, p. 415, 416.
(2) T. II, p. 62.

Toute l'histoire morale de Marie Stuart semble résumée dans ce crime odieux. Elle a pu l'expier ou le regretter; mais tant qu'elle a été mêlée, même sous les verrous d'Elisabeth, aux passions du monde, et jusqu'à ce jour de sa confession suprême devant l'échafaud de Fotheringay, s'en est-elle repentie? On a quelque raison d'en douter. Elle avait ce crime dans le sang. Une fois, de sa prison, dans une requête rédigée par elle en langue latine et adressée au Pape, elle désavoue ce qu'elle appelle son prétendu mariage (*pretensum matrimonium*) avec Bothwell (1). Elle en sollicite la nullité. Mais c'est qu'elle était alors amoureuse du duc de Norfolk. En 1567, ni la politique, ni le fanatisme religieux, ni la raison d'État, ni aucun de ces mobiles sacrés ou profanes qui mettaient alors un couteau dans la main d'un homme, ne la poussaient au meurtre de Darnley, qui était son époux légitime, catholique comme elle, et qui la laissait maîtresse des affaires. Certes, ce siècle n'était pas prude ni ménager de la vie des hommes, ni sévère aux déportements des princesses. Un vent d'assassinat soufflait sur le monde. Philippe II complotait froidement, diplomatiquement avec Mendoza à Paris, avec le duc d'Albe ou le duc de Parme à Bruxelles, avec le Pape à Rome, avec Marie Stuart à Fotheringay, le meurtre (avec préméditation et guet-apens) d'Élisabeth d'Angleterre. Les archives de Simancas, que M. Mignet a si utilement consultées, sont pleines de correspondances homicides. Les palais, comme au temps des Atrides, retentissaient de vengeances. Les successions royales se marquaient par des catastrophes. Élisabeth était la fille d'Anne de Boulen. Deux des ancêtres de Marie Stuart, Jacques Ier et Jacques III, étaient morts assassinés. Son oncle,

(1) Cité par M. Dargaud, t. II.

l'illustre François, venait d'être tué par Poltrot, à bout portant, au siége d'Orléans. Elle avait vu, reine de France, les exécutions d'Amboise données en spectacle aux princesses du temps, et la Saint-Barthélemy approchait... « En Écosse, écrit aussi M. Dargaud, le meurtre était devenu pour les nobles une telle habitude, qu'ils étaient toujours sur leurs gardes, et que, *même au saut du lit, en robe de chambre et en pantoufles, ils avaient le sabre au côté et le pistolet à la ceinture.* » Tel était l'étrange entraînement de ce siècle dans toutes les voies de la violence. Et pourtant, quand le monde apprit l'assassinat du roi d'Écosse et les circonstances atroces et ignominieuses qui avaient précédé et suivi ce crime, ce fut un cri d'horreur et une explosion de mépris dans toute l'Europe, jusqu'à ce point que l'ambassadeur de Marie Stuart à la cour de France, l'archevêque de Glascow lui-même, crut de son devoir d'informer sa maîtresse, «avec une honnêteté courageuse, du jugement sévère qu'on portait à cette occasion dans les pays étrangers sur le misérable état de son royaume, sur la conduite honteuse de sa noblesse et sur elle-même. » — « Vous êtes, lui disait-il, calomniée vous-même grandement, *comme étant la principale cause de tout, et comme ayant tout commandé* (1)... »

Le monde ne s'y trompait pas. *Dux femina facti*... La main d'une femme était trop marquée dans le complot qui avait eu pour but la mort de Darnley ! On sait l'histoire du mariage de ce jeune homme avec la reine d'Écosse, « mariage raisonnable et funeste, » dit justement M. Mignet. On lira dans le même ouvrage, et on peut chercher aussi dans le livre de M. Dargaud, qui l'a vivement racontée, la dramatique histoire du crime dont ce mariage fut suivi. Les annales

(1) M. Mignet, tome Ier, p. 319.

du monde n'en présentent pas où plus de ruse s'allie à plus d'effronterie, plus de férocité à plus de calcul, plus de basse passion à plus d'éclatant mépris de l'opinion, de la justice et de la morale. Marie Stuart va chercher elle-même, sous prétexte d'une réconciliation, son mari malade à Glascow, pour l'amener sous l'étreinte homicide (on sait qu'il fut étranglé) de son abominable amant... « J'ameine l'homme » avec moy lundy à Craigmilar... Aymez-moi, écrit la reine » au comte de Bothwell... Je ne l'ay jamais veu mieux porter » ni parler si doucement. Et si je n'eusse appris par l'expé- » rience combien il avait le cœur mol comme cire, et le mien » estre dur comme diamant, et lequel nul trait ne pouvait » percer, sinon, décoché de vostre main, *peu s'en eust fallu* » *que je n'eusse eu pitié de luy* (1). Toutefoys ne craignez » rien... » Et, en effet, elle amène l'homme, elle l'établit, toujours malade, non dans son palais, mais dans une maison voisine, celle de Balfour, une âme damnée du comte de Bothwell. Le jour du meurtre, elle fait retirer, par une précaution de ménagère bien étrange dans une reine d'Écosse, le lit de velours neuf où l'homme est couché et la riche peau de martre zibeline dont il est couvert; car la maison doit sauter dans la nuit, et Marie Stuart sauvera du moins ses fourrures. La nuit, elle va au bal, et le crime se consomme. Bothwell y met la main avec son valet de chambre, son tailleur, son portier et quelques autres. Un seul, le Français Paris, qui appartenait au service de Marie Stuart, semble

(1) Racine connaissait-il cette lettre de Marie Stuart quand il faisait dire à Athalie dans cette admirable scène (VIIe du second acte):

. . . . . .
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce
Font insensiblement, à mon inimitié,
Succéder... Je serais sensible à la pitié!

reculer un instant et fait mine de résister... « Que veux-tu dire? tu veux prescher! — Non, Monsieur.— Et beste que tu es, lui dit, Bothwell, penses-tu que je fais ceci tout seul de moy-même?... »

Le crime accompli, quelques jours s'écoulent. Marie Stuart, délivrée de son mari, quitte le palais, et va porter son deuil dans le château de lord Seton, où l'attendent toutes sortes de plaisirs (des orgies, dit M. Dargaud), et où Bothwell la rejoint. Quelques jours encore, et une insolente parade de justice est représentée à Edimbourg dans la maison du Tolbooth. Nous sommes au 12 avril 1567. Bothwell, qui venait d'être nommé commandant de la ville et du château, se rend au tribunal, au milieu de ses hommes d'armes, monté sur le cheval favori du jeune roi sa victime, ayant dans la poche de son pourpoint une promesse de mariage de la reine, signée sept jours auparavant de sa main royale. Cette comédie de justice terminée, et Bothwell acquitté par la frayeur ou la corruption de ses juges, une autre comédie commence. La reine se fait enlever par son amant, à Almond-Bridge, sur la route du château de Dunbar, dont il est le maître. A Dunbar, Marie Stuart passe une huitaine de jours sous le toit de son ravisseur; et bientôt après, revenue à Edimbourg, elle y réunit devant elle la noblesse, la magistrature, le clergé. Elle déclare à cette assemblée que Bothwell a complétement réparé sa faute, et qu'elle lui pardonne. Puis, elle lui met sur la tête la couronne ducale d'Orckney et de Shetland, et le 15 mai, la veuve de Henri Darnley devient la femme légitime du comte de Bothwell devant Dieu.....

Ici je m'arrête, car je n'écris pas une histoire. Je résume, en l'affaiblissant, un lamentable et affreux récit. Mais j'ai eu beau faire et lire avec toute l'attention dont je suis capable,

et dans les deux ouvages si diversement curieux que j'ai cités, l'histoire de Marie Stuart tout entière ; j'ai beau faire, ce sont ces deux dates sinistres : le 9 février, le 15 mai, le meurtre de Darnley, le mariage avec Bothwell (c'était pour lui le quatrième), — ce sont ces deux dates qui sont pour moi toute son histoire. C'est là que Marie Stuart se révèle avec la naïveté effrénée de sa nature, de sa sensualité et de sa passion. Ailleurs elle joue son rôle, et plus ou moins bien, car elle le sait mal. Ici elle est bien elle-même et vraiment « supérieure, » comme dit M. Dargaud ; elle jette le masque, elle dépouille le manteau royal : « Laissez-moi, dit-» elle à ses contradicteurs, laissez-moi une jupe blanche » (*a white pethcoat*) sur le corps ; et je quitte la France, » l'Angleterre, mon propre pays, et je vais jusqu'au bout » du monde *avec lui* (1) ! » M. Dargaud a donc bien raison (quoique je ne sache guère sur quelle information il se fonde pour établir que le comte de Bothwell avait été mêlé, pendant sa première jeunesse, aux expéditions de ces corsaires pillards et massacreurs qui infestaient alors le grand Océan); quoi qu'il en soit, il a bien raison de dire (en assez mauvais style) : « Marie Stuart avait traversé bien des phases » du cœur. Elle avait presque épuisé (à vingt-cinq ans) toutes » les vicissitudes et toutes les délices de l'amour, dans le » mariage et hors du mariage..... Elle se sentait lasse de la » galanterie, du caprice, de la coquetterie, de la passion » permise. Elle rêvait une autre passion..... Il fallait à son » goût blasé et à ses sens de feu un type nouveau, crimi-» nel, un pirate, non de la poésie, mais de la réalité. »

Eh bien ! elle eut le pirate. On sait le reste.

(1) *Kirkaldy de Grange à Bedfort*, 20 avril 1567, au Stat. Pap. off. et dans Tytler, t. VII, p. 106. (Cité par M. Mignet, t. Ier, p. 346.)

M. Dargaud juge ici Marie Stuart comme il l'a traitée dans tout le cours de son histoire : il touche au vrai, puis il le dépasse, trompé par son aveugle méthode, emporté par l'involontaire élan de sa plume et de sa pensée. M. Mignet est plus maître de lui, et sa justice est plus calme sans être moins ferme. M. Mignet juge Marie Stuart comme les lords-justiciers d'Elisabeth, qui assistent à son supplice, l'exécutent, avec un respect officiel, avec une pitié correcte, sans émotion énervante, sans attendrissement lyrique. Étant son juge de par le droit de l'histoire, il ne se croit pas obligé d'être son chevalier. Aussi tous les coups de l'éminent écrivain frappent juste, et c'est dans son livre surtout, parce qu'il est vrai sans dureté mais sans emphase, que j'ai puisé ce sentiment amer et irrésistible que je viens d'exprimer sur le compte de Marie Stuart. Et aujourd'hui toutefois je n'ai regardé qu'à la faute. Un autre jour je regarderai à l'expiation. Nous verrons qu'elle fut, hélas! trop complète. Nous chercherons si, pendant ces vingt ans que dura l'épreuve, le repentir fut sincère. Dieu seul, quand il s'agit de ces grands crimes des puissants du monde, Dieu seul a le droit de grâce : l'histoire ne l'a pas (1). Les grands coupables qui, comme Marie Stuart, ont du sang de héros dans les veines, se rachèteraient trop facilement de l'animadversion publique, s'il suffisait d'une mort courageuse pour la rançon de ces crimes par lesquels ils ont outragé la morale, blessé la conscience du genre humain, souillé leur écusson, avili leur dignité.

(1) M. Nisard, dans une belle et pathétique défense de Marie Stuart, a essayé récemment (*Revue des Deux-Mondes* du 1er novembre) de casser cet arrêt de condamnation que vient de prononcer l'histoire par la bouche de M. Mignet. Il est permis de n'être pas de l'avis de M. Nisard dans cette question si longtemps controversée, et aujourd'hui jugée, suivant nous. Mais il faut le lire.

XVII

Le Sonnet.

I

— 11 JANVIER 1852. —

Molière, qui a attaqué tant de ridicules sans en tuer aucun (car les ridicules ne meurent pas en France), Molière a failli tuer un genre de poésie, illustré bien avant lui, et même de son temps, par quelques génies du premier ordre. La fameuse scène d'Oronte, dans *le Misanthrope*, semblait le dernier coup porté au sonnet, ce petit poëme (1) si longtemps célèbre, si soigneusement conservé, si tendrement caressé, dans les ruelles, par les Précieuses et les Trissotins, et auquel Boileau consacra plus tard, voulant sans doute le sauver de cette protection compromettante, toute une théorie plutôt faite pour le relever dans l'estime des esprits sérieux. Et pourtant le genre semblait mort. Le XVIIIe siècle, qui a essayé tant de choses, n'a guère essayé de faire des sonnets. Celui de Fontenelle : « *Je suis le dieu des vers, je suis bel*

(1) Un spirituel critique, M. Rolle, dans un agréable feuilleton de *l'Ordre*, a déjà fait cette remarque dont j'aime à lui rapporter le mérite et la primeur (11 août 1851).

esprit-né, » n'est guère qu'une épigramme spirituelle, très-finement aiguisée. Le véritable sonnet n'est pas là. Il a fallu une révolution, justement celle qui, après avoir tout détruit dans l'État, prétendait tout changer même dans le domaine de l'art; il a fallu une révolution radicale des lois, des idées, des mœurs, des opinions, pour rendre possible la renaissance du sonnet. Etrange contradiction de l'esprit français, qui bouleverse et anéantit toute la législation politique d'un pays, et qui, parmi ces débris, s'applique à sauver quatre vers de *l'Art poétique* de Boileau; — qui laisse le trône de Louis XVI au fond du gouffre, et qui en retire le sonnet! Les esprits les plus hardis, les novateurs les plus autorisés, les libéraux les plus ingénieux et les plus féconds de la nouvelle école littéraire (aujourd'hui bien vieille) voulurent tous, en s'essayant au sonnet, passer sous la férule de Boileau, comme attirés par ce charme secret, irrésistible, et à quelques égards puéril, de la difficulté vaincue, comme piqués au jeu par ce défi séculaire et imposant...

On dit, à ce propos, qu'un jour ce dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
Inventa du sonnet les rigoureuses lois.
. . . . . .
Du reste, il l'enrichit *d'une beauté suprême:*
Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.

L'auteur des *Contes d'Espagne*, celui des *Iambes*, celui de la *Comédie de la Mort*, les deux frères Deschamps ont tous fait des sonnets. M. Sainte-Beuve y a parfois donné d'utiles préceptes et de bons modèles. M. Antoine de Latour, l'auteur de *la Vie intime* (1), en a de charmants. Mais le dirai-je? chez aucun, ce genre de composition, si habilement qu'il soit traité, n'atteint à *cette beauté suprême* qui est comme sa

(1) *Poésies complètes*, par Antoine de Latour, 2e édition, 1841.

condition et sa raison d'être. Le genre est placé entre deux écueils, l'insignifiance ou la bizarrerie, la monotonie ou la prétention, l'indigence ou la bouffissure. Entre les deux, il touche au sublime. S'il n'y atteint pas, il n'est rien. Il ne souffre ni licence, ni faiblesse, ni répétition, ni défaillance de style, ni légèreté de plume d'aucune sorte. Le sonnet est l'école de la perfection et l'épreuve de la supériorité. « Il y » a de certaines choses, dit La Bruyère, dont la médiocrité » est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, le » discours public...» Cela est encore plus vrai du sonnet que de toute autre œuvre de l'esprit humain, par cette raison que les lois rigoureuses qui lui sont prescrites font de ce petit poëme un jeu futile ou un merveilleux exercice du génie, un supplice ridicule ou un admirable moule de la pensée. Je me fais peut-être illusion ou j'exagère le rigorisme de Boileau lui-même ; mais il me semble que le vrai sonnet, aux conditions qu'il lui impose, n'existe presque pas chez nos anciens, qu'il n'existe pas du tout chez les modernes ;

Et cet heureux phénix est encore à trouver.

Vous verrez que c'est la faute de Boileau ! Cependant, avant Boileau, et dans la plus grande fureur du sonnet, quand la société de Paris (heureux temps !) était partagée en deux factions hostiles, les *Uraniens* et les *Jobelins*, les uns enrôlés sous la bannière de Benserade qui avait fait un sonnet sur *Job*, les autres ralliés à Voiture qui avait célébré *Uranie*, que restait-il de cette querelle? deux mauvais ouvrages, dont Corneille se moque dans deux sonnets qui ne valent pas mieux. M. Boulay-Paty cite un sonnet de Malherbe tout plein de son orgueil lyrique :

Ce que Malherbe écrit dure éternellement,

dit le poëte de lui-même. Cela est peut-être contestable de

son sonnet. Celui que Racan consacre à la mémoire de son fils n'est qu'une élégie. Ceux de Gombaud, de Maynard, de Malleville riment railleusement avec *mille* dans la critique de Boileau. Ils se sauvaient par le nombre. On les comptait, on ne les lisait pas. Le sonnet de Jean Hesnaut, adressé à Colbert : « *Ministre avare et lâche, esclave malheureux,* » — est à la fois célèbre et médiocre. On y trouve pourtant un vers d'une énergie qui peut sembler étrange, quand on songe à l'époque où il fut écrit :

Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté !

dit-il au ministre de Louis XIV. Saint-Just dira plus tard, dans des circonstances à la vérité plus terribles, mais avec la même injustice, le même accent, presque la même passion : « *Nul ne peut régner innocemment !* » Reste le fameux sonnet de Desbarreaux : — « *Grand Dieu , tes jugements sont remplis d'équité,* » — celui que l'opinion générale lui attribue et que Voltaire lui conteste. Est-ce ce sonnet qui est le modèle du genre et le type de sa perfection normale et définitive ? Le mouvement en est remarquable, le tour harmonieux ; la pensée est grande, la moralité sublime, mais le trait de la fin, qui est « d'une beauté suprême, » est gâté pourtant par une négligence qui produit l'effet d'une tache dans un diamant :

. . . . . .
Mais *dessus* quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

J'ai l'air de conclure de ce qui précède que le sonnet, aux conditions qui lui sont faites, est à peu près impossible dans notre langue, et j'en aurais bien envie ; mais justement, j'ai là sous les yeux un recueil de trois cent trente-cinq sonnets, somptueusement imprimés dans un volume magnifique et

d'une solidité monumentale, et ce volume m'arrête court et fait échec à mon argumentation (1). Trois cent trente-cinq sonnets en l'an de grâce 1851! c'est presque *un sonnet par jour*, et si M. Boulay-Paty n'avait pas mérité le prix de poésie (il l'a obtenu plus d'une fois), il aurait droit au prix de vertu. — « Sonnet... c'est un sonnet! » Oronte croit avoir tout dit quand il s'adresse ainsi à son redoutable interlocuteur. Il s'agit bien de cela! Trois cent trente-cinq sonnets, vous dis-je! Deux quatrains dans chaque, suivis de deux tercets...

. . . . . La mesure pareille,
La rime avec deux sons frappant huit fois l'oreille.

Comptez maintenant, calculez, et dites si ce n'est pas là une œuvre considérable, ayant tous les signes d'une vocation caractérisée, et digne après tout, et le premier moment de stupeur passé, d'appeler sur elle les regards du public intelligent et l'examen de la critique sérieuse.

M. Boulay-Paty, c'est le sonnet fait homme. Il s'y est dévoué corps et âme. Il en a fait, on pourrait le croire à l'immensité de son labeur, son unique occupation, sa passion exclusive, le but et le couronnement de sa vie. M. Boulay-Paty a le sonnet chevillé au cœur, si l'on peut dire. Ses idées, ses sentiments, ses amours, ses études, son érudition (elle est très-sérieuse), ses souvenirs de famille (ils sont nobles et touchants), sa camaraderie, sa philosophie, sa morale, tout tourne au sonnet, tout chez lui se formule en sonnet. C'est le moule par où son esprit s'écoule, puis se condense insensiblement, se modèle et se façonne. Gombaud et Malleville n'étaient que des apprentis auprès de lui. Gombaud et Malleville jouaient du sonnet comme on joue

(1) *Sonnets*, par Evariste Boulay-Paty (Paris, 1851).

de la flûte ou du psaltérion. M. Boulay-Paty est attaché à son œuvre comme le captif à sa chaîne. Le sonnet le possède, le charme et le tyrannise... Il y a des gens qui croient qu'il est très-facile de ne pas faire des sonnets. Oui, certes, cela est très-facile pour tout le monde, excepté pour M. Boulay-Paty. Mais il ne se plaint pas, et il a raison, de cet esclavage de sa volonté devant cet ascendant de sa vocation. Je ne m'en plains pas plus que lui ; aucun de ses lecteurs sérieux ne s'en plaindra davantage. Car, en vérité, n'est-ce pas là un curieux spectacle et unique de nos jours : un Français majeur qui, en 1851, fait avec passion quelque chose qui n'est ni la guerre, ni la politique, ni l'amour, ni l'intrigue, ni le brocantage, mais qui fait des vers parce qu'il lui est absolument impossible de faire autre chose, et qui, dans l'art des vers, choisit le genre le plus difficile et le plus ingrat, comme ces braves qui, sur le champ de bataille, ne sont à leur aise qu'au poste le plus exposé et le plus périlleux. Rien qu'à ce titre, et pour l'honnête et loyale sincérité de l'inspiration, M. Boulay-Paty mériterait l'attention que son splendide volume attire naturellement; mais il en a d'autres, et je n'aurai pas plus de peine à le prouver.

Ceci me conduit à une seconde question au sujet du livre de M. Boulay-Paty. Nous savons pourquoi M. Boulay-Paty fait des sonnets. Reste à savoir comment il les fait. Il est poëte; dans quelle mesure l'est-il ? Il est inspiré ; est-il habile ?

M. Boulay-Paty a, du moins à son point de vue, un mérite que beaucoup de poëtes, moins voués que lui au culte exclusif d'un genre spécial, pourraient justement envier. Il n'est pas ennuyeux parce qu'il est très-spontané, très-peu banal, point du tout copiste. L'ennui, il est vrai, ne résulte pas uniquement pour le lecteur de l'uniformité et du pasti-

che. Il naît aussi de la prétention. Le faux n'est pas moins fastidieux que le commun, et il est plus révoltant. M. Boulay-Paty a un genre de fausseté et de prétention qui est très-loin d'être irréprochable, mais qui ne vous provoque ni ne vous irrite. Le mauvais goût, quand il se produit dans son œuvre (c'est trop souvent), semble pourtant couler chez lui d'une source presque naturelle et participe à la spontanéité indépendante et primesautière de sa vocation poétique elle-même. On lui pardonne ses défauts pour la sincérité avec laquelle il les étale, et ses fautes pour l'air de franchise qu'elles ont. Il n'ennuie donc pas, même quand il exerce le plus impitoyablement le rigorisme de ses lecteurs. J'ai lu, quant à moi, je ne dis pas sans interruption, mais sans découragement. ses trois cent trente-cinq sonnets dont j'avais commencé la lecture avec un peu d'épouvante, et je conseille la même entreprise à tous ceux qui voudront éprouver la longanimité de leur esprit, sans lui infliger une trop dure pénitence. Les critiques d'ailleurs, et je suis de ceux, hélas! qui ne craignent pas de se fourvoyer dans l'examen des œuvres contemporaines, les critiques doivent savoir s'ennuyer, c'est leur devoir; et à charge de revanche !

M. Boulay-Paty n'a donc rien à redouter de l'ennui du lecteur. Il assure ainsi le succès de son livre. Sauve-t-il également l'honneur du sonnet? Ce monument qu'il lui élève à grands frais contient-il en substance le dieu qu'il invoque? ou, pour parler le langage de Boileau, « ce phénix » si difficile à trouver, M. Boulay-Paty est-il parvenu à l'enfermer dans cette cage brillante, toute tressée d'or, toute parsemée de fleurs de poésie qu'il y a si dispendieusement construite? Le sonnet est-il là? Et où sera-t-il, grands dieux ! s'il n'est pas dans le livre de M. Paty?

Ici, je suis obligé de revenir sur mes pas et de reprendre

pour un instant la théorie de Boileau. Cette théorie semble au premier abord incomplète. Boileau, quand il parle du sonnet, ne fait que la théorie de la forme, pour ainsi dire ; il ne dit rien du fond même, si ce n'est que « la beauté suprême » est la condition principale de ce genre de poésie. Mais quelle beauté ? C'est ce qu'il nous laisse à chercher. Il y a bien des sortes de beauté. M. Boulay-Paty, en traçant dans une préface très-animée et très-rapide un résumé de l'histoire du sonnet (qu'il nous promet un jour plus complète), nous fait faire pourtant le tour du monde. La beauté est-elle la même à Rome et à Paris, à Lisbonne et à La Haye, à Londres et à Ferrare, avec Ronsard ou Pétrarque, Malherbe ou Jean de la Casa, Benserade ou Garcilaso ? Le sonnet, né en France sur la guitare des *trouvères*, développé et mûri en Italie, sa terre classique, s'est acclimaté partout, aussi bien en Hollande qu'en Espagne, dans les brumes de l'Écosse que sous les bois d'orangers du Portugal. Il y a des faiseurs de sonnets qui répondent à ces doux noms : Ariosto, Vittoria-Colonna, Marini et Filicaja (1) ; d'autres qui se nomment, — en Angleterre : Shakspeare, Kirke White, Coleridge et Keath ; en Allemagne : Ruckert, Herwegh et Platen ; — en Hollande : Wisscher, Vondel et Hooft. Le sonnet est partout. Où est le type fondamental et le signe caractéristique de sa beauté ? Boileau ne le dit pas. Imposer la perfection à un genre, c'est trop facile, si on n'y joint l'indication des si-

(1) Vincenzo da Filicaja est auteur du plus beau sonnet de la langue italienne dans le genre lyrique :

Italia, italia, ô tu cui feo la sorte
Dono infelice di bellezza !...

Filicaja vivait au XVIe siècle. Son sonnet est d'hier.

Deh ! fossi tu men bella, o almen piu forte !

gnes par où elle se révèle et des conditions qui la constituent. Est-ce que ce retour du même son huit fois répété, cette parité de la mesure, ce partage du sens entre deux tercets, cette suspension du trait jusqu'au dernier vers, cette proscription de tout mot répété ou parasite, est-ce que tout cela est le sonnet? C'en est la prosodie, non la poétique ; c'en est la lettre morte, non l'esprit vivifiant et inspirateur. Il reste une énigme à deviner, et, comme le dit Boileau lui-même, un phénix à trouver. Mais à quelles conditions? Comment! dans ce volumineux recueil des sonnets du monde entier, dans cet océan de rimes sonores et harmonieuses, comme on a dit, pas un qui surnage! Tous les peuples s'y essaient, et ne laissent, l'Italie exceptée, de traces que quelques noms; les œuvres périssent. Les siècles s'y ingénient, et leur peine est perdue. M. Boulay-Paty lui-même, avant de lâcher sur ses lecteurs cette formidable volée de sonnets, nourris de la fine fleur de son aimable esprit, M. Boulay-Paty a beau dire :

Oiseaux du cœur et de l'art, *ces bocages,*
Sonnets, allez ; sortez tous de vos cages,
Et, sur la foule égarés sans effroi,

Ebattez-vous! Essaim au doux ramage,
Tendre *nuée* au lisse et frais plumage,
Volez, chantez, sonnets ; faites-moi roi!

Cette royauté poétique, l'a-t-il atteinte? Cette couronne que l'oiseau vainqueur doit poser sur sa tête, y est-elle descendue? Pourtant ses rimes sont riches, ses quatrains irréprochables ; il est passé-maître dans la mesure et la cadence, et il trouve facilement le trait final et la pointe aiguisée. Mais une sorte de perfection lui manque, j'entends la perfection relative du sonnet, sans laquelle le sonnet lui-même, comme je l'ai déjà dit, n'existe pas. Quelle est-elle donc?

Ce qui caractérise, suivant moi, ce genre de perfection, c'est une réunion de qualités de haut goût qui sont à la poésie (le mot pris dans son acception la plus générale) ce que l'art de distiller et de concentrer les essences est à la culture des fleurs dont elles se composent. Cette perfection doit unir, pour être complète, à la distinction suprême et à l'originalité sévère de la pensée principale la délicatesse achevée du trait, la concentration féconde et abondante, pleine de lumière et de parfum, enfin la plénitude du sens relevé par la vivacité saillante de la conclusion, le tout dans l'espace restreint et aux conditions prosodiques que le genre comporte. Non que je prétende que de l'accumulation de toutes ces qualités sous un si petit volume, pour ainsi dire, il ne puisse résulter par aventure quelque chose d'exagéré et de factice ; et aussi bien c'est à l'art même de se sauver de l'artificiel et de donner un air de facilité à ce qui se fait difficilement. Quoi qu'il en soit, aux conditions qu'impose le genre, particulièrement dans une langue aussi peu rhythmique que la française, l'effort de l'esprit est inévitable, le jet libre, rapide et spontané impossible ; et l'imagination elle-même sous ce rude labeur replie ses ailes. Que si cette poursuite de l'effet lui manque, le sonnet, je le répète, tombe dans la platitude ; si elle est poussée trop loin, il aboutit à la prétention. De là vient sans doute que la plupart de ces petits poëmes sont d'une insignifiance si rebutante ou d'une afféterie si fastidieuse. Il faut rester dans le milieu entre deux écueils, ou, pour mieux dire, il faut frapper juste à un but insidieusement placé, par une poétique exigeante, hors de portée pour la plupart des esprits simplement faciles ou librement vigoureux. Corneille n'a fait que des sonnets médiocres :

— Hélas ! si vous vouliez, que je serais heureux
. . . . . .
— Je m'enfuis de peur de me rendre !
. . . . . .

Hélas ! dit-il ailleurs à Iris ; il s'agissait d'un *sonnet perdu au jeu* :

Hélas ! contentez-vous de me l'avoir gagné,
Sans me dérober davantage !
. . . . . .
Une clef qu'on te rend t'ouvre quatre provinces,

dit-il à Louis XIV après la prise de Maëstricht ;

Tu ne prends qu'une place, et fais trembler cent princes.
. . . . . .
Il va mourir d'amour sur cette gorge nue,

dit-il une autre fois d'un *galant* (nœud de rubans ou bouquet de fleurs) envoyé à Mme ***.

Il en pâlit déjà, sa vigueur diminue,
Et finit, languissant, en des traits effacés.

Hélas ! que de mortels lui vont porter envie,
Et voudraient en langueur finir ainsi leur vie,
S'ils pouvaient, en mourant, être si bien placés !

Tel est le sonnet dans le grand Corneille. Molière n'en a fait qu'un seul dans lequel, j'en demande pardon à M. Boulay-Paty, pas plus que dans le sac où Scapin s'enveloppe,

Je ne reconnais pas l'auteur du *Misanthrope*.

Racine (il avait vingt ans, je crois) adresse à madame Vitart, sur la naissance de son enfant, un sonnet qui se termine par ces vers :

. . . . . .
A ceux de qui tu sors puisses-tu ressembler !
Sois digne de Daphnis et digne d'Amaranthe !
Pour être sans égal, il les faut égaler.

Egalez le dernier; vous passerez le reste, avait dit Corneille au duc de Guise, en lui parlant de ses ancêtres.

Boileau, qui avait fait la poétique du sonnet, fit deux sonnets détestables. Il était fort jeune quand il commit ce délit contre la poésie et contre la règle qu'il devait promulguer un jour. Il s'agissait de la mort d'une parente, Iris ou Orante. « Hélas! en te perdant, écrit-il, *j'ai perdu plus que toi!* » Cependant, cinquante ans plus tard, il ne désavouait pas ces peccadilles de sa jeunesse. Lui, si inflexible pour les essais de ce genre qui avaient encombré le Parnasse français pendant une partie du XVIIe siècle, voici ce qu'il écrivait à Brossette, son éditeur (le 15 juillet 1702), à propos du moins mauvais de ces deux petits poëmes : « On ne m'a » pas fort accablé d'éloges sur ce sonnet. Oserais-je vous » dire cependant que c'est une des choses de ma façon dont » je m'applaudis le plus et que je ne crois avoir rien dit de » plus gracieux... » On connaît le sonnet qui inspirait à Boileau cet accès de vanité rétrospective. Boileau, qui frappait si dur sur le prochain, avait l'âme tendre quand il s'agissait des produits de sa muse. « Tout père frappe à côté... »

Tel est donc en résumé le bilan du XVIIe siècle en fait de sonnets. En revanche, Ronsard, un siècle plus tôt, en a toute une cargaison, parmi lesquels sont peut-être les meilleurs de la langue française. Le sonnet, qui avait passé des troubadours de la Provence aux rapsodes de l'Italie, repassait alors les Alpes. Il en rapportait la recherche ingénieuse, étudiée et pourtant facile, la verve originale, la précision élégante, et jusqu'à l'accent musical qui caractérisent le sonnet italien. Ronsard a quelques sonnets qui font songer à l'Italie. C'est tout dire. Il atteint volontiers, dans ces rares révélations de son génie poétique, à cette grâce vigoureuse et expressive, à cette concision et à ce relief qui sont (je de-

mande pardon de ces subtilités de ma critique) tout le secret de la perfection dans le sonnet. Il a le don de concentrer une idée juste, agréable, originale, un sentiment sympathique, pensée d'amour, de regret ou d'espérance, dans un cercle restreint que l'idée remplit sans déborder, que le cadre contient sans éclater. Il a volontiers, s'il est permis de le dire, de ces gouttes d'essence où toute une séve généreuse se condense, et d'où elle se répand comme un arome pénétrant et subtil. Le sonnet, si je l'ai bien compris, n'est pas autre chose. Il n'est rien, s'il n'est pas cela, rien que le plus ennuyeux des produits de la métromanie. S'il tourne à l'ode, à l'épître, au madrigal, à l'élégie, il n'est plus ce poëme à part, ce poëme *sui generis* qui a la mission *de pousser à bout* les rimeurs français, à qui la *suprême beauté* est promise au prix d'un suprême effort, et qui doit l'atteindre à la sueur du front.

Pétrarque était sans modèles et sans précédents comme faiseur de sonnets ; on peut dire qu'il est resté sans imitateurs, Ronsard excepté, dans le petit nombre des bons endroits de son œuvre inachevée. Outre cette langue admirable que parle Pétrarque et qui se sent encore de sa parenté latine et de son éducation virgilienne, le poëte a l'unité et la perpétuité de l'inspiration. L'ensemble de ses sonnets forme, de tous ces fragments splendides de sa pensée, un vaste poëme sans interruption ni lacune. Sous ce rapport, je ne puis être de l'avis de M. Boulay-Paty : Pétrarque ne personnifie pas le sonnet en général; il y met l'histoire de sa vie ; il le fait à son image, au lieu de subir sa loi. Pétrarque ne peut être imité ; à peine peut-il être traduit. Le sonnet tel que le XVIe siècle l'a conçu, tel que le XVIIe l'a cultivé dans ses ruelles, tel surtout que Boileau l'a décrété, le sonnet français n'est pas là ; et il est bien vrai de dire qu'il est

encore à trouver, s'il aspire à cette redoutable imitation.

Pétrarque a un sonnet, parmi beaucoup d'autres d'un cachet plus italien, qui réalise avec éclat les conditions que l'auteur de *l'Art poétique* crut devoir imposer plus tard, et avec raison, à ce genre de poésie, devenu français. A une originalité très-marquée, ce sonnet de Pétrarque joint une distinction supérieure, et le mérite de la difficulté vaincue s'y allie à un sublime accent de vérité et de naturel. Ainsi rien n'y manque. C'est le troisième dans le recueil des *Rime in vita di Laura,* celui qui a pour sujet ce titre inquiétant au premier abord : *Il venerdì santo fu il giorno del suo innamoramento.*—«Le vendredi saint fut le jour où il devint amoureux» Amoureux! le vendredi saint! Rapprochez ces deux termes : Le martyre de Dieu mourant sur la croix, — et le martyre d'un poëte mourant d'amour (on sait que Pétrarque vécut soixante-dix ans). Et puis, nous sommes au XIVe siècle. Le Pape est à Avignon. Pétrarque sera prêtre un jour, aumônier du roi de Naples, envoyé du Saint-Siége... Certes, s'il y avait un sujet de suprême difficulté, c'était celui-là. Mais, lisez ce sonnet (1) : le commenter n'est rien. C'est un admirable can-

(1) Era'l giorno ch'al sol si scoloraro
Per la pietà del suo Fattore i rai,
Quand'io fui preso, e non me ne guardai,
Che i be' vostr' occhi, Donna, mi legaro.

Tempo non mi parea da far riparo
Contra colpi d'Amor : peró n'andai
Secur senza sospetto ; onde i miei guai
Nel comune dolor s'incominciaro.

Trovommi Amor del tutto disarmato,
Ed aperta la via per gli occhi al core,
Che di lagrime son fatti uscio e varco.

Però, al mio parer, non li fu onore
Ferir me di saetta in quello stato,
E a voi armata non mostrar pur l'arco.

tique de piété et d'amour. La piété s'y attendrit, l'amour s'y relève. Il y a là une mesure de poétique hardiesse, une douceur d'accent, une tristesse à la fois religieuse et amoureuse, et, dans ce mélange du sacré et du profane, une part si juste faite aux délicatesses de la croyance et à la finesse du sentiment, tant de foi et tant de passion, tant de dévotion résignée et tant d'impatiente douleur, tant d'ingénieuse adresse et une inspiration si naïve, que je ne crains pas de placer ces quatorze vers au nombre des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Oui, Boileau a raison, cela vaut un long poëme ! Tout au moins, ce sonnet de Pétrarque est-il le modèle du genre. C'est le triomphe de l'originalité dans le sentiment et de la suprême beauté dans la dévotion. C'est l'ingénieux poussé jusqu'au sublime dans un sujet où il pouvait toucher également à l'impiété et au ridicule.

II

— 18 JANVIER 1852. —

Je reviens au recueil de M. Boulay-Paty. J'ai cherché à établir quelles sont, à mon avis, les conditions et les exigences de ce petit poëme que M. Boulay-Paty a voulu ressusciter d'une mort trop certaine, et auquel il n'aura réussi, je le crains, qu'à élever un somptueux tombeau. Je n'y insisterai plus. Je crois avoir donné une preuve sans réplique de cette répugnance naturelle de notre langue pour ce genre de poëme. Presque aucun de nos grands poëtes n'a réussi dans le sonnet, et les plus célèbres en ont fait de ridicules. Molière en a un qui est un chef-d'œuvre de platitude. J'aime

mieux celui d'Oronte. Les esprits indépendants répugnent en effet à ce joug puéril et tyrannique que la règle du genre leur impose; ou, s'ils y emploient leur esprit, c'est par ses côtés les plus humbles et les moins sérieux. Ils n'y servent que des restes. Cela ne veut pas dire, M. Boulay-Paty en est la preuve aussi, que d'estimables écrivains ne s'y puissent non-seulement essayer, mais livrer corps et âme. Reste à juger du succès qu'ils y obtiennent et du profit que la langue en retire.

> Chanteurs frais et *naïfs comme les alouettes*,
> Vieux rimeurs en pourpoint, ô mes anciens poëtes,
> J'ai trouvé votre luth dans la poudre des temps;
> Je l'ai pris; aux pensers d'aujourd'hui je l'accorde,
> Et d'un doigt amoureux je lui remets la corde
> Des doux sonnets, brisée au moins depuis cent ans...

Cette prétention de M. Boulay-Paty de revenir au langage et aux « ingéniosités » des vieux rimeurs, est peut-être d'une archéologie respectable ; est-elle d'un poëte ? Parlons franchement : la langue française a toutes sortes d'éminentes qualités. Elle a la précision, la clarté, la transparence ; elle a tour à tour la vivacité et la mesure, la grâce et la sobriété; elle est concise et incisive, le tout à ses heures ; elle parcourt avec la même facilité toute l'échelle des idées et des affections humaines, et il n'y a pas une langue qui sache mieux tout dire. Mais il n'en est pas à qui les tours de force et d'adresse réussissent moins.

> Chacun pris dans son air est agréable en soi.

La langue française, tant qu'elle a vécu d'imitations espagnoles ou de pastiches italiens, c'est-à-dire tant qu'elle a été hors de sa voie traditionnelle, n'a su qu'étaler des manières d'emprunt et des prétentions dont le ridicule ne dis-

simulait pas la vulgarité. Il reste de cette épreuve quelques curiosités de style et pas un monument. La langue n'est revenue à la distinction qu'en revenant à son esprit propre et à sa simplicité naturelle. Parlerai-je de cette infirmité prosodique, espèce de surdité musicale qui semble la seule infériorité de la langue française ? Eh bien ! si à cette faiblesse primitive de l'idiome poétique vous ajoutez par la convention toute une série de difficultés artificielles, si vous obligez cette reine (ou « cette gueuse,» comme dit Voltaire) à danser avec des entraves aux deux pieds, si vous affichez la prétention de la *pousser à bout*, comme fait Boileau, vous l'entraînez en sens contraire de sa destinée ; vous la condamnez, en dépit de vos vieux maîtres «en pourpoint, » à l'effort, à la recherche, à l'enflure et au mauvais goût.

Un sonnet sans défaut vaut un long poëme ! D'accord ; mais qu'est-ce à dire? Si le poëme est bon, la quantité vaut bien quelque chose apparemment? Et comment comparer, par exemple, Homère et Desbarreaux? Et si le poëme est mauvais, il n'y a rien au-dessous, cela est vrai, même un mauvais sonnet.

Laissons donc ces subtilités. Un de mes bienveillants confrères, qui a la spécialité de tout savoir et le don de tout dire, m'écrit, à propos du sonnet et pour m'aider dans la lutte, en insistant lui-même sur la rigueur que j'ai montrée ; je l'en remercie. — « Les langues fluides et à peine » formées, dit-il, libres, créant des mots à leur gré, se jouant » des formes avec caprice, l'anglais et l'allemand, se prê- » tent au sonnet. Il y en a de très-bons de Milton et de Pla- » ten. (Ce n'est pas avec intention, je le suppose, que mon » savant confrère oublie l'italien et le portugais, Pétrarque, » Filicaja et Camoëns.) Les langues lapidaires ou sévères, » l'espagnol, malgré sa beauté, le latin dans son austérité,

» le français avec ses allures dégagées, mais sobres et ré-
» servées, sont contraires au sonnet... Le sonnet est né mé-
» ridional et est une entrave heureuse à l'excessive facilité
» de l'improvisation poétique... C'est le *weight* qu'on met
» sur les chevaux trop légers. Nous qui nous donnons tant
» de peine pour faire une ode médiocre, nous avons la plus
» mauvaise grâce à imiter le fluide sonnet. Nous dansons
» comme des chevaux de labour... »

Mais revenons à M. Boulay-Paty. Je voudrais trouver dans son livre un argument, fût-ce un seul, contre cette théorie d'exclusion que je soutiens à l'encontre du sonnet français ; c'est-à-dire que j'y voudrais trouver un sonnet complétement beau. Je le cherche encore. Non qu'il n'y en ait d'estimables, où les beautés compensent à quelques égards les défauts; mais c'est de perfection qu'il s'agit, sachez-le bien, quand il s'agit de sonnets écrits en langue française. Une seule tache me gâte un sonnet. Obligé de borner cette étude, je m'arrête dans le livre de M. Paty à une seule des cinq divisions : — *amour, art, famille, nature, philosophie*, — entre lesquelles il a partagé son œuvre; je m'arrête à l'*amour*, et dans cette série (cinquante-huit sonnets) où son cœur se répand, où tour à tour son désespoir s'exhale, sa colère éclate, son chant d'orgueil ou de triomphe retentit, suivant les diverses fortunes de sa passion ; dans cette grande mêlée de ses sentiments et de ses souvenirs, je prends une petite pièce, la plus humble de toutes peut-être, mais à mon avis la plus originale par l'intention, celle où le poëte avait, je crois, à mettre le plus du sien, et où l'aiguillon de la difficulté devait le plus exciter en lui cette sorte d'effort qui se concilie, dans un beau sonnet, avec l'inspiration véritable. Cette pièce est intitulée : *A un cheveu blanc*. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle est adressée à une femme.

En général, M. Boulay-Paty, malgré la pente particulièrement douce, bienveillante et mélancolique de son esprit, est sévère aux femmes. Cela seul serait une originalité dans un faiseur de sonnets; car lisez ceux des anciens poëtes, « ces rimeurs en pourpoint; » ce n'est pas là leur défaut. M. Boulay-Paty a une certaine disposition, assez nouvelle dans un poëte élégiaque, à juger rigoureusement la plus belle moitié du genre humain. A l'une, il dit :

Vous êtes froide à faire envie,
Envie aux marbres des tombeaux.....
. . . . . .
Cœur faux comme un matin d'avril,

dit-il à une autre. Et ailleurs :

En vous faisant aimer, vous n'aimez pas, madame !....

Plus loin, il reproche à une femme, jeune encore, de *jouer à la raquette avec les cœurs*... Mais il est bien vengé :

. . . . . .
A présent, regards superflus,
Les cœurs te résistent, coquette;
Moi, les âmes sont ma conquête!
C'est l'effet de cinq ans de plus.

Femme, la couronne de rose
Se sèche sur ton front moins rose;
Sur le mien le laurier verdit.

Que ton orgueil souffre et s'incline!
Lorsqu'en toi la beauté décline,
En moi le poëte grandit.

Ces vers de M. Boulay-Paty nous conduisent droit au *cheveu blanc*. Ils se rattachent en effet à un ordre d'idées et de sentiments qui ne paraîtra nouveau à aucun de ceux qui auront gardé quelque souvenir d'Horace, de Pétrarque, de Ronsard, de Béranger, de tous les poëtes qui ont essayé de rappro-

cher ces deux termes extrêmes de la vie et du cœur, — l'amour et la vieillesse, — et qui ont laissé des monuments de cette délicate tentative. Rien de moins neuf, en effet, et, d'un autre côté, rien qui ait moins à redouter du temps, rien qui soit moins enchaîné par l'imitation que ces œuvres légères. Leuconoé ou Lydie, Laure ou Hélène, Rose ou Lisette, l'antiquité, le moyen âge, la renaissance, le XIXe siècle, partout ces douces et poétiques menaces qui en appellent des rigueurs de la beauté dédaigneuse à « l'irréparable outrage » de l'avenir, partout cette plainte de l'amoureux éconduit qui invoque le Temps pour venger son amour, a retenti dans les livres des poëtes ; et, malgré tout, je n'imagine pas une tâche mieux appropriée aux conditions du sonnet, que ce soin difficile de rapprocher dans les mêmes vers, et dans un espace si restreint, l'idée de vieillesse et de beauté, *les cheveux si longs qu'ils enchaînent les cœurs,* comme dit avec assez peu de goût M. Boulay-Paty, et la tête que l'âge a dépouillée ou blanchie, un frais sourire et une bouche édentée, les roses du printemps et les sombres teintes de l'hiver, le tout finement, d'une main légère, avec une mesure où la tendresse s'allie au respect, et l'autorité du conseil à sa passion. Ovide a dit : « Rien n'est plus rare que l'accord de l'amour et de la majesté, »

Non benè conveniunt nec in unâ sede morantur
Majestas et amor. . . . . . .

Cela est plus vrai peut-être de la vieillesse et de l'amour. « Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse ! » Le beau compliment à faire à une jolie femme, s'il n'est pas habilement tourné !

Lorsque les yeux chercheront *sous vos rides*
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
De doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?...

Sous vos rides ! j'en demande pardon à M. Béranger, c'est là un de ces pronostics qu'il ne faut jamais faire à une femme. Vous vieillirez ! — Quelle est la femme qui ne sait pas qu'elle vieillira ? Mais quelle est la femme qui croit qu'elle aura des rides? Du reste, la chanson est charmante et touchante, bien qu'elle ne résolve pas la difficulté. M. Béranger, après avoir donné sur l'écueil du premier coup de son aviron, se jette ensuite, comme c'est sa manière, dans une patriotique digression par où il se sauve...

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance,
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons,
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.....

Ronsard dans ses *Poésies pour Hélène* (recueillies et commentées par M. Sainte-Beuve) (1), Ronsard a un sonnet d'une couleur assez équivoque, à mon avis, et où la menace amoureuse du poëte se ressent d'une certaine dureté. Certes, le poëte favori de Charles IX n'était pas en belle humeur ni de tendre complexion le jour où il disait à mademoiselle de Surgères, la fille d'honneur de Catherine de Médicis :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, deuisant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous esmerueillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.
. . . . . .
Je seray sous la terre, et fantosme sans os.....
. . . . . .
Vous serez au fouyer une vieille accroupie.

(1) *Tableau historique et critique de la Poésie française au* XVIe *siècle ;* 2e édition 1838. — 2e volume.

Ronsard me célébrait ! M. Boulay-Paty a mis quelque chose de cet orgueil du poëte dans son sonnet à *la vengeance* dont j'ai cité les deux tercets. — *Vous serez au foyer une vieille accroupie!* — Il y a là un souvenir de cette belle ode d'Horace à Lydie (1), dans laquelle il prophétise, avec une véhémence si poétique, les outrages qui attendent sa vieillesse hâtive et abandonnée :

In vicem mœchos anus arrogantes
Flebis ! in solo levis angiportu,
Thracio bacchante magis sub inter-
Lunia Vento (2)!

J'en dirai autant de l'ode à *Lycè* (3); mais ici le conseil tourne à la colère et la menace est injurieuse et sans merci. Nous y retrouvons, mais elles sont à leur place, *les rides* de M. Béranger, *te quia rugæ turpant...* Oh ! que nous sommes loin de ce doux chant de confiance amoureuse et de tranquille espoir, où le poëte recommande à *Leuconoé* l'oubli du temps et l'insouciance de l'avenir !

Pétrarque, dont j'ai cité dans ma dernière étude un admirable sonnet, comme exemple de cette alliance de l'originalité et de la noblesse qui est la perfection du genre, Pétrarque me fournit encore le modèle du rapprochement délicat que nous cherchons dans celui-ci. C'est le sonnet qui a pour titre : « Il espère que Laure, devenue vieille, ne re-

(1) XXVe du livre Ier.

(2) Ton oreille autrefois si fière,
N'entendra plus, la nuit entière,
Chanter : « Tu dors Lydie, et moi je meurs d'amour !»
Dans ta rue étroite et déserte,
De tes charmes pleurant la perte,
Ton orgueil délaissé va gémir à son tour!....
(Traduction de M. de Wailly. 1817.)

(3) XIIIe du livre IV.

fusera pas une plainte à son malheur (1). » Pétrarque prévoit le jour où sa maîtresse aura perdu l'éclat de ses yeux, et il en appelle de son inflexible vertu à sa vieillesse clémente et résignée. Mais ici l'orgueil de Ronsard, le chant de triomphe de M. Boulay-Paty, la mélancolie patriotique de Béranger, la colère injurieuse d'Horace, ont fait place à un sentiment plus doux, plus vrai, moins personnel, qui est bien plus d'un amoureux que d'un politique distrait, d'un satirique emporté ou d'un poëte épris de lui-même. C'est le cri du cœur et de la souffrance, avec une délicate invocation au temps qui guérit tout et à l'avenir qui venge doucement. Le poëte ne triomphe pas de la vieillesse envieuse et morose. Il l'appelle comme un aimable et indulgent auxiliaire de son amour. Dans ses inimitables vers, le déclin de l'âge a une couleur de printemps ; les années qui s'accumulent gardent la trace et comme le parfum de la beauté : « Ah! dit le poëte, si je dois vivre assez longtemps pour voir un jour l'éclat de vos yeux s'éteindre :

E i cape' d'oro fin farsi d'argento
E lassar le ghirlande e i verdi panni,
E' l viso scolorir, che ne' miei danni
Al lamentar mi fa pauroso e lento.....

Ah! si Pétrarque voudrait atteindre ce terme avancé de la vie de Laure, est-ce pour triompher de son déclin par la supériorité du génie? est-ce pour comparer froidement le laurier toujours vert de sa gloire poétique aux myrtes desséchés sous les pieds engourdis de sa maîtresse? Non, l'amant de Laure ne lui demande qu'un soupir de pitié tardive ;

E se' l tempo è contrario ai be' desiri,
Non fia ch' almen non giunga al mio dolore
Alcun soccorso di tardi sospiri.....

(1) *Rime in vita di Laura*, Sonneto XI.

J'arrive au *cheveu blanc* de M. Boulay-Paty. Pourquoi M. Boulay-Paty n'aurait-il pas fait un sonnet sur un *cheveu blanc?* Scarron, si j'ai bon souvenir, en a fait un (*Superbes monuments de l'orgueil des Romains,* etc.), « sur un trou qu'il avait au coude. » Virgile a fait un poëme sur un *moucheron.* M. de Ségur a composé, sur les aventures d'une *épingle,* un fort joli conte. L'intérêt d'un récit ne se mesure pas à la taille ni même à l'épaisseur du héros. D'ailleurs il s'agit d'un sonnet ; et le sonnet, bien qu'il comporte toute espèce d'élévation, a été particulièrement inventé pour donner du relief, un cadre au besoin, ou, si vous l'aimez mieux, un frein et une entrave à ces mignardises de la pensée. Voici le sonnet de M. Boulay-Paty :

O premier cheveu blanc de sa tête *dorée,*
Pauvre cheveu *flétri* du côté de son cœur !
O toi qu'a fait vieillir bien moins le temps vainqueur
Que *le sentiment vrai* de cette âme adorée ;

Je lis dans ta *pâleur* une histoire ignorée
D'un amour trop profond pour ce monde moqueur.
Tu sembles un *accord* resté d'un divin chœur.
Que ta blancheur par moi *soit toujours honorée !*

Combien il a fallu de langoureux souci,
Cheveu d'un jeune front, pour te changer ainsi,
Dans de si blonds cheveux, à l'âge de la joie!

Chaque tendre penser *que tu me fais venir*
Est un son triste et doux ; *et ta neigeuse soie*
Sert de corde argentée au luth du souvenir.

J'éprouve, en lisant ce sonnet de M. Boulay-Paty, une double impression. J'en aime le mouvement, la musique, pour ainsi dire. L'air en est bien noté, l'accent a du charme; mais la pensée est vague, l'expression est indécise, vulgaire, incomplète ou compassée. M. Boulay-Paty a très-bien composé la musique de son sonnet et très-imparfaitement écrit

les paroles. Quelle est l'idée du poëte? — Un cheveu blanc sur une jeune tête, signe visible et indiscret de quelque mystérieux chagrin que le cœur recèle... — Mais alors pourquoi ce mot *flétri*, qui est si dur? pourquoi ce *sentiment vrai* qui est si vague? Peut-on dire *la pâleur* d'un cheveu? Un cheveu est-il un *accord? Que tu me fais venir* est un tour d'une vulgarité choquante. Enfin la *neigeuse soie* est une de ces chutes à casser le cou au plus vigoureux sonnet... Je n'en dis pas plus. J'insiste pourtant sur ce point : de tous ces petits poëmes que j'ai cités et où l'idée de vieillesse s'allie à l'idée d'amour et de beauté, c'est le sonnet de Pétrarque, avec le plus d'abandon, qui est le plus vrai; c'est le sonnet de M. Boulay-Paty, avec le plus d'effort, qui est le plus faux. Étrange fortune du sonnet français, qui ne peut ni se passer d'une certaine recherche ni y réussir, qui aboutit, je le répète, et presque toujours, à la platitude ou à l'enflure.

Je ne quitterai pas M. Boulay-Paty sur cette critique. J'aime mieux finir par un mot d'éloge. M. Boulay-Paty comprend très-bien (trop peut-être) qu'un sonnet sans conclusion c'est une épigramme sans pointe et une abeille sans aiguillon. Il donne donc volontiers beaucoup de soin à son trait final, et il est souvent heureux. J'en veux citer quelques exemples. Dans un sonnet « sur la critique injuste, » M. Boulay-Paty rappelle le triomphe de Pétrarque, et il termine ainsi :

. . . . . .
Ami, rappelle-toi Pétrarque aux blonds cheveux.

Il était vêtu d'or; sa gloire allait au faîte;
On répandait sur lui des parfums dans la fête,
A l'éclat du triomphe *il se joignit* l'affront.

Pour essence, une main lui versa de l'eau-forte.
Le poëte devint chauve alors. Mais qu'importe?
Du laurier triomphal il a couvert son front.

Ailleurs, dans un sonnet intitulé *Après la jeunesse*, le poëte compare la vie à un torrent qui, après avoir ravagé les campagnes et entraîné mille débris, s'arrête et s'attarde à la fin en un vallon tranquille,

. . . . . Sur une molle arène,
Entre des bords aimés largement répandu ;

On devient lac, après que l'on fut avalanche,
Et l'on reflète, au fond d'une onde *lisse* et blanche,
Les hauts lieux dévastés d'où l'on est descendu...

Enfin, dans un sonnet philosophique adressé à M. Billault, l'auteur lance au large un beau navire, la flamme au vent, l'équipage à la manœuvre, toutes voiles dehors, le cap sur la haute mer ; et il ne lui donne son nom qu'avec son dernier vers et son dernier mot :

. . . . . .
En dépit des écueils et du courant contraire,
Sous le souffle d'en haut il vogue avec fierté.

Les flancs souvent salis de cette écume immonde
Que produit son sillon, il fait le tour du monde...
Ce glorieux navire a nom : la liberté !

Ces citations que je prends au hasard donneront, je l'espère, une juste idée du talent et de la manière de M. Boulay-Paty. M. Boulay-Paty est, à quelques égards, vraiment poëte. Il a de l'originalité, du trait ; il a le sentiment du rhythme, de l'image et du coloris. Son cœur est honnête. Sa morale est pure. S'il a une qualité dominante, c'est la sincérité. S'il a un défaut incontestable, c'est le faux goût. Ah ! M. Boulay-Paty est bien de cette école qui a tenté, il y a quelque vingt ans, de révolutionner notre langue nationale, et qui a fait cette tentative en toute sécurité de conscience, comme une œuvre toute simple. La langue a résisté. L'école est morte. Les sonnets de M. Boulay-Paty vivront-ils ? Je le veux bien.

Peu de gens que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie...

L'auteur plaira par sa sincérité, sa douceur, sa mélancolie. Les sonnets périront peut-être faute de naturel et d'agrément. Entre ces deux destinées contraires, il y a place pourtant à un succès de sérieuse estime qui ne peut manquer à un tel effort et à une telle œuvre.

XVIII

M. Le Sourd.

— 12 JANVIER 1852. —

Les regrets que laissent après eux les hommes de cœur ne se mesurent pas au bruit qu'ils ont fait dans le monde et à l'importance officielle de la mission qu'ils ont remplie sur la terre. On annonçait, il y a quelques jours, la fin prématurée d'une de ces existences modestes, paisibles et bienfaisantes qui n'attirent pas, pendant qu'elles durent, les regards de la foule, et qui, brisées par la mort, sont l'entretien et l'affliction de la ville. M. Le Sourd était un de ces hommes qui ont vécu sans bruit et qui meurent en laissant un douloureux vide autour d'eux et des regrets partout.

M. Antoine-Adolphe Le Sourd avait occupé, plus utilement pour sa considération que pour sa fortune, des emplois publics d'une certaine importance. Il avait été chef de cabinet d'un ministre, et sous-préfet d'un des premiers arrondissements de la France Les suffrages d'une minorité imposante, un jour d'élections générales, semblaient lui avoir également ouvert la voie de l'ambition politique. Mais tandis que tant d'ambitieux entretiennent, avec des ressources d'intelligence médiocres, des prétentions illimitées, M. Le

Sourd avait mieux aimé borner sa carrière que son esprit. Où sa vie s'était sagement et résolûment arrêtée, son esprit avançait et se perfectionnait sans cesse, comme s'il eût voulu mériter, sans y prétendre, l'élévation qu'il refusait volontairement à sa destinée. Un emploi d'une honorable et sérieuse utilité dans l'administration de la ville de Paris avait comblé tous ses vœux, et suffisait à ce qu'il aimait à donner, au courant monotone et à l'ingrate agitation des affaires, de la vive et féconde activité de son esprit.

Avant de marquer ainsi lui-même la limite où son ambition s'arrêtait, M. Le Sourd, jeune, actif, intelligent, sérieux et raisonnable, encouragé d'ailleurs par d'illustres patronages dont son zèle discret et dévoué faisait bien vite d'utiles amitiés, M. Le Sourd avait essayé diverses carrières sans se fixer dans aucune, non par incertitude ou inconsistance; mais il aimait alors, soit instinct de développement, soit besoin d'action, à s'essayer ainsi aux diverses chances de la vie. La révolution d'ailleurs, qui avait profondément atteint le patrimoine de sa famile, ne lui laissa pas d'abord le choix d'un état; et après d'excellentes études au lycée Napoléon, il songea (c'était en 1823, il avait à peine vingt-quatre ans) à tirer parti de sa plume brillante et facile. Il débuta par le feuilleton du *Journal des Débats*, où il fut pendant quelques années, sous la direction paternellement bienveillante de M. Bertin aîné, le collaborateur utile et remarqué des Bequet et des Duvicquet pour le compte rendu des représentations théâtrales. Son feuilleton dramatique se sentait de la tournure sérieuse et de la nourriture classique de son esprit, et il réussissait, dans un genre condamné souvent à la légèreté et au badinage, par des qualités qui semblaient contraires à sa mission même. Sa critique en effet était de la bonne école, elle s'appuyait aux plus solides autorités, elle puisait

aux meilleures sources. Aussi donnait-elle quelquefois plus que le sujet ne lui demandait. Ayant à juger ce que l'on appelait la littérature du boulevard, M. Le Sourd dépensait à cette œuvre une érudition de classique qui eût mieux trouvé sa place dans une stalle du Théâtre-Français. Le juge, ce qui est après tout une condition de la bonne justice, valait mieux que les justiciables.

On a parlé beaucoup autrefois de la part que le jeune écrivain consentit à prendre, vers ce temps-là, à la confection d'un ouvrage qui, grâce à lui, fut un moment recherché. L'ouvrage (ce n'est pas là un mérite si commun qu'on le pense) avait un commencement et une fin. Les premiers volumes excitèrent un vif intérêt, suivi bientôt, quand on arriva aux derniers, d'un sentiment tout contraire. On eut plus tard le mot de l'énigme. Commencés par M. Le Sourd, avec la collaboration d'un spirituel ami (M. M***), les *Mémoires de la Contemporaine* ressemblaient un peu à ce monstre décrit par Horace, qui a une tête de femme et une queue de poisson :

Desinit in piscem mulier formosa surpernè.

M. Le Sourd avait peint la femme; il est inutile de chercher aujourd'hui qui avait fourni la queue de poisson...

Quand la *Revue de Paris* fut fondée avec toute sorte de succès par M. Véron, M. Le Sourd, déjà connu par sa participation active à la rédaction de la *Revue Britannique*, devint, du premier coup, un de ses rédacteurs. Il y donna quelques articles charmants et substantiels, le plus souvent empruntés à la littérature anglaise, qu'il appréciait en homme de goût, qu'il traduisait en érudit et en écrivain.

Parmi ces études, ces travaux et ces essais de tout genre

et de tout auteur, qui furent l'honneur de la presse sous la Restauration, tout au milieu de ce grand mouvement des esprits auquel M. Le Sourd fut si utilement associé, la révolution de Juillet éclata. Dès les premiers jours, M. Le Sourd y paraît dans un nouveau et sérieux rôle, celui de confident d'un des principaux acteurs de ce grand drame qui commence, mêlé ainsi à la première épreuve, au premier hasard, et à la plus périlleuse émotion de ce gouvernement destiné à tant de traverses. Je veux parler du procès des ministres du roi Charles X. Le gouvernement de Juillet commençait par une générosité, à la fois très-magnanime et très-habile, un règne qui devait finir dix-huit ans plus tard, et sans parler des autres causes, par l'imprévoyant excès de cette vertu. Le roi voulait épargner à cette révolution si récente et jusqu'alors si pure, à cette révolution du droit contre la force, la honte du sang répandu sur un échafaud politique. « Si nous laissons les Parisiens y mettre le doigt, disait-il » énergiquement, ils voudront y plonger bientôt le bras » jusqu'au coude!... » Pour sauver ce péril à la révolution de 1830, il ne suffisait pas qu'une Cour de justice se fût montrée supérieure, du haut de son siége, aux menaces de la foule ameutée. Il y fallait, quand vint le moment de braver l'émeute en face, le courage actif et la mâle résolution d'un homme de cœur. Le comte de Montalivet fut cet organe courageux de la pensée royale et cet exécuteur imperturbable de sa volonté. M. Le Sourd, qui était alors le chef de son cabinet, mérite d'être associé à ce souvenir, non pour en partager l'honneur qui n'appartient qu'au ministre, mais pour en recueillir le légitime reflet et le rayon consolant sur sa mémoire.

M. Le Sourd entrait, on le voit, dans la politique active par la bonne porte. Il y pouvait rester. Si quelqu'un était fait

pour y réussir, c'était lui. Mais les qualités d'esprit et de cœur qui auraient assuré son succès étaient plutôt celles qui l'éloignaient volontairement de cette carrière. C'était le moment où les hommes de lettres faisaient irruption de toutes parts dans les affaires. On disait alors, on dit encore aujourd'hui qu'ils étaient incapables. C'était bien possible. Pourtant, on a dit la même chose tour à tour, à toutes les époques, et selon le vent qui soufflait, des savants, des avocats, des hommes de loi, des hommes de guerre, et j'ai peur qu'il ne faille conclure un jour de toutes ces incapacités que les seules gens capables de faire les affaires d'un pays sont justement les gens qui ne sont capables de rien. Quoi qu'il en soit, M. le Sourd sembla s'appliquer à lui-même, et dès son début dans la carrière politique, cette interdiction préjudicielle dont les mondains sont si facilement prodigues envers les lettrés. La retraite du comte de Montalivet avait entraîné la sienne ; et après avoir passé six ans (de 1831 à 1837) à gouverner l'arrondissement de Sceaux, le jeune sous-préfet, dont cette épreuve avait révélé l'aptitude administrative et l'énergique dévouement à la cause de l'ordre, obtint un emploi qui le rendit à la vie de Paris, la seule que ne purent lui faire oublier les charmes d'un voisinage agréable et hospitalier, les souvenirs de la duchesse du Maine et les roses de Fontenay.

Cette place de régisseur de l'octroi que M. Le Sourd obtint en 1837 avec le titre de maître des requêtes fut le dernier terme de son ambition ; je me trompe : en 1848, M. Le Sourd perdit sa place, et il eut dès lors une autre ambition bien naturelle, ce fut de la reprendre. En 1849, elle lui fut rendue ; la protection d'un homme illustre à plus d'un titre aida à cette réparation par son influence, alors puissante sur les conseils du gouvernement.

Mais avant de retrouver sa place, M. Le Sourd avait courageusement repris le premier instrument de sa considération et de sa fortune, sa plume facile, alerte et sérieuse. Cicéron dit que la littérature sert à la ville et à la campagne, et aussi bien au voyageur courant après les émotions qu'au sage vivant dans la retraite : « *Delectant domi, non impediunt foris.* » Cicéron a oublié de dire qu'elle aide à vivre les gens que les révolutions dépouillent, et qui n'ont pas, comme lui, une terre de rapport dans la Sabinie. M. Le Sourd allait donc reprendre son ancien métier ; déjà il taillait sa plume et se grattait le front, quand la régie de l'octroi de Paris lui fut, en pleine République, honorablement rendue. Ici finit l'histoire de sa vie publique. M. Le Sourd a retrouvé son siége à l'hôtel de ville. Il n'est pas seulement un des employés actifs de l'administration municipale ; il en est bien souvent le conseiller officieux ou l'organe écouté. Mais, comme je l'ai dit en commençant, sa véritable vie, son action réelle, le secret de cette influence qui s'attachait à sa personne, sorte de rayonnement affectueux et sympathique qui brillait autour de son nom, ce secret n'est pas là; il nous reste à le chercher.

M. Le Sourd, dans sa vie privée, était avant tout un homme agréable et sûr, sérieux et bienveillant, obligeant par instinct et serviable par besoin de cœur, conseiller fidèle, assidu, délicat et infatigable, une sorte d'ami-consultant, si je puis ainsi parler, en mettant dans ce mot tout ce que l'estime, l'affection et la reconnaissance y peuvent mettre. La Bruyère a dit : « Il me semble que l'esprit de » politesse est une certaine attention à faire que, par nos » paroles et par nos manières, les autres soient contents » de nous et d'eux-mêmes...» Cette attention exquise et rare, M. Le Sourd ne l'arrêtait pas à la politesse. Il lui donnait vo-

lontiers et naturellement les dehors de l'amitié ; non qu'il fût banal : mais sa politesse n'était pas seulement ingénieuse et adroite, elle était expansive et bienveillante. Elle n'inspirait pas seulement cette satisfaction un peu personnelle dont parle La Bruyère, mais une confiance où il entrait moins de vanité et plus de sincérité. Tel était M. Le Sourd avec ses inférieurs et ses égaux : un conseiller toujours prêt, un ami toujours solide, un consolateur toujours aimable, un contradicteur toujours loyal.

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue ;

M. Le Sourd savait louer les gens d'une manière qui les enchaînait au bien et au succès, ou qui rectifiait leur route, si, même en réussissant, ils se fourvoyaient. S'il raillait, ce n'était jamais que dans la mesure où la comédie elle-même (dont il avait fait une si sérieuse étude avec ses meilleurs et ses plus aimables interprètes) touche à la moralité et à l'amendement du cœur humain. On eût dit qu'il ne pouvait rien faire d'inutile, même un bon mot. Il savait que la moquerie, comme le dit encore La Bruyère, « *n'est bien souvent qu'une indigence d'esprit.* »

Avec ses supérieurs, M. Le Sourd était un médiateur utile, écouté, recherché pour sa franchise aimable et sa sincérité sans apprêts. Personne ne saura jamais le secret de ces entremises officieuses qui le mirent plus d'une fois en rapport avec les noms les plus importants et les illustrations les plus ombrageuses de notre époque. Tout le monde savait pourtant que quand ces médiations réussissaient (ce fut trop rarement), notre délicat et discret ami avait été vu, dans ce demi-jour qui convenait à sa modestie, mêlé à toutes les phases qui en avaient préparé la réussite. Ce qui le faisait rechercher surtout des puissants, c'était non-

seulement la fermeté de son coup d'œil, mais l'agrément de ses conseils et la variété de ses informations pratiques. C'était aussi, indépendamment de la solidité de son commerce, l'incroyable sûreté de sa mémoire. La mémoire, chez M. Le Sourd, n'était pas seulement un merveilleux instrument de son esprit; c'était encore, à quelques égards, la faculté malicieuse et satirique qui le vengeait doucement, quand il voulait rire, des mécomptes de la destinée ou des sottises de l'humanité. S'il y avait eu place, dans cette tête si remplie et si sérieuse, pour ce qu'on a appelé *la folle du logis*, c'était la mémoire qui en eût pris le rôle. Toute l'imagination chez M. Le Sourd tournait en mémoire, pour ainsi dire. Elle éclatait par moments en réminiscences d'une précision singulière; d'autres fois, en détails d'une gaîté irrésistible; et il ne faisait pas bon d'avoir eu affaire à lui, à quelque vingt ans en deçà, dans quelque rencontre embarrassante, si on défiait sur ce point la fidélité de son souvenir. Sa mémoire impitoyable ne laissait rien échapper, ni le lieu, ni le moment, ni le quantième du jour, ni le nom de la rue, ni le numéro de la maison ; elle retenait tout.

M. Le Sourd était ainsi arrivé à cet âge où les hommes sages et avisés éprouvent le besoin de régler leur vie sans la borner et sans l'éteindre, et ainsi faisait-il. Il mettait sans cesse dans la sienne « ce lest » des bonnes actions, des solides amitiés et des sérieuses lectures qui aident à résister aux secousses de la fortune, pendant ce dernier et difficile passage de l'existence où, parvenu aux deux tiers du temps qui lui est laissé sur cette terre, l'homme n'a plus qu'à descendre. Et toutefois sa vigoureuse maturité, sa santé excellente, la modération de ses goûts et la tempérance de ses désirs lui promettaient, en apparence, une longévité qui semblait d'ailleurs en lui un don de nature et un pri-

vilége de famille. Son père et sa mère lui ont survécu.

Vers le commencement de cette année, M. Le Sourd relevait à peine d'une indisposition douloureuse, mais sans gravité, qui le retenait chez lui depuis un mois. Tout à coup, dans la matinée du 3 janvier, il se sentit frappé au cœur, c'est-à-dire à celui des ressorts de la vie que sa bonne et affectueuse nature avait le plus exercé. En quelques minutes, il passait d'une convalescence déjà certaine à une agonie sans remède, de la pleine jouissance de ses facultés et de ses forces à leur anéantissement soudain. — Si subit pourtant que fût le coup qui vint l'atteindre, il en comprit la portée. Il sentit qu'il fallait mourir...

Je voudrais pénétrer en ce moment jusqu'au fond même de l'âme de notre ami, dans ces replis sacrés où reposent la conscience et la croyance. Je n'ai fait qu'esquisser son aimable vie, et je n'ai montré de son esprit et de son cœur que ce qu'il aimait à en montrer lui même au monde, sans affectation de sentimentalité, mais sans ridicule pruderie. Quant au fond de son âme, elle était religieuse. Lorsqu'il se sentit mourir, M. Le Sourd, dans le déchirement bien naturel de ses sentiments, de ses affections, de tout son bonheur ainsi brisé d'un coup, M. Le Sourd eut un retour à Dieu d'une fermeté toute virile, d'une humilité toute chrétienne. « Mon Dieu! pardonnez-moi! dit-il d'une voix étouffée, avec le dernier accent de son âme; mon Dieu! pardonnez-moi! » Ce furent les seules paroles que la mort lui laissa dire; mais elle n'empêcha pas, si pressée qu'elle fût, ses yeux de parler. Leurs regards, tournés vers sa femme avec une expression tendre et profonde, semblaient mesurer à la fois tout ce passé détruit avec tout cet avenir espéré et aujourd'hui perdu pour les joies et les devoirs du père de famille. « Il a vécu dix ans pendant ces dix minutes, » disait,

de cette agonie, la noble et courageuse mère que M. Le Sourd laisse à ses enfants.

« Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement, » a dit La Rochefoucauld. M. Le Sourd a vu la mort sous son aspect le plus terrible, la soudaineté foudroyante; il l'a vue, non pas sans un déchirant regret, mais sans trouble. Le cœur était brisé, la tête restait saine; et il réglait, dans cette minute suprême qui lui était laissée, son compte avec Dieu. C'est là une belle mort après une noble vie. Cet homme de cœur était un sage. Cette agréable bienveillance sous laquelle il se communiquait au monde, et qui manque aujourd'hui si cruellement à tous ses amis, couvrait le fond d'une âme solide et d'une conscience honnête.

XIX

Une thèse dans un roman.

— 1er FÉVRIER 1852. —

Le livre de M. Alphonse Karr (1) est un roman par le cadre, une thèse philosophique et morale par l'intention. Le roman est amusant; les conclusions de la thèse sont contestables. M. Alphonse Karr s'attaque au système traditionnel des études classiques dans l'éducation de la jeunesse. On voit qu'il ne s'agit là ni de la querelle de l'Université et de l'Église, ni des jésuites, ni de l'État, mais des études classiques proprement dites, du grec et du latin, puisqu'il faut tout dire. Lycées ou séminaires, colléges de l'État ou institutions libres, l'étude des langues anciennes est le fond de l'instruction. Les tendances peuvent différer; le système est le même. Le système est-il bon? est-il mauvais? c'est dans ces limites que je veux rester.

Je me rappelle un temps où, dans les colléges de l'État, on n'étudiait guère que la langue latine, la langue du peuple-roi. Le grec était négligé. Le français n'avait que les restes de l'attention qui se donnait au latin. L'histoire, surtout celle de France, était lettre morte.

(1) *Raoul Desloges*, ou *un Homme fort en thème*, 1851.

Plus tard, les Bourbons ayant voulu, comme on disait alors, « renouer la chaîne des temps, » M. Royer-Collard pensa que le meilleur moyen et le plus libéral de rattacher le présent au passé, c'était d'étudier l'histoire. Malgré quelques oppositions, l'enseignement de l'histoire prévalut, et il prévaudra. Les élèves qui sortent aujourd'hui du collége savent à peu près tous, et même sans avoir lu Voltaire, que Henri IV a régné sur la France,

Et par droit de conquête et par droit de naissance...

Mais l'éducation publique était réservée à bien d'autres épreuves. Je me souviens encore d'un temps où, en pleine classe de sixième, c'est-à-dire dans une réunion d'enfants dont le plus âgé n'avait pas treize ans, on apportait un grand squelette d'homme, destiné à la leçon du jour. Un savant professeur expliquait le squelette aux écoliers, depuis l'os frontal jusqu'au métatarse, en passant par le métacarpe et le mésentère. Le squelette, avec ses grands bras, gagnait insensiblement sur le terrain des autres études et se substituait sournoisement à la prosodie et à la grammaire. Les enfants concouraient, un jour de composition générale, sur les phénomènes de *circulation*, de *digestion* et de *sécrétion*. On tuait des lapins pour étudier, dans leur appareil digestif, le rapport de leurs fonctions avec celles de l'homme. Ce système d'éducation florissait dans les premières années qui suivirent la révolution de Juillet.

Plus tard on renonça, et on fit bien, à ces tristes et hasardeuses expériences. On enleva les enfants à l'anatomie comparée ; on les rendit au rudiment, et on réserva aux philosophes l'étude des *crustacés*, des *mollusques* et des *batraciens*. D'un autre côté, l'histoire, qui avait un moment empiété sur le terrain destiné aux « humanités » proprement dites, se montra

moins exigeante. La langue grecque remonta au niveau qui lui appartient de droit dans l'enseignement public. Les sciences exactes y trouvèrent une plus large place et mieux définie. Je crois donc que de toute manière, vers le milieu du dernier règne, l'instruction des colléges, tout en rendant à l'étude des langues classiques leur antique prééminence, avait fini par atteindre la mesure de variété nécessaire au développement des esprits. Je ne dis rien de la loi nouvelle qui régit aujourd'hui l'instruction publique. Le bien que cette loi a fait, c'est l'avenir qui le dira. Le présent n'en sait rien. Je n'ai donc pas à m'en occuper, et je reviens à M. Alphonse Karr.

La question que traite, sous la forme la plus agréable, le spirituel et satirique auteur de tant de romans, cette question est celle-ci : A quoi sert l'étude du latin et du grec ? Je traduis ici, sous sa formule la plus banale, le problème tant débattu de l'instruction de la jeunesse. A quoi sert le latin ? M. Alphonse Karr répond : « Manie de cette époque, qui fait » du pays entier une pépinière d'avocats, de médecins et de » poëtes, — avocats sans causes, médecins sans malades, » poëtes sans auditoire. — En effet, il y a aujourd'hui plus » d'avocats que de procès, plus de médecins que de mala- » dies ; — ceux d'entre les Français qui veulent bien encore » faire du papier, n'en pourraient faire assez pour imprimer » les œuvres de tous les poëtes inédits. La société ne se » compose plus de spectateurs nombreux, jugeant quelques » acteurs ; — elle est toute composée d'acteurs ; et un au- » ditoire n'est formé que de gens qui attendent leur tour » pour parler... » Tel est l'anathème que M. Alphonse Karr jette à l'éducation publique ; et, pour preuve, des deux héros de son drame, tous deux élèves de l'Académie de Paris (et l'un d'eux lauréat), l'un finit par les galères ; l'autre, le plus

honnête, finit par se pendre. On sait que M. Alphonse Karr n'y va pas, comme on dit, de main morte.

L'auteur de *Raoul Desloges* ignore une chose, lui qui en sait tant d'autres : c'est qu'en soutenant une pareille thèse, il ne fait que défendre un des plus étroits préjugés d'une certaine classe très-peu éclairée de la bourgeoisie française. Voici comment :

Personne ne songe à refaire les classes que la révolution française a détruites ; mais il faut bien tenir compte des faits eux-mêmes. Eh bien ! plus on s'élève dans les rangs de la bourgeoisie française, plus on se rapproche de la limite où elle touche par les alliances, par les relations, par les affaires, par les fonctions publiques, à l'ancienne noblesse et à la nouvelle, et plus on rencontre de partisans de l'instruction classique telle que l'expérience l'a successivement perfectionnée, avec l'étude des langues anciennes pour base et la rhétorique pour couronnement. Plus on descend, au contraire (je parle de ceux pourtant qui ont de hautes visées pour leurs enfants), plus le nombre des partisans de ce système d'éducation diminue, plus on rencontre de gens qui tiennent le langage que M. Alphonse Karr met dans la bouche de madame Desloges, la mère de notre héros. Madame Desloges, femme d'un honnête et obscur artiste, voudrait que son fils, élève de seconde au lycée Bonaparte, fût déjà le type achevé du bon ton et des belles manières dans le monde. Raoul Desloges, en garçon d'esprit qu'il est (et le collége n'y gâte rien), aimerait mieux pour le moment autre chose.

« Il s'y sentait maladroit et embarrassé, dit l'auteur, et pré-
» férait singulièrement au bal le plus brillant une partie de
» balle au mur ou une séance à l'école de natation... » Mais ce n'était pas le compte de madame Desloges, qui aimait le

monde, et qui prenait prétexte de la gaucherie de son fils pour l'y conduire.

«..... Il dut ainsi passer une soirée tout entière chez le mé-
» decin (un voisin qui avait un salon). On fit de très-mau-
» vaise musique, on joua à l'écarté, on but du thé. Raoul
» fut aussi inutile qu'ennuyé ; il se tenait roide sur son fau-
» teuil et se mordait les lèvres pour s'empêcher de dormir.
» On ne fit aucune attention à lui, jusqu'au moment où il fit
» tomber et brisa une tasse pleine de thé... Il devint rouge
» comme une cerise, et crut qu'il lui arrivait là un grand
» malheur..... »

«..... Quand on fut rentré, madame Desloges lui reprocha,
» non pas seulement cette maladresse, mais sa gaucherie
» pendant toute la soirée ; il n'avait pas desserré les dents :
» A quoi sert-il d'envoyer un garçon au collége et de dépen-
» ser pour lui *les yeux de la tête*, pour qu'il ne vous fasse pas
» plus d'honneur dans le monde ! — Mais, ma mère, répon-
» dit Raoul, à quoi voulez-vous que me serve dans le monde
» ce qu'on nous apprend au collége ? Croyez-vous que j'au-
» rais eu plus de succès si j'avais récité une cinquantaine
» de vers de Virgile ou une ode d'Horace ? Écoutez si cela va
» vous amuser :

Mæcenas, atavis edite regibus,
O et præsidium et dulce decus meum !
Sunt quos curriculo pulverem.....

« — Taisez-vous ! — Mais, ma mère, je veux que vous en-
» tendiez un peu cela, et je vous assure que c'est ce que
» nous possédons de plus joli :

. . . . . *pulverem olympicum*
Collegisse juvat, metaque.....

« Assez ! assez !..... Mais du moins me direz-vous pour-

» quoi vous, qui pouvez à peine modérer partout ailleurs la
» brusque rapidité de vos mouvements, vous restez toute
» une soirée assis, immobile, roide ? — Ma mère, c'est que
» je suis embarrassé, j'ai..... comme peur..... et vous voyez
» bien que j'ai encore trop remué, puisque du seul mouve-
» ment que je me sois permis j'ai eu le malheur de casser
» une tasse. Tenez, ma mère, si vous vouliez me faire un
» grand plaisir, ce serait de me laisser à la maison quand
» vous sortez le soir. Vous ne vous figurez pas à quel point
» j'étais accablé de sommeil..... Je me pinçais, je me mor-
» dais les lèvres..... — Allez vous coucher !..... »

Cette charmante scène, que je me serais reproché d'abréger davantage, est de la plus exacte vérité. Chacun y est admirablement dans son rôle : la mère Desloges, qui veut que son fils sorte du collége façonné pour les soirées de son médecin, et le fils Desloges, que les soirées du médecin assomment. Mais qu'est-ce à dire? Est-ce que le collége, par exemple, a pour mission de faire des mondains ? Il n'y prétend pas. « Vivent les colléges d'où l'on sort si habile homme ! » Ce mot de Toinette s'applique à tous les écoliers, pédants timorés ou ignorants avantageux, qu'on produit trop tôt dans le monde. La moquerie ne s'attache pas seulement aux prétentions caduques des mondains surannés. Les jeunes impertinents sont plus ridicules que les vieux ; un fat imberbe est plus fatigant qu'une vieille coquette. Madame Desloges a donc cent fois tort contre le collége quand elle l'accuse de n'avoir pas fait un mondain de monsieur son fils, et Raoul a raison : les vers d'Horace ne sont d'aucune défaite à une table d'écarté. Horace, ni aucun des anciens poëtes ou prosateurs qui forment le bagage d'un bon humaniste, ne servent à personne pour l'emploi immédiat dont ils peuvent être dans la vie sociale ; ils ne servent que par le dévelop-

pement général et par la culture supérieure dont ils sont, pour l'esprit humain, le meilleur instrument connu jusqu'à nos jours.

Les révolutions, qui ont si profondément modifié les mœurs et les goûts du public, n'ont au fond rien changé dans le système de l'éducation de la jeunesse, et on peut les mettre au défi d'y faire jamais aucun changement durable et vraiment sérieux. Un peu plus ou un peu moins de grec, un peu plus ou un peu moins d'histoire, plus ou moins d'anatomie ou de conchyliologie, soit ! On pourra même un jour supprimer le concours universitaire, sauf à y revenir, comme après avoir supprimé le discours latin de la distribution des prix en Sorbonne, on en a repris, l'année même où M. Alphonse Karr a fait son roman, l'habitude séculaire. Mais, quoi qu'on tente, quand des hommes de sens, voulant instituer un système permanent d'éducation publique, se trouveront en face de cette difficulté sérieuse : développer, dans les enfants confiés aux écoles, les facultés principales de l'entendement, sans borner ou sans rebuter l'esprit, sans le briser dans son essor ou sans le dessécher dans sa fleur ; — en face de ce problème à résoudre, et dût le fils de madame Desloges casser encore une tasse de porcelaine sur la table à thé de M. Duflot, ce sera toujours avec les vieilles données de l'expérience qu'on le résoudra. Certes, l'occasion était belle, quand la révolution française avait rasé jusqu'au sol toutes les institutions du passé, de supprimer aussi l'étude des langues anciennes dans l'éducation de la jeunesse. Ce n'était pas seulement Saint-Just (et combien d'autres !) qui proposait des plans impraticables ; tous les partis y mettaient la main.

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

s'écriait un poëte, gourmand par principe et réactionnaire par goût, le spirituel Berchoux (1). Les Grecs et les Romains! La Révolution les ôta en effet de l'éducation des enfants on sait avec quel succès : il n'y eut plus d'éducation du tout) ; mais en les ôtant des écoles publiques, la Révolution mit les Romains dans la politique. Fallait-il en conclure que l'ancienne Université n'avait été bonne qu'à faire des républicains? Le reproche serait grave. On ne l'a guère épargné aux colléges d'aujourd'hui et d'autrefois. Robespierre avait étudié au collége Louis-le-Grand ; Barère citait les Grecs ; Camille Desmoulins était classique. Mais les savants moines qui pâlissaient sur les manuscrits apportés de la Grèce et de Rome, qui rétablissaient les textes et qui restauraient chez nos pères le culte des anciens livres; les grands écrivains qui, avant le XVIIIe siècle, avec une instruction presque exclusivement littéraire, éclairaient et illustraient notre pays, étaient-ils des séïdes secrets de la république ? Tout le siècle littéraire de Louis XIV est monarchique. Où trouver de plus habiles interprètes, des admirateurs plus passionnés et plus exclusifs de l'antiquité ?

Les Grecs me paieront-ils mes rentes viagères ?

Etait-ce de bonne foi qu'on accusait les études classiques de tous ces malheurs que la démagogie versait sur la France? On abuse de tout, et des bonnes études comme de tout le reste. Il y a des hommes de lettres très-dépravés, des poëtes qui font des révolutions, des humanistes médiocrement humains. Je ne veux pas répondre qu'il ne puisse passer par la tête d'un fou (nous avons vu cela) de proposer que la

(1) Berchoux, l'auteur de *la Gastronomie,* mort en 1838, était sobre, parlait peu et n'aimait que le gigot braisé aux haricots. *Voir le livre des Singularités*, par Philomneste (1 vol. in-8°. Paris, 1841. Page 175).

France soit gouvernée par les institutions de Lycurgue et même par les lois de Minos. Lisez les *Institutions républicaines* (1) de Saint-Just, si vous voulez savoir jusqu'où peut aller, sur cette pente, la prétention de l'archéologue accouplée à l'esprit démagogique et novateur. Mais je demande, d'un autre côté, si tous les hommes qui se sont livrés exclusivement à l'étude des sciences exactes y ont puisé toujours cette rectitude d'esprit, cette tempérance de jugement, cette appréciation des besoins de leur temps et de leur pays que l'on reproche à l'éducation littéraire de ne pas comprendre ou de méconnaître ?

Quoi qu'il en soit, la révolution vaincue, dès que l'empereur Napoléon se sentit puissant, une des premières créations de son génie, ce fut l'Université. Lui qui sortait d'une école militaire, il rétablit les études classiques. Il fit rentrer les Grecs et les Romains dans les colléges, leur vrai domaine. La Restauration n'eut garde de les en faire sortir. Le gouvernement de juillet, malgré quelques tentatives en dehors de ce système, y resta fidèle, le perfectionna; et la révolution de Février elle-même n'y a rien changé. Beaucoup d'expériences ont néanmoins été faites; mais comptez combien de pères de famille voudraient aujourd'hui, pour leurs enfants, une instruction purement professionnelle et exclu-

(1) *Fragments sur les Institutions républicaines*, ouvrage posthume de Saint-Just (Paris, Techener, 1831). Voici quelques idées de l'auteur sur l'éducation : «... Les enfants sont vêtus de toile *dans toutes les saisons*... Ils sont nourris en commun et vivent de racines, de fruits, de légumes, de laitage, de pain et d'eau... Les instituteurs des enfants *ne peuvent avoir moins de soixante ans*... Ce serait peut-être une sorte d'institution propre aux Français que *des sociétés d'enfants* présidées par un magistrat qui indiquerait les sujets à traiter et *dirigerait les discussions*, de manière à former le sens, l'âme, l'esprit et le cœur, etc., etc. (P. 58 et 59).

sivement scientifique! L'éducation professionnelle est bornée, quoi qu'on fasse, et n'est qu'une éducation primaire sur une plus large échelle; l'échelle peut s'élargir, elle ne s'élève pas. Quant à l'éducation scientifique, essayez de mettre à ce régime le dixième seulement de vos écoliers, vous multiplierez peut-être ainsi, par ceux qui réussiront, et sans profit pour les professions spéciales aujourd'hui encombrées, le nombre des capacités *polytechniques*; mais vous livrerez à l'impuissance et au découragement ceux que leur vocation n'aura pas soutenus dans cette rude épreuve. Car on se relève toujours d'une éducation littéraire incomplète; de l'éducation scientifique avortée, il ne reste rien pour les intelligences (et c'est le plus grand nombre) qui n'y sont pas propres, rien que le souvenir de la plus cruelle torture à laquelle puisse être condamné l'esprit humain.

M. Alphonse Karr fait de Raoul Desloges une victime de l'éducation classique. Le problème à résoudre est de savoir ce que serait devenu Raoul, s'il eût étudié à l'école de François Ier au lieu de suivre les classes du lycée Bonaparte. Suivant moi, les mésaventures de Raoul ne tiennent pas à l'éducation qu'il a reçue, mais aux circonstances au milieu desquelles le sort l'a jeté; son malheur vient de certains défauts qui sont ceux de sa condition et de sa nature, non ceux du collége. Le collége n'est pas chargé de vous donner des parents raisonnables, une fortune, un nom, une existence toute faite. Il est plutôt fait pour suppléer à tout cela, mais dans la mesure où son assistance est possible. Aide-toi, le collége t'aidera. Raoul Desloges est le fils d'une intraitable commère qui décachète les lettres de son mari, violente et mondaine, hargneuse et affairée, pleine d'ignorance et de vanité, au demeurant une sotte mère, comme nous l'avons vu plus haut. Est-ce la faute des Grecs et des Romains?

Raoul a pour père un artiste, honnête homme, mais qui n'a qu'une volonté, c'est-à-dire un nombre infini de volontés, celles de sa femme. Cet homme est moins que rien. Est-ce la faute d'Horace et de Virgile? Raoul est de plus amoureux, ce qui n'est pas trop sa faute, car il est poussé et encouragé dans cet amour par une certaine tante Clémence, femme de sens à ses heures, comme nous allons le voir, mais qui débute avec lui par une faute irréparable. En effet, elle alimente, avant qu'il soit irrésistible, cet amour funeste parce qu'il est sans avenir, et elle donne un fiancé à sa nièce (Marguerite Hédouin, une charmante création de l'habile pinceau de M. Alphonse Karr), avant de savoir si le fiancé sera jamais digne d'être un mari. Raoul est sans fortune, et il donne des leçons de grec et de latin. Le beau métier! dit l'auteur. Mais M. Alphonse Karr connaît-il un état où celui même qui a dans sa giberne le bâton de maréchal de France ne commence pas par être au moins sous-lieutenant? Est-ce que si Raoul Desloges avait étudié à l'école commerciale de M. Blanqui, au lieu de faire ses humanités, est-ce qu'il débuterait par être du premier coup ingénieur en chef, ou directeur d'une usine, ou administrateur d'un chemin de fer?

J'ajoute que Raoul Desloges, du tempérament dont je le connais, ne sera jamais, si vous le condamnez aux sciences exactes, qu'un savant malencontreux, impuissant et ennuyé. Quel qu'il soit, Raoul est né avec le goût des lettres, et il a une vocation d'écrivain. Heur ou malheur, c'est sa destinée. Triste destinée, dites-vous. Peut-être... Mais à qui la faute? « Raoul, dit M. Alphonse Karr, caractère faible, » indécis, ayant dans la tête des images brillantes de ce qui » lui manque dans le cœur, *victime d'une fausse éducation* » *dont il n'a pas eu l'énergie de secouer le joug,* entraînait dans

» le précipice la douce et dévouée Marguerite. » On dirait que M. Alphonse Karr n'a vu sortir du collége que des victimes de la vie littéraire, et que la société ne se compose que de gens occupés à courir après les fantômes qu'une fausse instruction souffle et grossit autour d'eux. C'est le contraire qui est la vérité. La société se compose de gens qui ont fait leurs études et qui ont un état, qui ont étudié au collége et qui réussissent dans la vie pratique. Si incomplète qu'elle soit, cette première culture leur reste. On a oublié le latin et le grec, soit! on a gardé l'habitude du travail, de la réflexion. On a conservé cette bonne discipline de l'esprit, façonné par l'étude des modèles et fortifié, même à son insu, par cette nourriture vivifiante. L'éducation professionnelle est bornée, par sa spécialité même, à un petit nombre de carrières. L'éducation classique vous introduit dans toutes les professions et vous y soutient.

Je reviens à Raoul Desloges. Raoul est un lettré. Ah! je le plains en effet, s'il n'a qu'un génie médiocre, une âme faible, un caractère indécis, une imagination emportée, un cœur inquiet, une famille ridicule, toutes sortes de mauvais conseils et de fâcheuses influences en lui et hors de lui. Je le plains, mais c'est M. Alphonse Karr qui a voulu tout cela. Le collége n'y est pour rien. Ce n'est pas le collége qui empêche Raoul d'avoir du génie, de faire des vers comme M. de Lamartine, d'écrire en prose comme M. Villemain, ou même de composer des romans comme M. Alphonse Karr. Le collége, si Raoul pouvait seulement s'élever un peu par lui-même, le collége aurait plutôt servi sa vocation qu'il ne l'eût gênée. L'Université fait autre chose que des hommes de lettres; mais ce n'est pas, quand elle s'en mêle, ce qu'elle fait le plus mal. Et M. Alphonse Karr le sait bien.

Raoul a fait une tragédie (*les Esclaves*, en trois actes et en vers), et cette œuvre de sa jeunesse et de son loisir finit tristement, puisque, indépendamment du héros de la pièce, qui se tue, comme c'est son devoir, d'un coup de couteau en pleine poitrine, l'auteur finit aussi par se pendre, toujours à cause de la tragédie. C'est là une triste et sombre aventure, très-bien racontée par M. Alphonse Karr, mais dont tout son talent n'a pu sauver l'invraisemblance et la crudité.

Raoul Desloges, victime d'un mariage d'argent, est abandonné par sa femme, la fille d'un tailleur, une précieuse, coquette et méchante, qui, après l'avoir aimé pour ses vers, s'en va faire de la prose avec un commis-voyageur quelconque. Raoul, blessé dans un duel, malade, délaissé, ruiné, est recueilli par sa fiancée d'autrefois, Marguerite Hédouin, cette adorable fille que M. Alphonse Karr a si bien peinte, et qui est le bon génie, non-seulement de son héros, mais de son roman. Marguerite recueille Raoul, elle l'emmène à la campagne; elle l'isole, elle le sauve de ses souvenirs, de ses regrets, de ses prétentions; — elle en ferait un homme de bon sens s'il le voulait bien. Ajoutez que la tante Clémence, si imprudente au début de cet amour, a pourtant donné d'admirables conseils; car c'est elle qui dit quelque part à Raoul Desloges :

« .....N'allons pas si vite, Raoul; n'usons pas notre énergie
» contre des fantômes, et occupons-nous de ne pas buter
» contre le caillou qui est sous nos pieds. Tout irait fort bien
» dans la vie s'il ne s'agissait que de ces grands coups d'épée
» ou de ces grands coups de dévouement qui remplissent les
» romans; mais c'est la continuité des petits efforts qui est
» une chose difficile; c'est la monnaie du courage et de la
» force qu'il faut savoir dépenser. Il ne faut pas imiter ces

» avares qui épargnent sur les besoins de chaque jour en » prévoyance d'événements qui n'arrivent pas; il ne faut » pas céder au petit ennui d'aujourd'hui sous prétexte de » se réserver pour le grand combat qui arrivera peut-être » demain. — Beaucoup de gens ont le courage des fêtes et » dimanches. — Le courage de tous les jours est plus rare » parce qu'il se dépense sans éclat, sans gloire; les grands » périls grandissent l'homme suffisamment. Par exemple, » qu'avez-vous fait aujourd'hui?... »

Qu'avez-vous fait?..... Raoul Desloges aurait pu répondre: « J'ai travaillé à ma tragédie. » Admirable texte d'accusation contre les études classiques! M. Karr n'y manque pas. « La » tragédie de Raoul, dit-il, est précisément cette tragédie » que nous avons tous faite au collége, entre la rhétorique » et la philosophie. » — J'ai passé, quant à moi, huit ans au collége, j'y ai fait ma rhétorique et même un peu ma philosophie, et je n'ai fait de ma vie aucune espèce de tragédie, « ni dans les murs ni hors des murs, » comme dit le vieil Horace. Aucun de mes camarades de lycée n'a été, que je sache, plus entreprenant que moi dans ce genre. J'ai beaucoup d'amis qui sont hommes de lettres, et pas un n'a fait de tragédie.

Si M. Alphonse Karr me permet de le dire, je crois que cette tragédie de Raoul Desloges, qu'il met si généreusement au passif de l'éducation universitaire, est tout simplement la tragédie de M. Alphonse Karr lui-même, celle qu'il a cru naïvement que tout écolier qui se respecte doit faire à sa sortie du collége, et je suis d'autant plus disposé à croire à ce péché de la jeunesse de M. Alphonse Karr, que l'auteur se traite à la vérité, comme auteur tragique, avec la dernière rigueur, ce qui est la marque d'un bon esprit; mais il cite la tragédie presque tout entière. ce qui me paraît l'indice

d'une véritable paternité. Au fait, l'auteur de *Raoul Desloges* a raison : sa tragédie est détestable, et il n'était pas nécessaire d'y mettre des fautes de français telles que celle-ci :

Mes enfants, vengez-moi ! — Tu le seras, ma mère !

pour donner à croire aux ennemis du système classique qu'elle était l'œuvre d'un élève de l'Université.

Nous marchons ainsi au dénoûment. Raoul Desloges a fait connaissance au collége d'un de ces garnements que les colléges reçoivent quelquefois avant de les connaître, mais qu'ils ne gardent jamais. Il est donc injuste de mettre au compte de l'éducation universitaire un vaurien tel que Mandron, Mandron un escroc, fileur de cartes et faussaire, qui fait toute sorte de métiers criminels et clandestins, et qui, après avoir renié son père, usurpé un titre, filouté une croix d'honneur, volé ses amis et poussé Raoul au suicide, va finir au bagne son éducation et sa vie. Cette race d'hommes, faux lettrés et francs coquins, pousse volontiers, non pas dans le *jardin des racines grecques*, comme le croit M. Alphonse Karr, mais sur le fumier des grandes villes, dans l'ombre des tripots, à l'école des chevaliers d'industrie et des jongleurs ; et il n'est pas absolument nécessaire, pour expliquer cette sorte de supériorité que leur donne, sur les bandits illettrés, une culture incomplète et frelatée, d'y mêler Horace et Virgile. L'instruction la plus superficielle y suffit. Mandron, de l'aveu même de M. Alphonse Karr, n'a jamais été qu'un mauvais écolier, humaniste impossible, rhétoricien manqué, étudiant de quinzième année. Et aussi bien, est-ce à une autre école qu'à celle de Bilboquet, que les héros de son roman ont appris des tours tels que celui-ci :

« ..... Tu as des gants, dit Mandron, ça se trouve bien ; » c'est assez d'une paire pour nous trois. — Comment cela ?

» — Par un procédé ingénieux, que je me flatte d'avoir in-
» venté, je me place entre vous deux, les mains dans mes
» poches ; — je n'ai pas de gants, mais je ne montre pas de
» mains. Je suis donc censé avoir des gants. Vous passez
» chacun un bras dans un des miens, Raoul la main droite
» Alexandre la main gauche : vous gantez les deux mains
» exposées aux regards avec la paire de gants de Raoul ;
» chacun de vous met dans sa poche la main qui lui reste.
» A nous trois, de cette manière, nous ne montrons que
» deux mains et toutes deux parfaitement gantées ; — ce
» qui nous suffit pour conserver l'estime de nos conci-
» toyens..... »

M. Alphonse Karr, je lui en demande pardon, nous refait là une scène de la pièce des *Saltimbanques*, croyant écrire une page de l'histoire de l'Université.

Voici la fin de l'aventure. Mandron, ainsi ganté, compromet son camarade Raoul dans une affaire d'argent, en rejetant sur lui une de ces dettes écrasantes qui vous étourdissent un homme quand il a, comme Raoul Desloges, la tête faible et le cœur mou. Car Raoul qui, pour faire imprimer sa tragédie, a souscrit deux billets à son éditeur, Raoul avec du temps, du courage, plus d'esprit et plus d'honneur que son absurde et lâche suicide n'en suppose, Raoul aurait payé sa dette comme un galant homme, et ne se serait pas pendu comme un sot, sous un pommier, dans le jardin de sa maîtresse.

Et la moralité de ce livre? La voici en deux mots : — Comme Raoul Desloges avait fait d'excellentes études, il n'a fait que des sottises pendant sa vie ; et parce qu'il a été *fort en thème* à quinze ans, il a dû se pendre à vingt-cinq... — Trouvez-vous que j'exagère la conclusion du roman, que ce rapprochement est trop rigoureux entre le

rudiment de l'écolier et la corde du pendu, et vous en coûte-t-il de prêter cette absurdité à M. Alphonse Karr? Eh bien! soit. Supposons alors que l'auteur a voulu seulement faire ressortir les misères et les périls de la condition d'homme de lettres; décourager ceux que leur destinée y pousse, en ne leur donnant qu'une médiocre provision de génie et un caractère sans vigueur; supposons qu'il a voulu nous prémunir contre les piéges que recèle, sous une amorce enchanteresse, cette profession redoutable et trompeuse. M. Alphonse Karr, s'il a voulu cela, avait bien raison de faire son livre, et il avait raison avec beaucoup d'autres qui ont dit la même chose avant lui. « La profession d'homme de let-
» tres, écrit M. Saint-Marc Girardin (1), est, de toutes les
» professions, la plus difficile, parce que c'est celle qui sou-
» tient le moins l'homme. Dans toutes les autres, l'état
» prête de la force à l'homme. Si vous êtes notaire, avoué,
» médecin, avocat, vous avez d'abord votre valeur person-
» nelle, et, de plus, vous avez la valeur de votre état. Votre
» état ajoute à ce que vous êtes, et vous avez deux forces
» au lieu d'une. Il y a tant d'hommes qui ne valent que par
» leur état, que cela prouve évidemment l'importance des
» professions. Dans la littérature, au contraire, l'état n'est
» rien et n'ajoute rien à l'homme. L'homme, dans cet état,
» est délaissé à lui-même et ne tire rien d'ailleurs; il ne
» vaut que par lui-même... » Tout cela est très-juste et très-bien dit. La profession d'homme de lettres a de bien autres défauts. Elle n'a pas d'avancement régulier. Au moindre déchet de votre imagination, à la première halte de votre esprit, à la première ride de votre front, vous descendez l'échelle, au lieu que dans les autres carrières vous montez

(1) *Essais de Littérature et de Morale* (Paris 1845), t. II, p. 174.

toujours, même en devenant moins jeune, moins dispos et moins habile. Puis viennent les injustices et les retours du goût public, la vieillesse précoce des ouvrages préférés, les rivalités intraitables, les amitiés suspectes, les camaraderies meurtrières, les éditeurs hostiles, ou, ce qui est pis, indifférents, le public blasé, le déclin subit et rapide des plus brillantes renommées. Mais le remède à tous ces maux? Est-ce de ne plus faire de *vers latins* ni de *versions grecques?* est-ce de supprimer le collége, parce qu'il en sort, avec beaucoup de médecins, d'avocats, de professeurs, de négociants et de militaires, un certain nombre d'hommes de lettres, les uns qui se distinguent, les autres qui avortent? Le beau remède contre l'avortement de quelques esprits que de supprimer la culture pour tous! Supprimez donc l'École de Droit parce qu'il y a des avocats qui plaident mal leurs causes, et l'École de Médecine parce qu'il y a des médecins qui tuent leurs malades!...

Ou plutôt ne supprimons rien du tout, et laissons vivre tout le monde, les écoles, les colléges, les professeurs de latin et de grec, et même les faiseurs de romans avec leurs défauts.

XX

M. Brizeux (1).

— 22 FÉVRIER 1852. —

Il me semble que ce triste pays où nous sommes, saturé si longtemps de prose indigeste, abreuvé de mauvais romans, repu de mélodrames, enivré (*usque ad vomitum*) de toute sorte de littérature fermentée, il me semble que ce pays a besoin de poésie, qu'il aspire à la simplicité, au naturel, à la vérité ; qu'un peu d'idéal ne lui déplairait pas après tant de sacrifices à la vie matérielle, un peu de halte féconde après tant de progrès factices, un peu de santé littéraire après cette fièvre chaude qui a été trop souvent l'unique inspiration de ces derniers temps ; et c'est pourquoi, j'imagine, la critique s'est reprise aujourd'hui, quand elle s'adresse au public de tous les matins, à lui parler des poëtes et à l'entretenir de poésie.

Les poëtes sont volontiers, à de certaines époques de l'histoire, les organes de cette réaction spiritualiste qui succède aux grandes commotions des peuples. Fatigue ou frayeur, l'esprit aime alors à se replier sur lui-même, à se

(1) A propos de *Primel et Nola*, par M. Brizeux (Paris 1852).

retrouver, à s'analyser. Il acquiert insensiblement, dans cette étude, non-seulement plus de connaissance, mais plus d'estime de sa valeur véritable. L'âme s'éclaire, pour ainsi dire, à cette lumière empruntée à son foyer, et qui s'y réfléchit. C'est le moment où naissent les religions et les philosophies spiritualistes. C'est aussi l'heure des poëtes, Virgile sous Auguste, Racine après Retz, Milton après Cromwell, Châteaubriand après Barras, Lamartine après l'Empereur.

Quel est le poëte qui résumera aujourd'hui, dans un vers mâle et sympathique, les souffrances de ces dernières années, le trouble des esprits, l'amertume des cœurs, le découragement de toutes les convictions et de toutes les espérances?... La place est au concours; et peut-être Dieu n'a-t-il infligé le silence aux politiques que pour donner la parole aux poëtes. A l'œuvre donc! les versificateurs sont en nombre; mais où est le poëte prédestiné du moment? L'heure est propice, et le monde attend.

Né quinze ans plus tard, moins timide, plus mêlé à la vie commune et au combat de chaque jour, avec une portée de voix plus retentissante, avec des attaches moins personnelles et moins locales, moins exclusivement breton, pour tout dire, M. Brizeux eût été peut-être ce poëte que réclame l'heure présente; car, ces réserves une fois faites, il vaut précisément par les qualités qui sont le contraire des défauts dont notre littérature a tant souffert. Il est particulièrement sobre et pur, tempérant et délicat, mesuré et discret, plein de sérénité et d'ardeur, d'une ardeur qui se possède et d'une sérénité qui n'exclut pas le mouvement passionné du cœur et l'éclair poétique par instants. M. Sainte-Beuve a très-bien dit de ce poëte aimable et sûr « qu'il avait mêlé sur son front, aux plus douces fleurs des landes natales,

une feuille cueillie au tombeau de Virgile (1)... On sait que Jules César disait, du poëte comique Térence, qu'il n'étai « qu'une moitié de Ménandre (2). » M. Brizeux est aussi, le mot ne lui déplaira pas, quelque chose comme un diminutif de Virgile. Grandissez-le de quelques lignes; supprimez aussi quelques sourdines à sa voix; élargissez le front et doublez le foyer où les yeux puisent leur éclat, et cette modeste feuille que la critique lui décerne peut devenir une radieuse couronne formée d'une branche tout entière. Tel qu'il est pourtant, l'auteur de *Marie*, des *Ternaires* et des *Bretons* a été souvent apprécié. Il compte, à juste titre, dans la fine élite des beaux esprits de ce temps, parmi les meilleurs et plus chers enfants de la muse; il a obtenu sans bruit, sans fanfares, sans presque sortir de son sentier discret et sans faire parade de ses théories et de ses études, une facile célébrité et une renommée de bon aloi.

Quant à moi, ce que j'aime le plus dans le talent de M. Brizeux, c'est le côté par où il nous ressemble le moins; car ce n'est pas, je crois, calomnier l'école moderne, comme on l'a écrit récemment, que de dire qu'elle s'est surtout distinguée par la hardiesse des systèmes et la petitesse des œuvres, par un mélange d'audace et d'impuissance; qu'elle a tout remué et n'a rien créé, qu'elle a bouleversé et défoncé le champ de la poésie sans y laisser, même en germe, la moisson à venir. L'école moderne a sans doute imprimé un mouvement considérable à l'esprit humain; elle a eu son rôle, son retentissement et son éclat. Mais ce bruit passé et cette fumée évanouie, quelles sont les œuvres qui ont survécu aux théories novatrices? Comptez-les; tragédie,

(1) *Portraits contemporains*, 1846. — Tome I, p. 411.

(2) *Tu quoque, tu in summis, ô dimidiate Menander,*
Poneris, et merito, puri sermonis amator.....

drame, épopée, poésie lyrique ou élégiaque, quelles sont les productions de l'esprit moderne sur lesquelles s'étend déjà cette première lueur de célébrité durable qui est comme le signe de la postérité qui s'approche ? Ces œuvres que le rayon vivifiant détache insensiblement de la foule et que l'avenir se réserve, où sont-elles ? La concurrence est grande, je le sais, mais le compte est facile à faire. Il n'y faut, entre critiques qui s'estiment, que la bonne foi.

Mais ce sont là de vieilles querelles. M. Brizeux se distingue, dans cette mêlée des poëtes qui procèdent plus ou moins des habitudes de l'école moderne (car s'il ne s'y confond pas, il y tient encore par quelques côtés) ; M. Brizeux, ai-je dit, s'en distingue par la tempérance, la discrétion et la mesure. S'il n'est pas toujours simple, il n'est pas endurci et systématique dans l'affectation. Il sait ménager ses forces et réserver ses moyens, trop peut-être. Il ne donne pas tout ce qu'il a, et il semble qu'il ne veuille pas non plus tout ce qu'il peut. Il est délicat, tandis que l'école moderne est gloutonne. Il effleure ce qu'elle défonce. Où elle s'essouffle, s'escrime et perd contenance, il garde la décence du geste et la grâce correcte de l'attitude.

M. Brizeux est, à proprement parler, un poëte d'esquisses ; non qu'il soit impuissant à faire un tableau ou à raffiner une peinture. On a cité de lui récemment quelques morceaux très-achevés, et d'un fini très-précieux et très-soigné. Il s'agissait d'un chevreuil. Voici maintenant une vache que n'eût pas désavouée Paul Potter. M. Brizeux excelle dans cette peinture des animaux. Il y met la vie.

. . . . . La vache, avec sa blanche robe,
Devant elle marchait, secouant son jabot,
Et, marquant sur la terre humide son sabot,
Quelquefois s'arrêtait pour brouter un peu d'herbe,
Puis s'en allait encor, grasse, lente et superbe.

Sur son front étoilé des cornes en croissant
S'arrondissaient; sa queue et son poil frémissant
Autour d'elle chassaient les bourdons et les mouches,
Et ses grands yeux roulaient défiants et farouches...

C'est ainsi que M. Brizeux sait parfaire un tableau; mais en général, on dirait que son esprit discret et sobre trouve mieux son compte dans un simple trait. Il aime à ne toucher au monde réel que par la surface, pour ainsi dire, et à courir sur tout sujet où la Muse l'engage, comme la Camille du poëte sur la pointe des vagues, sans se mouiller les pieds. Il y a, dans cette manière, qui, aussi bien, a ses défauts et ses lacunes, quelque chose de la suavité sérieuse de certains dessins où la pensée du peintre ne s'accuse que par un trait rapide et sûr, soutenu de quelques teintes légères. M. Amaury-Duval, si distingué à d'autres titres, peut passer pour un maître dans ce genre. M. Brizeux y est excellent. Le poëme du *Vieux Rob* (du nouveau recueil) est écrit dans ce goût-là. J'en dirai autant de *la Mère du conscrit*, de *l'Aveugle*, de *la Fête des morts*, de *la Mort du bouvreuil*, de *ma Chaumière*, du *Village de Marie*, et de beaucoup d'autres. Toutes ces petites pièces sont surtout remarquables par la finesse gracieusement superficielle du trait principal, qui laisse doucement rêver et flotter l'esprit dans une impression vague et charmante. Elles sont d'ailleurs comme une espèce de cadre assorti, dans lequel est habilement enchâssé le poëme qui donne le titre à l'ouvrage, et dont elles semblent tour à tour le prélude ou l'épilogue.

Quant au poëme lui-même, *Primel et Nola*, ce n'est qu'une grande esquisse. Il n'y faut chercher ni description savante, ni portraits étudiés, ni longs discours, ni disgressions philosophiques, ni développements d'aucune sorte. Tout y est pourtant, mais plutôt indiqué que décrit. C'est la Bretagne;

elle se fait reconnaître à plus d'un trait, mais sans affectation de couleur locale. Ce sont tous paysans qui vivent là sous nos yeux, mais sans recherche de rusticité. M. Brizeux est distingué par excellence. Cette qualité se communique sous sa plume, mais dans une mesure raisonnable, à ses paysages et à ses héros. Comme il ne prend de la réalité que le trait qu'il veut sans le surfaire, mais non sans le choisir; comme il pratique avec une dextérité rare et naturelle ce précepte du maître : *Glissez, mortels, n'appuyez pas*, il a beau jeu avec le monde matériel et avec la nature humaine. Il n'enlumine pas ses paysages comme Boucher ; il n'attife pas ses bergers comme Fontenelle, et ses moutons ne portent ni dentelles ni faveurs roses ; mais il a une manière de prêter à la nature qui est à la fois plus près de la vérité et plus sûre de la sympathie. Il fait jouer au cœur humain, dans ces épopées rustiques, un rôle d'une distinction supérieure, en dépit des préjugés contraires et des grossières apparences. Cette veine de sentimentalité villageoise, habilement exploitée déjà par un grand écrivain, par George Sand, dans quelques contes d'une charmante invention, M. Brizeux y met moins d'imagination peut-être et à coup sûr plus de sincérité. Il est beaucoup plus dupe de ses créations que George Sand ne le paraît des siennes. En prêtant à ses personnages, servantes de village ou valets de ferme, comme dans *Primel et Nola*, les sentiments, les rêveries et les délicatesses de son propre cœur, il est beaucoup plus près d'y croire que l'auteur de *la Petite Fadette* en prêtant aux vierges de ses hameaux les raffinements du sien. Quoi qu'il en soit, les paysans de M. Brizeux sont d'aimables esprits et de nobles âmes, aimables avec une distinction si naturelle et nobles avec une ingénuité si vraie, que l'illusion, qui semble complète pour l'auteur, est tout près de l'être pour nous.

Quant à moi, je ne sais rien, depuis longtemps, qui m'ait plus agréablement séduit que la charmante veuve de Corré, et il n'est pas beaucoup d'hommes à qui j'aimerais mieux tendre la main qu'au journalier Primel. Ajoutez que M. Brizeux jette sur ces esquisses légères je ne sais quel vernis de fine originalité; qu'il mêle, à ces parfums qu'exhalent les nobles cœurs, je ne sais quelle senteur sauvage et saine, comme d'une bruyère dans la lande fleurie; enfin, qu'il donne un tour particulièrement vif et un mouvement tout à fait neuf à ces aventures d'une simplicité si primitive; — et de tout cela résulte, en fin de compte, une impression qui n'est pas seulement celle de la vérité courante et vulgaire, mais d'une vraisemblance agréable, d'une réalité que l'esprit du poëte a composée de ses propres sentiments accommodés à son invention ;— cette poésie, en un mot, qui ne se trouve peut-être ni dans les chaumières ni dans les salons, ni sous la bure ni sous la soie, mais que vous découvrez quelque jour, par une belle soirée de mai, au coin de la fontaine tapissée de lierre, ou dans le chemin creux bordé d'aubépine en fleur, sous le ciel souriant et étoilé...

. . . . . .

Ils partirent, rasant les buissons et les haies,
Faisant pleuvoir sur eux la fleur des épinaies;
Et le bras de l'épouse à l'époux enlacé
Toujours plus fortement le retenait pressé.
Ils allèrent ainsi sous les feuillages sombres.
Quand la lune entr'ouvrait parfois leurs larges ombres,
En arrière penché, le muet ravisseur
Tournait vers son amie un œil plein de douceur;
La monture un instant s'abreuvait à la source,
Et, plus rapide encore, ils reprenaient leur course.

Mais, au bord d'un talus entourant un grand pré,
Leur course s'arrêta : « Ce lieu qui m'est sacré,
Le reconnaissez-vous? dit l'amant à l'amante;

Oh! laissez-moi bénir cette place charmante!
Celle à qui pour jamais un heureux sort m'unit,
Ici je la trouvai ; faible et loin de son nid,
Sous l'aubépine en fleur qui sur le pré retombe,
Ici languissamment roucoulait la colombe...
Je vins, mon chant plaintif était l'écho du sien ;
Son nid sous les grands bois va devenir le mien! »

A ces fêtes du cœur, fêtes de la nature,
Comme vous répondiez! Sur leur libre pâture
Les poulains hennissant bondissaient; les ormeaux
Mêlaient, aux flancs des monts, leurs humides rameaux
Des senteurs traversaient la lande, et les nuées
Faisaient jaillir la flamme en de longues traînées ;
Par cette sainte nuit, plus belle qu'un beau jour,
Accord mystérieux, tout ne semblait qu'amour!...

Cette fin de l'histoire de Primel et de Nola rappelle un très-beau passage de Virgile, où la nature aussi joue son rôle et fait sa partie dans une scène d'amour. La reine de Carthage est entrée dans la fameuse grotte avec le héros troyen. Junon donne le signal de sa défaite..... L'éclair brille, le ciel gronde, les cris des nymphes retentissent dans la montagne... M. Brizeux a volontiers de ces réminiscences classiques qui s'accordent heureusement avec son talent naturel et pur. Il dit quelque part :

A quinze ans, je cueillis une fraîche églantine,
Et ma main l'enferma sous la page latine.
Plus tard, en feuilletant mes livres d'écolier,
Blonds amis que jamais on ne peut oublier,
J'y trouvai l'églantine ; et fleur et poésie
Ravivèrent mon cœur à leur douce ambroisie...

Les fleurs, la poésie, les champs, la verdure, l'étude, le recueillement, on dirait que, dans M. Brizeux, c'est tout l'homme. Et pourtant sa pensée s'échappe en plus d'un retour vers ce monde brillant, qui n'est pas la véritable patrie

de son âme, et il y revient avec une sorte de regret et d'amertume :

> O chère solitude! et pourtant, je le jure,
> Arts élégants, bronze, peinture,
> Je vous aime, rivaux de cette âpre nature!...

Mais il a beau faire; il a beau demander par instants aux succès du monde une inspiration éphémère, aux voyages lointains l'agitation féconde et la diversité entraînante; il reste le poëte de la nature, du village et du sentiment; et plus son horizon a semblé s'agrandir, plus l'espace s'est étendu sous ses pas, plus il aspire à ce coin chéri (*angulus arridet*) où il aime à borner sa vie, sa course et sa pensée.

> Oh! je suis un fils du barde Guiclan (1)!

dit-il quelque part (dans les *Ternaires*), après un voyage en Italie, où il a éprouvé la tentation de changer et d'assouplir sa manière. Fils de barde et barde lui-même, il redevient le poëte de l'Izôle et de l'Avon, le chantre des grèves de l'Ellé et des bruyères de Cornouailles. « Esprit des champs, » s'écrie-t-il ailleurs,

> Versez en moi la paix pour que je la répande!

Ce vers touchant peut servir d'épigraphe à l'œuvre entière de M. Brizeux et de devise à son poétique écusson. Il résume admirablement son inspiration et sa destinée.

(1) Barde du ve siècle.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

	PAGES.
I. Des passions dans le drame	1
II. De l'influence littéraire de Louis XIV	15
III. Marie Stuart et le prince Louis de Condé	35
IV. M. Alfred de Musset	54
V. L'abbé de Chaulieu en Pologne	71
VI. Une Ode d'Horace	89
VII. Des causes de la Révolution française	110
VIII. La fin du Roman-Feuilleton. (G. Sand : La Petite Fadette)	148
IX. Madame de Tracy	163
X. Le socialisme dans l'apologue	178
XI. M. Viennet, fabuliste	200
XII. La chute de l'Empire	228
XIII. M. Alexis de Valon	245
XIV. Le Roman français en 1851	259
XV. Le Barreau romain	294
XVI. Marie Stuart en Ecosse	311
XVII. Le Sonnet	327
XVIII. M. Le Sourd	354
XIX. Une thèse dans un roman	364
XX. M. Brizeux	382

FIN DE LA TABLE.